COLLECTION J. VERMOT

SÉRIE A 2 FRANCS LE VOLUME

POUJOULAT

HISTOIRE

DE

JÉRUSALEM

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

DEUXIÈME PARTIE

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME JUSQU'A NOS JOURS

PARIS

J. VERMOT ET C[ie], LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

HISTOIRE
DE JÉRUSALEM

TOME II

IMPRIMERIE GAUDY, 12, RUE SÉGUIER

HISTOIRE

DE

JÉRUSALEM

PAR

M. POUJOULAT

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

QUATRIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

Apprenons sur la terre des choses que nous puissions nous rappeler dans les cieux.

SAINT JÉRÔME.

TOME SECOND

DEUXIÈME PARTIE

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME JUSQU'A NOS JOURS

PARIS

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION

GÉRANT : AMABLE RIGAUD, ÉDITEUR

33, QUAI DES AUGUSTINS, 33

1874

HISTOIRE

DE

JÉRUSALEM

CHAPITRE XVIII

Destinée de l'intelligence. — Ce qui se passe à Jérusalem après la mort de Jésus-Christ. — Saint Pierre, saint Jacques, saint Étienne, Simon le Magicien, la famille d'Hérode.

Lorsque nous suivons les mouvements de l'esprit de l'homme depuis les anciens jours, nous trouvons qu'il n'est jamais mieux à son aise, jamais plus fort, plus éclatant, qu'en se tenant dans le vrai ; le génie doit monter à Dieu, comme montent vers le ciel les harmonies de la terre, les émanations des bois et les parfums des fleurs. Nous ne sommes point faits (qui de nous ne l'a pas senti ?) pour rester attachés au sol

que nous foulons; la terre, toujours la terre, n'est-ce pas là quelque chose qui finit par attrister? La terre est la part du captif. Ne vous est-il jamais arrivé, dans vos promenades aux champs, d'avoir l'âme tout à coup saisie par un violent amour des choses d'en haut; vous leviez la tête et vous parcouriez des yeux le firmament immense; vous frappiez la terre d'un pied impatient, vous vous plaigniez de l'inexorable loi qui vous retenait au sol, et vous auriez bien voulu les ailes de l'aigle ou de la colombe pour vous envoler vers de nouvelles demeures. Voilà pourquoi l'élite des intelligences aime les hauts lieux; voilà pourquoi les poëtes, les hommes d'imagination, éprouvent tant de jouissances au milieu des montagnes. Les sommets élevés rapprochent de Dieu, et c'est alors surtout que le sentiment de l'infini entre merveilleusement dans le cœur de l'homme. Les choses divines sont celles que notre nature cherche et embrasse avec le plus de bonheur; lorsqu'elle cède à de funestes penchants, sa joie est courte, et bientôt elle reconnaît, dans une amertume intérieure, qu'elle ne remplit point de la sorte son destin.

Les plus belles inspirations littéraires et philosophiques, dans toutes les langues, sont nées de l'amour de la vérité, de l'amour du bien. Il s'ensuit que si deux génies se disputent l'empire du monde intellectuel, ce n'est point le génie du mal qui plane victorieux sur nos têtes; cela est consolant. Le génie du mal peut avoir ses œuvres, même ses grandes œuvres; mais elles ne seront jamais parfaitement belles, belles de

tout point, belles pour tous les esprits, pour tous les peuples. Nous pensons avec Platon que le beau est la splendeur du vrai. Tout ce qui s'éloigne de Dieu est condamné à l'imperfection, parce que Dieu, qui nous montre à peine un pâle rayon de sa beauté dans le magnifique spectacle de la création, est l'immense, la seule, l'inévitable source de ce qui est pur, de ce qui est beau, de ce qui est grand. Dans les œuvres inspirées par le génie du mal, on aperçoit toujours un côté auquel l'admiration se refuse, un côté qui laisse l'intelligence au regret et l'âme à la tristesse, un côté obscur, vague ou pauvre : c'est qu'il n'y a de complet que le vrai.

Le monde a toujours eu assez de clartés pour que les esprits droits et sincères aient pu reconnaître la vérité générale. Homère, Hésiode, Pythagore, Platon, Aristote, Pindare, Euripide, Sophocle, Démosthènes, Lucain, Plutarque, ces puissants génies grecs qui ont laissé d'impérissables monuments, ne nous représentent pas Dieu et la morale dans une entière pureté, tan s'en faut; de grossiers nuages obscurcissent les vérités primitives. Mais, quand Pindare chante le bonheur de la vertu, quand Aristote nous montre Dieu placé dans un centre immobile et gouvernant sans effort l'univers dont il est la loi suprême; quand Platon, devenu prophète à force de génie et d'amour pour le vrai, annonce la venue d'un maître qui enseignera, dans toute leur plénitude, les devoirs de l'homme envers Dieu et envers les hommes, nous jugeons alors que les traditions du monde naissant n'étaient point perdues,

et que l'idée religieuse, l'idée morale, n'est point de celles qui meurent avec les générations. Dans la littérature latine, Cicéron, Sénèque, Marc-Aurèle, Épictète, parlent des choses divines et des lois de la morale avec un sentiment qui fait pressentir le christianisme. La belle comparaison du juste condamné et des coupables triomphants, dans le *Traité de la République* de l'orateur romain, n'a-t-elle pas été considérée par Lactance, le Cicéron chrétien, comme une prophétique annonce des persécutions de l'Église ?

Si nous interrogions les plus brillants écrits des littératures chinoise, indienne, persane, arabe, turque, nous y trouverions l'idée religieuse et l'idée morale, elles sont revêtues de tout ce que l'imagination peut trouver d'ingénieux ou de sublime dans les formes poétiques. La morale s'y montre avec la grâce sur les lèvres et des fleurs sur le front. En Orient, la morale, comme la mort, n'a rien d'austère, d'effrayant ou de lugubre ; chez nous, quoi de plus triste qu'un cimetière? En Orient, les cimetières sont les lieux publics les plus riants ; les tombeaux y sont comme des demeures d'hommes vivants, qu'on entoure d'ombre et de gaieté ; le cyprès, l'acacia, le lis et l'anémone croissent autour des blancs sépulcres de marbre ou de pierre, et les plus douces images de la vie se retrouvent au champ des morts. Chez nous, la mort est un spectre noir devant lequel on recule d'épouvante ; chez les Orientaux, la mort est un bon génie qui sourit.

Ainsi donc toujours, partout et sous toutes les formes, les plus graves intelligences sont allées à Dieu,

L'œuvre que j'ai entreprise, et que je poursuis avec courage, me met face à face avec l'éternelle vérité; j'arrive le plus petit à la suite de cette phalange d'hommes qui, depuis le commencement des temps, ont laissé des traces de leurs pensées religieuses; je mêle une faible voix à ce concert parti de tous les siècles, de tous les pays : hymne sans fin, commencé sur la terre pour être continué dans les cieux! Mais il n'est pas besoin, pour chanter la gloire de Dieu, d'être le cèdre du Liban; il reçoit avec la même faveur l'adoration du brin d'herbe qui croît, bien loin du regard des hommes, sur une ruine solitaire.

Nous revenons à notre sujet.

La mission du Sauveur était remplie, la mort vaincue, la terre en deuil de l'homme-Dieu remonté vers son père. Tibère, frappé de la résurrection de Jésus, d'après le rapport de Ponce Pilate, avait voulu donner place dans le Panthéon au Galiléen crucifié; mais la place du fils de Marie n'était point marquée dans cette collection de dieux immondes et fragiles; s'il restait une niche vide sous la voûte du monument qu'Agrippa avait bâti quarante ans auparavant, l'image de quelque stupide empereur déifié pouvait bien la remplir. Plus tard, Jésus devait arriver dans ce Panthéon, non point à la suite des divinités païennes, mais seul et debout sur leurs ruines : le Panthéon d'Agrippa n'est-il pas aujourd'hui l'église de Sainte-Marie de la Rotonde?

Pendant que Tibère jugeait notre Christ digne de son Olympe, les disciples du divin Ressuscité répandaient courageusement sa parole; une demeure au

mont Sion, appartenant à un ami du Sauveur, les avait réunis au nombre de cent vingt, et s'était illuminée des langues de feu descendant sur leur tête; l'esprit de sagesse, de vie et de force, en avait fait des hommes nouveaux. C'est dans cette demeure, connue sous le nom de cénacle, que l'homme-Dieu avait fait la pâque avec ses disciples, qu'il leur avait apparu après sa résurrection, et qu'il était venu les joindre pour les conduire à la colline d'où il devait s'élancer dans les cieux. Le cénacle renfermait, dit-on, le sépulcre de David, qui avait prophétisé les douleurs du Christ; il ne restait plus de ce sépulcre qu'un lit funèbre taillé dans le roc, comme tous les tombeaux des Hébreux; le monument qui le surmontait avait disparu. Nous avons exprimé ailleurs un doute sur la situation précise du tombeau du roi-prophète. L'espace occupé par le cénacle se trouve en dehors de la Jérusalem moderne, à peu de distance de l'emplacement de la maison de Caïphe, où s'élève un sanctuaire arménien. Ce lieu est un de ceux que le pèlerin visite avec le plus de respect. A la porte du cénacle commença l'apostolat catholique, appelé à faire le tour de l'univers; Simon *Képhas*, ou Pierre, y prêcha Jésus de Nazareth en présence d'une immense multitude de Juifs accourus, pour la Pentecôte, de tous les points de l'Asie, et trois mille d'entre eux demandèrent le baptême. Là se fit l'ordination des sept diacres chargés du service des pauvres et de la distribution des vivres parmi les fidèles, qui mettaient tous leurs biens en commun : touchant témoignage d'association fraternelle, admirable souvenir qui

nous revèle tout ce qu'il y a de favorable aux intérêts populaires dans le développement de la doctrine évangélique! Cette maison sur le mont Sion, consacrée par l'institution du plus grand sacrement de la foi chrétienne, devint l'église des fidèles de Jérusalem; elle avait pour évêque l'apôtre Jacques le Mineur, qui fut le premier évêque, comme le cénacle fut la première église. L'édifice contemporain du Sauveur était depuis longtemps effacé de la terre, lorsqu'il fut remplacé par un monastère latin, changé en établissement musulman vers le milieu du dix-septième siècle.

Les anciennes traditions chrétiennes nous ont gardé quelques détails sur le premier évêque de Jérusalem; une lame d'or qu'il portait sur le front était le signe de sa dignité; on s'entretenait de son austérité merveilleuse : Jacques s'était interdit l'usage du vin et de la viande, ne se rasait jamais, s'abstenait des bains et de toute onction d'huile; il passait de si longues heures en prière, qu'il avait les genoux *endurcis comme ceux d'un chameau*. Aussi mérita-t-il le surnom de Juste et celui d'*Ophila* (forteresse de Dieu). Jacques de Jérusalem, appelé le frère du Seigneur, est le même que Jacques d'Alphée, l'un des douze apôtres[1].

Pierre et ses onze compagnons d'apostolat, pauvres gens sans énergie, à qui peu de jours auparavant nul ne prenait garde, tant leur grossièreté était grande! se montrent ardents à la parole, éloquents, intrépides.

[1] Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, tom. I, pag. 618.

Les menaces du sanhédrin ne les épouvantent pas ; on les emprisonne, un ange les délivre ; une puissance prodigieuse leur a été donnée, leur âme saisit d'avance l'empire de l'univers ; ils ne voient dans tout ce qui les gêne que d'inutiles obstacles destinés à périr. L'ombre de Pierre guérit les malades; il n'a ni or ni argent, et, lorsque le paralytique de la porte du Temple lui demande l'aumône, il lui ordonne de se lever et de marcher au nom de Jésus de Nazareth. Au milieu des cris de rage de la nation juive, un vieux docteur pharisien fait entendre de sages paroles : « Si cette œuvre vient des hommes, dit-il en plein conseil, elle sera dissipée; si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire, vous vous exposeriez à combattre contre Dieu même. »

Le diacre Étienne fut lapidé, comme un séducteur et un blasphémateur, sur un rocher à fleur de terre, que nous avons vu non loin de la porte de Jérusalem qui porte aujourd'hui son nom. C'est après être resté un jour et une nuit exposé aux chiens et aux oiseaux que son corps trouva furtivement la sépulture à quelque distance de Jérusalem, dans un champ appartenant à son vieux maître Gamaliel. Du lieu de son supplice, révéré par le pèlerin chrétien, Étienne avait pu contempler le mont des Olives, et peut-être le ciel s'ouvrit-il pour lui à ce même point d'azur qui s'était ouvert pour recevoir le divin Maître à l'heure de l'ascension. Étienne mourut après avoir demandé à Dieu grâce pour ses bourreaux, et avoir prié le Seigneur Jésus de recevoir son esprit. Il commence cette magnifique série de confesseurs de la foi qui ont trouvé un glorieux calvaire

dans toutes les contrées du globe. L'auteur des *Actes des Apôtres*[1] nous apprend que l'illustre diacre avait fait de grands prodiges, et qu'il confondait, par sa dialectique inspirée, la synagogue des Affranchis[2], des Cyrénéens, des Juifs venus d'Alexandrie, de la Cilicie et de l'Asie Mineure. Traîné devant le grand prêtre, son visage avait paru comme celui d'un ange. Le discours qu'il prononça dans l'assemblée israélite était de nature à éclairer les juges, mais non point à leur plaire; il nous a été conservé dans les *Actes des Apôtres;* ce premier monument de l'éloquence chrétienne est un résumé rapide de l'histoire des Hébreux, interrompu par ces paroles adressées aux juges, et qui firent grincer leurs dents : « Têtes dures, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, vous résistez toujours au Saint-Esprit, et vous êtes tels que vos pères ont été. Quel prophète vos pères n'ont-ils point persécuté? Ils ont tué ceux qui annonçaient l'arrivée du Juste, dont vous avez été vous-mêmes les dénonciateurs et les meurtriers. Vous avez reçu la loi par le ministère des anges, et vous ne l'avez point gardée. »

La persécution frappe la naissante Église de Jérusalem ; les fidèles se dispersent ; quelques-uns reçoivent la mort dans la ville déicide. Les apôtres demeurent à Jérusalem; cette première tempête passe à côté d'eux sans les atteindre. Les fidèles fugitifs vont dans la Samarie, la Phénicie, et jusqu'à Antioche; quelques-uns

[1] Chap. VI.

[2] On appelait *affranchis* les fils des Juifs que les Romains avaient faits esclaves, et à qui ils avaient rendu la liberté.

se dirigent dans l'île de Chypre. La doctrine chrétienne recule rapidement ses frontières, et les orages profitent à sa gloire. C'était aux Juifs d'abord que devaient s'adresser les prédications de cette foule de disciples répandus en Syrie.

A ses premiers pas sur la terre, l'Église rencontra l'hérésie. Un homme de Samarie, Simon le Magicien, s'était fait une grande renommée; chacun dans le pays croyait en lui et l'appelait la *grande vertu de Dieu*[1]. Témoin des prodiges qu'opéraient les apôtres de Jésus-Christ, il demande le baptême pour grandir sa puissance, et, le baptême ne suffisant point à son ambition, il désire acheter le pouvoir de donner le Saint-Esprit par l'imposition des mains. Pierre maudit l'impie qui prétend acheter le don de Dieu, et, tout en l'exhortant à la pénitence, il voit bien que Simon est dans un *fiel amer* et *dans le lien de l'iniquité*.

Chassé des rangs chrétiens, cet homme, aidé d'une élocution facile, d'une certaine science philosophique et surtout d'un appareil prestigieux qui subjuguait les multitudes, se mit à courir le monde afin de prévenir les esprits contre l'Évangile, et d'enseigner aussi des doctrines de sa façon. Il prêchait des extravagances qui ne valent pas la peine de fixer l'attention de l'histoire. Selon lui, le monde n'était pas l'ouvrage de Dieu, mais de je ne sais quelle puissance inférieure qui n'avait accompli rien de bon; par pitié pour la race humaine, Dieu avait envoyé un Messie chargé de l'éclairer,

[1] *Actes des Apôtres*, chap. VIII.

et ce Messie était lui, Simon, du bourg de Gitto. Le révélateur samaritain avait pour femme une prostituée achetée dans les bazars de Tyr avec le même argent, dit Tertullien, dont il voulut acheter l'Esprit-Saint : elle s'appelait Hélène ou Séléné. Simon la faisait adorer tour à tour comme la belle et infidèle épouse de Ménélas et comme l'âme de l'univers. Il baptisait avec l'eau et le feu, et, pour être sauvé, il fallait croire en lui et en Hélène! Sa morale n'était pas sévère, sa religion n'imposait aucun sacrifice; il annonçait que les actions humaines étaient indifférentes à la Divinité, et défendait qu'on versât la plus petite goutte de sang pour soutenir sa foi. Cet enseignement, qui flattait toutes les passions des hommes, ne put aboutir qu'à la formation d'une secte obscure. Simon, avec sa religion facile et sensuelle, espérait rivaliser victorieusement avec Jésus-Christ, et celui qui prêchait l'immolation et le mépris des joies de la vie est devenu le guide immortel des enfants de la terre. Le sénat romain, toujours prêt à recevoir des dieux nouveaux, adora, dit-on, Simon le Magicien et sa femme sous les noms de Jupiter et de Minerve; des statues leur furent élevées dans l'île du Tibre; cette déification n'empêcha point le Jupiter samaritain de mourir des suites de sa chute, le jour où il voulut s'élancer dans les airs sur un char de feu.

Le procurateur romain, qui n'eut pas le courage de sauver le Juste; le tétrarque de Galilée, qui, après avoir fait couler le sang de Jean-Baptiste, tourna en dérision la royauté du Sauveur, avaient vu la fin de leurs prospérités; l'exil les attendait : le gouvernement de la Ju-

dée était soumis à tous les caprices des empereurs. La famille des Hérodes ne faisait qu'accepter la loi de Rome et ne se maintenait qu'à force d'adulations.

Dans nos précédents chapitres, l'immense événement de la vie mortelle de Jésus-Christ domine toute chose, et nous ne pouvions arrêter longtemps notre attention sur le plus fameux de ces princes, le fils d'Antipater. Il convient d'en dire ici quelques mots.

Ce rusé et cruel génie, appelé Hérode le Grand, le malheureux meurtrier de Mariamne, le bourreau d'Aristobule, d'Hircan, d'Alexandre et de tant d'autres, cet impitoyable roi qui donna la mort à trois de ses fils, et dont la sombre défiance multipliait les hécatombes humaines, se présente dans l'histoire comme une étonnante et terrible apparition. Nous avons parlé de son amour des arts, de son goût pour la magnificence, bizarre contraste dans ce cœur farouche! Cet homme eut besoin de déployer une habileté infinie, afin de se soutenir entre la puissance romaine et ses sujets israélites. Ce qu'il faisait pour s'attirer la faveur des maîtres des bords du Tibre excitait contre lui le mécontentement des Juifs. Ces jeux et ces spectacles en l'honneur d'Auguste, ces temples où l'image impériale était adorée, blessaient les mœurs, les coutumes, les croyances des Hébreux, au milieu desquels il vivait; aussi recherchait-il les occasions de leur plaire.

Le plus mémorable témoignage de son bon vouloir politique pour les Juifs, dont il redoutait les rancunes, fut ce temple de Jérusalem qu'il mit à la place du second, jugé trop au-dessous de la splendeur du sanc-

tuaire primitif; ce nouveau temple eut la gloire de recevoir Jésus-Christ durant les années de sa prédication, comme celui de Zorobabel le reçut aux jours de son enfance. Josèphe avait vu cet édifice élevé par Hérode dans l'espace de huit ans et dans le goût des monuments grecs; son patriotisme israélite s'échauffe à la description du nouveau sanctuaire consacré à Jéhovah, et, si nous l'en croyons, on n'avait jamais rien bâti de plus beau sous le soleil. Le temple avait cent coudées de long et cent vingt de haut; plus tard, cette hauteur se trouva réduite à cent coudées par l'affaissement des fondations. On remarquait la dureté et la blancheur des pierres de l'édifice. Leur dimension était surprenante; elles avaient vingt-cinq coudées de long, huit de haut, douze de large. Nous nous rappellerons ici les paroles de l'apôtre au Sauveur en parlant du temple, dont la divine infaillibilité prophétisait la ruine : « Maître, voyez quelles pierres! »

L'art avait déployé toutes ses richesses dans l'architecture de ce monument, qui ressemblait, dit Josèphe, au palais d'un roi. Des tapisseries, semées de fleurs de pourpre, décoraient les portiques; des branches de vigne d'or avec les pampres et les fruits pendaient aux corniches des colonnes. Le temple avait dix portes : quatre vers le nord, quatre vers le midi, deux vers l'orient; le côté de l'occident était fermé par un mur. Les portes, toutes à deux battants, qui présentaient chacune trente coudées de haut et quinze de large, étaient couvertes, jusqu'à leurs gonds, de lames d'or et d'argent; une seule de ces portes avait pour revête-

ment du cuivre de Corinthe, mais ce cuivre surpassait en prix tous les métaux. Le frontispice du monument, enrichi d'or, jetait des feux sous les rayons du soleil levant. L'intérieur du temple, divisé en deux parties, étincelait d'ornements ; au-dessus de la porte de la première enceinte sacrée se montrait une vigne d'or de la grandeur d'un homme avec des grappes d'or; un tapis babylonien, de cinquante coudées de haut et de seize de large, recouvrait les portes conduisant à une seconde enceinte ; l'azur, la pourpre, l'écarlate et le lin, mêlés dans ce tapis, représentaient les quatre éléments : l'azur, l'air; la pourpre, la mer d'où elle sort; l'écarlate, le feu; le lin, la terre qui le produit. L'art, aidé de la science, avait retracé sur ce grand voile le cercle de la sphère céleste, moins les douze signes, dont la représentation eût entraîné celle d'animaux, tels que le taureau et le bélier. Au delà de la seconde enceinte, et dans la profondeur du temple, se trouvait le Saint des saints. Nous ne parlerons point des vases ni des trois merveilles tant admirées : le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition, l'autel des parfums.

De larges et de hautes galeries, soutenues par d'épaisses murailles, environnaient le temple. Un monticule, à l'est du monument religieux, s'était changé en plate-forme à quatre façades, dont les énormes pierres étaient jointes ensemble avec du plomb. Une triple galerie, s'étendant à travers un profond et vaste précipice ou vallon, unissait le temple au quartier occidental de la ville; cent soixante-deux colonnes d'ordre corin-

thien, ayant chacune vingt-sept pieds de circonférence, soutenaient sur trois rangs cette triple galerie. Ce dernier ouvrage, que nous n'indiquons qu'en partie, parce que, même en connaissant les lieux, nous ne pouvons percer l'obscurité de la description de l'historien juif, devait être une construction prodigieuse. Au nord du temple, la tour des Asmonéens, rebâtie par Hérode, et semblable à un palais, prit le nom d'Antonia, en mémoire du bienfaiteur du roi. Une voûte souterraine conduisait de la tour Antonia à la porte orientale de la maison de Dieu. C'est dans cette forteresse qu'était gardé le costume solennel du grand prêtre, sous le double sceau du pontife et du trésorier. Le jour de la dédicace du temple, Hérode offrit pour sa part trois cents bœufs en sacrifice. Un aigle d'or, placé au-dessus de la principale porte du sanctuaire, troublait la joie pieuse des Israélites; ils subirent en fremissant ce signe profane. Plus tard, quelques Hébreux hardis abattirent l'aigle d'or, et payèrent de la vie leur religieuse audace.

L'habileté d'Hérode accordait fréquemment satisfaction aux Juifs, jusqu'à diminuer même les charges publiques; en échange il demandait une soumission absolue. La tour Antonia s'ouvrait pour les intraitables ou les mécontents. Dans sa constante préoccupation de briser tout élément d'opposition politique, il avait fini par interdire les assemblées et les grands festins. Une vigilance sévère enveloppait tous les chemins, toutes les portes de la ville, tous les quartiers; lui-même, à la faveur d'un déguisement grossier, s'en allait dans les

rues de Jérusalem, écoutant, observant, recueillant les divers jugements portés sur lui dans la liberté des conversations privées. Dans sa dernière maladie à Jéricho, ayant demandé à manger une pomme, il voulut se tuer avec le couteau dont il se servait pour l'éplucher ; on arrêta son bras. Une de ses dernières paroles fut l'ordre d'étrangler Antipater son fils : il lui fallait pour adieu à la vie un crime de plus.

Après sa mort, aucun de ses fils ne fut de taille à porter le royal fardeau; ils étaient trois, Archélaüs, Antipas et Philippe. Hérode avait laissé deux testaments : le premier désignait Antipas pour successeur, le second nommait Archélaüs. La Judée paraissait consentir à accepter l'expression de la dernière volonté du roi mort. Après de belles funérailles où le corps d'Hérode en vêtements royaux fut porté depuis Jéricho jusqu'au château d'Hérodias dans une litière d'or enrichie de pierreries, une couronne d'or sur la tête et un sceptre à la main; après le festin donné au peuple selon la coutume israélite, Archélaüs prit possession du pouvoir, et d'abord il eut à réprimer une sédition. Il se présenta une troupe de Juifs qui demandèrent au nouveau roi de venger les Hébreux brûlés pour avoir abattu l'aigle d'or; on demandait l'immolation de quelques-uns des conseillers d'Hérode. Des tentatives de négociations pacifiques ne réussirent point à Archélaüs; il fut obligé de s'armer de toute sa puissance, et trois mille Juifs périrent dans une terrible mêlée autour du temple, à la fête de Pâques.

Archélaüs avait un rival dans Antipas ; il voulut faire

le voyage de Rome pour qu'Auguste légitimât ses droits. De son côté, Antipas se mit en route, bien décidé à disputer le diadème paternel. En l'absence d'Archélaüs, la perturbation était entrée dans Jérusalem ; Varus, gouverneur de la Syrie, avait apaisé les premiers troubles, et laissé la ville sainte sous la garde d'une légion. La cupidité de l'intendant Sabinus, qui cherchait les trésors d'Hérode, irrita de nouveau les Juifs ; leurs rangs se grossirent de ceux de la Galilée, de l'Idumée, de Jéricho, d'au delà le Jourdain, arrivés pour la Pentecôte. Un troupe intrépide, partagée en trois corps, attaqua l'hippodrome et le temple au nord, à l'est et à l'ouest, enfermant ainsi les Romains de toutes parts. Le combat s'engagea ; une partie de la troupe israélite monta sur les portiques de la dernière enceinte du temple ; elle fit pleuvoir sur les Romains les pierres, les flèches et les dards. L'ennemi n'eut d'autre moyen de défense que l'incendie ; il mit le feu aux portiques occupés par les Juifs, qui tous périrent parmi tant de beaux lambris réduits en cendres. Sabinus pilla le temple et puis se retira dans le palais du roi, autour duquel grondait la colère israélite. L'agitation avait gagné tout le pays de Judée ; trois chefs de troupes s'étaient déclarés rois : un chef de bandits appelé Judas, fils d'Ézéchias ; un ancien ministre d'Hérode appelé Simon, et un berger appelé Atronge. La flamme dévora le royal palais de Jéricho et le palais d'Amatha bâti sur les bords du Jourdain. Varus, averti de ces désordres, accourut avec des forces considérables, et les rébellions se dissipèrent. On rechercha d'abord dans la contrée ceux qui

avaient pris le plus de part à la révolte; deux mille furent crucifiés.

Ainsi marchaient les affaires de la Judée pendant que deux fils d'Hérode s'en disputaient la royauté. Leur troisième frère, Philippe, s'était aussi rendu à Rome, non point pour essayer de ravir ce misérable diadème, mais pour prêter son appui à Archélaüs. En même temps arrivent dans la ville éternelle cinquante députés de la nation israélite, chargés de supplier Auguste de ne leur donner aucun roi, de les laisser vivre d'après leurs coutumes anciennes et de les soumettre seulement au gouverneur de la Syrie; huit mille Juifs, qu demeuraient à Rome, joignirent leurs prières à celles des envoyés de Jérusalem. Le gouvernement d'Hérode fut l'inépuisable texte de leurs plaintes, et, quand ils en vinrent aux prétentions d'Archélaüs, ils ne trouvèrent rien de rassurant dans le souvenir des trois mille Juifs dont la mort avait inauguré son règne. Voilà une curieuse cause portée au tribunal d'Auguste: deux princes plaidant pour avoir la terre de Jérusalem, qui supplie qu'on la débarrasse des rois! Archélaüs, Antipas, la nation juive et jusqu'à la mémoire d'Hérode elle-même avaient chacun d'éloquents avocats. La majesté romaine eût souri de ces discussions si elle n'avait pas été accoutumée aux jeux les plus divers de la politique. Auguste, sans toutefois trancher la question dans le sens des vœux de la nation israélite, prit un terme moyen qui pouvait ressembler à une suppression de la royauté; il partagea l'héritage d'Hérode en trois tétrarchies accordées à ses trois fils: Archélaüs eut la Judée, la Sama-

rie et l'Idumée; Antipas, la Galilée et le pays d'au delà le Jourdain; Philippe, la Béthanie, la Traconite et l'Auranite[1]. L'empereur recommanda aux trois princes de gouverner avec bonté et justice. Mais Archélaüs ne tarda pas à devenir un oppresseur, et fut puni de sa tyrannie par l'exil à Vienne; les trois pays qu'il avait gouvernés furent réunis à la Syrie. Plusieurs années après, les provinces de Philippe, mort sans postérité, eurent aussi le même sort, et les peuples n'y perdaient rien. Antipas bâtit Tibériade aux bords du lac de Génésareth en mémoire des successeurs d'Auguste; il eut la faiblesse de céder à l'ambition de sa femme Hérodias, s'en alla à Rome pour demander malgré lui la royauté que Caligula avait promise à un petit-fils d'Hérode et ne revit plus la Galilée. Ce petit-fils d'Hérode était le jeune Agrippa, élevé à Rome, et qui avait rendu à Caïus des services comme on peut en rendre à de telles âmes. Lorsque la mort de Tibère eut mis le fils de Germanicus en possession de l'empire, Agrippa reçut le royaume de Judée pour prix d'une longue amitié. Mais, avant de venir occuper son trône à Jérusalem, il eut à traverser des terreurs : les faveurs de Caligula ne pouvaient être sans danger.

Cet empereur qui avait craint que son règne ne fût heureux, qui, fermant les greniers publics, annonçait la famine pour jouir du désespoir du peuple, qui, du haut de la tour Julia, jetait de l'argent mêlé à des instruments de fer pour que les malheureux, dans leurs

[1] Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. XVII, chap. XIII.

luttes avides, pussent s'égorger ; ce Caïus qui forçait les pères d'assister au supplice de leurs enfants et punissait de mort leur pitié, qui faisait entrer les gémissements des victimes dans les joies de ses festins, qui, en un seul jour, expédia l'ordre de mettre à mort les exilés de l'empire parce que le sommeil fuyait de ses paupières de tyran ; ce jeune monstre, au pâle visage, au front ridé, aux yeux hagards, aux jambes grêles, qui obligeait qu'on vînt acheter dans son palais d'infâmes plaisirs au poids de l'or[1], ordonna au proconsul Pétronius de placer sa statue dans le temple de Jérusalem pour y recevoir les adorations des Juifs à la place de Jéhovah ! Un pareil ordre retentit en Judée comme un coup de tonnerre ; les Israélites de Jérusalem vont se précipiter aux pieds de Pétronius à Ptolémaïs ; ils demandent le trépas plutôt que de subir une pareille profanation dans le sanctuaire du Dieu créateur du ciel et de la terre ; à Tibériade, les Hébreux se courbaient en présence du proconsul et mettaient à nu leur cou pour montrer qu'ils aimaient mieux périr sous le glaive. Cette belle résistance d'une nation profondément attachée à ses croyances dura quarante jours ; c'était l'époque des semailles, et les Juifs avaient négligé leurs champs pour les intérêts de leur religion menacée.

Pétronius, arrêté, touché par cette énergique et universelle résolution, s'efforce de gagner du temps et annonce à l'empereur, dans une lettre, que la statue, confiée à des sculpteurs de Sidon, n'est point encore

[1] Tacite, supp. du livre III des *Annales*.

achevée. Caligula ne trouva dans ce motif qu'une excuse vaine; son désir d'être adoré à Jérusalem se ralluma plus vivement au feu de la colère. Agrippa, le nouveau roi de Judée, était encore à Rome; il arrive auprès de Caïus au moment où celui-ci lisait la lettre du proconsul; le courroux de l'empereur s'accrut de la vue du roi des Juifs; l'expression de son visage devint alors si terrible, qu'Agrippa, saisi d'effroi, tomba évanoui : on l'emporta dans son palais. Agrippa n'eut pas le courage de retourner auprès de l'empereur pour l'amener à renoncer à son projet; il se décida à lui écrire, et sa lettre, conservée dans les œuvres de Philon, est un chef-d'œuvre d'adresse. Il rappelle à Caligula qu'Agrippa, son aïeul, avait admiré le bel ordre du service religieux à Jérusalem, qu'Auguste avait non-seulement permis aux Juifs de s'assembler dans leurs synagogues et d'envoyer leurs collectes à la ville sainte, mais encore qu'il avait ordonné à Ponce Pilate d'enlever du temple les boucliers d'or qui lui étaient consacrés et avait fondé un sacrifice perpétuel d'un taureau et de deux agneaux tous les jours; enfin, que Livie, femme d'Auguste, avait fait présent au sanctuaire israélite de coupes d'or et de vases précieux. Si la lettre d'Agrippa changea la résolution de l'empereur, ce changement fut de courte durée, car des envoyés romains furent chargés d'aller porter la mort à Pétronius et à tous les Hébreux rebelles à la volonté de Caligula. Mais, quand les messagers de l'extermination impériale arrivèrent en Judée, Pétronius savait déjà que trente coups d'épée avaient délivré la terre de ce tigre couronné.

La résistance ferme et passive des Juifs à l'ordre de Caïus, qui blessait leurs croyances, est un des faits les plus remarquables des temps anciens. Toute la puissance de ce César terrible qui imposait sa volonté aux cent peuples de l'univers connu se trouva vaine pour forcer la conscience d'une petite nation jetée en un coin de l'immense empire. Les Juifs de Jérusalem et de Tibériade, par la seule force de la fidélité religieuse, triomphèrent de celui dont l'autorité tenait le monde muet à ses pieds depuis le Danube jusqu'au Nil, depuis le Tage jusqu'à l'Euphrate et au Tigre. La foudre romaine qui avait terrassé tant d'armées, emporté tant de citadelles et de places fortes, ne put réduire la conscience des adorateurs de Jéhovah !

Il est probable que, sans le glaive de Cassius Chérea, de Cornélius et de leurs compagnons, Agrippa, roi des Juifs, aurait cruellement expié ses timides remontrances. Il vint à Jérusalem après avoir obtenu de Claude plus que Caligula ne lui avait accordé. Son premier soin fut de suspendre dans le temple la chaîne d'or que lui avait donnée Caïus, du même poids que la chaîne de fer de sa captivité sous Tibère. Depuis longtemps l'élection du souverain sacrificateur n'avait plus pour règle que le bon plaisir des princes; Agrippa remit la grande sacrificature à un pontife de son choix ; il tenait ainsi à sa discrétion l'autorité religieuse. Au milieu de ces troubles qui naissaient de l'invasion des vices et des extravagances de Rome, au milieu de cette succession d'empereurs qui mettait dans une effroyable nudité toutes les misères du monde païen, le christianisme

poursuivait sa marche victorieuse. Lorsque Caligula reçut ici-bas la punition de ses exécrables folies, il y avait à peine sept ans que Jésus était mort, et des milliers de chrétiens couvraient déjà la terre.

---

pourssuivait sa marche victorieuse. Lorsque Caligula regretta bas la punition de ses exécrables folies, il y avait à peine sept ans que Jésus était mort, et des milliers de chrétiens couvraient déjà la terre.

CHAPITRE XIX

Le roi Agrippa et les gouverneurs romains. — Dispersion des Apôtres — Les grands hommes du premier âge chrétien

---

Nous voici en présence de dates incertaines, d'événements qui se croisent ; le christianisme naissant et les événements politiques de Jérusalem et de la Judée s'offrent à nous en même temps ; nous sommes en face du pouvoir romain qui gouverne et opprime, du pouvoir religieux du grand prêtre et du sanhédrin qui s'épuise en agitations, en menaces, en poursuites, et de ce pouvoir nouveau sorti de la vertu de la croix contre lequel Rome et le judaïsme sont armés. Nous éviterons les discussions chronologiques, qui ne conviennent qu'aux érudits, nous bornant à établir avec netteté ce que nous croirons l'exactitude ; attentif à nous défendre de toute confusion, nous encadrerons ici ce qui nous paraîtra le plus propre à exciter l'intérêt.

Agrippa, ce roi de Judée qui devait tout aux bien-

faits de Caligula et de Claude, était mort à Césarée, avec d'effroyables douleurs (an de J.C. 44), au moment où de stupides flatteries lui trouvaient trop d'éclat pour ne pas l'adorer comme un des dieux immortels. C'était un prince d'un esprit orné, de mœurs élégantes, de manières douces ; il avait passé sa jeunesse à la cour d'Auguste au milieu des magnificences du premier palais du monde, et avait pu entendre le chantre d'Énée et le poëte de Tibur réciter leurs vers. Le goût des arts était chez les Hérodes un goût de famille ; Agrippa se plaisait à la construction de beaux monuments ; son long séjour à Rome eût suffi pour lui inspirer l'amour de la grande architecture. Béryte fut une des cités où il répandit principalement ses trésors, sans doute en souvenir des priviléges et du surnom qu'Auguste avait donnés à cette ville. Le roi de Judée y fit élever un théâtre, un amphithéâtre et des thermes dont on retrouve aujourd'hui quelques traces ; le cirque de Béryte fut inauguré par un combat entre quatorze cents hommes condamnés à mort qu'on partagea en deux troupes. Josèphe nous apprend[1] que pas un seul des combattants ne survécut à cette horrible mêlée, ce qui veut dire que la fête fut complète : cette importation des mœurs romaines au pied du Liban était pour les Juifs un sujet de scandale et pour les gens du pays un sujet d'effroi.

Agrippa avait entrepris d'augmenter les fortifications de Jérusalem ; mais, comme il n'était roi que pour

[1] Liv. IX, chap. VII.

le compte des Romains, l'empereur Claude lui interdit de poursuivre ses travaux. Un peu plus tard, cette interdiction tomba devant des sommes d'argent ; ce qui fait dire à Tacite que les Juifs, profitant de l'avarice des temps de Claude, achetèrent le droit de se fortifier, et élevèrent des remparts en pleine paix comme pour se préparer à une guerre[1]. L'historien juif nous raconte un trait de spirituelle clémence de la part d'Agrippa : pendant que le prince se trouvait à Césarée, un docteur de la loi se mit à prêcher publiquement contre lui à Jérusalem ; il reprochait au roi des déréglements et des vices, et demandait que la porte du temple lui fût désormais fermée ; Agrippa fit venir à Césarée le censeur impitoyable, lui donna place à côté de lui au théâtre, le combla d'honneurs et de présents, et le docteur, confondu de cette manière de se venger, ne put que balbutier des regrets et la demande de son pardon.

Les sujets d'Hérode le Grand l'avaient accusé d'aimer plus les Grecs que les Juifs ; Agrippa voulut avoir l'air de ne point imiter sur ce point son aïeul ; la tête de saint Jacques le Majeur, frère de Jean, fut un des gages de dévouement qu'il donna à la multitude israélite. On nous a montré à Jérusalem, dans l'église du couvent des Arméniens, sur le mont Sion, une petite chapelle parquetée de mosaïques, marquant la place où fut immolé le second martyr de la foi. Nous n'avons pas à examiner ici la tradition d'au delà les Pyrénées

[1] Tacite, *Histoires*, liv. V

qui fait de saint Jacques l'apôtre de l'Espagne, et veut que ses reliques soient conservées dans la cathédrale de Compostelle, devenue le but d'un pèlerinage célèbre dans toute la chrétienté. La douceur du gouvernement d'Agrippa n'empêcha point les villes de Césarée et de Sébaste d'accueillir avec des transports joyeux la nouvelle de sa mort ; on emporta dans des lieux infâmes les images de ses trois filles, Bérénice, Mariamne et Drusille ; on offrit au nocher des enfers des sacrifices d'actions de grâces dans des festins publics où les convives avaient des couronnes sur la tête et les cheveux parfumés.

L'ancien ami de Caïus laissait un fils, appelé Agrippa comme lui, mais dont l'extrême jeunesse ne permettait pas de lui confier l'héritage paternel. Le futur roi de Judée resta donc à Rome ; en attendant l'époque de sa maturité, on donna au pays des gouverneurs romains. Fadus, Tibère-Alexandre et Cumanus se succèdent à Jérusalem. Ces gouverneurs, occupés de leurs intérêts bien plus que des intérêts de la Judée, faisaient trafic de la justice et des lois : c'étaient, d'après Tacite, des chevaliers romains ou des affranchis; on pouvait dire de presque tous ce que l'historien a dit d'Antonius Félix, *qui exerçait avec une âme d'esclave un pouvoir tyrannique*. Étrangers dans cette ville, n'y prenant aucune racine ni par leurs familles ni par leurs croyances, passagers puissants qu'un ordre de Rome réduisait à rien, peu jaloux de gagner l'estime publique sur une terre à laquelle ne les attachaient ni les souvenirs du passé ni les pensées de l'avenir, les

gouverneurs romains n'avaient en général d'autres préoccupations que celle de tirer le meilleur parti possible de leur charge; ils étaient à peu près semblables aux pachas actuels de l'empire ottoman, dont tout le soin et tout le génie consistent à multiplier à leur profit les piastres et les sequins. Sous l'empire de ces divers gouverneurs, la Judée fut livrée au brigandage; les routes et même le foyer domestique perdirent leur sûreté; les pays de Galilée, les bords du Jourdain, les environs de la mer Morte, toujours remplis de pillards, vomissaient contre Jérusalem leurs hôtes redoutables; le régime du meurtre avait remplacé le régime de la loi, et parfois les gouverneurs se mettaient de moitié dans les bénéfices de brigandage. Cumanus, enrichi par l'or des Samaritains, expia dans l'exil sa cupidité. Des sicaires étaient toujours prêts à vendre à la vengeance le secours de leur poignard; Félix, le successeur de Cumanus, se servit d'eux pour se débarrasser du grand sacrificateur Jonathas, dont les remontrances l'importunaient.

Deux séditions, l'une causée par l'insolence d'un soldat romain, l'autre par un soldat qui avait brûlé un exemplaire de la loi de Moïse, signalent les premiers temps du règne du fils d'Agrippa; à la première de ces séditions, le jour de Pâques, il y eut, d'après Josèphe, vingt mille Juifs étouffés dans les étroites avenues du temple. Dévoué par la nature même de son pouvoir à la cause des oppresseurs de la Judée, et peu porté d'esprit et de cœur vers la nation israélite, il ne s'inquiéta guère plus des intérêts du pays qu'un gouver-

neur romain. Les Juifs de Jérusalem, voulant donner de l'ouvrage et du pain à dix-huit mille ouvriers, demandèrent au jeune Agrippa de rebâtir la gigantesque galerie à l'occident du temple; le roi recula devant l'énormité des dépenses et accorda seulement le pavage de Jérusalem en pierres blanches. Il blessa les mœurs religieuses des Juifs en élevant un pavillon d'où il pouvait voir ce qui se passait dans l'intérieur du temple, on lui opposa une haute muraille; la cause fut portée au tribunal de Néron, qui, sur les instances de l'impératrice Popée, donna raison aux Hébreux : petite victoire due à la fantaisie d'une femme, et qui ne changeait rien à la situation des Juifs.

Au milieu des troubles de la Judée, de la confusion tyrannique du gouvernement et de la désorganisation de la république hébraïque, de pauvres persécutés s'étaient partagé l'univers, après avoir composé le symbole qui devait en être la loi religieuse. Saint André, le frère de celui qui fut la pierre sur laquelle s'éleva l'édifice de l'Église, s'en alla en Scythie, en Grèce, en Epire, et la tradition le fait mourir sur une croix; saint Philippe, que le Sauveur appela le lendemain de la vocation des deux frères de Bethsaïde, en Galilée, choisit la Phrygie pour sa pieuse conquête; saint Thomas, qui, au dernier voyage de Jéricho à Jérusalem, avait encouragé les autres disciples à suivre le divin Maître pour aller mourir avec lui, et dont les doutes valurent au monde une si touchante preuve du miracle de la résurrection, annonça le Dieu crucifié aux Parthes, aux Éthiopiens; il parcourut presque toute la

terre, selon saint Jean Chrysostome; il fut, assure-t-on, martyr dans les *Indes*, et plusieurs peuples se sont disputé la gloire d'avoir ses mortelles dépouilles. Ce qu'on appelait à cette époque les Indes, c'étaient tantôt la grande Arménie, tantôt la Perse ou l'Arabie Heureuse. Ce fut aussi à ces contrées que saint Barthélemy porta la foi avec l'Évangile de saint Matthieu, écrit dans la langue des Juifs d'alors, composée de syriaque et de chaldaïque. L'ancien publicain des bords de la mer de Galilée, ayant appartenu à cette classe d'hommes coupables devant Dieu et haïs de la société, dit Tertullien, qui font acheter à leurs frères l'usage de la terre, de la mer et même du ciel, composa le premier un récit de la vie et de la prédication du Sauveur, qu'il intitula *Évangile* ou *Bonne Nouvelle;* il laissa aux apôtres et aux Juifs, devenus chrétiens, ce précieux monument, avant de se séparer d'eux pour aller prêcher dans l'Éthiopie.

On n'est pas d'accord sur les provinces du monde qui échurent au zèle de Simon le Cananéen; on lui assigne tour à tour la Mésopotamie et la Perse, l'Afrique et l'Égypte, et même les îles Britanniques. Saint Jude, appelé aussi Thaddée et Lebbée, frère de saint Jacques le Mineur, fut donné à la Libye, d'après saint Paulin; il vécut jusqu'après la ruine de Jérusalem, et laissa une épître, la septième de celles qu'on appelle Catholiques. Nous ignorons dans quel point du globe se dirigea saint Mathias, qui avait remplacé Judas; les Grecs prétendent qu'il prêcha et mourut dans la Colchide. Saint Jacques le Majeur, qui, sans doute,

avait reçu en partage la Palestine, termina rapidement sa carrière sous le glaive, comme nous l'avons vu, au temps d'Agrippa.

C'est un spectacle surhumain que celui de ces douze Galiléens, réunis peut-être dans l'obscurité de quelque grotte du mont des Olives, ou dans quelque misérable demeure de Jérusalem, se distribuant[1] les diverses régions de la terre, et marquant d'avance les empires qu'ils doivent fonder au nom de Jésus de Nazareth! Après l'invasion des grandes eaux, les fils de ce patriarche, à qui il fut donné de conserver dans l'arche flottante un reste de la famille humaine, s'étaient dispersés pour repeupler l'univers; ainsi, quand le déluge de l'erreur et du mal poussait l'humanité à un immense naufrage, les disciples de celui qui fut le Noé de la rédemption se répandirent au loin pour refaire une sorte de création morale, et enfanter une nouvelle famille plus digne des regards de Dieu.

Dans l'énumération que nous avons faite tout à l'heure, nous avons nommé neuf apôtres. Il en reste trois dont nous devons suivre les destinées, saint Jacques le Mineur, saint Pierre, saint Jean.

Nous avons vu saint Jacques le Mineur, fils de Marie de Cléophas, établi évêque de Jérusalem, alors le centre de l'Église naissante; il avait la gloire de représenter le Sauveur auprès de la colline qui s'était abreuvée de son sang divin, auprès du sépulcre dont la porte

[1] Les conjectures les plus probables placent cette dispersion vers l'an 40 de J. C.

était tombée à son souffle puissant; il veillait à la garde du troupeau toujours menacé par les loups de la synagogue. Sa haute vertu faisait sa force; les haines des Juifs n'avaient pu résister au spectacle de sa sainte vie, et c'est ainsi qu'il fut durant vingt-neuf ans la forteresse de la communauté chrétienne de Jérusalem. On croyait qu'une vertu surnaturelle s'échappait du frère du Seigneur, et la multitude cherchait à toucher le bord de sa tunique ou de son manteau de lin. En 51, lorsque se tint à Jérusalem le premier des conciles, pour savoir s'il fallait maintenir la circoncision, saint Jacques parla le dernier comme évêque de Jérusalem, et son discours, conservé dans les *Actes des apôtres*[1], a paru à saint Jean Chrysostome empreint d'une douceur et d'une perfection particulières. Il commence par rappeler les paroles de Simon Pierre, qui présidait le concile, cite la prophétie d'Amos annonçant une réédification de la maison de David tombée en ruines, et ajoute que Dieu connaît son œuvre de toute éternité. C'est pourquoi l'évêque juge qu'on ne doit pas inquiéter ceux d'entre les gentils qui se convertiront à Dieu, mais qu'on doit seulement leur prescrire de s'abstenir des viandes immolées aux idoles, de la fornication, des animaux étouffés, et du sang. Quant aux Juifs convertis, cette prescription était inutile, car ils savaient la loi de Moïse, qui leur était lue à chaque jour du sabbat. Une lettre au nom des apôtres, des prêtres et des frères de Jérusalem, fut adressée

[1] Chap. xv.

dans ce sens aux frères d'Antioche, de Syrie et de Cilicie, où étaient nés les premiers troubles au sujet de la circoncision. En 58, saint Jacques eut assez d'influence sur saint Paul, à Jérusalem, pour le déterminer à faire des concessions à la loi des Juifs; il voulait par là ménager les susceptibilités des Israélites qu'il avait amenés peu à peu à la foi de Jésus-Christ.

Quatre ans plus tard, son ascendant religieux parut intolérable aux docteurs de la loi, aux pharisiens et aux saducéens; le complot de mort fut ourdi par le pontife Ananus, fils de cet Ananus ou Anne dont le nom est inscrit dans le drame de la passion, et que Josèphe appelle un des plus heureux hommes du monde, parce que lui et ses cinq fils jouirent à leur gré de la grande sacrificature; selon l'historien juif, Ananus profita de l'intervalle écoulé entre la mort de Festus et l'arrivée de son successeur Albinus, pour convoquer le sanhédrin de sa pleine volonté et sans en avoir le droit, pour faire comparaître saint Jacques sous l'accusation d'avoir violé la loi, et obtenir qu'il fût condamné à être lapidé! Josèphe désapprouve l'action du pontife contre le juste, et nous dit qu'elle excita de nombreux mécontentements.

Il nous reste, sur la vie et la mort du premier évêque de Jérusalem, des fragments d'Hégésippe, qui vivait sous le règne d'Adrien, environ soixante-huit ans après le martyre de l'apôtre. A cette distance, ce grave auteur ecclésiastique que l'Église a mis au nombre des saints avait pu, en interrogeant des traditions récentes, recueillir des renseignements vrais; on aurait

dû, selon nous, contester un peu moins son autorité[1], puisqu'elle a été acceptée par Eusèbe, qui nous a conservé ces fragments, et par des hommes comme saint Épiphane, saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Césaire.

Hégésippe ne dit rien de l'intervention violente du pontife Ananus. D'après son récit, les pharisiens et un grand nombre d'autres Juifs opiniâtres, croyant pouvoir changer la foi de l'apôtre, le firent venir en présence du peuple, et demandèrent à sa sagesse éclairée de tirer de l'erreur ceux qui prenaient Jésus pour le Christ. C'était la fête de Pâques; afin que sa voix parvînt mieux à la multitude assemblée, on l'invita à monter sur le pinacle du temple, où le démon avait transporté le fils de Marie : le disciple se trouvait ainsi tenté à la même place où l'avait été le Maître. « Vous qui êtes un homme juste, lui cria-t-on alors, apprenez-nous ce que nous devons croire de Jésus, qui a été crucifié; tous, tant que nous sommes ici, il faut que nous nous conformions à votre réponse. » L'apôtre, élevant la voix, répondit que Jésus, le Fils de l'homme, était maintenant assis à la droite de la majesté souveraine comme Fils de Dieu, et qu'il viendrait un jour porté sur les nuées du ciel. Un *Hosanna* parti de plusieurs bouches accueillit les paroles du saint évêque; mais les docteurs et les pharisiens, furieux de cette explosion de sentiments chrétiens, feignirent de

[1] On trouve à la fin des notes du tome Ier des *Mémoires de Tillemont* une lettre d'Arnaud contre ce qu'*écrit Hégésippe de saint Jacques, évêque de Jérusalem.*

s'étonner que *le juste s'égarât aussi*, et, s'élançant vers le haut du temple, ils en précipitèrent le confesseur de Jésus-Christ. Saint Jacques, n'étant pas mort du coup, rassembla ses forces pour s'agenouiller et demander à Dieu qu'il pardonnât à ses bourreaux. Pendant sa sublime oraison, des pierres étaient lancées contre le juste; un réchabite ne se contint point à la vue d'un tel traitement à l'égard d'un homme priant pour ses meurtriers. Que pouvait une protestation solitaire en face de ces passions armées? Un foulon frappa l'apôtre sur la tête avec l'instrument de son métier et acheva de lui ôter la vie.

La version d'Hégésippe n'exclut point celle de Josèphe; Ananus, dont l'auteur ecclésiastique ne dit rien, avait pu être l'instigateur ardent de cette persécution contre l'homme de Dieu.

Au temps d'Hégésippe, on voyait encore un monument élevé sur le lieu même où le frère du Seigneur avait péri; la construction de ce monument chrétien s'explique par la vénération qui s'attachait au nom de saint Jacques à Jérusalem et par les vifs regrets qui suivirent ce meurtre : on le considéra comme un malheur. Parmi les sept *Épîtres canoniques*, il en est une du premier pasteur de Jérusalem écrite à tous les Juifs de la terre convertis à la foi; l'Église a rejeté comme apocryphes d'autres écrits qui ont circulé autrefois en Orient sous le nom de cet apôtre.

Dans sa belle épître, où il prend le titre de *serviteur de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, saint Jacques le Mineur engage ses frères à mettre leur joie

dans leur affliction, parce que l'épreuve de la foi produit la patience; si quelqu'un a besoin de science religieuse, il faut qu'il la demande à Dieu, qui donne libéralement et ne reproche point ses dons; mais il faut la demander avec foi, car celui qui doute est semblable au flot de la mer, agité et emporté çà et là par le vent; l'homme qui a l'esprit partagé est inconstant dans toutes ses voies. Que le pauvre se glorifie de son élévation morale; que le riche s'humilie, parce qu'il se flétrira dans sa vie comme, au lever d'un soleil brûlant, l'herbe se sèche et la fleur tombe. Qu'on se garde de croire que Dieu lui-même nous tente : il ne saurait pousser personne au mal. C'est d'en haut, c'est du Père des lumières, inaccessible aux changements et aux ombres, que descend toute chose parfaite. Le saint apôtre veut qu'on soit toujours prêt à écouter, lent à parler, lent à la colère : la colère de l'homme n'accomplit point la justice de Dieu. Le frère du Seigneur défend toute acception de personnes, ordonne que l'homme, avec un anneau d'or et un habit brillant, ne soit pas mieux accueilli de l'assemblée que le pauvre : avoir égard à la condition des personnes, c'est violer la loi chrétienne. La foi sans les œuvres est un corps sans âme; il faut mettre un frein à la langue pour éviter des fautes, comme on met un frein aux coursiers pour les conduire, et comme on gouverne un grand navire avec un petit gouvernail. L'homme a dompté toutes les bêtes de la terre, mais nul ne peut dompter la langue, cette langue qui sert à bénir Dieu et à maudire les hommes faits à l'image de Dieu! Saint

Jacques est éloquent lorsqu'il fait entendre aux riches le tonnerre de ses menaces, lorsqu'il leur annonce que la rouille de leurs trésors amassés dévore leurs chairs comme un feu. Toute cette épître est pleine d'enseignements divins; l'esprit du christianisme y respire dans sa sainte et primitive énergie.

Au rapport d'Eusèbe, on conservait encore pieusement à Jérusalem, au quatrième siècle, la chaire épiscopale du fils de Marie de Cléophas. Ce fidèle disciple, à force de sagesse, de modération, de sainteté, adoucit longtemps l'âpreté des Israélites, modifia les dispositions ennemies, dompta les rébellions, et doit être regardé comme l'apôtre des Juifs de Jérusalem; il fut un lien admirable entre la société chrétienne de Judée et la nation juive embrasée de haine, livrée aux mille terreurs du souvenir de son crime, et déjà entrée dans la carrière des expiations.

Saint Jacques eut pour successeur au siége de Jérusalem saint Siméon, appelé par saint Matthieu *frère du Seigneur*, comme Jacques, et qu'il ne faut pas confondre avec l'apôtre saint Simon. La plupart des apôtres accoururent à Jérusalem des divers points du monde pour l'élection de Siméon.

Quand les douze Galiléens s'étaient partagé la terre, saint Pierre avait pris Rome; celui qui trembla devant une servante se croyait désormais assez fort pour paraître devant la plus haute domination de l'univers et lui faire adorer une croix! A la porte du cénacle, cette langue, naguère esclave de la peur, avait fait confesser Jésus-Christ, selon l'expression de saint Au-

gustin, par trois mille langues ennemies. Le jour de la miraculeuse guérison du boiteux, saint Pierre avait converti cinq mille Juifs dans la galerie qui portait le nom de Salomon; le lendemain, il parut chargé de chaînes devant le sanhédrin, qui lui demandait compte du miracle; l'apôtre, avec un ton, une attitude et des regards imposants, déclara que le paralytique avait été guéri au nom de Jésus de Nazareth, rejeté et crucifié par les Juifs, et tiré d'entre les morts.

Il est de forts génies qui nient l'intervention de l'Esprit-Saint et se moquent de la descente du Paraclet; mais alors il faudrait qu'ils nous expliquassent comment un homme ignorant, grossier, timide, perce tout à coup les grands mystères, s'élance dans les profondeurs de la vérité religieuse, et devient puissant par l'éloquence et le courage.

Énée, le paralytique de Lydda, remis debout à la parole de Pierre; Tabithe (*chevreuil*), cette sainte femme de Joppé, dont le nom exprimait l'active vigilance de son esprit, et que Simon avait arrachée des bras de la mort; le baptême du centenier Corneille. cette première conquête chrétienne faite chez les gentils, sont d'intéressants souvenirs des premières courses apostoliques du pêcheur de Bethsaïde. Ce sont les traditions ecclésiastiques plutôt que les témoignages précis de l'histoire qui nous servent de guides pour suivre l'apostolat de Pierre jusqu'à son dernier jour. Après avoir fondé, en 36, l'Église d'Antioche, il porte la parole évangélique aux Juifs du Pont, de la Cappadoce, de la Galatie et de la Bithynie. Saint Grégoire de

Nazianze, voulant nous faire comprendre le peu qu'il fallait aux apôtres pour vivre, nous dit qu'un sou de lupins suffisait à la nourriture quotidienne de Pierre. On place généralement à l'année 42 sa première arrivée à Rome; c'était la deuxième année du règne de Claude. Nous n'avons pas à répondre aux auteurs qui nient tout voyage de saint Pierre à Rome; il n'existe aucune bonne raison contre le témoignage de tant de siècles, de tant de saints, de tant de grands hommes; cette longue et glorieuse chaîne de pontifes n'a pu succéder à une chimère; pourquoi nier la base de l'Église romaine quand la solidité de l'édifice a fatigué le génie de la destruction? Pourquoi douter des racines du grand chêne quand le vieux roi de la forêt balance s majestueusement son feuillage?

On ne se représente pas sans émotion saint Pierre, humble voyageur, vêtu du costume juif, mettant pour la première fois le pied dans cette formidable métropole païenne, qui nourrissait alors près de six millions d'habitants; venu sans doute par mer en Italie, il avait débarqué, comme un peu plus tard saint Paul, à Pouzzoles, non loin de Parthénope, s'était acheminé par terre vers la ville éternelle, et c'est par la porte appelée aujourd'hui porte Majeure que dut entrer ce pauvre inconnu, futur dominateur du Capitole. Quelle époque providentiellement choisie pour l'apparition du premier chrétien aux bords du Tibre! C'était le temps où Messaline commençait à étonner, de ses turpitudes, Rome accoutumée pourtant aux spectacles immondes; on vendait la justice, les lois, le sacerdoce; en poli-

tique et en morale, les infamies étaient devenues la vie ordinaire de l'empire. En parcourant la cité reine, Pierre voyait à chaque pas les temples des dieux que son zèle vouait à la ruine.

Nous n'avons que de vagues conjectures sur son premier séjour à Rome; le sénateur Pudens fut-il son hôte après avoir été la première brebis chrétienne de ce pasteur galiléen? Pierre eut-il d'abord à combattre Simon le Magicien? Rencontra-t-il Philon, ce Juif d'une science si vaste et d'un esprit si pénétrant? Tout cela demeure douteux pour l'histoire. Ce qui est certain, c'est qu'à la fête de Pâques de l'année 44 le prince des apôtres était retourné à Jérusalem, où l'attendaient des chaînes brisées bientôt par un ange. Rendu de nouveau à sa mission de Rome, il revient encore à Jérusalem à la suite du décret de Claude contre les Juifs de la capitale de l'empire, et préside dans la ville sainte le premier concile de l'Église, modèle des conciles, qui, dans la suite des âges, devait régler, consolider ou agrandir la législation catholique. Les observances légales furent une grande question dans l'Église naissante; il n'était pas facile de satisfaire à la fois les gentils et les Juifs devenus chrétiens. Après la décision du concile de Jérusalem, saint Pierre, se trouvant à Antioche, ne s'était pas maintenu vis-à-vis des nouveaux fidèles dans des termes tout à fait conformes à la décision apostolique; sa conduite tendait à soumettre les gentils à la loi juive. Cette déviation de la voie évangélique portait déjà des fruits funestes; saint Paul fut assez grand pour rappeler publiquement

l'apôtre à la vérité, et l'apôtre fut assez humble pour incliner son autorité devant les remontrances de l'ancien persécuteur de la foi, dont nous parlerons bientôt. La silencieuse résignation de Simon Pierre sauva le berceau de l'Église d'un schisme dont les effets eussent été désastreux ; le premier pontife de Rome donna ainsi l'exemple de la soumission religieuse et de la nécessité de briser son orgueil aux pieds de la Vérité.

Dans un séjour à Rome, saint Pierre adresse aux fidèles du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de la Bithynie et de l'Ionie une épître où la grave concision du langage et la forte abondance des idées se mêlent à un grand air de majesté catholique; il dicte à saint Marc l'évangile portant le nom de ce disciple, qu'il appelle son fils. Pendant vingt-cinq ans, Simon Pierre, infatigable apôtre, voyageur sans repos, va de Rome à Jérusalem et de Jérusalem à Rome, prêche dans les diverses parties de l'Italie, dans l'Asie Mineure et à Corinthe; il cherche à expier, par une ardente et persévérante fidélité, les souvenirs de la nuit passée chez Caïphe, et accomplit la mission qui lui a été donnée de paître les brebis du Sauveur. Enfin, quand le temps approche où il doit laisser sur la terre ce corps qu'il appelle une tente d'un jour, il écrit encore une fois à ceux des frères qui sont répandus au loin dans les provinces du Pont et de la Cappadoce, et leur annonce que, même après sa mort, il aura soin de leur faire rappeler les enseignements chrétiens.

Nous avons vu, sur le mont Janicule, la place où

le prince des apôtres fut mis en croix, la tête en bas, le 29 juin, dans l'année 66. Notre cœur n'est pas resté froid devant le monument que le génie des arts et les trésors des nations catholiques ont consacré à la mémoire du pêcheur galiléen, crucifié par l'ordre de Néron. Lorsque, à la vue du palais du Vatican et de l'église de Saint-Pierre, on se remet à la pensée le point de départ de toutes ces choses, on est muet de surprise, et on adore, immobile, les œuvres de Dieu. Au penchant de la colline, où des mains pieuses ensevelirent les restes de Pierre supplicié, s'élève le plus beau temple de l'univers, sous l'invocation de ce même homme qui a été immolé au nom des dieux perdus aujourd'hui dans une même poussière; les successeurs de Néron ont passé, mais les successeurs de Pierre, héritiers de la splendeur des Césars, n'ont pas cessé de garder la domination; sous l'*anneau* de ce pêcheur venu obscurément de Judée, on continue à donner des lois reçues avec vénération par plus de cent millions d'hommes, et qui étendent leur force sur beaucoup plus de contrées que les antiques lois romaines.

Il nous faut enfin parler du plus grand homme de cette première époque chrétienne, de ce Juif de Tarse qui, né deux ans seulement après Jésus-Christ, passait sa jeunesse à Jérusalem dans l'étude de la loi et des saintes Écritures, tandis que le Sauveur passait la sienne dans un atelier de Nazareth. Saul, de la tribu de Benjamin, est, aux yeux de saint Augustin, l'explication de cette prophétie de Jacob : « Benjamin est un loup ravisseur, qui le matin enlèvera sa proie, et le

soir partagera les dépouilles. » Jeune pharisien, élève de Gamaliel, il est dévoré du zèle du judaïsme, il observe, et aime la loi jusqu'à l'exaltation. Aussi, quand le christianisme arrive avec la mission d'établir quelque chose de nouveau, la piété de Saul s'enflamme; il se fait un devoir de le persécuter, et ne rêve que prison, fouet et martyre pour les complices de cette entreprise religieuse qui menace le mosaïsme.

Mais la prière d'Étienne en faveur de ses bourreaux ne sera point stérile. Saul, qui se chargeait de recruter des victimes à la synagogue de Jérusalem, obtient du sanhédrin l'ordre d'aller chercher des chrétiens à Damas; à peu de distance de cette ville, Jésus-Christ lui parle, le renverse par un rayon de sa gloire; il lui ravit la lumière extérieure, comme pour mieux inonder son intelligence de la lumière de la vérité; durant ce trajet d'une heure qui le séparait encore de Damas, l'aveugle découvrit toutes les splendeurs du christianisme. Nous avons vu aux environs de Damas, au sud-ouest, la place où l'apparition de la vérité foudroya le jeune persécuteur : elle est marquée par les débris d'une église. On nous a montré aussi, dans la rue Droite[1], la maison où Saul reçut le baptême et retrouva la vue sous la main d'Ananie; mais comment, après dix-huit siècles, ces deux demeures seraient-elles restées debout au milieu d'une ville tant de fois renversée? Des remparts résistent mieux à la ruine que des maisons, et nous

[1] *Vade in vicum qui vocatur Rectus.* (*Actes des Apôtres*, chap. IX, vers. 11.)

avons pu reconnaître le mur par où les amis de Saul le sauvèrent de la rage des Juifs de Damas. L'apôtre donne le nom d'Arabie au pays où il se retirait pendant les trois ans écoulés avant son retour à Jérusalem. Comme de temps en temps Saul quittait sa retraite pour venir à Damas, nous pensons que ce qu'il appelle l'Arabie est le Haouran, l'ancienne Trachonite. C'est dans ces contrées, habitées aujourd'hui par des Druses, des Arabes chrétiens, des Bédouins de la race des Anézés, que Saul méditait la grandeur du mystère dévoilé à ses regards et se préparait à combattre les ennemis du Seigneur.

Nous n'avons pas besoin de retracer tous les événements de cette grande vie d'apôtre : on connaît son retour à Jérusalem, où Saul passe quinze jours à converser avec Pierre; son voyage à Tarse, où de sa bouche tombent les premières semences de la foi; ses prédications à Antioche, où *ceux de la voie*, comme on les appelait alors, prennent le nom de *chrétiens*, devenu le plus beau, le plus glorieux des noms qu'aient jamais prononcés des bouches mortelles. Barnabé, ce Fils de la Consolation, cette bonne et indulgente nature, est associé aux travaux de Saul. C'était l'ami de sa jeunesse, il l'avait présenté aux apôtres de Jérusalem; tous les deux sont chargés de porter aux fidèles de Judée, au nom des fidèles d'Antioche, le produit de la première collecte dont il soit fait mention parmi les chrétiens. Ils reçoivent ensemble l'imposition des mains pour annoncer l'Évangile aux gentils. C'est après cette ordination qu'un ravissement d'esprit révéla à Saul les

immenses joies promises par la possession de Dieu, et lui permit de tremper un moment ses lèvres dans cet océan de vérité et d'amour. Voilà Saul et Barnabé s'embarquant à Séleucie, maintenant *Suédié*[1], à l'embouchure de l'Oronte, abordant en Chypre, à Salamine, qui n'est plus rien aujourd'hui, puis passant à Paphos, où Saul prend le nom du proconsul Paulus converti à sa parole, semblable aux capitaines, dit saint Jérôme, qui prenaient le nom des provinces conquises par leurs armes

La mission de Paul était de faire entendre la bonne nouvelle de la rédemption aux lieux où nul apôtre n'avait passé; il lui arriva quelquefois de rencontrer les traces de Pierre; mais c'est aux Juifs, et non point aux gentils, que Pierre avait coutume de s'adresser. Il fallait à la puissante énergie de Paul les terres nouvelles et les cœurs nouveaux; la nature de son génie le poussait à aller en avant, à s'ouvrir des routes, à gagner des horizons : voyageur hardi, affamé de découvertes et de conquêtes, il s'élançait de préférence dans le monde païen, si éloigné de Jésus-Christ. Instruit dans les lettres profanes, il pouvait, comme dirait saint Jérôme, trancher la tête de Goliath avec sa propre épée; son éloquence, quoique dépourvue d'ornement, lui était d'un grand secours auprès de ces gentils qui avaient divinisé l'art de la parole.

L'Asie Mineure avait alors de riches cités : Perge, Antiochette de Pisidie, Icone, Lystre, Derbe, reçoivent

[1] *Correspondance d'Orient*, t. VII.

les deux apôtres. On veut tour à tour les lapider et les adorer ; les païens de Lystre avaient vu Jupiter dans Barnabé, qui était grand et beau, et avaient jugé Paul trop éloquent pour ne pas être Mercure. Les deux missionnaires de la vérité chrétienne reviennent à Antioche en Syrie, en passant par Satalie, et, bientôt après, ils reprennent leur course intrépide jusqu'aux pays de Thrace et d'Illyrie. Saint Paul était, dit un saint auteur, comme une nuée divine poussée par le vent de la charité, qui courait à travers toute la terre, pour y répandre la pluie de la parole de vie.

Une discussion au sujet de Jean Marc, qui avait quitté Paul et Barnabé à Perge, et qui voulait ensuite revenir à eux, sépara les deux apôtres. Paul, qui ne voulait plus de Jean Marc, eut dès lors pour compagnons Silas ou Silvain et Luc, médecin d'Antioche, devenu plus tard un des quatre évangélistes. De nouveaux voyages en Phrygie, en Galatie, et dans la Macédoine, multiplient sur les pas de Paul les disciples de Jésus-Christ ; d'expulsion en expulsion, de misère en misère, l'apôtre arrive au milieu des dieux d'Athènes, et parle devant l'aréopage de *ce Dieu inconnu* à qui appartiendront désormais toute gloire, toute domination. Il s'en va prêcher la continence chrétienne à Corinthe, où mille esclaves se prostituaient dans le temple de Vénus, protectrice de la ville. Durant son séjour de trois ans à Éphèse, il fonda et vit s'élever, en face du temple de Diane, une église qui, dans la suite, devait avoir pour guide et pour consolateur le disciple bien-aimé; nul n'ignore la tempête amassée contre lui par les fu-

reurs des ouvriers et des marchands qui vivaient du culte de la grande déesse d'Ionie.

Il est permis de croire que Paul eut à lutter à Éphèse contre cet Apollonius de Tyanes, dont la renommée remplissait le monde, et qui, par sa science et sa brillante parole, par sa beauté et ses secrets magiques, se faisait adorer des multitudes. Avec plus de portée que Simon le Magicien, Apollonius, pythagoricien grave et austère, se posait en rival de Jésus-Christ ; il avait parcouru toute la Grèce, tout l'univers, s'était avancé jusqu'aux Indes pour y interroger la sagesse des brames; à son retour en Grèce, après avoir conversé avec Achille évoqué du tumulus homérique, et avoir obtenu l'admission aux mystères de Cérès, l'enchanteur célèbre s'était montré à Rome. Cet homme, dont la vie est comme un vague nuage, parce que son historien Philostrate a mêlé à des contes sans foi le peu de vérité qu'on savait, vécut, dit-on, de longs jours. Après sa mort, un temple à Tyanes, une statue à Éphèse, son image placée par Alexandre Sévère parmi celles d'Abraham, d'Orphée et de Jésus-Christ, témoignèrent d'un respect religieux pour sa mémoire. Caracalla, ajoute-t-on, lui éleva aussi un sanctuaire, et Aurélien honora son souvenir en épargnant sa ville natale. L'histoire de cette époque est pleine d'imposteurs fameux ; l'apparition du Sauveur sur la terre avait éveillé d'étranges ambitions : c'était à qui se ferait déclarer dieu; la divinité devint une prétention des grands rêveurs orientaux du premier siècle de l'ère chrétienne.

Venu à Jérusalem afin d'y apporter les aumônes

des gentils, Paul est pris; la synagogue de la métropole israélite ne lui avait point pardonné sa conversion; il est admirable de fermeté lorsque, des degrés de la tour Antonia, l'apôtre parle au peuple, qui lui répond par des clameurs; en faisant connaître son titre de citoyen romain, il effraye le centurion qui l'a menacé du fouet. Au conseil des Juifs, un soufflet lui est donné par ordre du pontife Ananius : « Dieu te frappera toi-même, muraille blanchie! » lui dit saint Paul. Pour le dérober à la mort, on le conduit à Césarée, qui devient sa prison pendant deux ans; sa défense devant Félix et Festus, et surtout devant Agrippa, fils d'Hérode Agrippa, est une grande chose : ce prisonnier chargé de chaînes domine ses juges de toute la hauteur du génie et de la vérité.

« Il faut que je voie Rome, » avait dit le grand apôtre. Il verra la ville éternelle, il y entrera par la voie Appienne, en captif et sous la surveillance d'un centenier; c'est au tribunal de César qu'il a demandé d'être jugé. Ce captif, gardé à vue à Rome, est plus puissant dans son humble logis que Néron sur le mont Palatin; d'indignes fers pèsent sur son corps, mais son intelligence, que les chaînes ne peuvent atteindre, plane sur la métropole de l'univers; la Vérité, dont il est l'ambassadeur, a plus d'énergie et d'avenir que le pouvoir du fils d'Agrippine et de ses pareils. Paul, dans sa carrière d'apôtre, s'était toujours suffi à lui-même et avait vécu du travail de ses mains: il faisait des tentes de cuir pour les soldats et les marins : c'est ainsi qu'il pourvut aux besoins de sa vie pendant les deux ans de sa captivité

à Rome. On ignore de quelle manière il fut rendu à la liberté et comment il fit accepter sa justification ; sa comparution devant Néron eût été un spectacle dont saint Chrysostome a senti toute la grandeur ; elle est trop incertaine pour que nous nous y arrêtions. Libre ou prisonnier, ce grand prédicateur de la foi ne demeura jamais en repos au milieu des sept collines ; son souffle enfantait des amis de Jésus-Christ jusque dans le palais de Néron, et c'est prodigieux de lui entendre dire à la fin de son épître aux Philippiens : « Les frères qui sont avec moi vous saluent. Tous les saints vous saluent, *mais principalement ceux qui sont de la maison de César*[1]. »

L'Asie Mineure et Jérusalem virent une dernière fois l'apôtre ; le jour même où saint Pierre était crucifié sur le mont Janicule, la tête de saint Paul tombait sous la hache aux eaux Salviennes. Tous les deux pouvaient dire en mourant : « J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé ma foi[2]. » Le ciel s'ouvrit le même jour, et peut-être à la même heure, pour les deux fondateurs de l'empire de Jésus Christ à Rome. A une demi-heure de la ville, une fosse creusée sur la route d'Ostie reçut les restes du grand apôtre. La piété des souverains pontifes donna pour abri à cette tombe une basilique qui fut célèbre dans les vieux siècles, et que l'incendie a dévorée en 1823 : la piété des papes de notre temps a relevé le monument catholique. Tous

[1] *Épître aux Philippiens*, chap. IV, vers. 22.
[2] *Épître à Timothée*, chap. IV, vers. 7.

les souverains de l'Europe ont voulu concourir à son ornement : Méhémet-Ali, ce pacha longtemps heureux, qui n'a pas pu obtenir dans les traités la place qu'il avait conquise en Égypte, en Arabie, en Syrie et dans l'Asie Mineure, a inscrit son nom sur la liste des rois, en offrant au pape Grégoire XVI treize colonnes d'albâtre pour l'église de saint Paul.

D'après le portrait que nous en ont laissé les premiers chrétiens, saint Paul avait un extérieur vulgaire : la tête sans chevelure, le nez long, la taille petite. Il n'avait que trois coudées, nous dit un écrivain grec[1], et cependant il touchait le ciel. C'est l'apôtre qui a le plus parlé, le plus écrit, le plus voyagé, le plus souffert. Toutes les nations qui formaient l'empire romain furent visitées par le feu de sa charité ; il avait été établi, comme il nous le dit lui-même[2], le prédicateur, l'apôtre et le maître des nations. Dieu ne lui avait point donné un esprit de crainte, mais un esprit de courage, d'amour et de sagesse[3]. Que de tribulations et de misères supportées avec une grande âme durant trente ans de travaux religieux ! que de fois l'apôtre fut chargé de fers ! Mais il ne s'en affligeait point : il savait que la parole de Dieu ne peut pas être enchaînée. Il reçut des Juifs cinq fois trente-neuf coups de fouet, fut deux fois battu de verges par les Romains, fit trois fois naufrage, et demeura une nuit et un jour flottant entre la vie et la mort sur les débris d'un navire. Saint Clément,

[1] L'auteur du *Philopatris*.
[2] *Épître à Timothée*, chap. I, vers. 11.
[3] *Idem*, chap. I, vers. 7.

pape, appelle saint Paul *le plus grand exemple de patience que Dieu nous ait donné.* « Il semble, disait l'athlète de l'Évangile, que Dieu nous traite, nous autres apôtres, comme les derniers des hommes, comme ceux qui sont condamnés à la mort, nous faisant servir de spectacle au monde, aux anges et aux hommes... Nous souffrons la faim, la soif, la nudité, les mauvais traitements, et nous sommes errants; nous travaillons de nos mains pour vivre; nous sommes maudits, et nous bénissons; on nous persécute, et nous le souffrons; nous sommes injuriés, et nous répondons par des prières; nous sommes devenus comme les ordures de ce monde, comme des balayures rejetées de tous[1]. »

Un jour même la mesure de ses maux fut telle, qu'il s'ennuya de vivre[2] : simple et touchant aveu d'un cœur qui n'avait point encore été affranchi de l'infirmité humaine! Saint Paul avait au plus haut degré le génie de l'apostolat; Juif avec les Juifs, gentil avec les gentils, faible avec les faibles, il se faisait tout à tous pour les sauver tous[3]; il courait, et ne courait point au hasard; il combattait, et ne donnait pas des coups en l'air[4]. Les vicissitudes de la vie ne le prenaient point au dépourvu : il avait un caractère et des habitudes qui le rendaient fort contre l'inconstance des jours humains; il avait appris à se contenter de chaque situation qui pouvait lui être faite; il savait être pauvre

[1] Première *Épître aux Corinthiens,* chap. IV.
[2] Deuxième *Épître aux Corinthiens,* chap. I, vers. 8.
[3] Première *Épître aux Corinthiens,* chap. IX.
[4] *Ibid.*

et savait vivre dans l'abondance; après toutes sortes d'épreuves, il s'était accoutumé au bon accueil et à la faim, à l'opulente hospitalité et à l'indigence[1]. Orages du ciel, courroux de la mer, passions des multitudes, caprices ou haines des hommes, vous aviez beau vous armer contre lui : il demeurait avec l'immobile fermeté des montagnes et la magnifique sérénité de la vertu.

Après l'Évangile, il n'existe rien de plus beau chez les hommes que les épîtres de saint Paul. Saint Jérôme appelle cet apôtre la *trompette évangélique*, le *rugissement du lion*, le *tonnerre des peuples*, le *fleuve de l'éloquence chrétienne*. Ces épîtres, dont toutes les paroles sont des tonnerres, selon l'expression de plusieurs saints, présentent le développement le plus éloquent, le plus fort, le plus complet, de l'enseignement du Sauveur. Quelle plénitude et quelle hauteur d'idées! quelle grandeur originale de style! quelle science profondé dans les choses de Dieu! On croirait que tous les anges du ciel ont mis la main à ce monument du premier âge du christianisme, devenu la règle des âges suivants. On connaît le panégyrique de saint Paul par Bossuet : rien de plus grand ne fut jamais écrit sur un plus grand homme

Un écrivain de nos jours[2], qui, peu content de nier la divinité de Jésus-Christ, s'est efforcé d'amoindrir son influence comme fondateur du christianisme, attribue au grand apôtre des gentils l'extension de la doctrine

[1] *Épître aux Philippiens*, chap. IV.
[2] M. Salvador.

de la fraternité appliquée jusque-là à la nation juive; mais c'est là une erreur grossière : le fils de Marie, en prêchant la fraternité et tout l'ensemble d'une doctrine divine, ne songeait pas seulement aux Juifs, mais à toutes les nations de la terre; cela est écrit plus d'une fois dans l'Évangile, et le prédicateur des gentils n'a été que l'instrument de cette pensée du Sauveur : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, mais il faut que je les amène. » L'écrivain déjà cité se demande si l'influence de saint Paul n'a pas été plus considérable pour les succès du christianisme que celle de son fondateur; il tombe ainsi dans la catégorie de ces Corinthiens qui les uns étaient pour Paul, les autres pour Apollon, ceux-là pour Céphas ou Pierre, ceux-ci pour le Christ. C'est le grand apôtre lui-même qui va répondre : « Est-ce Paul, disait-il aux Corinthiens, qui a été crucifié pour vous? est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés?... Je ne me suis vanté de savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié... Qu'est donc Paul? qu'est donc Apollon? ce sont des ministres de celui en qui vous avez cru, et chacun selon le don qu'il a reçu du Seigneur. C'est moi qui ai planté, c'est Apollon qui a arrosé, mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement; et celui qui plante, celui qui arrose, n'est rien; Dieu seul est quelque chose, lui qui donne l'accroissement[1]. »

On a mis au nombre des écrits apocryphes une correspondance entre saint Paul et Sénèque; mais il est

[1] Première *Épître aux Corinthiens.*

difficile de ne pas supposer que le grand apôtre ait connu le précepteur de Néron. Celui qui aurait transmis à la postérité les conversations de ces deux hommes aurait laissé une des pages les plus curieuses des choses d'ici-bas. Pour apprécier d'un coup d'œil la différence de la philosophie ancienne avec le christianisme, il suffirait d'un rapide parallèle du philosophe et de l'apôtre.

Sénèque, de la secte du Portique, prend la résolution de mener des jours austères; il renonce aux festins, aux parfums, aux bains chauds, et s'impose les abstinences pythagoriciennes; mais, sitôt que son père lui fait observer que cette façon de vivre va lui donner des airs de *judaïsme*, Sénèque a peur d'être confondu avec des gens qu'on méprise et reprend ses molles et élégantes habitudes. La vie de Paul est une abnégation perpétuelle; elle s'écoule étrangère à toutes les délices, et les moqueries des païens n'ont pas le pouvoir de la changer. Accusé d'avoir corrompu la fille de Germanicus, Sénèque est exilé en Corse; pendant les deux premières années de sa proscription, il écrit des phrases stoïques; à la troisième année, il succombe à l'épreuve et adresse de basses flatteries à Polybe et à Claude, dans l'espoir d'obtenir son rappel. Paul, coupable seulement de vouloir annoncer la bonne nouvelle aux hommes, est errant de ville en ville, chassé, conspué, lapidé, et ni son âme ni sa bouche ne connaissent une indigne faiblesse.

Rappelé par Agrippine, chargé d'élever le jeune Néron, Sénèque ne se révolte point contre l'empoisonne-

ment de Britannicus et accepte une part de ses dépouilles. Il sert les passions adultères de l'empereur, laisse tuer Agrippine, de qui il avait tout reçu, et rédige pour Néron la justification du parricide. Paul fait pénétrer la vertu dans tout ce qui l'entoure, a horreur du meurtre, ne veut pas qu'on souille le corps, qu'il appelle le temple de l'Esprit-Saint, et commande qu'on honore son père et sa mère. Si on lui eût confié l'enfance de Néron, il aurait bien su, à force de sainteté, adoucir cette féroce nature : il ne faut pas croire qu'il soit facile de se dérober à l'empire de la véritable vertu. Dans quatre ans, Sénèque amassa trois millions de sesterces; Paul vivait au jour le jour avec le produit de ses tentes de cuir. Sénèque, auteur d'un *Traité de la clémence*, avait relégué aux îles Baléares Suilius son accusateur; Paul fait du bien à ceux qui le poursuivent et bénit ceux qui le maudissent. Sénèque, éloigné de la cour, composait, dans son palais étincelant d'or, des ouvrages sur le bonheur de la pauvreté. Paul était assis sur la terre nue lorsqu'il invitait les fidèles d'Éphèse ou de Corinthe, de Rome ou de Thessalonique, à mépriser les magnificences de la terre.

Le philosophe mourut à peu près à la même époque que l'apôtre; l'un ne négligea rien pour que son trépas fît grand bruit, l'autre pour que son trépas fût saint. Dans la doctrine de Sénèque, c'est l'orgueil qui est le mobile de la vertu; dans la doctrine de Paul, il n'y a point de vertu sans humilité profonde. Sénèque, si on en excepte le chapitre du *miroir* au *Traité des questions naturelles*, mit beaucoup de morale dans ses écrits,

très-peu dans ses actions; le parfum de la plus divine fleur de l'enseignement chrétien s'exhale de la vie de Paul. Enfin le *Traité de la Providence* de Sénèque, consacré à la défense d'une erreur funeste, autorisait les malheureux à rejeter le fardeau de l'existence; Paul, dans l'excellence de sa foi, prêche une courageuse patience dans l'adversité qui produit des trésors pour les destinées futures de l'homme. Ainsi donc, sous quelque aspect que l'on considère ces deux hommes, Paul est bien plus grand que son illustre contemporain, et sa supériorité sur Sénèque est celle de l'Évangile sur l'école des anciens.

Il nous reste à parler d'un grand disciple, de *celui que Jésus aimait;* nous le plaçons à la fin de ce chapitre parce qu'il survécut à tous les apôtres, non point qu'il eût manqué au martyre, mais c'est le martyre qui lui manqua. Au début de l'apostolat, sa jeune figure nous apparaît pleine d'inspiration et d'amour, et notre pensée, à l'exemple de la pensée divine, s'y attache avec une tendre prédilection. Jean, frère de Jacques le Majeur, n'avait pas vingt-cinq ans lorsque le Sauveur l'invita à le suivre. A la dernière Cène, nous le voyons reposer sa tête sur le sein de Jésus. Pendant le crucifiement, il est le seul des apôtres que nous rencontrions au pied de la croix. Le premier, il arriva au sépulcre vide; le premier, il reconnut, sur le rivage du lac de Galilée, le divin ressuscité. Emprisonné, fouetté par l'ordre des pontifes, il ne cessa point d'annoncer la gloire de celui qui l'avait tant aimé. Les Juifs, dispersés sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, entendi-

rent sa parole; ce fut surtout aux rives du Caystre et du Méandre que Jean enseigna la doctrine nouvelle; il trouva Timothée établi évêque d'Éphèse par saint Paul, mais il fonda toutes les autres églises d'Ionie, et c'est la ville d'Éphèse qu'il choisit pour demeure. Le fils de Zébédée, la Vierge confiée à son dévouement du haut de la croix, Madeleine, qui avait suivi l'apôtre comme une sœur selon la coutume israélite, vécurent donc ensemble dans la métropole de l'Ionie. Quels touchants récits, quels intéressants souvenirs dans cette famille composée de trois étrangers initiés dans le secret de tant de merveilles! Les noms de Bethléem, de Nazareth, de Bethsaïde, de Béthanie et de Jérusalem devaient revenir souvent dans les mystérieuses conversations de ces trois élus.

Conduit à Rome en 95, au temps de la persécution de Domitien, Jean sortit sain et sauf et joyeux d'une cuve d'eau bouillante comme d'un bain d'eau parfumée, près de la porte Latine, où s'élève maintenant, à sa mémoire, la basilique de Saint-Jean de Latran. L'apôtre échappe miraculeusement à la mort pour tomber dans l'exil; les rochers de Pathmos le reçoivent. Là, séparé du monde et des hommes, n'ayant pour horizon et pour bruit que l'étendue et les mugissements de la mer, s'enivrant, la nuit, du radieux spectacle des cieux étoilés, le proscrit écrivit ce saint et fameux livre de l'Apocalypse, livre d'histoire et livre prophétique, œuvre inspirée, dont toutes les paroles sont des mystères, et qui raconte les luttes et les triomphes de la cité de Dieu. Ce livre révélateur a diversement occupé les com-

mentateurs depuis saint Jérôme jusqu'à Newton; il aura l'éternel privilége d'émouvoir les esprits religieux et les imaginations poétiques : on l'interrogera soutout dans les époques de bouleversement qui semblent faire pressentir aux peuples l'approche du dernier jour.

Revenu à Éphèse en 96, après la mort de Domitien, Jean trouva l'église de cette ville veuve de son évêque Timothée, et la gouverna jusqu'au règne de Trajan. En signe de la dignité épiscopale, et d'après la coutume des pontifes de la loi juive, il portait une lame d'or sur le front, comme saint Jacques de Jérusalem. Le bien-aimé du fils de Marie était alors un vieillard de quatre-vingt-dix ans, entouré de disciples qui le portaient aux assemblées chrétiennes et ne se lassaient jamais de l'interroger sur le Sauveur. Il ne fallait pas que la mémoire la plus douce, la plus tendre, la plus complète des jours mortels de Jésus disparût dans la tombe du vieillard; tout ce qu'il y avait de chrétien dans l'Ionie le supplia de mettre par écrit tant de précieuses et grandes choses. Jean écrivit donc son évangile à Éphèse, et ce fut en face du temple de Diane qu'il établit avec une si éclatante solennité la divinité de Jésus-Christ. Les Cérinthiens, les Ébionites, les Nicolaïtes, ne voulaient reconnaître dans le fils de Marie que la nature humaine; l'évangile de Jean fut la réponse à leurs doutes et à leurs attaques. Nul apôtre n'a aussi bien compris la divine nature de Jésus, comme si le Christ, dans sa prédilection, eût laissé voir sa splendeur à Jean plus qu'à tout autre. On dirait aussi qu'en se reposant sur le sein du Maître le

disciple avait mieux senti palpiter son âme divine et s'était plus rapproché du soleil éternel. Platon se serait mis à genoux devant le début de l'évangile de Jean : *Au commencement était le Verbe*. C'est ici surtout que l'apôtre se montre digne du surnom d'*enfant du tonnerre* que Jésus lui a donné; il est le tonnerre qui retentit, non point dans la nuit d'une tempête, mais dans la magnifique étendue d'un ciel pur; il fend la nue qui dérobait au monde le mystère du Verbe fait chair, et sur la tête du chrétien se déroule le bleu firmament de la vérité.

La première des trois épîtres de Jean est écrite au feu de l'amour divin. « Celui qui n'aime point, nous dit l'apôtre, demeure dans la mort... Mes petits enfants, n'aimons point de parole ni de langue, mais par œuvre et en réalité... L'amour est né de Dieu; tout homme qui aime est né de Dieu. » Admirables enseignements où respirent toute la douceur, toute la miséricorde du génie chrétien! On sait que, faible et chargé d'ans, Jean ne pouvait plus faire de longs discours dans les pieuses assemblées d'Éphèse, et qu'il se contentait de dire : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. C'est là tout le précepte du Seigneur, » répondait le vieil apôtre à ceux qui se plaignaient de ses répétitions.

Saint Jean avait plus de cent ans lorsque sa mort, sommeil suave, le fit passer de ce monde à l'autre, et bienheureux le pays d'Éphèse, qui eut en dépôt les restes sacrés du meilleur ami de Jésus! Tous les disciples ou les amis du Christ qu'il avait connus n'é-

taient plus de la terre; la plupart étaient allés à Dieu par la porte du martyre. Saint Jean avait appris la ruine de Jérusalem, dont nous parlerons tout à l'heure, et reconnu ainsi l'accomplissement des prophétiques paroles qu'il entendit lui-même. Avant d'entrer dans le sépulcre, le saint apôtre, regardant aux quatre points de l'univers, voit partout des peuples prosternés au pied de la croix; puis il ferme ce siècle, siècle unique, mieux connu chez les anges que chez les hommes.

---

taient plus de la terre; la plupart étaient allés à Dieu par la porte du martyre. Saint Jean avait appris la ruine de Jérusalem, dont nous parlerons tout à l'heure, et reconnu ainsi l'accomplissement des prophétiques paroles qu'il entendit lui-même. Avant d'entrer dans le sépulcre, le saint apôtre, répondant aux quatre points de l'univers, voit partout des pensées prosternées au pied de la croix; puis il finit ce siècle, siècle unique, mieux connu chez les anges que chez les hommes.

CHAPITRE XX

Siége et ruine de Jérusalem par les Romains

(An de J. C. 70.)

En suivant les apôtres jusqu'à la fin de leur mission, nous avons franchi les limites des temps où nous retenait la marche du récit historique; nous rentrons dans l'ordre des dates, et c'est pour assister à la grande chute du peuple hébreu.

Cet événement est un des plus considérables des siècles anciens; il est aussi un des plus connus. On trouvera ici une appréciation plutôt qu'un récit de l'immense catastrophe; à quoi bon répéter les détails de Tacite, et surtout de Josèphe, qui a consacré trois livres au siége et à la prise de Jérusalem par Titus? Nous n'aurons aucun fait nouveau à raconter; mais l'étude approfondie des lieux, de l'histoire et des caractères nous a laissé l'espoir d'expliquer, de faire comprendre et ressortir beaucoup de choses qu'on sait

d'une façon vague et superficielle. Les leçons religieuses retentissent à travers le drame qui va se dérouler devant nous; elles ne seront point négligées dans notre tableau.

Quinze ans s'étaient passés en murmures, en agitations plus ou moins fréquentes; depuis le gouverneur Cumanus, puni de ses brigandages par l'exil, combien de fois on avait vu les Juifs se révolter contre l'oppression romaine! avec quel frémissement ce peuple si fortement trempé contemplait l'iniquité de ses maîtres! Il chassa de Jérusalem son roi Agrippa, qui l'invitait à se soumettre à la tyrannie de Florus, et massacra à cette époque une partie de la garnison romaine. Si la jalouse cupidité de Florus n'eût point paralysé les efforts de Cestius Gallus, armé contre la ville sainte, la réduction de la place aurait épargné de grandes calamités; mais il fallait aller jusqu'au bout dans la voie des expiations. La Galilée et la Judée se préparent à la résistance; ce petit peuple de vaste énergie jette le défi à l'empire romain. Vespasien arrive, Vespasien, que Tacite nous représente comme un guerrier infatigable, toujours à la tête des troupes, traçant lui-même son camp, observant nuit et jour l'ennemi, combattant au besoin de sa personne, indifférent sur sa nourriture, se distinguant à peine du moindre soldat par ses vêtements et son extérieur; enfin, à la cupidité près, comparable aux anciens généraux[1]. En deux étés il prit tout le pays et toutes les villes, excepté Jérusalem.

[1] *Histoires*, liv II

Il était dans la destinée des Juifs de périr par la division : le schisme du royaume d'Israël leur avait ôté plus de la moitié de leurs forces; les factions diverses, à l'heure décisive où la puissance romaine tomba sur Jérusalem, ouvrirent à la conquête des voies que l'union de la défense lui eût à jamais fermées.

Avant que la destruction passe sur la grande métropole israélite, il est nécessaire de bien se rendre compte des prodigieux moyens de résistance qu'elle pouvait alors opposer par sa seule construction.

Les deux principales montagnes, Sion et Acra, étaient « fermées de murailles où l'art, dit Tacite[1], avait formé des saillies obliques et des sinuosités rentrantes, afin que les flancs des assiégeants fussent exposés à tous les coups. Le sommet du rocher était à pic, et des tours, hautes de soixante pieds où la montagne s'élevait, et de cent vingt pieds dans les fonds, formaient un coup d'œil admirable et paraissaient égales à les voir de loin. » La citadelle de Sion, tant de fois fortifiée depuis David, environnée de précipices ou d'enfoncements que Josèphe et l'Écriture appellent des vallées, était posée comme une terrible retraite inaccessible aux attaques. Le mur de Sion, avec ses soixante tours, partait de la tour d'Hippicos et aboutissait au temple; le mur d'Acra, qui était le mur du milieu, surmonté de quatorze tours, s'étendait jusqu'à la forteresse Antonia. Un troisième mur allait de la tour d'Hippicos à la tour Pséphina, s'avançait du côté de la colline de

[1] *Histoires*, liv. V, trad. de Panckoucke.

Bésetha ou ville Neuve, au nord du temple, et venait joindre le mur de Sion au penchant de la vallée du Cédron[1]. Le rempart de Bésetha est l'ouvrage que l'empereur Claude n'avait pas permis au roi Agrippa d'achever, et qui fut ensuite repris par les Juifs; il était haut de vingt-cinq coudées et flanqué de quatre-vingt-dix tours qni dépassaient de vingt coudées l'élévation du mur. La tour Pséphina, bâtie à l'angle nord-ouest de la ville, et de forme octogone, avait soixante-dix coudées de hauteur; de son sommet on découvrait la mer, les limites méridionales de la Judée, la vallée de Jéricho et la chaîne des monts arabiques.

Les trois tours d'Hippicos, de Phasaël et de Mariamne, placées sur la partie la plus élevée de l'ancien mur que nous appellerons le mur de Sion, excitèrent l'étonnement des Romains. Hérode les construisit en mémoire d'un ami, d'un frère, d'une épouse, et jamais l'art ne mêla autant de magnificence à des ouvrages aussi inexpugnables. La tour d'Hippicos, avec ses quatre façades de vingt-cinq coudées de large et de trente de haut, avec sa terrasse en pierres de taille au milieu de laquelle se trouvait une citerne de vingt coudées de profondeur, et qui soutenait un édifice à double étage de vingt-cinq coudées de haut, nous donne une grande idée des conceptions d'Hérode; elle avait, dans toute sa hauteur, quatre-vingt-cinq coudées. La tour de Phasaël, plus haute de cinq coudées,

[1] Josèphe est fort obscur quand il nous parle de ces trois murs, et nous suivons ici les données les plus vraisemblables.

et dont la forme était celle du phare d'Alexandrie, renfermait des logements et des bains d'une royale splendeur. La tour de Mariamne, haute seulement de cinquante-cinq coudées, avait reçu une richesse d'ornements qui effaçait l'éclat des deux autres. Ce n'étaient point des pierres qui avaient servi à la construction de ces trois tours, mais d'énormes blocs de marbre blanc si bien taillés et si bien joints ensemble, que chacun des monuments semblait fait tout d'une pièce.

Enfin, le temple, entouré d'un triple mur et de portiques qui formaient de véritables défenses, n'était rien moins qu'une imposante forteresse; la tour Antonia complétait son aspect dominateur et redoutable; Hérode l'avait assise sur un roc de cinquante coudées de haut, revêtu tout entier d'un marbre glissant, de telle sorte qu'on ne pouvait l'escalader. Cette tour, qui paraissait, selon Josèphe, comme une petite cité, était une forteresse environnée de quatre autres tours dont trois avaient cinquante coudées de haut. De même que le temple était comme la citadelle de la ville, la tour Antonia était comme la citadelle du temple [1]. Nous pourrions indiquer encore beaucoup de moyens de défense, entre autres, le palais d'Hérode au mont Sion, qui, à lui seul, était capable de soutenir de vives agressions, et de nombreux passages creusés sous les montagnes. Jérusalem, ainsi couronnée de tours et ceinte de murailles, se présentait sur ses collines comme une formidable guerrière; elle avait, pour défense vivante,

[1] *Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. V, chap. XV

un peuple qui, depuis quinze siècles, méprisait la mort dans les batailles, et, si elle tomba, c'est que Dieu voulait sa chute.

La communauté chrétienne de Jérusalem, voyant la ville sous les coups de la prophétie du Sauveur, songe à s'éloigner; conduite par son évêque Siméon, elle s'en va au delà du Jourdain, dans une cité nommée Pella: quand la prophétie sera accomplie, les fidèles reviendront prendre une demeure dans les lieux que les mystères de la Passion ont consacrés.

Dans un chapitre précédent, nous avons parlé de l'association ou secte des galiléens, qui refusaient de payer l'impôt aux Romains, et auprès de qui les gouverneurs de Judée étaient toujours forcés d'employer la violence; le large développement de cette association avait formé un grand parti dans la nation juive. Les galiléens, appelés aussi zélateurs, se présentaient comme les gardiens du plus pur patriotisme israélite; malheureusement leur dévouement à l'indépendance nationale ne s'était manifesté que par des habitudes de brigandage; les vagabonds et les pillards, toujours en grand nombre dans le pays, avaient grossi les rangs des zélateurs. C'étaient des hommes braves et capables de tout : l'intrépidité s'était mise au service des plus farouches passions. A l'approche de la guerre, les zélateurs étaient accourus en foule à Jérusalem comme pour la défendre, mais en réalité dans l'espérance d'exercer le pouvoir à leur profit, en l'absence d'une forte autorité. La résistance aux armes romaines n'était point l'œuvre d'une décision unanime dans le pays. Les opinions se parta-

geaient entre la paix et la guerre; quant à Jérusalem, la masse des habitants ne demandait pas mieux que de continuer le payement du tribut; on s'effrayait du caractère des révoltés, et le joug des Romains paraissait préférable à la domination d'un nombreux ramas de bandits.

Jean, fils de Lévi, originaire de Giscala en Galilée, chef courageux, énergique et violent, qui joue un si grand rôle dans la catastrophe de Jérusalem, avait quitté furtivement sa ville natale, menacée par les Romains; accompagné de sa troupe, il s'était sauvé dans la métropole juive. Témoin des luttes intérieures entre le peuple et les zélateurs établis dans le temple, il eut d'abord l'air d'embrasser la cause de la cité contre de hardis perturbateurs; lorsque, par une double manœuvre, il eut pénétré le secret des intentions et des ressources des deux partis, il persuada aux zélateurs que le pontife Ananus, le chef du peuple, se préparait à ouvrir à Vespasien les portes de la ville, qu'un sort affreux les attendait, et qu'ils devaient appeler promptement à leur secours les Iduméens, ces belliqueux indigènes convertis à la loi juive, et toujours prêts aux soulèvements et aux cruautés; de plus, Jean mit tant d'habileté dans ses ouvertures, ses conseils ses révélations, qu'il trouva le moyen de se rendre nécessaire aux zélateurs et de leur imposer son autorité suprême. Voilà donc le transfuge de Giscala et de la cause du peuple placé à la tête d'une redoutable faction.

Les Iduméens ne tardent point à répondre à l'ap-

pel; une tempête leur ouvre l'entrée de Jérusalem, que le pontife Ananus leur fermait; ils se vengent de ce refus par des meurtres au sein d'une nuit orageuse, et les premiers rayons du jour montrent aux regards huit mille cinq cents cadavres : les scènes de la désolation venaient de commencer pour Jérusalem. Ananus, dont la salutaire influence est vantée par l'historien juif, et le sacrificateur Jésus tombent sous les coups des Iduméens; leurs corps, privés de la sépulture, sont livrés aux chiens. Le frénétique amour du carnage ne s'arrêta point à ces premières vengeances : une atroce boucherie enleva encore douze mille victimes[1]; la terreur planait sur la ville; on perdait la vie en pleurant les morts; ceux qui osaient les ensevelir avaient bientôt eux-mêmes besoin de sépulture; il fallait s'enfermer pour gémir, pour verser impunément des larmes. Les zélateurs avaient secondé les Iduméens dans ces œuvres exécrables; ils poursuivirent avec une infernale ardeur cette tâche de destruction intérieure, et l'histoire ne peut rien dire de plus de leur inhumanité, sinon qu'à la fin elle inspira de l'horreur aux Iduméens et les détermina à se retirer. Ce régime du glaive, décimant la fleur de la population de Jérusalem, dispensait Vespasien d'attaquer la ville : « Quand la guerre civile, le plus grand de tous les maux, disait-il à ceux qui le pressaient d'assiéger la place, porte nos ennemis jusqu'à s'entr'égorger, qu'avons-nous de mieux à faire que de demeurer specta-

1 *Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. IV, chap. XIX.

teurs de cette sanglante tragédie? Pourquoi nous exposerions-nous au péril, pour combattre des gens qui se détruisent eux-mêmes[1]? »

Dieu ne permet pas que les méchants restent longtemps unis : des zélateurs, las d'obéir à Jean, se tournent contre son pouvoir et se confient au commandement d'Éléazar; ils s'établissent dans le temple; Jean, demeuré chef de la portion la plus considérable, prend possession des portiques du temple et des fortifications du mont Acra. Tandis que l'héritage de Néron et de Galba détournait Vespasien de Jérusalem, Simon, fils de Gioras, né à Gérasa, paraît sous les murs de la cité, à la tête de vingt ou trente mille hommes recrutés aux bords du Jourdain et de la mer Morte, dans les pays d'Engaddi, d'Hébron, de Bersabée, et qui déjà se sont fait craindre des zélateurs et des Iduméens; Jérusalem était une proie que se disputaient tous les vautours des montagnes de la Judée. Les portes s'ouvrent pour les bandes à qui un chef audacieux a promis de riches dépouilles; ces bandes viennent former un troisième parti qui s'empare du mont Sion et de quelques points de la ville basse; le peuple a reçu Simon comme un ennemi destiné à porter des coups à Jean; il espère une diversion utile, et ne sait pas qu'il a introduit dans ses murs une nouvelle armée de bêtes fauves, toutes prêtes à le dévorer.

Trois factions se faisaient donc la guerre à Jérusalem, au milieu d'un peuple voué à la ruine. Chaque

[1] *Idem*, liv. IV, chap. XXI.

jour voyait naître des inventions d'infamies ou de cruautés. C'étaient les galiléens qui poussaient au plus haut degré le luxe des abominations. Le pillage, le meurtre et le viol étaient devenus pour eux de vulgaires horreurs; ils cherchaient le raffinement, la nouveauté, la bizarrerie même du crime. Les galiléens avaient adopté, pour passe-temps favori, de s'habiller en femmes, avec la frisure et le fard, d'imiter le ton et les manières des prostituées, et se montraient ainsi dans les rues de Jérusalem; des lubricités qui outragent la nature accompagnaient ces hideuses promenades, et, dans leur joyeuse marche, ces monstres élégants tiraient leur épée cachée sous leur robe, et prenaient plaisir à égorger les passants. Le déguisement du meurtre en prostitution avait semblé aux galiléens une agréable variété dans leurs forfaits. Pour dernier malheur de Jérusalem, un incendie dévora des provisions de blé qui auraient suffi pour soutenir un siége de plusieurs années. En outre, l'approche de la fête de Pâques réunissait à Jérusalem les pieuses multitudes israélites des divers points du pays, et cette masse inutile, que la guerre allait surprendre dans la capitale, achevait de rendre inévitables les désastres de la famine. Tel était l'état de la ville lorsque Titus, suivi de ses légions, vint l'envelopper.

Le nord et l'ouest de Jérusalem étaient les seuls points par où une armée pût attaquer la place; les profonds ravins qui s'étendent à l'orient et au midi ne permettaient ni un campement ni le jeu des machines guerrières. Titus plaça une légion sur le mont des Oli-

ves; c'était plutôt un camp d'observation que d'attaque : les soldats romains descendaient de la montagne pour livrer ou soutenir des combats; mais, du haut de leur campement, ils ne pouvaient rien contre la ville. Le fils de Vespasien s'établit au nord-ouest de Jérusalem, en face de la tour Pséphina; les légions établies à l'occident devaient occuper la position appelée aujourd'hui colline de Saint-George; elles avaient devant elles la tour d'Hippicos. Chacun des trois camps était fermé d'un mur, selon la coutume romaine. Toutes les invasions qui, dans la suite des âges, se sont succédé contre Jérusalem, ont pris place aux mêmes lieux; les mêmes points du sol autour de la cité ont vu les phalanges des diverses nations de la terre préparer des coups et méditer la destruction.

Du mois d'avril de l'année 70 au mois de septembre de la même année, Jérusalem souffrit des maux dont s'épouvante l'imagination. Ce n'est point ici le spectacle ordinaire d'une ville qui soutient un siége et qui accepte librement et glorieusement les périls de la résistance. Nous avons sous les yeux toute une population réduite à l'impuissance par des factions terribles, subissant malgré elle les horreurs d'un siége, placée entre l'effroyable domination des ennemis intérieurs et les perpétuelles attaques des ennemis du dehors. Plusieurs centaines de mille habitants sont destinées à périr, parce que deux factions, se disputant Jérusalem, ne veulent pas céder la place à l'autorité romaine.

Les premières sorties des assiégés contre les Romains donnèrent l'idée d'une brûlante et vigoureuse

énergie : les légionnaires de la Ville éternelle n'avaient jamais rencontré des combattants pareils. Sans le secours de Titus et de sa troupe, la dixième légion, qui avait pris quartier sur le mont des Olives, eût été tout d'abord taillée en pièces. L'extermination d'une partie des compagnons d'Éléazar, surpris par Jean dans le temple le jour des Azymes, avait dompté le second parti des zélateurs, et Jean était redevenu le seul chef de ces bandes guerrières, maîtresses du temple et des positions d'alentour. Il avait huit mille cinq cents hommes commandés par vingt capitaines et par Éléazar, rentré sous son obéissance ; Simon, maître de la ville haute et de la ville basse, c'est-à-dire du mont Sion et du mont Acra, se trouvait plus fort que Jean : quinze mille hommes, parmi lesquels on comptait cinq mille Iduméens, lui obéissaient. Le campement des légions romaines sous les murs de Jérusalem et la nécessité de se défendre n'inspirèrent point à Simon et à Jean des pensées d'union, ne fût-ce que pour un temps; les deux chefs continuèrent à se livrer des combats acharnés; ils ne suspendaient les coups entre eux qu'aux heures et aux jours où il fallait repousser une agression. Le peuple n'était point épargné; on punissait de mort le moindre soupçon de tendance vers les Romains, et d'atroces fantaisies multipliaient les meurtres dans la ville, comme avant l'arrivée de Titus.

Tout ce que le génie avait inventé dans l'art des siéges était dirigé contre Jérusalem : les faubourgs de la ville avaient été démolis et les arbres des environs coupés pour élever des plates-formes et construire des

machines; les énormes pierres que lançaient ces machines portaient la mort au milieu des défenseurs de la place. De longs béliers avec des têtes d'airain battaient les remparts. En vingt-quatre jours, le premier et le second mur furent emportés; ce second mur donnait entrée sur Bezetha ou la ville Neuve, formée des rues étroites habitées seulement par les marchands de laine, les fripiers, les chaudronniers et les quincailliers[1]. La moitié de Jérusalem était envahie; mais le temple, la tour Antonia, la citadelle et le palais de Sion, le plus difficile enfin restait à prendre.

Un ennemi plus terrible que Simon, Jean et les Romains, préparait ses ravages contre le peuple de Jérusalem : c'était la famine, qui, dès les premiers jours, put tristement se pressentir. Aux premières atteintes du fléau, ceux qui avaient encore des vivres ne mangeaient plus que furtivement et à la hâte; on dévorait le grain cru, la viande à moitié cuite, et, dans les familles, le père, la mère, les enfants, s'arrachaient des mains les dernières ressources. Les hommes de Jean ou de Simon fouillaient dans les maisons, frappaient ou tuaient les malheureux qui avaient caché un reste de nourriture, dérobaient ce qu'ils rencontraient et arrachaient au pauvre l'herbe ramassée au péril de ses jours hors de la ville. Malheur à celui qui gardait sur son visage les couleurs de la vie! On le soumettait à d'affreuses tortures pour lui faire avouer ses ressources cachées. Les riches vendaient secrètement tout leur

[1] *Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. V, chap. XXIV.

bien pour une mesure de froment ou d'orge qu'ils mangeaient dans les derniers recoins de leurs demeures. Un sort cruel attendait ceux qui, poussés par la faim, étaient surpris cherchant des plantes autour de la cité : Titus les faisait crucifier ; il ne se passait pas de jours qu'on n'en prît au moins cinq cents, et bientôt le bois et la place manquèrent aux bourreaux pour ces immolations.

Lorsque Titus, voulant ôter aux assiégés tout moyen de tirer des vivres du dehors, eut enfermé Jérusalem dans un mur flanqué de treize forts et construit en trois jours, la faim se montra plus horrible, et la ville passa tout à fait sous l'empire de la mort. Chaque maison devint un sépulcre; les cadavres des vieillards jonchaient les rues; les jeunes hommes se traînaient sur les places publiques comme des spectres échappés du tombeau et près d'y rentrer. Comme il n'était plus possible d'ensevelir les morts, plusieurs, ramassant un reste de force, s'en allaient jusqu'aux tombeaux ouverts pour y attendre leur dernière heure : les vivants se donnaient ainsi eux-mêmes la sépulture. Les Juifs mourants tournaient pieusement leurs regards du côté du temple. Il n'y avait plus de larmes dans les yeux, plus de gémissements dans les poitrines, les bouches étaient muettes; Jérusalem, dans son lugubre silence, eût pu être prise pour une ville sans habitants. La peste, née de la puanteur des cadavres amoncelés, ajouta ses ravages à ceux de la famine. Les maîtres de la ville, redoutant les exhalaisons, avaient pris le parti de faire enterrer les victimes aux frais du trésor public;

cette résolution, qui n'était point l'accomplissement d'un devoir religieux, mais une mesure de précaution, ne put s'exécuter longtemps; on se mit à jeter les cadavres par-dessus les murs, et de la sorte on se délivrait à la fois des influences pestilentielles et on les envoyait à l'ennemi. Les farouches compagnons de Simon et de Jean furent les derniers à manquer de nourriture : ils se virent réduits aux courroies des sandales, aux cuirs des ceintures et des boucliers; une poignée de foin se payait cher. A mesure que les jours s'écoulaient, les habitants qui avaient survécu jusque-là n'avaient plus en partage que les inspirations du désespoir, et c'est alors qu'une mère tua et mangea son enfant : effroyable souvenir dans l'histoire des tourments de la faim!!! spectacle digne de pitié! La Jérusalem vivante n'apparaissait plus que comme un champ où le fer a passé, et les monceaux de cadavres étaient les gerbes entassées après cette moisson de mort.

Lorsqu'on suit les efforts courageux, l'invincible opiniâtreté de Simon et de Jean dans leurs luttes contre les légions romaines, lorsqu'on voit ces bandes intrépides brûler les machines de l'ennemi à force d'audace, opposer des murs nouveaux aux coups des béliers, déconcerter, étonner les assiégeants, braver toutes les menaces, voler à tous les périls, on ne peut se refuser à l'admiration, quel que soit le nombre de leurs crimes. Si Jean et Simon, entraînés par le seul amour de l'indépendance nationale, pleins du feu du patriotisme, et ne souillant point leur valeur par d'atroces actions, s'étaient bornés à défendre Jérusalem malgré Jérusalem

contre le joug des Romains, ils auraient conquis une grande place dans l'histoire; ils pouvaient être des héros, et ne furent que des bandits fameux.

Le grand prêtre et le temple sont frappés en même temps : Simon fait mourir Mathias, accusé de s'entendre avec les Romains, et Jean pille le sanctuaire, qui doit nourrir, dit-il, ceux qui le défendent. La construction de nouvelles plates-formes pour le siége de la place change en solitude le pays à quatre lieues à la ronde. Josèphe s'attriste à la vue de cette terre défigurée : « Il ne se rencontrait plus un seul arbre, dit-il, dans les lieux naguère couverts de bois et de jardins ; les Juifs et les étrangers eux-mêmes, qui admiraient auparavant cette belle partie de la Judée, n'auraient pu la reconnaître; ils n'auraient pas vu sans verser des larmes les merveilleux faubourgs de cette grande ville convertis en masures. La guerre avait tellement dévasté la contrée favorisée de Dieu, qu'elle ne conservait pas la moindre trace de son ancienne beauté, et qu'on pouvait se demander à Jérusalem où donc était Jérusalem[1]. »

Une surprise fit tomber au pouvoir de l'ennemi la forteresse Antonia, qui était comme la clef du temple et dont on avait égorgé les gardes endormis. Cette nuit-là le temple eût été envahi, si un combat de dix heures aux portes du lieu saint, soutenu par une indomptable bravoure, n'eût forcé les Romains à reculer. Titus, pour ouvrir à son armée une entrée facile, ren-

[1] *Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. VI. chap. XI.

verse de fond en comble cette belle tour Antonia qu'Hérode avait élevée à grands frais. Le temple était devenu le principal point d'attaque: l'ennemi, dans ses tentatives nocturnes, comptait sur le sommeil des gardiens; mais la surprise de la tour Antonia avait été une mémorable leçon : toutes les sentinelles redoublaient de vigilance. Que de coups d'épée! que de flèches lancées autour des portiques du temple! Qu'il est prodigieux, ce Jean de Giscala, qui semble faire passer son âme guerrière dans toutes les poitrines dont il est environné, et qui, dans la mêlée, oblige chacun de ses hommes d'être invincible! Les combattants juifs, non contents de se défendre dans les positions qui leur restent, s'en vont attaquer les soldats romains jusque sur la montagne des Oliviers, et c'est à grand'peine qu'on résiste à leur audace.

La flamme devait achever l'œuvre de l'invasion romaine et accomplir les arrêts du ciel. Les Juifs brûlent la galerie qui joignait le temple à la tour Antonia; ils remplissent de bois, de soufre, de bitume, un des portiques à l'occident, et, dans une attaque des Romains, ils enferment un grand nombre de leurs ennemis au milieu des horreurs d'un incendie. A leur tour, les Romains mettent le feu au portique du septentrion, et par l'ordre de Titus, tous les portiques et même les portes jusqu'aux galeries sont livrés aux flammes. Ainsi, de jour en jour, la destruction approche du sanctuaire. L'ennemi tient conseil pour décider du sort de la maison de Jéhovah : sa ruine est demandée au nom des intérêts romains, parce que le temple est une vaste

citadelle où la rébellion pourra toujours se retrancher; mais le fils de Vespasien déclare que la conservation du magnifique monument religieux importe à l'honneur du nom romain. Inutiles efforts! la volonté humaine est vaine contre les décrets divins : le Messie avait prédit que le temple serait détruit et qu'il *ne resterait pas pierre sur pierre.*

C'est l'historien juif qui nous parle de ce légionnaire, *poussé par un mouvement de Dieu*[1], se faisant soulever par un de ses compagnons et jetant dans les constructions les plus voisines du temple[2] une pièce de bois tout enflammée. L'embrasement fut rapide; Titus donnait des ordres auxquels personne ne prenait garde, et sa voix et les signes des chefs de légions se perdaient au milieu des cris des Juifs, du bruit des colonnes et des murs croulants, et de la fumée de l'incendie. Ce n'était plus au fils de Vespasien, mais au fils de Dieu, que les soldats romains obéissaient, et le souffle d'en haut excitait les flammes. On égorgeait le pauvre peuple qui avait cherché un asile dans le sanctuaire; l'immolation des victimes humaines remplaçait l'immolation des animaux autour de l'autel, et c'étaient là les derniers sacrifices! Titus voulait conserver au moins le sanctuaire, mais la fureur des siens l'avait devancé dans l'enceinte sacrée : le feu, mis à la porte du temple par un sol-

[1] *Guerre des Juifs*, liv. VI, chap. XXVI.

[2] Ce n'est point dans le temple même, comme on l'a dit et répété, que fut jetée cette pièce de bois enflammée; c'est, d'après Josèphe, « dans les lieux par où on allait aux bâtiments faits autour du temple du côté du nord. »

dat, dévora en peu de temps ce lieu si cher à la croyance et au souvenir des Hébreux. Oh! quel spectacle pour la misérable population qui avait survécu à tant de calamités! Ce mont Moriah en feu, ces vastes galeries, ces hauts portiques, ces murs, ces voûtes, cet immense temple roulant en débris, les gémissements des vieillards, des enfants et des prêtres périssant sous le glaive, les hurlements des troupes de Jean et de Simon, qui s'efforçaient de chasser les Romains de ces fumantes ruines, tout ce fracas de destruction, de douleur et de mort est un des tableaux les plus effroyablement solennels dont les annales de la terre aient gardé la mémoire. Le 10 août de l'année 70 fut pour la nation juive le jour du malheur : il y avait six cent cinquante-cinq ans qu'à pareil mois et à pareil jour les Babyloniens avaient brûlé le premier temple.

L'incendie du 8 septembre acheva la ruine de Jérusalem : les compagnons de Jean avaient été chassés de la ville basse; ceux de Simon, retranchés dans la ville haute, avaient été épouvantés par l'attaque des Romains. Dans leur effroi, les restes des troupes juives ont abandonné les tours d'Hippicos, de Phasaël et de Mariamne, où nulle force, excepté la faim, n'aurait pu les contraindre. Titus, dans la destruction de Jérusalem, épargna ces trois tours pour servir, dit Josèphe, de monument à la postérité et rappeler le hasard heureux sans lequel il lui aurait été impossible de s'en rendre maître. Jérusalem, livrée à la rage des vainqueurs, devint à la fois un théâtre de butin, une boucherie et un marché d'hommes; quoique des familles

entières fussent vendues à vil prix, il se trouvait peu d'acheteurs, nous dit l'historien juif; on réserva pour le triomphe les jeunes captifs les plus robustes et les mieux faits; un grand nombre fut envoyé en Égypte pour travailler aux ouvrages publics; Titus en destina une multitude aux jeux sanglants du cirque dans les provinces de l'empire. Josèphe compte quatre-vingt-dix-sept mille prisonniers.

Le chiffre de onze cent mille Juifs morts dans cette catastrophe a toujours paru un calcul exagéré; par une étrange contradiction, Tacite, après avoir compté, au commencement de son récit, six cent mille assiégés, adopte le chiffre de onze cent mille morts. Afin de nous persuader de l'exactitude de ses calculs, Josèphe rappelle qu'au temps du gouverneur Cestius les sacrificateurs, à la fête de Pâques, comptèrent deux cent cinquante-cinq mille six cents bêtes immolées, ce qui, en admettant seulement dix personnes pour chaque bête, présenterait deux millions cinq cent cinquante-six mille Juifs rassemblés à Jérusalem. Mais les prêtres du temple, voulant donner à Néron une haute idée de leur nation, avaient pu augmenter à leur gré le nombre des animaux immolés; d'ailleurs, même en admettant les deux millions et demi de Juifs réunis à la fête des Azymes, il ne s'ensuivrait pas que toute cette population fût enfermée dans Jérusalem : la ville avait des faubourgs, des environs qui pouvaient recevoir la plus grande masse de ces voyageurs religieux. Pour l'éclaircissement du point d'histoire qui nous occupe, il ne faut pas oublier que la population, surprise par le siége, a

dû être nécessairement enfermée dans les murs de Jérusalem; or comment cette ville, avec ses deux lieues de circuit, aurait-elle pu suffire à contenir les onze cent quatre-vingt-dix-sept mille Juifs dont nous parle Josèphe, sans compter le nombre qui, durant le siége, s'échappa vers les Romains ou dans les contrées voisines? Paris, dans son étendue de dix lieues, ne renferme pas un pareil nombre d'habitants; il est vrai que la plupart des rues de Jérusalem étaient étroites et que son enceinte n'offrait point des espaces comme les Champs-Élysées et le Jardin des Tuileries, le jardin du Luxembourg et le jardin des Plantes; mais on doit remarquer que les maisons de Jérusalem n'avaient pas les nombreux étages des maisons de Paris. Nous pensons donc qu'on se rapprocherait de la vérité en réduisant à cinq ou six cent mille le nombre des Juifs assiégés par les Romains, et, quand on songe que la famine, le fer et le feu dévorèrent les trois quarts de la population, il reste bien assez d'horreurs, de deuil et de funérailles pour placer ce siége de Jérusalem au rang des plus grandes calamités de l'histoire humaine.

Jean et Simon, qui combattirent tant qu'il fut possible de combattre, auraient forcé la gloire à venir à eux en périssant avec le temple, les citadelles et les palais; mais, quand il ne s'offrit plus à leur regard qu'une inévitable mort, ils cherchèrent un asile et un salut dans les souterrains de Jérusalem : cette inspiration ne fut point celle de l'héroïsme. Chassé de son impure retraite par la faim, Jean mendia la pitié des Romains, qui daignèrent se contenter de jeter des chaînes

à ce lion de la Galilée maintenant dépouillé de fierté. Simon, muni de vivres et d'instruments de fer, avait espéré s'ouvrir sous terre une route secrète; il échoua dans son plan de fuite, se déguisa sous un vêtement blanc et un manteau de pourpre, et tomba entre les mains des Romains, qu'il croyait pouvoir tromper; il alla subir la mort dans le grand marché à Rome, après avoir subi l'ignominie au triomphe de son vainqueur.

Qu'est-il besoin de nous arrêter à décrire le butin fait à Jérusalem? il fut énorme; chaque légionnaire devint riche, et l'histoire n'a rien à ajouter lorsqu'elle a dit que l'or perdit la moitié de sa valeur.

De sinistres présages avaient annoncé les désastres de Sion; Tacite reproche à la nation juive, *livrée*, dit-il, *à la superstition, et ennemie des usages religieux* [1], de ne les avoir pas conjurés par des vœux et des sacrifices. L'apparition de chars armés courant dans les airs et d'une comète semblable à une épée qui, durant une année entière, menaça Jérusalem; la resplendissante lumière qui tout à coup inonda l'enceinte du temple au milieu de la nuit; la grande et pesante porte du sanctuaire à l'orient qui s'était ouverte d'elle-même; cette voix entendue des sacrificateurs dans le temple, et criant : *Sortons d'ici!* cette autre voix dont parle Tacite et qui répétait : *Les dieux s'en vont;* tous ces prodiges, dont le souvenir revenait aux imaginations troublées, font dire à Josèphe que les *hommes périssent toujours par leur faute.* La vision prophétique la plus

[1] *Histoires*, liv. V, ch. XIII.

expressive à l'approche de la grande ruine est celle de cet homme du peuple criant pendant sept ans : *Malheur sur Jérusalem!* et périssant enfin lui-même sous les murs de la ville assiégée, en continuant ses accents lamentables!

Titus, qui *fit les délices du genre humain*, et dont la douceur a passé en proverbe chez les nations de l'Occident, est un singulier modèle de bonté et de clémence dans le siége et la prise de Jérusalem : on l'a vu faisant crucifier chaque jour cinq cents Juifs coupables de chercher autour de la ville un peu d'herbe pour lutter avec la faim. « Il trouvait trop de difficulté, dit naïvement Josèphe, son panégyriste et son adorateur, à les faire garder à cause de leur grand nombre. » Belle excuse pour expliquer des cruautés qui cessèrent seulement quand le bois et la place manquèrent aux Romains! Lorsque le fils de Vespasien usa de modération, il se borna à *faire couper les mains* aux pauvres gens renvoyés à la ville! Titus n'ignorait pas que le peuple de Jérusalem était innocent de cette violente résistance aux armes romaines, et qu'il gémissait sous le pouvoir terrible de deux partis; pourquoi donc l'atroce idée de hâter la mort de cette population malheureuse en proie à la famine, en la murant dans Jérusalem comme dans un tombeau? Nous dirons volontiers que le prince prononça des peines contre les Syriens et les Arabes de son armée qui éventraient les fugitifs dans l'espoir de découvrir de l'or dans leurs flancs; mais ces inhumanités-là, d'invention orientale, se trouvaient pour ainsi dire en dehors des mœurs de la barbarie romaine.

Après cinquante jours, la faim fait descendre les sacrificateurs qui s'étaient sauvés sur le mur du temple; ils vont implorer la clémence de Titus, qui leur répond par un arrêt de mort. Jean, Simon et leurs compagnons, désespérant de se défendre, offrent au fils de Vespasien d'abandonner Jérusalem à la seule condition de s'en aller librement dans le désert avec leurs femmes et leurs enfants. Titus eût accepté cette condition s'il avait eu pour le peuple un peu de cette pitié que lui suppose l'historien juif; que fait-il au contraire? il se venge de ne pouvoir dicter des lois aux deux chefs en permettant à ses soldats de piller la cité et d'y mettre le feu. Après la dévastation de Jérusalem, Titus célèbre à Césarée l'anniversaire de la naissance de son frère, et à Bérythe l'anniversaire de la naissance de Vespasien par l'immolation de milliers de Juifs livrés aux flammes ou aux horreurs de l'amphithéâtre. Ces Romains, que Mithridate appelait le *fléau de l'univers*, avaient un bien exécrable génie, puisque le meilleur de leurs empereurs put accomplir des actes pareils aux férocités accumulées dans notre récit!

Josèphe, dont l'ouvrage nous a révélé tant de misères qui seraient restées ignorées de la postérité, commença par être un des chefs de cette guerre contre les Romains, et finit par être un ami de Titus; il se trouvait dans le camp des ennemis des Juifs, et plusieurs fois on le chargea d'inviter à la soumission ceux qui étaient à la fois les défenseurs et les oppresseurs de Jérusalem; ses discours ne touchaient que le peuple et lui valaient des invectives de la part des combattants gali-

léens et iduméens; un jour même il fut blessé à la tête d'un coup de pierre. Sa mère, qui était dans la ville, eut à souffrir de ce qu'on appelait la désertion de Josèphe. L'historien juif gémit sur les maux de sa patrie; il voit avec douleur le peuple de Jérusalem voué à la mort, ses monuments voués à la ruine, les plus sombres images de la désolation passant sur la cité que Jéhovah avait remplie de ses merveilles; il poursuit de ses reproches, de ses malédictions, ceux qu'il appelle les *factieux*, mais vous ne l'entendez jamais se plaindre des Romains. Il n'en pouvait être autrement dans un livre écrit sous les yeux de Vespasien et de Titus, et dont l'auteur, honoré du titre de citoyen romain, était pensionné par l'empereur, et avait pour demeure à Rome un de ses palais. Ce qu'il y a de remarquable, de frappant, dans son récit, c'est l'idée plusieurs fois exprimée que les Romains portent comme malgré eux le trépas et la ruine, que Dieu lui-même agit, et non point Titus; l'historien prête même à Titus cette pensée qu'il n'est que l'instrument de la divine vengeance, et c'est dans ce sens qu'il explique le refus de la couronne apportée au fils de Vespasien par les nations voisines.

L'idée d'expiation, déposée dans une histoire contemporaine écrite par un Juif, est une sorte d'acheminement mystérieux vers notre croyance, qui regarde ce supplice de tout un peuple comme une expiation du supplice d'un Dieu. Jérusalem était frappée pour un crime de rébellion qu'elle n'avait point commis; mais les Romains, qui voulaient punir une révolte contre leur pouvoir, punissaient une révolte contre le Messie;

ils pensaient venger le sang de quelques légionnaires, et vengeaient le sang du Sauveur du monde. Les Juifs avaient cru tuer le christianisme en tuant Jésus-Christ: maintenant le sang du fils de Marie, en retombant sur eux, anéantissait leur existence religieuse et politique. Tout l'édifice de la loi mosaïque, qui n'était fait que pour Jérusalem et la Judée, croulait avec le temple du mont Moriah et les murs de Sion. La nation déicide, mutilée, écrasée, venait de commencer cette carrière de persécution et d'ignominie qui devait être si longue à parcourir; ils allaient se voir jetés dans le monde social comme des débris errants qui ne peuvent ni s'arrêter ni se relever, comme un formidable miracle toujours vivant et qui redit de siècle en siècle un châtiment inouï chez les hommes. Oh! que de honte, que d'outrages les attendent dans tous les pays de la terre! Aveugles voyageurs à travers les temps, ils passeront au milieu des splendeurs de la vérité chrétienne, et les écailles de l'erreur ne tomberont point de leurs yeux! Ils pâliront sur les Écritures inspirées, dont ils seront les plus fidèles gardiens, et ne les comprendront point; le flambeau sera dans leur main, et c'est pour eux seuls qu'il ne jettera aucune lumière; ils se consumeront en efforts pour redevenir quelque chose, et ne reconstruiront point leur nationalité, semblables à Julien, qui ne put rebâtir le temple condamné par les Livres saints à rester dans la poussière!

La ruine de Jérusalem valut à Rome un spectacle qui lui était nouveau : le double triomphe d'un père et d'un fils. L'or, l'argent et l'ivoire, les pierres enchâs-

sées dans des couronnes d'or, des animaux rares, les images des dieux des nations; l'éblouissante représentation des batailles gagnées, des villes conquises, de l'incendie du temple et des ruisseaux de sang coulant à travers les murs embrasés[1], donnaient à la marche impériale un merveilleux caractère; sept cents Israélites, jeunes et beaux, vêtus avec éclat pour la fête, ayant à leur tête Simon et Jean, dévoraient leur douleur et assistaient ainsi une seconde fois aux funérailles de Jérusalem; puis venaient les dépouilles de Sion et du temple, la table d'or des pains de proposition, le chandelier d'or à sept branches; le Livre de la Loi terminait cet appareil des richesses amassées par la guerre. Vespasien et Titus, couronnés de lauriers, couverts de soie et de pourpre et sans armes, s'avançaient chacun sur un char et fermaient le cortége. Ils voyaient devant eux la Judée captive, non point assise dans un grand manteau au pied d'un palmier et penchant tristement la tête comme un peu plus tard sur leurs médailles, mais défilant avec ses enfants en robe de pourpre brodée d'or au milieu de la population romaine, qui se repaissait de son malheur. Au pied de la colline du Capitole, du côté qui fait face au Forum, s'élèvent les restes du temple de la Paix, où Vespasien déposa la table et le chandelier d'or parmi d'autres trésors de la victoire; sur le chemin du Forum au Colisée, l'arc de Titus, avec ses bas-reliefs que le temps efface, offre

[1] Tacite, *Hist.*, liv. V, suppl. — Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. VII, chap. XVII.

un souvenir de la pompe triomphale des deux empereurs.

Pendant que Rome se réjouissait de la chute de la nation juive et se parait de ses dépouilles, Jérusalem, seule avec ses débris et les cadavres de ses habitants, surveillée par une légion romaine comme pour l'empêcher de s'échapper de son sépulcre, n'avait plus pour visiteurs que les oiseaux de proie et les bêtes fauves venant y chercher leur pâture. Sans doute, la nuit, l'ombre de Jérémie, accourue d'Égypte et désertant sa tombe inconnue, remplissait alors de ses gémissements les ruines qui couvraient les montagnes de Sion et de Moriah, et soupirait de nouvelles élégies au plaintif murmure de la fontaine de Siloé; sa voix, s'animant ensuite au souffle des vengeances éternelles, pouvait répéter d'antiques arrêts; une seconde fois le prophète entendait le Seigneur prononcer les terribles paroles de la condamnation : « Chassez ce peuple devant ma face; s'il vous demande où il ira, faites-lui cette réponse : Que celui qui doit mourir meure, que l'épée dévore celui qu'elle doit dévorer, que la famine enlève celui qu'elle doit enlever, que celui qui est destiné à la servitude aille en servitude. — Je prendrai le van, ajoutait le Seigneur, et je les disperserai jusqu'aux extrémités de la terre[1]. »

[1] *Prophét.* de Jérémie, chap. XV

CHAPITRE XXI

Fin tragique des défenseurs de Massada. — Les hérésies des premiers temps. — Les évêques de Jérusalem. — Ruine totale des Juifs sous Adrien, et rétablissement de la ville sainte.

(71-136 de J. C.)

Agrippa, le dernier roi de la race d'Hérode, après avoir aidé Titus à s'emparer de la capitale de son propre royaume, s'était retiré à Rome, où il termina sa vie; la cour de Vespasien le consola de ce qu'il avait perdu. L'empereur, pour achever d'enchaîner la nation juive au joug romain, ordonna que les Israélites de tous les pays payassent au Capitole les deux drachmes qui, auparavant, étaient payées au temple de Jérusalem : la majesté de l'empire romain prenait ainsi la place de la majesté de Jéhovah. Il restait quelques châteaux de Judée à réduire; Lucilius Bassus et Sylva en furent tour à tour chargés.

L'attaque de la citadelle de *Massada*, située dans les montagnes, du côté d'Engaddi, donna lieu, de la part

des assiégés, à une résolution terrible, qui révèle d'indomptables caractères. Les assiégés étaient de ceux que Josèphe appelle *sicaires*, armés, comme les *zélateurs*, pour l'indépendance nationale, et qui, durant les calamités de Jérusalem, avaient exercé des violences en divers points de la Judée. L'incendie d'un mur qui devait les défendre contre les machines des Romains ne leur montre d'autre perspective qu'une défaite certaine. Éléazar, leur chef, repousse comme une honte toute idée de fuite ou de soumission. Il rassemble les plus vaillants de ses compagnons, leur rappelle le serment de ne jamais subir aucune domination étrangère et de reconnaître Dieu seul pour maître : Si nous tombons vivants au pouvoir des Romains, leur dit-il, le déshonneur et l'esclavage le plus cruel nous attendent, nous qui avons été les premiers à secouer le joug et qui sommes les derniers à résister. Éléazar les exhorte à mourir volontairement et glorieusement : ils sont encore libres ; par une détermination courageuse, ils peuvent sauver leurs femmes et leurs enfants des outrages et de la servitude, et s'arracher eux-mêmes au mauvais destin que leur préparent les vainqueurs. Encore un assaut, et il n'en sera plus temps! Il faut donc que leur fer devance celui des Romains. Le chef de la troupe accuse de lâcheté ceux de ses compagnons qu'il voit pleurer sur leurs femmes et leurs enfants et sur eux-mêmes. Josèphe met dans sa bouche un discours philosophique tout rempli de la doctrine de l'immortalité; la mort y est considérée comme l'affranchissement de l'âme, comme le retour à la patrie éter-

nelle, comme le digne but de tout homme qui aspire à la vraie liberté, au vrai bonheur. Éléazar cite les Indiens se jetant dans le feu pour se mettre plus tôt en possession des félicités futures. Les désastres de Jérusalem et de la Judée lui paraissent de nature à dégoûter de la vie; il ne veut laisser que des corps morts entre les mains de l'ennemi; il espère ainsi le contraindre à admirer des hommes qui ont méprisé le trépas pour garder l'honneur

Le château de Massada offrit alors un spectacle qui ne s'est pas renouvelé deux fois dans les annales de la guerre : les paroles d'Éléazar ont fait battre ces cœurs farouches un moment surpris par la faiblesse; le désir de la mort y est entré comme une brûlante passion. Tous ces Juifs, décidés à ne plus se servir de leurs épées que contre les objets de leur plus tendre affection et contre eux-mêmes, embrassent en pleurant leurs femmes et leurs enfants, leur parlent de la nécessité d'une mort volontaire pour échapper à l'ignominie et aux fers, et, après les derniers adieux et les derniers baisers, les immolent avec toutes les angoisses du désespoir. Ils entassent et brûlent leurs objets les plus précieux; ensuite on tire au sort pour savoir quels sont ceux qui feront l'office de bourreaux. Les dix chargés de cet effroyable ministère remplirent leur tâche sans horreur; chaque homme se faisait égorger en tenant étroitement embrassés les corps de sa femme et de ses enfants. Lorsque les dix demeurèrent seuls au milieu de cette héroïque boucherie, il y en eut un que le sort désigna pour frapper les neuf

qui devaient mourir; quand les neuf eurent expiré, l'unique survivant de ce drame sanglant passa en revue tous ses compagnons afin de s'assurer que nul n'avait besoin de son épée, mit le feu autour de lui, et, se plaçant à côté des corps de ses proches, se perça le cœur.

Neuf cent soixante Juifs, y compris les femmes et les enfants, périrent de la sorte. Le lendemain, à la pointe du jour, aucun bruit ne répondit à l'assaut des soldats romains; ils firent jouer le bélier, ils poussèrent des cris, et la citadelle et le palais restèrent silencieux; on n'entendait que le petillement des flammes. Tout à coup deux femmes, entourées de cinq enfants, se présentèrent aux Romains; elles s'étaient dérobées aux scènes tragiques en se cachant dans des aqueducs, et racontèrent aux assiégeants comment avaient fini les défenseurs de Massada. Ce trait terminait la guerre, qui, accompagnée de la famine et de tous les fléaux, enleva, durant un espace de sept ans, plus de deux millions de Juifs, hommes, femmes et enfants[1]; il suffit à peindre cette association, partie de Galilée, qui, organisée au nom de la liberté politique, provoqua, soutint la révolte contre les Romains; cette association qui réunissait à des mœurs barbares une héroïque bravoure, et disparut tout entière dans la ruine de la puissance hébraïque.

Nous avons parlé des chrétiens de Jérusalem qui, à

[1] L'abbé Guénée, qui a élevé ce chiffre à trois millions, nous semble avoir adopté avec trop de confiance les calculs exagérés de l'historien Josèphe.

l'approche des vengeances de Dieu, se retirèrent au delà du Jourdain avec leur évêque Siméon. Quand l'ouragan de l'expiation eut cessé, la plupart d'entre eux reprirent le chemin de la ville renversée; la malheureuse cité se montrait à leurs regards comme un homme qu'on aurait laissé vivant et qu'on retrouverait cadavre : c'est à peine s'ils pouvaient la reconnaître, et sans doute ils ne retenaient point leurs larmes à la vue d'un si grand désastre. Ils passèrent du deuil des ruines à la joie de prier auprès du sépulcre du Rédempteur, sur la montagne où son sang avait coulé, et d'adorer partout les traces divines.

Le séjour de ces chrétiens dans la Décapole fut marqué par la naissance des hérésies des nazaréens et des ébionites. Les nazaréens, ne tenant aucun compte du concile de Jérusalem, demeuraient attachés à la loi mosaïque, comme s'ils n'eussent pas été chrétiens, et ne voulaient pas que les gentils de la communion évangélique pussent s'affranchir des usages juifs. Théodoret les accuse d'avoir nié la divinité de Jésus-Christ; saint Épiphane n'ose rien affirmer sur la manière dont ils comprenaient le double mystère de l'Incarnation et du Dieu fait homme; saint Jérôme et saint Augustin ne leur reprochent d'autre tort que celui d'avoir voulu trop judaïser notre foi. Ces tendances ne les empêchaient point d'être compris dans les malédictions et les anathèmes qui, trois fois par jour, partaient de toutes les synagogues contre les chrétiens. Les ébionites, dont nous avons prononcé le nom à propos de l'Évangile de saint Jean, avaient pour fondateur Ébion

(le *pauvre*), disciple de Cérinthe ; après avoir prêché sur la rive orientale du Jourdain, cet ennemi des traditions apostoliques enseigna ses erreurs dans l'île de Chypre, dans l'Asie Mineure et jusqu'à Rome. Sorti de l'école des nazaréens, il était allé plus loin que ses maîtres. Les partisans d'Ébion adoraient Jérusalem comme la maison de Dieu, fuyaient le contact de tout homme d'une religion différente, et ne se nourrissaient que de végétaux; ils regardaient Jésus comme le seul vrai prophète, devenu le plus grand des anges à force de vertu et de sainteté, et lui donnaient une origine purement humaine. Ils n'acceptaient du Nouveau Testament que l'Évangile de saint Matthieu, dont ils supprimaient les deux premiers chapitres, et dont ils mutilaient divers passages. Cinquante ans plus tard, les enseignements d'Ébion avaient pour défenseur Symmaque, un des interprètes de l'Écriture en langue grecque; il est à présumer que les nazaréens et les ébionites avaient fini par mêler, à peu de chose près, leurs doctrines, et les nazaréens furent aussi appelés symmaquiens.

Ébion avait prêché dans un sens contraire à la vérité chrétienne, mais n'avait point prêché l'infamie; il prescrivait l'austérité, la pureté morale, et plaçait très-haut la virginité. La sévérité de ses préceptes fut oubliée par la secte qui porta son nom. Saint Epiphane[1] nous apprend que parmi les ébionites tout était permis; il les accuse d'avoir pris pour modèles les mœurs

[1] *Panarium*, ou le *Livre des antidotes contre toutes les hérésies*.

des carpocratiens. C'est, du reste, au dérèglement des mœurs qu'aboutissaient presque toutes ces innovations de doctrines, et nous devons dire quelques mots des hérésies nombreuses qui corrompirent la vérité évangélique dans les premiers temps.

Les racines de l'orgueil dans le cœur de l'homme sont à une prodigieuse profondeur! il préfère l'erreur qui est son œuvre à la vérité qu'il n'a pas découverte! il ne peut enfanter que ténèbres, et repousse la lumière par la seule raison qu'il ne l'a point faite! l'histoire de la rébellion des anges contre Dieu se renouvelle chaque jour chez les hommes dans leurs rapports avec la vérité. Le joug de l'autorité nous paraît détestable, et notre génie ne trouve de la gloire que dans une fière et libre solitude.

L'hérésie, pour se montrer, n'attendit pas que tous les disciples du divin Maître eussent quitté la terre; elle eut pour représentants, en face même des apôtres, Simon de Samarie et Ménandre, Cérinthe, chassé de l'assemblée des fidèles à Jérusalem, les nazaréens et les ébionites, les nicolaïtes, qui abusaient du nom d'un des sept diacres pour autoriser d'impures doctrines. Lorsqu'il ne resta plus ici-bas un seul témoin du Messie et de ses prédications, l'erreur se trouva plus à son aise, et les rêveries de la philosophie grecque firent invasion dans le domaine de Jésus-Christ.

Le Juif Elxaï, qui vécut sous Trajan, se plaça à la tête d'une secte que saint Épiphane et Scaliger ont cru pouvoir regarder comme une continuation des esséniens. Les diverses dénominations des elcésaïstes ont

donné lieu à cette confusion des deux sectes, qui ne présentent entre elles aucun trait de ressemblance. Il est difficile de ne pas être frappé de la différence de la morale simple et pure des esséniens avec les superstitions de toute nature qui faisaient le fond de la doctrine des elcésaïstes. Ceux-ci prétendaient que la foi intérieure dispensait des œuvres et tenait lieu de tout; ils croyaient à l'astrologie et à la magie, à la puissance des enchantements, juraient par la terre, le sel et l'eau, et méprisaient la continence. Sans s'expliquer sur la personne de Jésus-Christ, ils reconnaissaient un messie qu'ils appelaient le grand roi; dans l'idée qu'ils avaient de sa sublimité, ils ne trouvaient rien de mieux, pour sa représentation humaine, mais invisible, qu'une taille de trente-huit lieues de haut et des membres à proportion. A la fin du quatrième siècle, il se rencontrait encore, au delà des rives du Jourdain et de la mer Morte, des elcésaïstes sous le nom de sampséens, ou plutôt chamséens (adorateurs du soleil). Il est probable qu'on retrouverait aujourd'hui dans les mêmes contrées plus d'une trace de ces doctrines.

Sous le règne d'Adrien, Carpocrate, né à Alexandrie, dont l'école fut un nid d'hérésies, ne voyait en Jésus-Christ que le plus vertueux et le plus élevé des hommes; il disait comme Cérinthe que ce n'était point le Dieu suprême qui avait créé le monde, mais des puissances inférieures, des puissances angéliques; l'union des âmes à des corps mortels était, d'après Carpocrate, la peine d'une faute primitive; les anges créateurs du monde les retenaient dans les basses régions; mais

Jésus, par l'énergie de sa sainteté, était remonté au ciel malgré eux. Le Dieu adoré par les Juifs n'était qu'un des anges par qui l'univers avait été fait; Cérinthe avança la même erreur. Les carpocratiens ne prenaient pas la peine de combattre leurs passions; ils trouvaient naturel et légitime de céder à tous les instincts dont les germes avaient été mis en nous.

A la même époque, Saturnin d'Antioche, disciple de Ménandre, reproduisait les mêmes aberrations philosophiques et religieuses; il comptait sept anges créateurs de l'univers. En soutenant que les hommes sont bons ou mauvais par nature, il détruisit la liberté humaine, et, par une inconséquence inévitable, la moralité des actions. Jésus-Christ, fils de Dieu, selon Saturnin, était venu pour renverser le Dieu des Juifs, ange mauvais, révolté contre l'éternelle puissance du Père, et pour arracher les bons à l'empire des esprits inférieurs qui planent dans l'immensité; son existence, ses souffrances et sa mort n'avaient rien eu de réel. L'hérésiarque des bords de l'Oronte condamnait comme œuvres de Satan le mariage et la génération.

Un peu après lui, Basilide d'Alexandrie répandit en Égypte quelques-unes des mêmes erreurs : au jour de la passion, disait-il, Jésus avait pris la figure de Simon le Cyrénéen et lui avait donné la sienne; Simon avait donc été crucifié à la place de Jésus, et le Christ, intelligence envoyée au secours des hommes, ne connut ni la souffrance ni les angoisses du trépas. Basilide composa sur l'Évangile vingt-quatre livres qui furent réfutés par un contemporain, Agrippa Castor, et dont

quelques lambeaux nous ont été conservés[1]. Le nombre 365, qui est celui des jours de l'année, représenté par son fameux symbole : *abraxas*, lui avait fait imaginer trois cent soixante-cinq cieux; c'étaient comme autant de demeures angéliques échelonnées entre Dieu et l'univers.

On vit alors paraître Valentin, qui mêla au christianisme les enseignements de Platon, la théogonie d'Hésiode, les mystères des Nombres; il bâtit un système fort compliqué, fort difficile à comprendre, qui représentait l'état des connaissances philosophiques dans ce temps-là; comme il dénaturait avec un grand appareil de science la mission de l'homme-Dieu, les Pères de l'Église ne tardèrent pas à démolir sa vaste conception métaphysique. On a souvent prétendu et on répète encore que la doctrine chrétienne fut l'heureux mélange des doctrines de Pythagore et de Platon; or les valentiniens n'étaient que des pythagoriciens et des platoniciens choisissant dans les Ecritures sacrées ce qui leur convenait, et l'Église, par la bouche de Tertullien, de saint Clément d'Alexandrie, de saint Épiphane, de saint Irénée, poursuivit et réduisit à néant cette masse d'enseignements contraires à sa foi. Marcion de Sinope, disciple de Cerdon, prêcha l'existence de deux principes; il attribuait à l'inspiration du génie du mal la loi mosaïque, à l'inspiration du génie du bien la loi chrétienne, repoussait l'incarnation du Verbe et la résurrection des morts, et acceptait les

[1] *Spicilège* de Grabbe.

Eons et le Plérome de Valentin. On a compté les marcionites parmi les millénaires, mais les marcionites ne croyaient pas à la résurrection des morts.

Nous n'avons pas à nous occuper de ce qu'on appelait les *gnostiques;* il est probable d'ailleurs que ce nom était la désignation générale des écoles qui croyaient avoir conquis le droit de prêcher des doctrines nouvelles par une science plus profonde.

La difficulté qui semble avoir perdu la plupart de ces hérésiarques, c'est l'accord de l'existence du mal avec la bonté infinie de Dieu; le mystère de l'origine du mal fut un abîme dans lequel leur génie vint s'engloutir. Pour arriver à la solution de cette question qui a tant occupé les penseurs des anciens âges, Carpocrate, Saturnin, Basilide, présentèrent la création du monde et des hommes comme une œuvre à laquelle Dieu était resté étranger; ils la mirent sur le compte de vertus puissantes, mais subalternes, qui avaient agi à l'insu de l'intelligence éternelle. Des esprits inférieurs s'étaient donc un jour entendus pour faire les cieux, les magnificences de la nature, les montagnes, les fleuves et les mers, pour souffler sur un peu d'argile et créer l'homme avec son front rayonnant et son regard qui cherche Dieu! Est-il besoin de signaler ce qu'il y a d'insoutenable dans un système qui fait naître l'univers et l'homme d'une volonté du second ordre? Bornons-nous à remarquer que ce système repose sur l'ignorance ou l'oubli de ce qui doit d'abord constituer Dieu : l'omniscience. Se figure-t-on un Dieu à l'insu duquel on peut agir? Quant aux deux principes de Mar-

cion, c'est le prélude des erreurs de Manès, qui arriva un siècle après, et ce n'est point ici le cas de discuter le manichéisme tant de fois et si victorieusement combattu.

Nous avons inscrit Tertullien à la tête de ceux qui démolirent les copistes infidèles et les corrupteurs de la foi catholique. Ce beau génie africain, dans son livre des *Prescriptions*, frappait de mort les hérésies de tous les temps en leur enlevant le droit de chercher la vérité en dehors de l'Église. L'hérésie est un choix, comme l'indique son nom; mais est-il permis à un chrétien d'inventer ou de choisir en matière religieuse? Tout ce qui est de notre invention ou de notre choix ne peut pas être la doctrine de Jésus-Christ; cette doctrine a été enseignée à douze apôtres qui n'ont rien découvert eux-mêmes et n'ont fait que transmettre ce qu'ils avaient reçu; la philosophie humaine a pu seule fournir la matière des hérésies; le platonicisme inspirait Valentin, le stoïcisme Marcion; ils ont emprunté à Aristote l'art des disputes, plus propre à ruiner qu'à établir la vérité. « Qu'a de commun Athènes avec Jérusalem? disait Tertullien; l'Académie avec l'Église? Qu'est-ce qu'un christianisme stoïcien, platonicien, dialecticien? Nous n'avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherches après l'Évangile; quand nous croyons, nous ne voulons plus rien croire au delà... Celui qui est une fois chrétien n'a plus rien à chercher; car on ne cherche que ce qu'on n'a pas encore ou ce qu'on a perdu[1]. » Pour

[1] Chap. XI et XII.

prouver qu'on possède la vérité chrétienne, il faut la faire descendre des traditions apostoliques. Les hérétiques doivent donc nous montrer les origines de leurs Eglises, l'ordre et la succession de leurs évêques, de telle sorte que ces Églises puissent remonter à un apôtre ou à quelques-uns des hommes qui ont vécu avec les apôtres. Les premiers enseignements ont été vrais et divins; ceux qu'on a ajoutés depuis sont faux et étrangers[1]. L'admirable docteur de Carthage, en établissant aussi fortement la vérité catholique, ne savait pas qu'il écrivait sa propre condamnation pour des erreurs futures.

Il nous faut maintenant revenir sur nos pas et reprendre notre récit.

L'évêque de Jérusalem, saint Siméon, était neveu de saint Joseph; sous Domitien, il n'avait point été atteint par les recherches dirigées contre les restes de la race de David; sous Trajan, les mêmes recherches recommencèrent; l'évêque eut à comparaître au tribunal du consulaire Attique, gouverneur de la Palestine; coupable d'appartenir à la race des rois prophètes et coupable aussi de foi chrétienne, saint Siméon fut condamné à mourir sur une croix; il avait cent vingt ans et ne fléchit point pourtant au milieu des tortures qui précédèrent son crucifiement : les félicités du martyre pour Jésus-Christ semblaient lui avoir rendu la force de la jeunesse. La date précise de sa mort est inconnue; on la place dans les premières années du deuxième

[1] Chap. XXXI

siècle. Le vieux disciple du fils de Marie s'en allait de ce monde à peu près à l'époque où un illustre païen, Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, rendait un solennel hommage à la morale et aux sentiments des chrétiens.

La durée du double épiscopat de saint Jacques et de saint Siméon, frères bénis et glorieux, avait été de soixante-dix ans. Depuis la mort de saint Siméon jusqu'à la ruine définitive et totale des Juifs par Adrien (l'an 134 ou 136), treize évêques se sont succédé sur le siége de Jérusalem : Juste, Zachée, Tobie, Benjamin, Jean, Mathias, Philippe, Sénèque, Juste II, Lévi, Éphrem, Joseph, Judas. Ils étaient tous Juifs; Judas est le dernier des évêques de Jérusalem circoncis. Ce passage si rapide de tant de pontifes a laissé peu de traces dans l'histoire; la persécution les précipita dans la mort, et le silence s'assit sur leurs tombeaux.

Jérusalem avait pour habitants quelques milliers de chrétiens et de Juifs soumis à l'autorité romaine, mais cette population était comme perdue dans la solitude de l'enceinte de la ville, et l'herbe croissait sur les débris des murailles, des citadelles et des palais. Ælius Adrien, le prince voyageur qui visita les principales provinces de son empire, eut la pensée d'animer ce désert de Jérusalem dont le spectacle l'avait peut-être intéressé; il y établit une colonie, entreprit d'élever un temple à Jupiter Capitolin à la place de celui de Jéhovah, et donna son nom à la cité. La profanation impériale, jointe à la persécution, éveilla la vengeance au cœur de tout ce qui restait de Juifs en Judée et dans les

diverses contrées d'Orient. Cette nation si souvent frappée et toujours si vivace, écrasée par Vespasien et son fils, ramassa ses débris pour s'élancer encore contre l'empire romain : semblable au gladiateur se relevant une dernière fois pour lutter avec la bête qui veut le dévorer! Les Hébreux tributaires fabriquaient des armes destinées aux Romains; ils avaient imaginé d'en fabriquer d'une si mauvaise trempe, que leurs maîtres refuseraient de les leur payer et les forceraient à les garder. C'est ce qui arriva, et c'est ainsi qu'en se préparant sourdement à la guerre, ils s'étaient munis des moyens de combattre. Sous la conduite d'un imposteur courageux qui, voulant apparaître comme l'étoile de Jacob, libératrice d'Israël, se faisait appeler Barcochebas (fils de l'étoile), les Juifs mirent en déroute Rufus, gouverneur de la Palestine; celui-ci fut deux fois obligé de demander des secours à l'empereur; il fallut que Jules Sévère accourût de la Grande-Bretagne et déployât toute la terreur des armes romaines.

La tempête de la guerre passa sur la Judée comme elle avait passé soixante ans auparavant, et cette fois ce fut la dernière; la vaillante opiniâtreté des Juifs succomba pour jamais. L'histoire nous parle[1] de cinquante forteresses et de neuf cent quatre-vingt-cinq bourgs détruits. Le fer, l'incendie et la famine trouvèrent encore dans cette pauvre Judée près de six cent mille Juifs à dévorer; on en vendit un grand nombre aux marchés de Mambré et de Gaza. La plupart de ceux

[1] Dion.

qui échappèrent aux armes de Jules Sévère s'enfuirent aux pays lointains, comme beaucoup de ceux qui avaient échappé aux armes de Titus; cette double émigration s'était surtout portée vers l'Espagne. Un peu plus d'un demi-siècle avait suffi pour que les Juifs pussent mettre sur pied deux cent mille combattants : cette facilité de multiplication est un des phénomènes des annales israélites. Une lugubre paix succéda à ces calamités, qui venaient de clouer dans le cercueil la nationalité israélite.

Adrien reprit alors son œuvre de restauration; des murs s'élevèrent, et la colline du Calvaire se trouva fortuitement enfermée dans l'enceinte nouvelle. Non content d'achever le temple de Jupiter que la guerre avait interrompu, Adrien profana le tombeau de Jésus-Christ par un autre sanctuaire de Jupiter, le Golgotha par un sanctuaire de Vénus, l'étable sacrée de Bethléem par un sanctuaire d'Adonis. Les chrétiens qui, ne voulant prendre aucune part à la révolte, avaient déjà beaucoup souffert de la part des Juifs, eurent de plus vives douleurs à dévorer à la vue des lieux saints livrés à d'impurs sacrifices, à d'odieuses dépravations. Le successeur de Trajan outrageait ainsi des croyances qu'il avait paru traiter avec une sorte de dignité philosophique dans sa lettre[1] à Minutius Fondatus, proconsul d'Asie. Du reste, l'adorateur d'Antinoüs ne pouvait apporter que des souillures au Calvaire et au divin tombeau. Toujours arriva-t-il que le lieu où tant de divins mystères s'étaient accomplis, le lieu le plus saint de la terre, sor-

[1] Eusèbe IV, *Hist.*, ch. VIII et IX.

tit des ténèbres de l'abandon, et la Providence seservit d'un ennemi pour relever les ruines de la cité choisie.

Les profanations d'Adrien nous amènent à une importante remarque: c'est que, dès cette époque, les vestiges mortels de l'homme-Dieu n'avaient pas été perdus de vue. On savait l'étable où il était né, la colline où il avait été crucifié, le roc dans les flancs duquel son corps était resté enseveli durant trois jours. La connaissance des lieux qui se rattachaient à des souvenirs du Sauveur formait en quelque sorte le premier élément de l'instruction chrétienne à Jérusalem et en Judée, et, pendant dix-huit siècles jusqu'à ce jour, tous les petits enfants chrétiens ont pu montrer aux étrangers les traces du Rédempteur. La tradition a été une admirable gardienne de l'authenticité des lieux saints, elle est restée la même pour toutes les communions chrétiennes, malgré l'acharnement de leurs rivalités passionnées; bien plus, les juifs et les musulmans n'en ont jamais connu d'autre. Les voyageurs qui ont promené en Judée les railleries de leur orgueil et les touristes protestants qui ont semé leurs doutes sur les pas du Sauveur ne comprenaient rien à cette force inattaquable d'une tradition persévérante : ils croyaient montrer l'indépendance de leur génie, et n'ont laissé voir que la pauvreté de leur ignorance.

Pour la première fois depuis douze ou treize cents ans, Jérusalem n'eut plus de Juifs au nombre de ses habitants; Adrien leur en interdit l'entrée sous peine de mort. Le jour de la foire, la porte leur était ouverte, mais à prix d'argent. Les humiliations deve-

naient pour la race déicide une vie nouvelle. La population d'Ælia (Jérusalem ne fut plus connue en Orient que sous ce nom) se composa de colons romains, de Grecs, de Syriens et de chrétiens gentils. Le décret impérial frappait les chrétiens qui avaient appartenu au judaïsme. Marc, seizième évêque de Jérusalem, fut le premier pasteur gentil de ce troupeau de Sion où dès lors cessèrent les observances légales et toutes traces de mosaïsme; les figures, les ombres de l'Ancien Testament s'effacèrent; une même ruine définitive enveloppa le monde judaïque religieux et l'existence politique de cette grande et malheureuse nation : désormais le christianisme marchera dans sa liberté féconde et dans toute sa divine énergie.

Un souvenir qui témoigne des saintes mœurs des fidèles de Jérusalem en ce temps-là se présente à notre esprit. Aquila, ce païen de Sinope, auteur d'une version grecque de la Bible, la première qu'on ait faite depuis celle des Septante, demanda le baptême à la vue du touchant spectacle offert par la communauté chrétienne. Adrien l'avait chargé de présider à la reconstruction de Jérusalem. Témoin de l'irréprochable vie des disciples de Jésus-Christ, Aquila voulut professer une doctrine qui inspirait d'aussi hautes vertus. Son goût pour l'astrologie l'ayant fait exclure du nombre des enfants de l'Église, il embrassa le judaïsme au moment où ce judaïsme traînait les derniers anneaux de sa chaîne brisée; mais son changement de religion n'en fut pas moins l'œuvre de l'impression produite par les vertus chrétiennes.

CHAPITRE XXII

Narcisse de Jérusalem. — Le concile de Césarée. — Alexandre de Jérusalem. — Origène. — Mort d'Alexandre. — Persécution.

(An 137-253.)

Dans l'espace d'une cinquantaine d'années, quatorze évêques occupent le siége de Jérusalem. La chronique d'Eusèbe se borne à recueillir leurs noms, qui n'éveillent aucun souvenir important; cette succession de quatorze pasteurs en peu de temps nous donne à penser que la hache de la persécution abrégea leurs jours. La plupart des dates de cette époque sont incertaines, mais nous pouvons placer le commencement de l'épiscopat de saint Narcisse avant l'année 195, qui est celle du concile de Césarée, puisque ce pasteur de Jérusalem, le quinzième depuis saint Marc, fut un des deux présidents de cette assemblée catholique. On avait supposé deux conciles tenus alors en Palestine, l'un à Jé-

rusalem, l'autre à Césarée; le témoignage d'Eusèbe, qui a prévalu, en établit un seul.

C'était sous le pape Victor, le treizième pontife de Rome depuis saint Pierre; l'époque de la célébration de la pâque n'était pas encore la même parmi tous les chrétiens ; les traditions apostoliques n'avaient point tranché cette question. Pour ne pas brusquer la séparation avec l'ancienne loi, on avait laissé les Juifs convertis solenniser la pâque, comme auparavant, au quatorzième de la lune, à quelque jour que ce fût. Les chrétiens gentils ne célébraient généralement la résurrection que le dimanche; les fidèles de l'Occident et de l'Orient, excepté ceux de l'Ionie et de quelques contrées voisines, suivaient cet usage. Le pape Victor, dans des vues d'unité religieuse, s'occupa de cette question avec plus d'ardeur qu'aucun de ses prédécesseurs. Le concile de Palestine, composé d'un grand nombre d'évêques, ayant à leur tête celui de Césarée et Narcisse de Jérusalem, décida que la pâque devait être célébrée le dimanche, jour où le Sauveur avait triomphé de la mort. Une lettre synodale fut adressée à toutes les Églises. Des conciles à Rome, à Lyon, dans le Pont, dans la Mésopotamie, à Corinthe, renouvelèrent la décision du concile de Césarée.

Du milieu des régions restées attachées à l'ancienne époque de la célébration pascale, il s'éleva une voix contre ces prescriptions unanimes. Polycrate, évêque d'Éphèse, parlant en son nom et au nom des évêques de l'Asie Mineure qu'il avait rassemblés, fait entendre au pape Victor et à l'Église romaine un langage em-

preint de noble gravité; il rappelle ceux dont il est le continuateur dans l'Église d'Asie, Philippe, l'un des douze apôtres, mort à Hiéropolis; Jean, qui reposa sur le sein du Seigneur, qui porta la lame d'or des pontifes, fut martyr et docteur, et s'endormit à Éphèse; Polycarpe, évêque et martyr à Smyrne; Traséas, évêque et martyr d'Euménie et mort à Éphèse; Sagaris, évêque et martyr de Laodicée; le bienheureux Papyrius, l'évêque Méliton, enseveli à Sardes, en attendant d'être visité du ciel pour ressusciter.

« Et moi, Polycrate, le dernier de vous tous, ajoute le pontife d'Éphèse, j'observe la tradition de mes parents, dont quelques-uns ont été mes maîtres; j'ai eu sept évêques dans ma famille et je suis le huitième. Ils ont toujours célébré la pâque à l'époque où les Juifs purgeaient le levain. Moi donc, qui ai vécu au Seigneur soixante-cinq ans, qui ai communiqué avec tous les frères, qui ai lu toute l'Écriture sainte, je ne suis point troublé de ce qu'on nous oppose pour nous faire peur, car ceux qui étaient plus grands que moi ont dit : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes[1]. » Polycrate jouissait d'une grande renommée de vertu; tout en blâmant sa résistance, les Pères de l'Église et les anciens auteurs ecclésiastiques l'appellent un saint évêque. Le pape Victor, sortant de la voie de modération suivie jusque-là par les successeurs de saint Pierre, voulut retrancher de la communion catholique l'*Église d'Asie*, comme on la désignait alors; mais l'habile et

[1] Eusèbe V, *Hist.*, ch. XXIII.

pacifique intervention de saint Irénée empêcha une scission désastreuse. Le pieux emportement de saint Victor fut peut-être une faute; il y aurait eu plus de sagesse dans une patience qui eût laissé ce dernier vestige du mosaïsme s'effacer de lui-même. Qui sait si les lettres d'excommunication de Victor ne semèrent point des germes de mécontentement qui purent aider plus tard au développement des schismes d'Orient? L'opinion que Victor s'efforça d'imposer à l'Église d'Asie ne devint loi catholique que par une décision du concile de Nicée, en 325.

Des merveilles qui édifiaient les contemporains, et dont on gardait le souvenir, attestèrent la sainteté de Narcisse de Jérusalem. Au temps d'Eusèbe, on conservait encore de l'eau changée en huile, à la prière de l'évêque, pour le besoin des lampes du sanctuaire. La calomnie empoisonna une partie de ses jours; les trois témoins qui l'avaient faussement accusé expièrent leur mensonge. Le pontife avait mieux aimé quitter Jérusalem que de lutter avec ses ennemis; il demeura longtemps caché au désert, et nul ne savait sa retraite. Les solitudes où Narcisse abrita sa peine pouvaient avoir servi de refuge à David persécuté; les plaintifs accents du fils d'Isaï convenaient à sa douleur; le saint évêque de Jérusalem disait sans doute avec le saint roi exilé : « Je suis devenu un sujet d'opprobre pour mes voisins, une occasion de frayeur pour ceux dont je suis connu; ceux qui me voyaient se sont enfuis loin de moi; ils m'ont livré à l'oubli, et je suis comme mort dans leur cœur, je suis semblable à un vase brisé; j'ai entendu

les reproches injurieux de plusieurs de ceux qui demeurent aux lieux environnants... mais j'ai espéré en vous, Seigneur; j'ai dit : Vous êtes mon Dieu; mes destinées sont entre vos mains... Répandez sur votre serviteur la lumière de votre visage; sauvez-moi dans votre miséricorde ; Seigneur, que je ne sois pas confondu, parce que je vous ai invoqué[1]. »

Trois évêques, Dius, Germanion et Gordius, avaient été successivement placés à la tête des fidèles de Jérusalem en l'absence de Narcisse; tout à coup, après des années de silence et d'oubli, le pontife, qu'on croyait mort, paraît aux portes de la ville sainte; on l'entoure, on fait éclater sur son passage une pieuse joie, on implore sa bénédiction. Narcisse avait dépassé cent ans. Ses traits amaigris et desséchés, son front labouré de rides profondes, annonçaient à la fois les ravages de la vieillesse, les amertumes de la persécution et les fatigues de l'exil. Il reprit le gouvernement de son église Mais le pasteur, tout chargé d'ans, ne pouvait suffire aux soins du troupeau. Eusèbe et saint Jérôme, dans leurs chroniques, nous parlent d'une révélation qui avait averti en même temps des desseins de Dieu le vieux Narcisse, Alexandre, évêque de Cappadoce, et les chrétiens de Jérusalem. Saint Alexandre, disciple de saint Clément d'Alexandrie, plus d'une fois emprisonné pour la cause de Jésus-Christ sous l'empereur Sévère, obéit à une vision nocturne, quitte la Cappadoce et visite les lieux saints; les clercs et les

1 Psaume XXX.

prêtres de Jérusalem vont à la rencontre du pontife pèlerin, l'accueillent comme l'envoyé de Dieu et lui demandent de soulager le vénérable Narcisse du poids du sacré ministère; leur prière est écoutée, le choix du nouvel évêque est sanctionné par l'assentiment de tous les évêques de Palestine réunis, et saint Alexandre devient le premier exemple d'un coadjuteur. C'était dans l'année 211; Caracalla avait depuis peu commencé son règne.

Narcisse vécut encore quelques années, car nous trouvons son nom à la fin d'une lettre qu'Alexandre adressa aux chrétiens d'Antinople en Égypte, pour ramener la paix parmi eux : « Narcisse, leur dit-il, vous salue, lui qui, avant moi, a occupé le siége épiscopal, et qui, âgé d'environ cent seize ans, le gouverne maintenant avec moi par ses prières; il vous prie avec moi de vous ranger tous à une même unité de pensées[1]. »

Le coadjuteur et le successeur du vieux Narcisse était un des évêques les plus éclairés de son temps; son premier soin à Jérusalem fut de recueillir des livres ecclésiastiques et d'en former une bibliothèque qu'on peut regarder comme la première bibliothèque chrétienne. Elle existait encore à l'époque d'Eusèbe, qui la consulta fort utilement pour son œuvre historique, sans laquelle la plupart des faits des premiers siècles de la foi nous seraient inconnus.

La gloire d'Alexandre de Jérusalem est d'avoir, un des premiers, aimé, admiré, soutenu Origène, ce grand

[1] Saint Jérôme, *de Viris illustribus*, ch. XLII.

homme qui eut des erreurs en religion, mais dont la vertueuse vie fut consacrée à l'enseignement de l'Évangile. Le docteur égyptien qui, à dix-sept ans, eut soif du martyre et ranima le courage de son père Léonide promis aux bourreaux, s'était retiré à Césarée en 216; le talent qu'il déploya en remplaçant saint Clément à la tête de l'école chrétienne d'Alexandrie avait fait voler son nom dans tout l'Orient; les évêques de Palestine demandèrent à Origène, encore simple laïque, âgé alors d'environ trente ans, d'instruire publiquement les fidèles et de leur expliquer les Écritures; Démétrius, évêque d'Alexandrie, en prit le prétexte d'un mécontentement; il s'en plaignit. L'évêque de Jérusalem, *un des plus coupables de cette illustre faute*[1], dit Tillemont, répondit à Démétrius, de concert avec Théoctiste de Césarée, que plus d'une fois déjà de saints évêques avaient autorisé des laïques à rompre devant le peuple le pain de la divine parole. Le retour d'Origène à Alexandrie acheva de calmer Démétrius.

Dix ou douze ans plus tard, Alexandre de Jérusalem et Théoctiste, ayant élevé au sacerdoce Origène, passant à Césarée pour se rendre à Athènes, le mécontentement du pontife d'Égypte monta jusqu'au courroux. Il en écrivit à toute la terre, dit saint Jérôme, qui, de même qu'Eusèbe, suppose à Démétrius une vive jalousie. Le fils de Léonide, dans sa jeunesse, dévoré d'un zèle *qui n'était pas selon la science*[2], se mutila pour

[1] *Mémoires pour servir à l'Hist. eccl.*, t. III.

[2] Saint Jérôme, lettre XLI.

échapper avec certitude aux dangers des passions et aux troubles dont elles remplissent la vie; ce secret était depuis longtemps connu de l'évêque d'Alexandrie, qui n'avait pas cru devoir en faire un sujet d'interdiction pour Origène. Dès qu'il sut la nouvelle de son ordination, Démétrius annonça partout qu'elle était entachée d'irrégularité par la mutilation; il invoquait la discipline ecclésiastique, qui, sur ce point, est constamment restée la même. La déposition, l'excommunication, retentirent comme des coups de tonnerre sur la tête du nouveau prêtre; des accusations d'hérésie se mêlèrent au reproche d'irrégularité; la Palestine fut le plus sûr abri d'Origène au milieu de cette tempête soulevée contre lui. Césarée et Jérusalem étaient tour à tour sa demeure. Alexandre avait pénétré fort avant dans l'âme et la conscience de l'illustre persécuté; il se montra son meilleur ami, et, dans un écrit destiné à justifier l'ordination faite à Césarée, il rappela qu'il avait imposé les mains à Origène sur le témoignage de Démétrius lui-même.

Les erreurs d'Origène, principalement renfermées dans son *Traité des principes* ou *Périarchon*, touchent à la trinité, à la résurrection, aux peines éternelles, à la nature de l'âme, à la pénitence des démons. Les hérétiques et les ennemis d'Origène ont noirci sa mémoire; les uns pour placer des nouveautés impies sous l'autorité d'un grand nom, les autres pour légitimer d'injustes violences. Saint Jérôme se serait chargé volontiers, disait-il, des calomnies dirigées contre Origène, pourvu qu'à ce prix il eût pu avoir sa science

profonde des Écritures. Pressé de traduire quelques-unes de ses *homélies*, il n'osait *le suivre sur cette profonde mer, de peur d'être accablé par la grandeur des choses comme par des vagues terribles;* il trouvait, lui Jérôme, *son souffle trop faible pour remplir la magnifique trompette de son éloquence*[1]. Le même Père se plaignait que tant de travaux et de peines eussent abouti à des condamnations; il ajoutait qu'on ne l'avait point persécuté pour des dogmes nouveaux et des opinions hérétiques, mais parce qu'on ne pouvait supporter l'éclat de son éloquence et l'immensité de son savoir. Il est vrai qu'après ces premiers témoignages d'un vif enthousiasme, saint Jérôme reconnut et combattit les atteintes portées par Origène à la foi catholique; mais alors même il répétait qu'il n'avait pas l'habitude d'insulter aux erreurs de ceux dont il admirait le génie[2].

Cet Origène, qu'on osa appeler *fils du diable*, *tombé comme un éclair du ciel en terre*, et qu'on ne craignit point de comparer à la sèche jetant son noir venin, souffrit avec le courage des martyrs au temps de la persécution de Dèce; le premier, il commenta l'Écriture tout entière; il publia plus de mille traités ou homélies, et, peu de temps avant que le froid de la mort eût glacé sa main, il ferma cette liste d'œuvres resplendissantes de lumière chrétienne par le livre contre Celse, admirable plaidoyer en faveur de notre foi, monument

[1] Lettre XLI, à Pammachius et à Océanus
[2] Lettre XLI.

solide qui redit de siècle en siècle la divinité de l'Évangile. Le seul désir d'éclairer les hommes, la pieuse importunité de ses amis, et non point l'amour de la gloire, poussaient Origène à tous ces travaux. Cet homme, qui composa tant d'ouvrages, ne composait qu'avec trouble et répugnance; l'Écriture l'avait averti que *les longs discours ne sont point exempts de péché;* il regardait comme une chose dangereuse de beaucoup parler de Dieu, de peur de ne pas en parler convenablement.

Saint Jérôme, étonné des innombrables productions de ce vaste génie, s'écriait : « Qui de nous pourrait lire autant qu'il a écrit[1]? » On lui reprocha d'avoir recueilli les livres d'Origène avec plus d'empressement que personne; il ne chercha point à s'en justifier, et convint qu'il avait épuisé sa bourse à faire venir d'Alexandrie tous ses ouvrages. Un secret penchant attire les unes vers les autres les grandes intelligences; Origène exerça une vive séduction sur le solitaire de Bethléem, et voilà pourquoi celui-ci n'avait vu d'abord dans le docteur d'Alexandrie qu'un esprit d'une prodigieuse pénétration, une science d'une rare profondeur.

Origène n'avança jamais comme des vérités la partie de ses doctrines qui n'étaient point conformes à l'enseignement catholique. Il y mêlait une forme dubitative, incertaine, se soumettant d'avance au tribunal de l'Église; son allure était celle d'un esprit sincère

[1] *Préface* à Héraclius.

cherchant la lumière sur tous les points, et de temps en temps essayant de s'ouvrir des voies nouvelles pour arriver à une plus complète solution des problèmes religieux. Il obéissait à cette ardente inquiétude du génie, qui ne peut goûter le repos tant que le doute l'environne; Origène oubliait que tout homme ici-bas marche avec le voile qui couvrait la face de Moïse; ce voile nous empêche de contempler la vérité tout entière, et ne sera écarté que par le vent divin qui souffle au delà du tombeau.

Lorsqu'un grand homme s'égare, parfois ses défenseurs le compromettent plus que ses propres erreurs; c'est ce qui arriva à Origène. Il eut des apologistes ignorants, maladroits ou passionnés, qui prêchèrent son infaillibilité; tout, selon eux, était parfait, inattaquable, dans les ouvrages du docteur; ils regardaient comme un recueil d'oracles et d'articles de foi ce fameux *Traité des principes* où les hérésiarques ont trouvé tout ce qu'ils ont voulu, et qui ne fut qu'un puissant effort philosophique, quelquefois malheureux, pour mettre en perpétuel accord les doctrines de l'homme-Dieu avec celles de Platon. S'il eut de tristes apologistes, il en eut de saints et de célèbres, tels que saint Pamphile et Eusèbe de Césarée. Didyme l'Aveugle, d'Alexandrie, saint Basile et son frère saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, saint Vincent de Lérins; ces hommes éminents ne s'avisèrent point d'envelopper les œuvres d'Origène dans une condamnation absolue, parce qu'elles renfermaient des erreurs; ils rendirent hommage, comme saint Jérôme,

à tout ce qu'elles renfermaient de bon, d'utile et d'admirable. Et quelle plus magnifique apologie d'Origène que son école, d'où sortirent tant de pontifes et de martyrs!

Avec quelle vivacité de sentiment s'exprime sur Origène saint Vincent de Lérins! Parmi les hommes qui ont été un sujet de tentation pour les fidèles, il n'en trouve aucun de comparable au fils de Léonide, dont tous les jugements, au premier abord, semblaient dictés par la vérité. La vie d'Origène fut un modèle de prudence, de chasteté, de patience et de modération; il grandit en vertu dans les angoisses d'une sainte pauvreté. Il avait tant d'élévation d'esprit, de profondeur, de subtilité, d'élégance, qu'il surpassait de beaucoup presque tout le reste des hommes. « Il était, poursuit Vincent, d'un savoir si vaste, d'une érudition si consommée, qu'il y a peu de choses dans la philosophie divine, qu'il n'y a presque rien dans la philosophie humaine qu'il ne connût à fond. Après avoir épuisé toute la science des Grecs, il s'adonna aux études hébraïques. Mais que dirai-je de son éloquence? Son langage était si agréable, si doux et si poli, que les choses qui sortaient de sa bouche paraissaient être moins des paroles que du miel. Qu'y a-t-il de si difficile à persuader qu'il n'ait éclairci par la vigueur de sa logique? Qu'y a-t-il de si pénible à entreprendre qu'il n'ait fait paraître très-facile à exécuter? Mais peut-être n'a-t-il établi ses pensées que par la force du raisonnement? — Au contraire, il n'y a jamais eu de docteur qui ait employé un aussi grand nombre d'exemples de la loi divine.

Mais, sans doute, il a peu écrit? — Personne jamais n'écrivit plus, au point qu'il est impossible, ce semble, non-seulement de lire tous ses ouvrages, mais encore de les trouver. Et, afin que rien ne lui manquât pour devenir homme savant, il vécut jusqu'à un grand âge. Mais, peut-être, ne fut-il pas heureux en disciples? — Et qui fut jamais plus heureux que lui? car de son école sortirent une foule de docteurs, une foule de prêtres, de confesseurs et de martyrs. Maintenant qui pourrait dire combien il s'était acquis d'éclat, de gloire et de crédit auprès de tout le monde? Quel est l'homme un peu zélé pour la religion, qui ne soit accouru vers lui des parties du globe les plus reculées? quel est le chrétien qui ne l'ait point vénéré preque à l'égal d'un prophète? quel est le philosophe qui ne l'ait point respecté comme un maître[1]? » etc.

Depuis l'année 230, époque de son ordination, jusqu'à l'année 253, époque de sa mort, Origène fut sans patrie, les poursuites de ses ennemis et les persécutions des empereurs lui laissèrent peu de repos. C'est en Palestine qu'il eut ses meilleurs jours de proscrit; sa parole retentissait dans les assemblées chrétiennes à Jérusalem et à Césarée; on l'écoutait avec admration et respect. La puissance du savoir et du langage se réunissait à l'autorité d'une vie irréprochable pour frapper les intelligences et pénétrer dans les âmes; ses homélies étaient comme des foyers sacrés d'où s'épanchaient sur

[1] *Commonitoire*, traduction de MM. Grégoire et Collombet, p. 115 et suiv.

la multitude des fidèles la lumière qui éclaire et la rosée qui féconde. L'école d'Origène, à Césarée, devint le rendez-vous de tous les hommes d'Orient avides d'instruction religieuse et philosophique ; l'illustre maître conduisait ses disciples à la théologie catholique en les faisant passer par les sciences humaines; l'universalité des connaissances était le marchepied par où ils montaient à Dieu et au Christ. Le docteur était surtout admirable quand il parlait des Écritures, dont un ange semblait lui révéler le sens mystérieux. Il recommandait à ceux qui désiraient enseigner la foi, de ne rien dire d'eux-mêmes, mais de tout prouver par les livres saints; il prêchait le respect des livres inspirés jusqu'à défendre d'y corriger les fautes de langue, et voulait qu'on se résignât à ne pouvoir percer l'obscurité de plus d'un endroit : il y a des passages dans l'Écriture qu'on n'entend pas, comme il y a dans l'univers des œuvres de Dieu que nous ne comprenons point. Lorsqu'à Tyr la tombe s'ouvrit pour Origène, le ciel chrétien perdit une de ses plus belles étoiles. Il y avait sept ou huit ans que s'était éteint un autre brillant flambeau du christianisme, Tertullien, dont l'âpre génie heurta contre l'erreur comme celui d'Origène.

Alexandre, le vieux défenseur d'Origène, avait précédé de deux ans son ami dans la voie de la mort; conduit à Césarée au tribunal du gouverneur de la Palestine, à la fin du règne de Dèce, il avait été chargé de fers. Martyr, sans passer sous la hache du bourreau, il s'était élancé des ténèbres d'une prison à la lumière de l'éternel royaume : les geôliers de Césarée ne purent

empêcher son âme de s'envoler vers Dieu. Alexandre avait gouverné l'Église de Jérusalem pendant trente-neuf ans[1]. La persécution qui emporta le saint vieillard frappa d'autres chefs chrétiens en diverses contrées de la terre; le pape Fabien, Babylas, évêque d'Antioche, furent mis au rang des martyrs; Pionnius à Smyrne, qui citait l'Odyssée aux païens et la Bible aux Juifs, mourut avec un sublime caractère. Les tourments atteignirent Denis, évêque d'Alexandrie; Cyprien, évêque de Carthage, fut exilé. Le pouvoir romain promenait sa foudre sur toutes les têtes chrétiennes. Il y avait des dieux partout dans l'empire romain, et le disciple de l'Évangile ne pouvait pas adorer le sien. Comme Justin de Sichem l'avait remarqué dans son Apologie adressée à Antonin le Pieux, les Romains laissaient à d'autres nations la liberté d'adorer des arbres et des fleurs, des rats, des chats, des crocodiles, et défendaient aux chrétiens d'adorer leur Dieu! « Chez vous, disait Tertullien aux gouverneurs des provinces romaines, on a le droit de tout adorer, hors le vrai Dieu[2]! » Belles paroles imitées par Bossuet[3].

[1] Tillemont, *Hist. eccl.*, t. III.

[2] *Apologétique.*

[3] Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. (*Discours sur l'Histoire universelle.*)

empêcher son âme de s'envoler vers Dieu. Alexandre avait gouverné l'Église de Jérusalem pendant trente-neuf ans[1]. La persécution qui emporta le saint vieillard frappa d'autres chefs chrétiens en diverses contrées de la terre; le pape Fabien, Babylas, évêque d'Antioche, furent mis au rang des martyrs; Pionnius à Smyrne, qui citait l'Odyssée aux païens et la Bible aux Juifs, mourut avec un sublime caractère. Les tourments atteignirent Denis, évêque d'Alexandrie; Cyprien, évêque de Carthage, fut exilé. Le pouvoir romain promenait sa foudre sur toutes les têtes chrétiennes. Il y avait des dieux partout dans l'empire romain, et le disciple de l'Évangile ne pouvait pas adorer le sien! Comme Justin de Sichem l'avait remarqué dans son Apologie adressée à Antonin le Pieux, les Romains laissaient à d'autres nations la liberté d'adorer des arbres et des fleurs, des rats, des chats, des crocodiles, et défendaient aux chrétiens d'adorer leur Dieu! « Chez vous, disait Tertullien aux gouverneurs des provinces romaines, on a le droit de tout adorer, hors le vrai Dieu[2]! » Belles paroles imitées par Bossuet[3].

---

[1] Tillemont, Hist. eccl., t. III.

[2] Apologétique.

[3] Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même (Bossuet, Hist. universelle.)

CHAPITRE XXIII

Hymenée de Jérusalem. — Martyrs de la Palestine. — Ce qui se passe après l'édit de Constantin. — Fondation de l'église du Saint-Sépulcre. — Concile de Jérusalem qui reçoit Arius.

(An 252-336.)

Mazabane, successeur d'Alexandre, tient pendant neuf ans la houlette de pasteur sur le mont Sion. Il est remplacé par Hymenée, dont le nom se mêle à quelques souvenirs intéressants. Un évêque d'Antioche, Paul, né à Samosate, sur les rives de l'Euphrate, affligeait l'Église par le scandale de ses aberrations; il renversait le mystère de la Trinité en soutenant que le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne formaient qu'une même personne, et que le Verbe et l'Esprit étaient dans le Père sans existence réelle; par une conclusion de cette doctrine, il ne voyait, dans Jésus-Christ, qu'un homme né et conçu d'une vierge, mais homme comme nous, juste par ses œuvres et non point par sa nature.

Les erreurs de Paul étaient un retour au judaïsme; l'évêque d'Antioche se trouvait en relation avec l'illustre femme arabe qui avait vaincu le général romain Héraclius, et qui s'était placée à la tête de l'empire d'Orient. La veuve d'Odenath, dont les magnifiques ruines de Palmyre[1] redisent encore la gloire, n'était pas seulement une grande guerrière, mais une femme d'une science étendue; les langues latine, grecque, syriaque, égyptienne, lui étaient familières; elle avait étudié les lettres sous la direction de Longin, et composé un abrégé de l'histoire de l'Orient. Zénobie s'occupa aussi de religion; saint Athanase en a fait une Juive, ce qui est contraire à tous les témoignages historiques; Théodoret et saint Chrysostome ont rapporté qu'elle avait embrassé la loi mosaïque[2], ce qui s'accorde parfaitement avec le caractère des rapports établis entre la reine de Palmyre et l'évêque d'Antioche. L'enseignement de Paul était le mosaïsme pur, moins la circoncision; or il est certain que Zénobie soutint le prélat dans ses erreurs. Hymenée de Jérusalem fut un des principaux évêques qui plaidèrent la cause de la vérité catholique dans plusieurs conciles tenus à Antioche, et d'où partit enfin l'excommunication contre Paul. Malgré les décisions synodiques, l'évêque condamné gardait son siége; la protection de la reine de

[1] Le travail le plus complet sur l'histoire, les ruines et le pays de Palmyre, a été fait par M. Baptistin Poujoulat, dans le deuxième volume de son *Voyage*, qui fait suite à la *Correspondance d'Orient*. Voyez la lettre XXVIII.

[2] Tillemont, *Hist. eccl.*, t. IV.

Palmyre le maintenait à Antioche ; le pontife chrétien des bords de l'Oronte était ainsi lié à la fortune de la veuve d'Odenath. Paul tomba par le contre-coup de la chute de Zénobie. Ce fut Aurélien, vainqueur de la reine de Tedmor, qui chassa Paul de la demeure épiscopale d'Antioche.

La fameuse légion thébéenne, commandée par saint Maurice, était établie en Palestine lorsqu'elle reçut l'ordre d'aller renforcer l'armée romaine destinée à soumettre les Bagaudes; c'est pendant son séjour en Palestine qu'elle reçut la foi chrétienne, et c'est l'évêque de Jérusalem qui lui enseigna l'Évangile de Jésus-Christ[1]. Hymenée occupait alors le siége de la ville sainte; il eut donc la grande gloire d'enfanter à la foi toute une phalange de martyrs. Les compagnons de Maurice, d'Exupère et de Candide se souvenaient sans doute d'Hymenée lorsque, aimant mieux obéir à Dieu qu'à Maximien, ils se laissèrent égorger à quelques lieues du lac de Genève, dans le vallon d'Agaune, où revit encore la mémoire de ces six mille confesseurs de la foi.

Après douze ou treize ans de gouvernement spirituel, Hymenée eut pour successeurs Zambda et Hermon.

La persécution sous Dioclétien, qui ouvre le quatrième siècle, moissonne des chrétiens dans toutes les parties de la terre, et le pays de Jérusalem a aussi des victimes qu'il offre à Dieu. Un interprète de l'Écriture en langue syriaque, Procope, né à Jérusalem, lecteur

[1] Surius, *Vies des saints*.

et exorciste, est arrêté aux portes de Césarée, conduit au tribunal du gouverneur Flavien, et refuse de sacrifier aux dieux; on lui commande des libations aux quatre empereurs; Procope répond par un vers d'Homère, qui trouve mauvais d'avoir plusieurs maîtres, et sa tête tombe sous la hache[1]. Le diacre Valens, de l'Église de Jérusalem, beau vieillard qui savait par cœur tous les livres saints, est condamné à deux ans de prison à Césarée; il partage la captivité avec Paul d'Iamnia (Ibelin) et Pamphile, le maître du célèbre Eusèbe, qui avait fondé à Césarée une bibliothèque composée des œuvres d'Origène, dont il copia la plus grande partie.

C'est alors (309) qu'on vit à Césarée un gouverneur romain ne sachant point ce qu'était Jérusalem, connue depuis cent soixante-treize ans sous le nom d'Ælia. « D'où es-tu? dit le gouverneur au jeune Elie, qui paraît devant son tribunal. — Je suis de Jérusalem, répond le chrétien. — Je ne connais en Palestine aucun lieu de ce nom, » réplique le juge. Le jeune Élie persiste à déclarer qu'il est de Jérusalem. Irrité de ces réponses, qu'il prend pour une insultante dénégation, le gouverneur fait étendre le chrétien sur les ceps de bois qui, jusqu'au cinquième siècle, ont été un instrument de supplice, et veut le contraindre, à force de tourments, de lui révéler le nom de son lieu natal. Élie répète qu'il a dit la vérité, qu'il est de Jérusalem, la *patrie des gens de bien*, ajoute-t-il, *située à l'orient de la Judée*. Le gouverneur avait fini par croire que

[1] Eusèbe, *de Mart. pat.*, chap. I.

cette ville était peut-être quelque place inconnue où les disciples de Jésus se retranchaient pour préparer une résistance aux Romains. Après avoir bien tourmenté et bien déchiré la victime, il lui fit couper la tête, et cela parce qu'il lui reprochait de l'avoir trompé en lui parlant d'une ville appelée Jérusalem!!! Les Romains ne connaissaient plus qu'Ælia; les chrétiens seuls prononçaient le nom de Jérusalem, qu'ils avaient conservé comme une traditoin. Ce nom, qui avait tant retenti à Rome quand toutes les forces de l'empire environnaient la métropole de la Judée, et quand deux empereurs montaient au Capitole au milieu du plus riche triomphe qui se vit jamais, se trouvait effacé de la langue romaine, de la langue du monde.

Durant huit ans de persécution en Palestine, il n'y eut pas de lieu de cette province qui ne fût visité par les bourreaux. La vie des chrétiens condamnés aux mines de cuivre parut trop douce; ils avaient eu assez de liberté pour se bâtir des sanctuaires, et tant d'audace devait aboutir à une punition. Les travailleurs aux mines furent dispersés sur divers points de la Judée, dans le Liban et jusqu'en Chypre. Quatre des principaux d'entre eux expièrent dans les flammes leur fidélité à la loi évangélique. Les chrétiens que l'âge ou la maladie empêchaient d'être enrôlés dans les travaux publics eurent pour demeure ou plutôt pour prison un lieu à part; ils avaient à leur tête l'évêque Sylvain de Gaza; leurs jours s'écoulaient dans les prières, le jeûne et les lectures pieuses. Ils étaient trente-neuf. Cette communauté de captifs ne jouit pas

longtemps de son repos; ils furent tous décapités en un seul jour, par l'ordre de Maximin (310).

Eusèbe nous parle d'un Égyptien nommé Jean, qui fut un des derniers martyrs de la Palestine, et dont la mémoire avait retenu l'Écriture tout entière. Ce chrétien était déjà devenu aveugle et boiteux dans les tourments de la persécution.

« J'avoue, dit Eusèbe, que moi-même je fus surpris la première fois que je le vis dans l'église, debout au milieu d'une grande multitude, récitant quelque partie de l'Ecriture divine. Tant que je n'entendis que sa voix, je crus qu'il lisait, comme on a coutume de le faire dans les assemblées; mais, quand je fus assez proche pour voir ce qui se passait, que tous les autres, avec de bons yeux, étaient debout tout autour, et que lui, ne se servant que des yeux de l'âme, parlait comme un prophète, je ne pouvais assez admirer et louer Dieu[1]. »

Une grande révolution morale sortit de l'édit de Constantin et de Licinius, qui vint établir la liberté religieuse (312); cette révolution fut féconde en événements réparateurs. Tout changea de face en Judée comme en d'autres contrées de l'Orient et de l'Occident, car trois siècles avaient suffi pour faire accepter la *folie de la croix* dans les diverses parties de l'univers connu. Voilà donc les chrétiens, jusque-là excommuniés de la société politique, précipités du rang d'hommes, traqués sur les chemins du monde comme des

[1] Fleury, *Hist. eccl.*, année 310.

êtres impurs et funestes, n'ayant d'autre existence que celle de la faiblesse qu'on écrase à son gré; voilà les disciples du Crucifié, jusque-là jugés bons uniquement à occuper les bourreaux, à réjouir les bêtes du Cirque et à distraire les multitudes, renaissant à la vie publique, reprenant leurs droits, jouissant de l'air et de la lumière comme les autres hommes! Quel immense mouvement dans l'empire romain! Il y avait de tous côtés des chrétiens proscrits, des chrétiens emprisonnés, des chrétiens dépouillés; le décret impérial écarte les bourreaux, ouvre les prisons, rappelle les bannis, remet les anciens persécutés en possession de leurs biens! Que d'amis, de frères, de parents dispersés se retrouvent enfin! que de joies rendues aux familles! La célébration des saints mystères n'est plus un crime; on peut s'agenouiller au pied de la croix en plein soleil, on peut bâtir des églises; le signe de la rédemption a obtenu le droit de se montrer au monde qu'il a sauvé! Le fidèle de Palestine ne sera plus conduit sur cette route de Césarée, d'où nul chrétien ne reve nait; il sortira du fond des mines de cuivre où le travail l'enchaînait comme un esclave; il quittera les carrières du Liban et n'ira plus manger en Égypte le pain de l'exil.

Les puissances de la terre ont donné le repos à l'Église, mais ici-bas son destin est de combattre; la justice a éteint la foudre dans la main des empereurs; l'hérétique, ce transfuge de la foi, doit durer plus longtemps que les persécutions; nous l'avons vu debout autour du berceau du christianisme; il a traversé trois

siècles et cheminé au milieu du sang des martyrs; il est encore là, et maintenant s'appelle Arius. La consubstantialité du Verbe est niée dans une lettre à Eusèbe de Nicomédie; Arius cite Macaire, évêque de Jérusalem, le successeur d'Hermon, au nombre des trois pontifes qui repoussent ses doctrines. Le clergé et même les peuples s'agitent pour ou contre le prêtre d'Égypte, condamné enfin dans le concile de Nicée (325), cette mémorable assemblée catholique, d'où l'Église sortit plus puissante et plus belle, comme après une seconde création.

La construction d'un temple à Jérusalem en l'honneur du Dieu fait homme avait été la première pensée, la première ambition des chrétiens devenus libres sous Constantin. Les honteuses images de la mythologie souillaient encore les lieux les plus saints de la terre. On chassa de Jérusalem Jupiter et Vénus. On déblaya la grotte du divin sépulcre ensevelie sous des amas impurs. C'est la mère de Constantin qui, malgré son âge avancé, alla présider elle-même à ce travail de réparation; elle s'était chargée de faire exécuter les ordres de son fils, qui voulait élever dans la cité sainte un temple dont la beauté surpassât celle de tous les monuments connus, comme il l'avait écrit à l'évêque Macaire. Des fouilles profondes, pratiquées auprès du Calvaire sous les yeux de sainte Hélène, amenèrent la découverte des trois croix et des divers instruments de la Passion. Un miracle aida l'évêque de Jérusalem à reconnaître la croix du Sauveur. Il fallut six ans pour achever la basilique; elle fut appelée *martyrium* (té-

moignage), parce que la Résurrection, dont elle glorifiait le souvenir, est le principal témoignage, le fondement de la vérité chrétienne.

On en célébra la dédicace en 335, au milieu d'un grand nombre d'évêques et d'une immense multitude de chrétiens. Eusèbe, qui assistait à la fête, nous en a raconté les détails et a décrit la magnificence de la nouvelle basilique ; elle renfermait le saint tombeau, et quelques lieux de la Passion. Une église s'éleva aussi sur la montagne des Olives en mémoire de l'ascension; une autre église enferma dans son enceinte l'étable de Bethléem, délivrée du bois profanateur consacré à Adonis. Jérusalem, restaurée par l'ordre impérial, cessa d'être appelée Ælia pour reprendre cet ancien nom biblique sous lequel les prophètes et le Christ l'avaient avertie, menacée ou pleurée. Les lieux saints sont entourés d'honneurs, et du fond du sépulcre vide une grande voix semble crier encore : « O Mort, je serai ta mort ! ô Enfer, je serai ta ruine ! » Le fils de Marie qui, durant trois cents ans, a continué en quelque sorte sa passion dans la personne de son Église, va commencer sur la terre son règne glorieux.

Parmi les témoins de la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, il y avait ce prêtre célèbre dont les doctrines avaient mis en feu la catholicité ; la foule des évêques s'était réunie à Jérusalem pour un concile bien plus que pour une fête d'inauguration. Constantin, d'après une lettre d'Arius, l'avait cru soumis à la décision du concile de Nicée ; il avait envoyé à l'assemblée épiscopale de Jérusalem la nouvelle profession de foi de l'hé-

résiarque et l'avait invitée à prononcer sur son orthodoxie. Les évêques ariens se trouvant nombreux dans cette réunion de la ville sainte, le chef de l'hérésie fut reçu en personne au concile et replacé au bercail catholique. On rouvrit les portes de l'Église à tout le clergé et à tout le peuple du parti d'Arius, rassemblés à Jérusalem. Une lettre synodale annonça cette nouvelle aux évêques de l'Égypte, de la Thébaïde, de la Libye, aux prélats, aux prêtres et aux diacres du monde entier; Arius obtenait à Jérusalem la même victoire qu'il avait obtenue à Tyr. Mais ce prétendu retour à la foi n'attestait que les artificieux efforts d'un chef de parti; il avait pu tromper Constantin, il ne trompa point l'Église; l'année suivante (336), quand la mort arrêta subitement sa marche triomphale dans les rues de Constantinople, le symbole de Nicée planait sur sa tête comme une condamnation.

CHAPITRE XXIV

Saint Hilarion — Commencement de la vie solitaire en Palestine. — Saint Cyrille de Jérusalem. — L'empereur Julien.

(An 337-363.)

Élie, Élysée, Jean-Baptiste, avaient caché leurs jours dans le désert; les prophètes et les enfants des prophètes habitaient la solitude: les fils de Réchab, loués par Jérémie, ne buvaient ni vin ni liqueur enivrante, demeuraient sous des tentes, bien loin des villes. Les thérapeutes, dont nous avons parlé ailleurs, vivaient au pays d'Égypte, dans les privations et le silence de la retraite. Toujours ceux qui ont voulu chercher Dieu ont tourné leurs pas vers les lieux inhabités; le Dieu-homme lui-même, avant de faire entendre sa parole au monde, se recueille et jeûne quarante jours sur une montagne où il n'a d'autres compagnons que les renards et les aigles. Voilà quels furent les maîtres, les guides, les fondateurs véritables de la vie solitaire. Paul et Antoine

en Égypte, Hilarion en Palestine, ne furent qu'une vivante application de ces enseignements antiques; toutefois cette application surpasse en étendue les divers exemples des temps passés; or, comme elle fut merveilleusement féconde, Paul, Antoine et Hilarion ont mérité, eux aussi, d'être appelés fondateurs de la vie monastique.

La philosophie ancienne avait produit des esprits contemplatifs; l'Écho qu'adorait Pythagore était cette mystérieuse voix révélant les secrets d'en haut à l'âme solitaire qui écoute; mais le christianisme seul était capable de peupler les déserts et d'inonder de délices le cœur de l'homme qui marque volontairement sa place entre le rocher et le torrent. L'Évangile, en nous disant que le royaume du ciel est au dedans de nous, nous apprend ce qu'il y a de bonheur à vivre avec soi-même, à se diviniser par le progrès dans la perfection; il nous apprend que chaque cœur vertueux et détaché de la terre devient le temple de Dieu. L'Evangile est le dernier mot des doctrines du spiritualisme. La renonciation à des joies fugitives pour des biens éternels est le sentiment qui domine la foi chrétienne. La fuite du monde, en pensée ou en action réelle, était donc le résultat naturel, inévitable, d'une vive ferveur. Le désert rapprochait du ciel. On s'y réfugiait aussi pour échapper aux persécutions, à la contagion des mœurs païennes, aux fracas des révolutions.

Avec quel charme on relit la vie de cet Hilarion[1], qui

[1] *Vie de saint Hilarion*, par saint Jérôme.

fut le père de la grande famille monastique de la Judée! Toute la poésie des prodiges s'attache au récit de ses jours. Né à Thabatha, aux environs de Gaza, dans les dernières années du troisième siècle, il va, encore enfant, étudier en Égypte, s'y fait chrétien, passe deux mois avec saint Antoine, et revient, à l'âge de quinze ans, s'établir, non loin de son lieu natal, au milieu d'une plage où nul ne trouvait la sécurité. Sa nourriture se composait de quinze figues par jour, qu'il mangeait après le coucher du soleil; sa demeure était une cabane faite de jonc et de carex, qui croissaient aux bords des marais voisins de la mer. Il priait et psalmodiait, tressait, comme Antoine en Égypte, des corbeilles avec des joncs, et, pour fatiguer son corps, fouillait la terre avec un hoyau; il ne se coupait les cheveux qu'une fois l'an, le jour de Pâques, et ne lava jamais le sac dont il était revêtu, trouvant inutile la propreté d'un cilice; il fallait que sa tunique fût en lambeaux pour qu'il la renouvelât; son lit était une natte de jonc. Le jeune Hilarion réduisait son corps en servitude, et lorsque, malgré ses macérations, il sentait s'allumer en lui les dangereuses ardeurs, il se frappait et se meurtrissait : « Petit âne, disait-il alors en parlant à son corps, moi je ferai en sorte que tu ne te regimbes pas, et je te nourrirai, non point d'orge, mais de paille; je te ferai mourir de faim et de soif; je te chargerai de pesants fardeaux; je te ferai marcher par le froid et par la chaleur, afin que tu songes plutôt à la nourriture qu'à la lascivité. »

Comme sa cabane ne pouvait résister aux vents et

aux orages, il habita une cellule de cinq pieds de haut, de quatre de large, semblable à un tombeau, et qu'on voyait encore du temps de saint Jérôme. De vingt et un ans à vingt-quatre ans, le solitaire se contentait de manger par jour un demi-setier de lentilles trempées dans de l'eau froide; de vingt-quatre à vingt-sept ans, il s'était réduit au pain sec, à l'eau et au sel; de vingt-sept à trente ans, il vécut d'herbes sauvages et de racines crues; de trente et un à trente-cinq ans, il s'accorda six onces de pain d'orge, quelques herbes peu cuites et sans huile; des infirmités lui firent une loi d'ajouter un peu d'huile à cette nourriture. Il vécut ainsi jusqu'à soixante-trois ans. Par un dernier effort, de soixante-quatre à quatre-vingts ans, Hilarion se retrancha le pain; on lui composait une nourriture avec de la farine et des herbes hachées, de manière que son boire et son manger pesaient à peine cinq onces. Ces détails surprenants, qui sont de l'histoire, nous donnent l'idée d'une existence angélique, presque dégagée des besoins de la terre; ils nous montrent une nature d'homme se spiritualisant à force de lutter contre la matière. On y trouve aussi un remarquable exemple de la puissance de l'homme sur lui-même, ou plutôt sur cette grossière portion de lui-même qu'il a été condamné à traîner ici-bas. L'âme d'Hilarion, montée au sommet de la domination, traitait son corps comme un esclave et ne le comptait plus pour rien; et ce corps, ainsi vaincu, dura quatre-vingts ans.

Il en est de la sainteté comme de la royauté, comme du génie : elle ne saurait se cacher longtemps, et ne se

dérobe pas plus aux yeux qu'*une ville placée sur une montagne*, pour nous servir d'une expression de saint Matthieu Le bruit des vertus d'Hilarion se répandit au loin; on vint lui demander de guérir les malades et de délivrer les possédés. « Hilarion, serviteur du Christ, rendez-moi mes enfants, » lui dit un jour une noble dame dont les enfants étaient menacés d'un mal mortel. Un grand et vigoureux jeune homme, du territoire de Jérusalem, qui jusque-là avait mis sa gloire à porter loin et longtemps sur son épaule quinze boisseaux de blé, et à triompher des ânes, saisi d'un méchant démon, brisait les chaînes et les entraves, les gonds et les serrures, cassait la jambe à celui-ci, la mâchoire à celui-là, arrachait avec ses dents, aux uns leur nez, aux autres leurs oreilles; il était devenu la terreur du pays. On put enfin s'emparer de lui et le traîner aux pieds d'Hilarion comme un taureau furieux; le solitaire lui rendit son repos. Quelquefois des malades de Syrie s'en allaient en Égypte pour implorer l'assistance de saint Antoine : « Pourquoi vous fatiguer à venir de si loin, leur disait le vieillard, puisque vous avez là-bas mon fils Hilarion ? »

Un monastère s'était élevé autour de l'humble cellule; de tous côtés on arrivait pour embrasser la vie d'Hilarion, et, dans les contrées voisines, il s'établissait de pieuses communautés à l'image de celle de Maioma; le désert avait ses colonies, attirées par le goût de la pénitence, de l'oraison et du travail. Hilarion, le père de toutes ces familles volontairement exilées, allait tous les ans les visiter; c'était à l'époque qui précède les

vendanges; des milliers de moines l'accompagnaient. A la fin, sa piété s'alarma de cette foule de disciples accourus pour cultiver sous ses yeux les fleurs du ciel. Une image des cités avait remplacé sa solitude; il pleurait chaque jour au souvenir de sa première vie et à la pensée qu'il s'était fait un nom chez les hommes. « Je suis rentré dans le siècle, disait Hilarion en gémissant, et j'ai reçu en cette vie ma récompense. Voilà que les habitants de la Palestine s'imaginent que je suis quelque chose, et, sous prétexte que je prends soin du monastère, que je pourvois aux nécessités des frères, voilà que je possède un malheureux mobilier ! »

Effrayé de l'empressement dont il est l'objet, Hilarion s'en va, âgé de plus de soixante-trois ans; il visite dans la Thébaïde le lieu où Antoine avait vécu; une vision lui avait annoncé la mort du saint vieillard. Deux disciples du bienheureux anachorète montraient ce qui restait de ses vestiges. « Voilà, disaient-ils à Hilarion, voilà où il avait coutume de chanter des psaumes, voici où il priait; c'est ici qu'il travaillait; c'est là que, fatigué, il s'asseyait; ces vignes, ces arbustes, c'est lui-même qui les a plantés; lui-même de ses mains a disposé cette aire; c'est lui qui, avec beaucoup de travail, a fait ce réservoir pour arroser son humble jardin; cette bêche lui servit plusieurs années à labourer la terre. » Hilarion, dit saint Jérôme, se couchait sur le lit d'Antoine et le baisait comme s'il eût été encore chaud. Le solitaire de Palestine se rend tour à tour en Sicile, dans la Dalmatie et dans les Cyclades, cherchant un coin de terre où il puisse vivre inconnu;

fuyant partout le monde, il s'affligeait que son silence ne lui servît de rien et que ses miracles parlassent de lui. Hilarion avait cru trouver une impénétrable retraite en Chypre, dans des montagnes qui étaient probablement celles qu'on appelle aujourd'hui *Buffaventi*. « Sors, que crains-tu? sors, ô mon âme! disait-il à l'heure de l'agonie; tu as servi le Christ environ soixante-dix ans, et tu appréhendes la mort! » Son compagnon, Hesychius, à qui il avait légué son Évangile, sa tunique, sa cape et son petit manteau, formant tous ses trésors, emporta son corps, à l'insu des Chypriots, au pays de Gaza, dans son monastère, dont il ne restait que les ruines, car Julien en avait ordonné la destruction. On lui fit à Maioma des funérailles auquelles assistait une multitude innombrable de moines de Judée et d'habitants des cités voisines.

Cet Hilarion, qui avait peur des villes et du monde, qui, séparé de Jérusalem par une vingtaine de lieues, ne voulut se permettre qu'une seule fois de porter ses prières au pied du saint tombeau et sur le Calvaire, tant il fuyait les cités; cet homme, qui souffrait dans son âme parce qu'on le *croyait quelque chose*, parce qu'on prononçait son nom de Gaza à Antioche, nous occupe après quatorze siècles, et nous écrivons son nom, et ce nom a retenti dans tous les pays et dans toutes les langues de la terre! Que d'hommes se sont enfermés nuit et jour, ont tourmenté leur vie pour laisser après eux une trace dans la mémoire des peuples, et n'ont pas obtenu ce qu'a trouvé malgré lui le pauvre anachorète de Thabatha!

Toutes les fois qu'une sainte renommée apparaît dans le monde, elle s'empare en quelque sorte de l'immense famille chrétienne qui lui reste éternellement fidèle; nous pouvons faire ici une intéressante observation, c'est que la religion donne la gloire, même ici-bas, mieux qu'aucune puissance de la terre. Voyez tous les saints que l'Église honore; y a-t-il des noms plus connus, plus populaires? Ces noms-là nous attendent à l'entrée de la vie, et font, pour ainsi dire, partie de nous-mêmes; ils sont inscrits dans les livres, inscrits sur les monuments; ils sont redits, célébrés dans les prières et les hymnes; leur immortalité est confiée à la pierre, au marbre et au bronze, confiée à l'âme humaine et au souvenir de tous. Tout le monde ne connaît pas les noms des philosophes et des poëtes, des grands rois et des grands conquérants; mais tout le monde connaît les noms des saints apôtres et des martyrs. Et remarquez qu'il n'est besoin d'aucun effort pour apprendre la gloire des saints personnages; elle nous arrive avec les premières impressions du jeune âge, avec les premiers mots qui frappent notre oreille, avec les premières images qui s'offrent à nos regards curieux; on apprend cette gloire-là sans passer par les sciences humaines; aussi les noms d'Homère et de Cicéron, d'Alexandre et de Charlemagne, sont bien moins connus que les noms de saint Paul, de saint Denis ou de saint André.

Hilarion laissa en Palestine une sainte postérité qui s'étendit de l'Idumée au Liban, des rivages de la mer à la chaîne arabique, et cette postérité n'a point fini.

Il fallait que l'Église ne cessât jamais d'offrir les spectacles des immolations volontaires; on se jeta dans les austérités du cloître lorsqu'il ne fut plus possible de se jeter dans les tourments de la persécution : les solitaires remplacèrent les martyrs. Rien n'intéresse et n'émeut plus les voyageurs de notre foi que la vue des grottes, des cellules et des débris des monastères de Judée et de Syrie; tout un monde de prière, de consolation et de pénitence se lève devant vous; le souvenir de ces hôtes de la solitude jette l'âme dans des rêves infinis. La vie des Pères du désert et la vie des Saints nous ont fait connaître plusieurs de ces destinées qui allaient s'achever sous les arceaux d'un monastère ou dans les flancs d'un mont; mais combien d'anachorètes dont le monde ne saura jamais ni le nom ni l'histoire! Que de drames, d'épisodes, de touchantes scènes ensevelis dans la poussière de ces cellules, sous l'herbe et les ronces des ruines de ces cloîtres! Que de secrets emportés dans les muettes ténèbres des sépulcres! Quelle perte pour l'histoire du cœur humain! De tous les coins de l'univers arrivaient des hommes fatigués de la vie ou saisis de ce long malaise qui suit les révolutions; le repentir ou la lassitude se choisissait une demeure dans les montagnes et les vallons que les mystères chrétiens avaient consacrés.

O pays de Judée! que vous êtes fécond en pensées et en enseignements! que de choses vous avez à nous redire! Votre étude est la plus noble et la plus forte pâture de l'intelligence, parce que, mieux qu'aucune autre contrée, vous avez les secrets de la vie et de la

mort. En creusant votre sol, il semble qu'on descend dans les profondeurs de l'âme humaine; c'est vous surtout qui nous révélez à nous-mêmes, et, sitôt que l'homme, triste abîme, se regarde et se juge, il se hâte de monter à Dieu comme on se hâte de respirer l'air quand on a failli étouffer dans le vide.

Nous avons laissé Jérusalem entourée de gloire avec sa basilique impériale; Macaire, dont l'épiscopat avait été signalé par ce triomphe du christianisme, avait eu pour successeur saint Maxime. Celui-ci fut remplacé par un homme dont le nom s'est attaché à d'importants travaux ecclésiastiques. Cyrille, né à Jérusalem, élevé au sacerdoce vers l'an 345, enseigna, comme catéchiste, les doctrines de l'Église, avant de ceindre la lame d'or des pontifes. Ses Catéchèses[1] ou instructions familières, au nombre de vingt-trois, sont comme un résumé de l'enseignement catholique; on les lit encore avec beaucoup d'intérêt, et c'est une belle chose de voir un prêtre annoncer, il y a quinze siècles, à Jérusalem, les mêmes vérités qui sont annoncées autour de nous dans les cathédrales et les chapelles. Un protestant n'aurait qu'à lire les Catéchèses de saint Cyrille pour se convaincre que rien n'a été changé dans les doctrines de l'Église.

Dans la seconde année de l'épiscopat de Cyrille (351), il arriva à Jérusalem un phénomène qui a plus d'une fois occupé les savants : il apparut une grande lumière

[1] *Œuvres* de saint Cyrille. Paris, 1631 et 1640, in-fol. — Paris, 1715, in-f.

en forme de croix s'étendant du Calvaire au mont des Olives. Saint Cyrille l'écrivit lui-même à l'empereur Constance; voici sa lettre, tirée de Socrate le Scolastique, et dont l'authenticité n'a jamais pu être sérieusement combattue :

« Du temps de Constantin, votre père d'heureuse mémoire, le bois salutaire de la croix fut trouvé à Jérusalem; de notre temps, les miracles ne viennent plus de la terre, mais du ciel. Car, pendant ces saints jours de la Pentecôte aux nones de mai, vers l'heure de tierce, une très-grande croix, composée de lumière, a paru au-dessus du saint Golgotha, s'étendant jusqu'à la sainte montagne des Olives, et s'est montrée très-clairement, non à une ou deux personnes, mais à tout le peuple de la ville, et n'a point été, comme on pourrait penser, un phénomène passager; il a subsisté sur la terre pendant plusieurs heures, visible aux yeux, et plus éclatant que le soleil dont la lumière l'aurait effacé, si la sienne n'eût été plus forte. Aussitôt tout le peuple de la ville est accouru dans l'église, avec une crainte mêlée de joie, les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, et jusqu'aux filles les plus retirées, les chrétiens du pays et les étrangers, et les païens qui étaient venus de divers lieux. Tous d'une voix louaient Notre-Seigneur Jésus-Christ, le fils unique de Dieu, le faiseur de miracles, voyant par expérience la vérité de la doctrine chrétienne, à qui le ciel rend témoignage[1], » etc.

[1] Fleury, *Hist. eccl.*, année 351.

La croix dont Cyrille raconte ainsi l'apparition, celle qui prophétisa la victoire à Constantin, et celle qui se montra pendant la nuit au temps de l'empereur Julien, ne furent, disent des critiques, que des phénomènes naturels; ces phénomènes, ajoutent-ils, sont les *halos*, ces couronnes lumineuses qui parfois entourent les astres et surtout le soleil et la lune; cette explication ne détruirait pas le miracle, car la physique ne nous apprend point qu'un halo puisse avoir la forme d'une croix.

En 357, une famine ayant désolé le pays de Jérusalem, le peuple eut recours à l'évêque, qui fut obligé de vendre une partie des trésors de son église pour empêcher les pauvres de mourir de faim. Cette action devint le prétexte d'accusations vives de la part de l'évêque de Césarée, Acace, entaché d'arianisme. Celui-ci prétendait encore au droit de suprématie sur le siége de Jérusalem. Deux conciles ariens, l'un à Césarée, l'autre à Constantinople, déposèrent saint Cyrille; dans l'intervalle de ces deux conciles, il avait été chassé de Jérusalem et rétabli nominalement par une assemblée catholique tenue à Séleucie, auprès de l'embouchure de l'Oronte. Le pontife exilé trouva un refuge à Antioche et à Tarse. Il finit par rentrer à Jérusalem, non point pour reprendre le gouvernement de son troupeau confié à un autre pasteur en son absence, mais pour achever sa vie dans la cité qui l'avait vu naître. Il assista en 381 au second concile œcuménique, composé de cent cinquante évêques catholiques tous orientaux, concile qui anathématisa toutes les hérésies et ajouta au sym-

bole de Nicée des paroles destinées à prévenir ou à combattre les erreurs dans les matières fondamentales de la foi.

L'empereur Julien, dont M. de Chateaubriand a si bien dit que *la nature ne lui avait laissé que le choix du fanatisme*[1], prélude par des persécutions à ses tentatives contre la vérité chrétienne à Jérusalem. A Héliopolis (aujourd'hui Balbek) le diacre Cyrille avait eu le ventre fendu, et le paganisme s'était vengé de la destruction du temple de Vénus en exposant des vierges aux insultes de la populace, en faisant manger de l'orge aux pourceaux dans leurs entrailles ouvertes. Les mêmes scènes s'étaient renouvelées à Ascalon et à Gaza: à Sébaste, le tombeau de saint Jean-Baptiste avait été ouvert, et ses cendres et ses os jetés au vent; des moines de Jérusalem, venus à Sébaste pour prier sur le tombeau du Précurseur, avaient ramassé quelques-unes de ses reliques. Une statue en bronze qu'on croyait représenter Jésus-Christ était debout près d'une fontaine à Panéas, aux sources du Jourdain; Julien la fit abattre et mit à sa place la sienne, que la foudre brisa, dit-on; au temps de Sozomène, on en voyait encore les débris noircis par le feu du ciel. Le dieu des vendanges avait remplacé le Dieu du Calvaire dans l'église d'Émesse.

Julien favorisa les Juifs de toute la haine qu'il portait aux chrétiens; il leur permit de revenir à Jérusalem, de rebâtir le temple qui seul pouvait recevoir

[1] *Études historiques.*

leurs sacrifices religieux (363). Nous ne redirons pas ce que chacun sait : cette joie du peuple à qui on promet une résurrection, cet enthousiasme des Juifs occupés à relever la demeure de Jéhovah avec des pelles, des bêches et des hottes d'argent, cette ardeur des femmes qui avaient vendu leurs bijoux pour concourir à la réédification du temple, et qui, vêtues de leurs plus riches habits, recevaient la terre dans les pans de leur robe! Saint Cyrille contemplait ce mouvement sans s'émouvoir, sachant bien que toute puissance est vaine contre les décrets divins.

L'audacieuse folie du sophiste couronné nous apparaît comme la révolte d'un brin de paille contre le vent qui l'emporte. Julien, que des auteurs modernes ont pris, selon nous, trop au sérieux, avait trouvé plaisant de donner un démenti au nouveau Dieu du monde. En voulant démolir le christianisme, il fut l'occasion d'un solennel témoignage de sa céleste origine. Il n'y a pas de fait historique mieux prouvé que l'invasion des flammes devant lesquelles le peuple juif dut se retirer. Les annales[1] des chrétiens et des païens constatent la merveille; le système de l'*air inflammable*, inventé par les incrédules, ne saurait convenir à ces globes de feu, globes intelligents, qui poursuivent les ouvriers juifs, qui s'arrêtent quand les ouvriers s'en vont, s'élancent de nouveau quand ceux-c reparaissent, et qui, messagers d'une volonté éternelle,

[1] Saint Grégoire de Nazianze, Théodoret, Socrate, les *Annales* des Rabbins, Ammien-Marcellin, etc.

ne quittent les lieux qu'après l'entière défaite et le désespoir des travailleurs déicides. A l'époque même de cette tentative contre la foi du Christ, Julien marchait contre les Perses; une javeline lui perça le foie à l'âge de trente-deux ans. On rapporte qu'à Antioche, le jour même de la mort de l'empereur (le 27 juillet 363), le rhéteur Libanius, toujours prêt à se moquer du christianisme, disait à un grammairien chrétien de ses amis : « Que fait maintenant le fils du charpentier? — Il fait un cercueil, » répondit le chrétien.

Voici un portrait de Julien, tracé par un homme qui avait étudié avec lui à l'école d'Athènes : « Or je crois que je ne le devinai pas mal, dit saint Grégoire de Nazianze[1], quoique assurément je ne sois pas de ces hommes doués d'un tel caractère. Mais l'irrégularité de son caractère et son excessive mobilité me rendirent devin, si toutefois c'est être bon devin que de savoir bien conjecturer. Je ne trouvais pas que présageassent rien de bon une tête mal assurée, des épaules qui branlaient et se balançaient, un œil égaré se portant çà et là et lançant des regards furieux, des pieds sans aplomb et vacillants, un nez moqueur et goguenard, des traits de visage grotesques qui caractérisaient son humeur railleuse, des ris immodérés et éclatants, des signes de

[1] Orat. IV. — Nous conservons la traduction de M. Bauduer, tirée de sa *Vie de saint Grégoire de Nazianze*, page 30. M. Bauduer est un modeste et savant curé du diocèse d'Auch, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, et s'occupant encore de la littérature des Pères. (*Note des premières éditions.*)

Depuis que ces lignes ont été écrites, le pieux et docte vieillard a quitté ce monde.

tête d'approbation et d'improbation hors de propos, des paroles interrompues et entrecoupées par la respiration, des questions décousues et dépourvues de sens, des réponses qui ne valaient pas mieux, contradictoires, vagues, ne tendant à rien sous le rapport de l'instruction ; mais pourquoi décrire en détail chaque trait qui le caractérisait ? Avant tout ce qu'il a fait, je le vis tel que je l'ai depuis connu par ses œuvres. » Saint Grégoire ajoute qu'après avoir observé à fond le caractère et l'allure du jeune Julien à Athènes, il s'était écrié : *Quel monstre nourrit l'empire romain!*

Ce portrait n'est pas complet, puisqu'il ne nous montre que le mauvais côté de l'homme, mais il nous met face à face avec Julien et semble nous expliquer sa vie. On voit un personnage bizarre et méchant qui n'a des idées arrêtées sur rien et ne saura jamais ce qu'il veut. Il se donna des airs de vertu pour se faire passer pour philosophe, et persécuta les chrétiens dans l'espoir d'être admiré comme le gardien et le défenseur du génie antique. Rien ne le peint mieux que sa défense faite aux chrétiens de fréquenter les écoles publiques, d'étudier les sciences profanes et même la langue grecque, par la raison, disait-il, qu'ils n'avaient besoin de savoir autre chose que le mot : *je crois*. Esprit railleur, superstitieux et cruel, logé dans un corps grotesque, Julien fut tour à tour la risée et le fléau de l'empire. Au rapport d'Ammien-Marcellin, il voulait éterniser son nom en relevant le temple de Jérusalem ; il l'a éternisé, non point par la gloire, mais par une déroute pareille à celle des Titans foudroyés.

CHAPITRE XXV

L'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. — Efforts de saint Grégoire de Nysse pour arrêter les pèlerinages. — Saint Jérôme en Judée. — Saint Augustin.

A mesure que le christianisme s'était étendu dans le monde, Jérusalem avait pris possession des intelligences; les adorateurs de Jésus crucifié s'informaient, avec une ardeur pieuse, des lieux où s'étaient écoulés ses jours mortels, où s'était accomplie sa mission divine. Il n'y avait pas pour eux une contrée plus sainte, plus vénérable, que la Judée; les chrétiens des pays lointains trouvaient mille fois heureux ceux que leur destinée avait fait naître autour du Calvaire et du saint tombeau, auprès du mont des Olives, à Bethléem, aux rives du Jourdain et du lac de Galilée, et rêvaient un pèlerinage en Palestine comme on rêve les félicités du ciel.

En 335, un chrétien des rives de la Dordogne composa un *itinéraire de Bordeaux à Jérusalem;* cet iti-

néraire, dont les mesures sont si exactes, et qui est un monument si précieux pour la géographie ancienne, était fait pour les fidèles de Bordeaux, mais il pouvait aussi diriger les pas des pèlerins des Gaules et de la Germanie. L'auteur conduit le pèlerin à travers tous les chemins par où il a passé lui-même; il franchit tour à tour, au sortir des Gaules, Suse, Turin, Pavie, Milan, Bergame, Bresce, Vérone, Vicence, Aquileia, qu'Attila renversa plus tard et qui ne s'est plus relevée; les montagnes qui séparent le Frioul de la Carniole disparaissent derrière lui; il dépasse les limites de l'empire d'Occident, pénètre dans l'Illyrie, la Styrie moderne, les deux Pannonies; il arrive à *Sirmium*, une des principales villes de l'empire d'Orient, à *Singidunum*, remplacé aujourd'hui par Belgrade; le pèlerin, continuant sa route, qui, maintenant encore, mène à Constantinople, traverse la Mœsie supérieure, aujourd'hui la Servie, Nissa, Sardica, Philippopolis ou Félibé, Héraclia (Erecli), et parvient à la capitale de l'empire. Après avoir passé le Bosphore, il voit Chalcédoine, Libyssa, Nicomédie, Nicée, Ancyre, Tyane, Tarse, Alexandria (Alexandrette), Antioche, les villes de la côte de Phénicie, ensuite Ptolémaïs, Césarée; il visite les points de la Galilée qui rappellent des souvenirs à sa piété, et arrive enfin à Jérusalem. Nous avons indiqué la longue route tracée par l'*itinéraire* d'Aquitaine pour faire comprendre les difficultés infinies, les fatigues et les périls que bravait le pèlerin d'Occident.

A la date de 379 ou de 380, un évêque de Nysse, saint Grégoire, opposait son autorité et son éloquence

à l'entraînement des fidèles vers la Judée. Il faut donc qu'il y ait eu bien des pèlerinages qui n'aient laissé aucune trace dans les vieilles annales, car, à cette date, l'histoire n'avait encore enregistré que les pèlerinages de saint Alexandre, devenu évêque de Jérusalem, de sainte Hélène, de saint Porphyre, de saint Jérôme et de son ami, Eusèbe de Crémone. La morale avait déjà souffert de ces voyages aux saints lieux, qui bouleversaient les habitudes de la vie et livraient les âmes à tous les hasards des aventures. Saint Grégoire de Nysse, étant allé du concile d'Antioche à Jérusalem pour réformer et pacifier les Églises en proie aux fureurs irréligieuses des ariens, apprit et vit des scandales qu'il n'oublia point au retour dans son pays.

Dans une lettre adressée à un prêtre de Cappadoce[1], l'évêque de Nysse dit que nulle part les livres sacrés ne mettent au nombre des bonnes œuvres le pèlerinage à Jérusalem, et que ces sortes de voyages ne conduisent ni à la vertu ni aux choses du ciel. On exige des hommes comme des femmes des mœurs graves et saintes; or ce qui inspire et entretient la pureté des mœurs, c'est l'étude de la sagesse; la chasteté se garde mieux dans l'isolement et la solitude; le mélange des hommes et des femmes favorise peu cette vertu. En voyage, et quand on s'avance pêle-mêle, que de devoirs sont négligés! Une femme ne peut pas entreprendre un long voyage sans qu'un homme l'ac-

[1] *Œuvres* de saint Grégoire de Nysse, in-fol., tome II.

compagne; elle en a besoin pour monter à cheval et pour en descendre dans les passages difficiles, et, si elle n'a ni frère ni mari, elle devra donc se confier à un pèlerin! On rencontre en Orient des hôtelleries et des cités où la licence des mœurs est extrême; comment une femme préservera-t-elle ses yeux de ce dangereux spectacle? Quand l'ouïe est souillée, l'œil l'est aussi, et l'esprit se souille par les yeux et les oreilles. Grégoire de Nysse fait observer à son ami que, si la présence du Christ se révèle par des monuments religieux, le Sauveur réside plus particulièrement en Cappadoce qu'au pays de Jérusalem, car en aucun lieu de l'univers on ne trouve autant de sanctuaires chrétiens qu'en Cappadoce.

L'évêque ajoute que, si le pays de Jérusalem était comblé de plus de grâces, les hommes de cette contrée devraient pécher beaucoup moins. Et cependant, d'après ce que Grégoire a vu, cette région est le séjour des fourberies, des adultères, des vols, des idolâtries, des empoisonnements, des jalousies et des meurtres; on y verse le sang humain pour le moindre intérêt. Pourquoi, dira-t-on au pontife de Nysse, êtes-vous donc allé vous-même à Jérusalem? Grégoire répond qu'il y est allé pour la réforme des Églises d'Arabie, et qu'il a eu besoin de s'entendre avec les chefs des saintes Églises de Jérusalem. « Mais, pendant la route, poursuit l'évêque, nous jeûnions et nous chantions les louanges du Seigneur... Avant de visiter les saints lieux, nous confessions le Christ, et notre pèlerinage n'a ni augmenté ni diminué notre foi. Avant d'avoir vu Bethléem, nous

savions que le fils de Dieu s'était fait homme dans le sein d'une vierge; nous croyions à sa résurrection avant d'avoir vu son tombeau, et nous avions confessé son ascension glorieuse avant d'avoir salué le mont des Olives. Nous avons appris une seule chose dans ce voyage, c'est que nos lieux sont beaucoup plus saints que les lieux étrangers. Ce n'est point en changeant de pays qu'on arrive à Dieu, mais le Seigneur viendra vers vous partout où vous vous trouverez, s'il juge que votre âme soit une demeure digne de le recevoir. Mais, si votre intérieur est rempli d'iniquités et de mauvaises pensées, fussiez-vous sur le Golgotha, sur la montagne des Oliviers ou sur le saint tombeau, vous seriez encore aussi loin du Christ que les hommes qui n'ont jamais connu les principes de la foi.

« Mon ami, dit saint Grégoire en finissant, engagez donc vos frères, non pas à sortir de Cappadoce pour aller en Palestine, mais à sortir de leur corps pour aller au Seigneur. Si quelqu'un oppose à nos paroles la voix de Jésus-Christ invitant ses disciples à ne pas quitter Jérusalem, qu'il interprète ainsi cette voix divine : Tant que les apôtres n'eurent point reçu le Saint-Esprit, il leur fut enjoint de rester à Jérusalem pour attendre que le Seigneur vînt les revêtir de la vertu d'en haut. Certes, s'il fallait pratiquer de la sorte jusqu'à notre temps ce qui a été prescrit aux premiers jours de l'Église, nous devrions donc nous rendre tous au lieu où les dons du ciel descendirent sous la forme du feu; mais, puisque le divin esprit souffle partout où il lui plaît, ceux qui croient fermement participeront aux

dons de la grâce selon leur degré de foi, et non point parce qu'ils seront allés à Jérusalem. »

Saint Grégoire de Nysse ne vit dans les pèlerinages à la ville sainte que des occasions de désordres, des périls pour les mœurs qu'il importait de signaler; il ne comprit pas, il ne pouvait pas comprendre ce qu'il y avait de profond, de durable, dans cette pensée, qui commençait à saisir les peuples pour les lancer vers Jérusalem; il ne s'aperçut point que désormais la pente du monde était prise de ce côté, et que les nations devaient y descendre en longues caravanes par un invincible instinct d'où sortiraient de grandes choses.

Le nom de saint Jérôme appartient à l'histoire de Jérusalem. Les souvenirs de Bethléem sont inséparables de ceux de la ville sainte, et le grand homme dont la vie s'écoula pendant si longtemps auprès de la crèche du fils de Marie est une des gloires qui reviennent à notre sujet.

Nous n'avons point à parler ici de l'enfance de Jérôme passée dans un pays barbare qui fut sa patrie, de sa jeunesse orageuse, partagée à Rome entre l'étude des lettres et la poursuite ardente des plaisirs; de sa conversion au christianisme, de ses divers voyages dans les Gaules et en Orient. On a tour à tour désigné sous les noms de *désert de Syrie* ou de la *Chalcide* le lieu où Jérôme, effrayé des jugements de Dieu, était venu d'abord ensevelir ses jours, et nul n'a marqué ce lieu avec précision. Il y a eu dans l'antiquité plusieurs villes appelées Chalcis. Une cité de ce nom avoisinait la so-

litude où la pénitence conduisit beaucoup d'anachorètes dans le quatrième siècle; elle était située à quatre ou cinq heures au nord-est de Berroé, aujourd'hui Alep. Cette ancienne Chalcis fut remplacée au moyen âge par Artésia, dont les débris sont dispersés au pied méridional du *Djebel-Seman*. Nous avons à ce sujet, exprimé, dans la *Correspondance d'Orient*[1], un avis contraire à celui de M. Rousseau, qui, sur sa carte du pachalik d'Alep, place Chalcis au lieu occupé maintenant par le bourg de *Souba*, à sept heures à l'ouest d'Alep. Aux environs d'Artésia (l'ancienne Chalcis), le voyageur retrouve le désert comme au temps de Jérôme et de saint Siméon Stylite. Le Chalus (*Nahr-Quouaik*), qui, au nord et au sud d'Alep, abreuve aujourd'hui les troupeaux et les cavales des Turcomans, abreuvait alors les hôtes austères de cette contrée.

C'est là que Jérôme vécut durant onze ans, sur les frontières barbares de la Syrie, comme il le dit lui-même, après avoir reçu à Rome la robe du Christ[2]; il domptait les passions de son âme par une étude opiniâtre de l'hébreu et des saintes Ecritures, par des veilles pénibles dans la prière et la contemplation des vérités chrétiennes, par de rudes travaux sous le soleil brûlant. Ses exemplaires de la Bible et les livres qu'il faisait copier à ses disciples étaient les seuls ornements de sa cellule. C'est de là qu'il écrivit un grand nombre de lettres où respirent une humilité profonde,

[1] Lettre CLXXII.

[2] Lettre XVI.

une sensibilité vive, un ardent amour de la solitude, un zèle toujours vigilant pour les intérêts de la foi. Tantôt, abîmé dans sa misère, il se compare à de la poussière, à une vile portion de boue, à un reste de cendre[1]; il est la brebis malade éloignée du troupeau; à moins que le bon pasteur ne le reporte jusqu'à la bergerie, ses pas chancelleront, il tombera[2]. Tantôt il exalte les félicités du désert, toujours émaillé des fleurs du Christ, où naissent les pierres précieuses avec lesquelles est construite, dans l'*Apocalypse*, la cité du Grand Roi, ce désert où l'homme est admis à l'intime familiarité de Dieu. « Que faites-vous dans le siècle, frère, dit-il au moine Héliodore[3], vous qui êtes plus grand que le monde? Jusques à quand voulez-vous demeurer à l'ombre des maisons? Jusques à quand voulez-vous rester emprisonné dans les villes enfermées? Croyez-moi, la lumière a je ne sais quoi de plus brillant ici. On aime ici à déposer le poids du corps pour s'envoler aux pures et resplendissantes régions de l'éther... L'immense étendue de la solitude vous fait-elle peur? Promenez-vous en esprit dans les cieux[4]. »

Lorsque Jérôme conseille des sacrifices, il les comprend; il n'a point un cœur de fer, nous dit-il, ni des entrailles insensibles; il n'a pas été formé dans le sein des rochers ni allaité par les tigresses d'Hyrcanie; le solitaire a passé par les épreuves dont il demande qu'on

[1] Lettre II.
[2] Lettre III.
[3] Lettre V.
[4] Lettres de saint Jérôme, traduction de MM. Grégoire et Collombet

triomphe. Du fond de sa retraite, Jérôme suivait les mouvements du monde chrétien; il voyait se lever dans l'Occident le soleil de justice, et dans l'Orient le démon de l'hérésie, Lucifer établir son trône au-dessus des astres; il saluait, en Occident, la *lumière du monde* et le *sel de la terre*[1], les vases d'or et d'argent; en Orient, il n'était environné que de vases d'argile ou de bois, qui attendaient la verge de fer et les feux éternels[2].

Cette aride portion de la haute Syrie, dédaignée du voyageur, bien inconnue de l'habitant d'Alep malgré son voisinage, a vu les plus terribles combats qu'un homme ait jamais livrés contre lui-même. L'apparition de Rome avec toutes ses joies venait troubler Jérôme; cet anachorète, revêtu du cilice, amaigri par les veilles, noirci par les feux du jour, traitant son corps comme une boue immonde, n'ayant autour de lui que de rudes et sombres images, entendant pour tout bruit les cris des oiseaux de proie et les hurlements des chacals, eut à résister à tous les charmants fantômes des bords du Tibre : ses souvenirs et son imagination qui n'était point vaincue l'emportaient au milieu des femmes romaines parées de la plus idéale séduction.

« Oh! dit-il à Eustochium[3], combien de fois moi-même, retenu dans le désert, et dans cette vaste solitude qui, dévorée des feux du soleil, n'offre aux moines qu'une demeure affreuse, je croyais assister aux délices

[1] Saint Matthieu.

[2] Lettre XIV au pape Damase.

[3] Lettre XVIII.

de Rome! je m'asseyais seul, parce que mon âme était pleine d'amertume. Mes membres étaient couverts d'un sac hideux et mes traits brûlés avaient la teinte noire d'un Éthiopien. Je pleurais, je gémissais chaque jour, et, si le sommeil m'accablait malgré ma résistance, mon corps décharné heurtait contre une terre nue. Je ne dis rien de ma nourriture ni de ma boisson, car, au désert, les malades eux-mêmes boivent de l'eau froide, et regardent comme une sensualité de prendre quelque chose de cuit. Eh bien, moi qui, par terreur de l'enfer, m'étais condamné à cette prison habitée par les scorpions et les bêtes farouches, je me voyais en imagination transporté parmi les danses des vierges romaines. Mon visage était pâle de jeûne, et mon corps brûlait, dans ce corps glacé, dans cette chair morte d'avance, l'incendie seul des passions se rallumait encore. Alors privé de tout secours, je me jetais aux pieds de Jésus-Christ, je les arrosais de larmes, je les essuyais de mes cheveux et je domptais ma chair indocile par des jeûnes de plusieurs semaines. Je ne rougis pas de mon malheur; au contraire, je regrette de n'être plus ce que j'ai été. Je me souviens que, plus d'une fois, je passai le jour et la nuit entière à pousser des cris et à frapper ma poitrine jusqu'au moment où Dieu renvoyait la paix dans mon âme. Je redoutais l'asile même de ma cellule; il me semblait complice de mes pensées. Si je découvrais quelque vallée plus profonde, quelque cime plus escarpée, j'en faisais un lieu de prière et une sorte de prison pour ma chair misérable. Souvent, le Seigneur m'en est

témoin, après des larmes abondantes, après des regards longtemps élancés vers le ciel, je me voyais transporté parmi les chœurs des anges, et, transporté d'allégresse, je chantais : *Nous courons après vous, attirés par l'odeur de vos parfums.* »

Les intérêts de la religion firent sortir Jérôme de son désert de Syrie. Ordonné prêtre presque malgré lui par Paulin, évêque d'Antioche, il visita Jérusalem, Bethléem, les divers points de la Judée, et conçut dès lors sans doute le projet d'achever sa vie au lieu où l'homme-Dieu avait commencé la sienne. Il se rendit dans cette ville de Rome, dont l'image avait tant de fois banni le repos de sa cellule. Lorsqu'il lui dit adieu pour retourner en Palestine, son cœur saignait des blessures que la calomnie lui avait faites. « Insensé! s'écria-t-il en partant[1], je voulais chanter le cantique du Seigneur sur une terre étrangère, et, abandonnant le mont Sinaï, je mendiais le secours de l'Égypte. Je ne me rappelais pas l'Évangile, qui nous apprend qu'au sortir de Jérusalem on tombe aussitôt dans les mains des voleurs, on est dépouillé, blessé, tué. »

Ce fut vers les dernières années du quatrième siècle qu'il s'établit à Bethléem ; il y éleva un monastère qui ne tarda pas à se peupler de cénobites, et, tout près du monastère, une hôtellerie, afin que si Joseph et Marie venaient encore à Bethléem, disait-il, ils y trouvassent un asile[2]. Il arrivait à Bethléem des moines

[1] Lettre XXIII à Asella.
[2] Lettre LIV à Pammachius.

de toutes les parties du monde, et Jérôme et ses compagnons en étaient accablés. Les ressources manquant pour la construction du couvent et de l'hôtellerie, Jérôme avait été forcé d'envoyer dans sa patrie son frère Paulinien; il l'avait chargé de vendre les petits domaines à moitié détruits, échappés aux mains des barbares, et les biens devenus l'héritage des cénobites qui vivaient avec lui. Quand Paula, dont nous parlerons plus tard, eut fondé son monastère à Bethléem, Jérôme en prit la direction; à l'exemple du divin Maître, il voulait qu'on laissât venir à lui les petits enfants, et lui-même ouvrit une école pour enseigner aux jeunes intelligences les éléments de la science humaine et religieuse.

Cette haute vigilance qu'il avait commencé à exercer dans son désert de Syrie, sur les doctrines prêchées, au nom de la foi chrétienne, à travers les diverses contrées de l'univers, Jérôme la continua dans sa solitude de Judée; sa parole, revêtue alors de plus de force et d'autorité, retentissait comme un oracle catholique. Activité puissante! merveilleuse énergie! Le même homme conduisait les communautés monastiques de Bethléem, traduisait sur l'hébreu ou commentait les divines Écritures, faisait passer dans la langue latine les productions du génie grec chrétien, dictait de nombreuses lettres destinées tour à tour à démolir les origénistes et les ariens, à résoudre des difficultés proposées, à donner des conseils religieux, à fortifier les faibles, à relever les âmes tombées, à féliciter les vaillants disciples de la croix sur leurs triomphes et leurs

couronnes. Ses lettres allaient de l'Orient à l'Occident comme les messagères de son génie; il n'y avait pas de plus précieux trésor que ces épîtres dictées souvent à la hâte à des secrétaires dont il manquait parfois, faute d'argent; lues et relues, passant de main en main, elles portaient au loin la consolation et la lumière. L'humble cité de Bethléem, transformée en grande école de religion à la voix de Jérôme, resplendissait de plus d'éclat que le Portique, le cap Sunium, Alexandrie, et la *vérité sortait* de nouveau *de la terre*[1] *d'Ephrata.* A peine laissait-on à Jérôme le temps d'achever ses traités, ses divers écrits de controverse; on les lui enlevait aussitôt; il se plaignait de ne pouvoir les corriger[2] et d'être en proie à l'amitié impatiente et aussi à l'envie qui brûlait de chercher des fautes. La chaleur de ses défenses de la foi lui avait valu la haine des hérétiques; le solitaire nous apprend qu'on le déchirait même dans le cercle des femmes, occupées à leurs rouets et à leur laine. Oh! c'est surtout de Jérôme que l'on peut dire que sa vie fut un perpétuel combat! Ses jours s'écoulèrent dans une double lutte; lutte ardente contre lui-même, lutte ardente contre l'erreur.

Au milieu de la ferveur qui poussait les fidèles à Jérusalem, on avait proclamé le pèlerinage aux lieux saints comme une nécessité pour le salut; Jérôme combattit cette idée[3] sans craindre d'être accusé lui-même d'avoir abandonné sa famille et sa patrie, et

[1] Psaume LXXXV.
[2] Lettre XXXI.
[3] Lettre XLIX à Paulin.

développa ses raisons avec une vue supérieure à celle de ses contemporains. Il n'osait pas resserrer en des bornes étroites la toute-puissance de Dieu, ni renfermer dans un petit coin de terre celui que le ciel ne pouvait contenir. Le temps était venu où les vrais adorateurs ne devaient plus adorer le Père ni à Jérusalem, ni sur le mont Garizzim, parce que *Dieu est esprit et qu'il faut l'adorer en esprit et en vérité*[1], parce que *l'esprit souffle où il veut*[2], parce que la *terre et tout ce qu'elle renferme appartiennent au Seigneur*[3]. Ce n'était pas seulement en Judée que Dieu était connu; la voix des apôtres avait retenti jusqu'aux extrémités de la terre. Le palais des cieux était également ouvert du côté de Jérusalem comme du côté de la Bretagne. Les solitaires d'Égypte, de Mésopotamie, de Perse, de Cappadoce et d'Arménie n'ont pas vu Jérusalem, et la porte du ciel s'ouvre pour eux. C'était donc une erreur de croire qu'il manque quelque chose à la foi quand on n'a pas visité les lieux saints; quel que soit le point du globe qu'on habite, les bonnes œuvres reçoivent une égale récompense.

Il y avait des chrétiens qui désiraient sortir du siècle pour se retirer à Jérusalem; Jérôme leur répond que si la cité n'était fréquentée que par des solitaires, on devrait la choisir de préférence comme retraite monastique; mais il nous apprend qu'à cette époque on trouvait à Jérusalem ce qu'on trouvait dans les autres

[1] Saint Jean, IV.
[2] *Ibid.*, III.
[3] Psaume XXIII.

villes : un barreau, un palais militaire, des mimes, des bouffons. L'anachorète ajoute qu'on accourt à Jérusalem de toutes les parties du monde, que la cité est remplie de toute espèce de gens, et que la multitude des hommes et des femmes y est si pressée, qu'on est forcé d'y supporter ce qui pouvait s'éviter ailleurs. Ceux qui disent toujours : *Temple du Seigneur*, *temple du Seigneur !* matérialisent leur croyance ; ils oublient que le royaume de Dieu est au dedans de nous. Le vrai temple du Christ est l'âme d'un croyant.

Jérôme rendait ainsi à l'enseignement chrétien toute sa portée morale et le maintenait dans son spiritualisme sublime. Il ne prenait point pour des vertus de simples pratiques, et plaçait la grandeur religieuse de l'homme dans la perfection de son âme, dans les bonnes œuvres qui élèvent sa propre nature jusqu'à l'imitation des œuvres de Dieu.

Ce grand homme ne nous apparaît à Bethléem que chargé d'ans ; il nous parle de sa tête blanchie, de son front sillonné de rides, de son menton pendant comme le fanon des bœufs [1]. Dans une de ses lettres [2], il remercie Paulin de lui avoir envoyé un bonnet pour réchauffer sa tête vieillie ; mais le feu de la jeunesse embrasait toujours cette intelligence qui demeurait dans un corps desséché, courbé, brisé.

Les calamités amenées sur l'Occident et sur l'Orient par les invasions des barbares attristèrent les derniers

[1] Lettre XXXIV à Népotianus.
[2] Lettre LI.

temps de la vie de Jérôme; après le christianisme qui avait ranimé l'humanité défaillante, les barbares étaient venus renouveler le monde politique, pareils aux éléments orageux qui balayent et emportent la corruption. Le spectacle de tant de ruines ne pouvait pas laisser le cœur indifférent. Le bruit de ce long craquement du vieux monde faisait gémir l'anachorète; il mêlait ses sanglots à ceux des nations et recueillait dans sa cellule les soupirs de l'univers. Plusieurs de ses lettres attestent l'impression profonde qu'il avait reçue de cet immense déchirement.

Dans sa lettre à Héliodore[1], son esprit ne s'arrête qu'avec horreur aux malheurs de ses contemporains : « Depuis plus de vingt ans, le sang romain coule depuis Constantinople jusqu'aux Alpes juliennes. Le Goth, le Sarmate, le Quade, l'Alain, les Huns, les Vandales, les Marcomans, ravagent la Scythie, la Thrace, la Macédoine, la Dacie, l'Achaïe, l'Épire, la Dalmatie, les deux Pannonies, etc. Que de matrones et de vierges, que de nobles personnes ont été le jouet de ces bêtes féroces! On a vu les évêques chargés de fers, les prêtres massacrés, les églises renversées, les autels du Christ devenus les auges des chevaux, les ossements des martyrs enlevés de leurs tombeaux. Le monde romain croule, dit Jérôme, et pourtant notre tête superbe ne plie pas encore! L'Orient, qui semblait à l'abri de ces maux, a été envahi par ces loups à face humaine lâchés des extrémités du Caucase. Antioche et les cités que

[1] Lettre xxxv.

baignent l'Halys, le Cydnus et l'Euphrate ont été frappées... Nous sommes malheureux, nous qui souffrons d'aussi grands désastres ou qui les voyons souffrir à nos frères!... Ce sont nos péchés qui font la force des barbares, » ajoute Jérôme. Il écrivait à Héliodore pour l'engager à ne pas trop pleurer la mort de son ami Népotianus, et voilà que lui, Jérôme, pleure dans cette lettre les funérailles du monde entier. Le solitaire, par un mouvement éloquent, rappelant les larmes de Xerxès à l'aspect de son armée dont il ne resterait pas un seul homme au bout de cent ans, s'écrie que si, d'un lieu élevé, il pouvait découvrir toute la terre, il montrerait les nations se heurtant contre les nations, les royaumes contre les royaumes, et l'univers enseveli dans ses propres ruines.

Ailleurs, parlant de la dévastation de la Phénicie et de l'effroi de Jérusalem à l'approche des barbares, il dit qu'il faut élever des murailles et non point faire des livres[1]. Au milieu des misères qui l'environnent et parmi les glaives tirés de toutes parts, il trouve assez riche celui qui ne manque pas de pain, assez puissant celui qui n'est pas contraint à l'esclavage[2]. La prise de Rome, de cette ville *qui avait pris l'univers*, vint mettre le comble à ses douleurs : « O crime! s'écria-t-il alors, l'univers croule, et les péchés ne croulent point en nous[3]! » La force de son esprit l'abandonna; il fut obligé d'interrompre le commentaire d'Ézéchiel, qu'il

[1] Lettre XLVIII à Théophile, évêque.
[2] Lettre XCV.
[3] Lettre XCVIII.

venait de commencer. Beaucoup de nobles Romains, hommes et femmes, réduits à mendier un asile et du pain après la chute de leur patrie, se rendirent à Bethléem ; Jérôme cherchait partout des ressources pour suffire à tant d'infortunes : il était la dernière espérance des débris d'un monde naufragé !

Lorsque, le 30 septembre 420, Jérôme mourut à Bethléem, âgé de quatre-vingts ans, son âme avait bien souffert; les ruines de l'univers romain avaient jeté leur ombre sur sa face, mais une pensée le consola sans doute, la pensée que le monde était chrétien. Il avait pu dire, en écrivant à son ami[1], qu'il n'y avait plus de langue, plus de contrée, qui ne célébrât la passion du Christ et sa résurrection ; il avait pu se réjouir de voir l'Indien, le Perse et le Goth en possession de la vérité de l'immortalité de l'âme, mieux que Pythagore, qui ne débita sur ce dogme que des chimères, mieux que Socrate, qui, dans sa prison, s'entretenait de cet espoir, uniquement, disait Jérôme, pour se fortifier contre la crainte de la mort. Les peuples les plus farouches avaient plié leur dur langage aux hymnes mélodieux de la croix, et le nom du Christ avait passé dans la voix du monde entier. Nous nous sommes agenouillé à Bethléem[2] auprès du tombeau de saint Jérôme, placé dans le voisinage de la crèche où fut le berceau du Dieu qu'il adora. Recueilli devant cette grande mémoire, nous avons admiré tant de génie joint à tant d'humilité, et,

[1] Lettre xxxv.
[2] *Correspondance d'Orient*, lettre xcv.

mêlant l'image du saint vieillard aux images de son siècle si troublé, il nous apparaissait comme l'esprit de vie planant sur un vaste abîme.

Dans une lettre écrite de Bethléem[1], nous rappelions l'irrésistible penchant de Jérôme vers la lecture des auteurs profanes, penchant qu'il combattit par la pénitence et qu'il se reprocha comme un crime; nous rappelions aussi la scène de sa comparution devant le souverain Juge, née du délire d'une fièvre qui l'avait conduit aux portes de la mort. Cette scène, que nous nous bornions à indiquer, est une des pages les plus curieuses, les plus surprenantes de l'histoire de l'esprit humain; nous devons la donner ici dans tous ses détails; elle achèvera de peindre ce Jérôme, qui nous a toujours paru une des plus frappantes et des plus curieuses figures de l'histoire chrétienne. C'est lui-même qui va parler; il écrit de Rome à sa chère Eustochium[2] :

« Il y a quelques années, dit-il, qu'ayant quitté ma maison, les auteurs de mes jours, ma sœur, mes parents, et, ce qui coûte plus à laisser que tout cela, une table où j'avais coutume de faire bonne chère, j'allai à Jérusalem pour entrer dans la sainte milice; je ne pus me passer des livres que j'avais réunis à Rome avec beaucoup de soins et de travail. Ainsi, homme faible et misérable, je jeûnais avant de lire Cicéron. Après plusieurs nuits passées dans les veilles, après les larmes abondantes que le souvenir de mes fautes passées arra-

[1] *Correspondance d'Orient.*

[2] Lettre XVIII

chait du fond de mon cœur, je prenais Plaute. Lorsque ensuite, revenant à moi, je m'attachais à lire les prophètes, leur langage me semblait rude et négligé! aveugle que j'étais, et incapable de voir la lumière, je ne m'en prenais point à mes yeux, mais au soleil. Pendant que l'antique serpent m'abusait ainsi, une fièvre violente pénétra vers le milieu du carême jusque dans la plus intime partie de mon corps tout épuisé, et, sans me laisser de repos, chose incroyable! elle consuma tellement ces membres malheureux, que mes os se tenaient à peine entre eux.

« Cependant on apprête mes funérailles; un reste de chaleur vitale, tant mon cœur était déjà froid, ne se faisait plus sentir que dans les palpitations d'un corps tiède encore. Alors je me crus transporté en esprit devant le tribunal du Juge suprême : là je fus tellement ébloui de l'éclat dont brillaient tous ceux qui étaient présents, que, prosterné contre terre, je n'osais pas regarder en haut. Interrogé sur ma profession, je répondis que j'étais chrétien, et le Juge alors : TU MENS, dit-il, TU ES CICÉRONIEN ET NON PAS CHRÉTIEN, *car où est ton trésor, là aussi est ton cœur*[1]. Je me tus aussitôt, et, au milieu des coups de verges, car il avait ordonné qu'on me frappât, j'étais déchiré plus encore par le remords de ma conscience, en songeant à ce verset du psaume : *Qui est-ce qui vous confessera dans le sépulcre*[2]? Je me mis à crier et à dire en gémissant :

[1] Saint Matthieu, VI.
[2] Psaume VI.

Ayez pitié de moi, Seigneur! ayez pitié de moi! Ces paroles retentissaient au milieu des coups de verges. Enfin ceux qui étaient présents, s'étant jetés aux pieds du Juge, le priaient de pardonner à ma jeunesse, et de me donner le temps de me repentir d'une faute dont il pourrait me punir plus tard, si jamais je lisais les livres des auteurs païens. Pour moi, qui, dans une si fâcheuse extrémité, aurais voulu promettre bien davantage encore, je commençai à jurer par son nom, à le prendre à témoin et à dire : Seigneur, s'il m'arrive jamais d'avoir ou de lire des livres profanes, que je passe pour un homme qui vous a renié. Remis en liberté après un tel serment, je revins sur cette terre; et, au grand étonnement de tous ceux qui m'entouraient, j'avais les yeux baignés de larmes si abondantes, que les plus incrédules étaient convaincus de ma douleur. Et ce n'avait point été là un de ces songes vains qui souvent nous abusent; j'en atteste ce tribunal devant lequel je me suis prosterné; j'en atteste ce jugement redoutable qui m'a épouvanté si fort. Fasse le ciel que je ne sois jamais appliqué à une telle question! J'avais les épaules meurtries, je sentais encore les coups à mon réveil; aussi devins-je plus passionné pour la lecture des livres saints que je ne l'avais été pour celle des livres profanes. »

Nous ignorons si saint Jérôme put tenir la promesse qu'il fit, en ce moment terrible, de ne plus lire aucun auteur païen; dans ce cas, il fallait que son intelligence en eût été prodigieusement nourrie, car sa correspondance, qui nous est restée, appartient à la

seconde moitié de sa vie, et les lettres de l'illustre solitaire, comme beaucoup d'autres de ses écrits, sont semés de souvenirs empruntés aux poëtes ou aux orateurs de l'antiquité. Ces citations profanes, mêlées à celles des livres sacrés, donnent aux productions de saint Jérôme une physionomie piquante et originale. Son langage vif, facile, coloré, n'est pas toujours inspiré par un goût parfait, et parfois on s'étonne des libertés de son allure. Il soutint la supériorité morale de la virginité sur le mariage avec une chaleur de zèle qui l'emporta trop loin et qui lui valut de vigoureuses attaques. Dans son enthousiasme pour la vie du désert et la perfection spirituelle, préoccupé aussi de l'état du monde, que les calamités semblaient pousser à sa suprême ruine, saint Jérôme aurait en quelque sorte voulu faire de l'humanité une vierge cloîtrée attendant dans la prière et une lampe à la main le divin époux de la fin des temps.

Jérôme, esprit chagrin, passionné, violent, garda rarement de la mesure avec ses adversaires; il eut à demander à son crucifix la satisfaction d'immenses besoins, un dédommagement à de douloureux sacrifices; la vertu lui était plus difficile qu'à tout autre; sa sainteté fut une grande victoire sur ce qu'il y a dans l'homme de plus ardent et de plus rebelle, et voilà pourquoi elle nous inspire tant d'admiration et de respect! En parlant des divers sens de l'Écriture, Jérôme comparait la parole de Dieu à une perle qui peut être percée de tous côtés [1]; cette perle s'offrit à son génie

[1] Lettre XVIII.

avec une transparence dépouillée de tous ses mystères, et, quand les corps sortiront immortels de la nuit des sépulcres, elle rayonnera sur sa poitrine comme une parure tombée du ciel.

En écrivant ces pages, nous avons souvent songé à un autre grand homme qui, de la rive africaine, correspondait avec le solitaire de Bethléem. Le jeune évêque d'Hippone, plein de vénération pour le vieux Jérôme, et qui avait remercié Dieu des merveilleux travaux du solitaire sur l'Ancien et le Nouveau Testament, fut admirable dans sa dispute avec notre anachorète, à l'occasion du commentaire de l'Épître aux Galates[1], et fut touchant dans la manière dont il déplora les querelles religieuses entre Jérôme et Ruffin, liés auparavant d'une si étroite amitié. Le cénobite de Judée et l'évêque d'Afrique ne s'étaient jamais vus, mais la correspondance de ces deux grands esprits nous prouve qu'ils s'étaient compris malgré les longues distances.

Nous ne voudrions pas terminer ce chapitre sans saluer ce beau nom de saint Augustin. Lorsqu'il faut caractériser, en quelques lignes, un pareil génie, par quel côté de sa glorieuse vie doit-on commencer? Quelles œuvres signaler d'abord? Comment suivre l'évêque d'Hippone dans sa laborieuse carrière, qui répond à tous les points du monde moral et religieux? L'explication des Écritures, la dogmatique, la controverse, la philosophie, remplissent les jours d'Augustin.

[1] On peut voir, dans notre *Histoire de saint Augustin* (chap. XXI et XXII), le récit complet de cette célèbre dispute.

Son âme est une source profonde qui déborde en flots brillants et salutaires sur l'univers. Il semble que Dieu lui ait confié la vérité, après la lui avoir révélée dans son immense étendue. Saint Augustin veille sur elle, il en défend les droits et le caractère, toujours, partout et de toutes manières. Les histoires et les philosophies du passé lui sont familières comme à saint Jérôme; il n'ignore rien de ce qui a occupé l'esprit de l'homme; rien ne saurait le prendre au dépourvu; il est la règle et l'inspiration de ses contemporains. Du fond de sa demeure d'Afrique, il lance des torrents de clarté sur tous les doutes, sur toutes les anxiétés des intelligences; sa parole, volant à travers l'espace, renverse, charme, raffermit tour à tour. Son génie paraît se renouveler sans cesse, à mesure qu'il y puise; c'est la fontaine intarissable où viennent s'abreuver les hommes, les troupeaux et les oiseaux du ciel, ou plutôt c'est la mer avec ses masses d'azur toujours les mêmes, avec son étendue et son infini qui ne changent point.

Comme les écrits d'Augustin expriment la vérité éternelle, ils ne sauraient ni perdre de leur intérêt, ni vieillir, ni tomber au rang de ces inutiles reliques que les générations laissent derrière elles dans leur continuelle marche. Quoique nous soyons séparés du grand évêque par de longs siècles, il reste aujourd'hui un de nos meilleurs guides, un de nos meilleurs consolateurs. Nous pouvons le prendre pour conseiller et pour ami jusque dans cette vague tristesse de nos cœurs qui est née du spectacle de tant de bouleversements et de ruines; lui aussi avait vu d'épouvantables catastro-

phes, des calamités inouïes, et il avait éprouvé tout ce que peut éprouver l'âme humaine en présence des plus formidables révolutions.

Depuis quinze ou vingt ans, nous entendons beaucoup parler de vie intime et d'études psychologiques, et je ne sache pas que la *littérature intime* ait produit un livre qui nous aide dans nos misères. Il y a des mots et des surfaces dans nos romans et nos bavardages psychologiques, mais les choses senties, les choses profondes, où sont-elles? Les recherches habiles dans les plis et les détours de l'âme, les savantes fouilles dans ces ténébreuses voies où se cachent les sentiments, les désirs et les contradictions, ce ne sont pas nos barbouilleurs de papier qui les feraient; les marchands d'émotions factices, de sensations artificielles, les entrepreneurs de découvertes intimes, n'ont jamais porté cette lampe aux vives lueurs qui éclaire les coins et les recoins de la maison de l'homme et le met face à face avec les objets si divers qui l'environnent dans sa demeure intérieure. Ce flambeau sacré, Augustin l'a tenu dans ses mains; nous dirons aux âmes élevées et tendres qui veulent s'interroger, se connaître et devenir meilleures : Lisez les *Confessions* du grand prélat d'Afrique, c'est la muse chrétienne redisant les secrets du cœur, les peines et les vanités de la vie, les espérances immortelles; c'est d'abord une suppliante voix qui, du fond de l'abîme, crie vers le Seigneur; puis cette voix emprunte aux joies de la conscience je ne sais quelle calme suavité, et à la fin c'est du haut du ciel qu'elle vous parle.

Dieu, des calamités inouïes, et il avait éprouvé tout ce que peut éprouver l'âme humaine en présence des plus formidables révolutions.

Depuis quinze ou vingt ans, nous entendons beaucoup parler de vie intime et d'études psychologiques, et je ne sache pas que la littérature intime ait produit un livre qui nous aide dans nos misères. Il y a des mots et des surfaces dans nos romans et nos investigations psychologiques, mais les choses senties, les choses profondes, où sont-elles? Les recherches hâtées dans les plus cachés [illegible], les savantes fouilles dans ces [illegible] où se croisent les sentiments, les désirs et les contradictions, ce ne sont pas nos brocanteurs de papier qui les fournissent; les marchands d'émotions factices, de sensations artificielles, les entrepreneurs de découvertes intimes, n'ont jamais porté cette lampe aux vives lueurs qui éclaire les coins et les recoins de la maison de l'homme et le met face à face avec les objets si divers qui l'environnent dans sa demeure intérieure. Ce flambeau sacré, Augustin l'a tenu dans ses mains; nous disons aux âmes élevées et tendres qui veulent s'interroger, se connaître, et devenir meilleures : Lisez les Confessions du grand prélat d'Afrique; c'est la mine d'où l'on a retiré les secrets du cœur, les [illegible] et les [illegible] que les expériences [illegible] c'est d'abord qu'il [illegible] ceux qui, du fond de l'abîme, ont crié vers le Seigneur, puis cette [illegible] dans la connaissance [illegible] ne sera quelle [illegible] calme sereine, et à la fin c'est du haut du ciel qu'il contemple.

CHAPITRE XXVI

Physionomie générale du quatrième et du cinquième siècle. — Paula et Eustochium. — Mélanie et sa famille. — Histoire de Pélagie.

L'imagination humaine s'est toujours attachée de préférence au spectacle des empires qui s'écroulent, des institutions qui s'effacent, des sociétés nouvelles qui sortent du milieu des vastes débris; les ruines ont un grand charme pour elle. Une cité vivante et prospère l'émeut beaucoup moins qu'une cité couchée dans la poussière, une cité morte où le lézard court au soleil, où gémit l'oiseau des nuits, où le renard trouve une tanière. Elle aime à s'arrêter sur ce qui n'est plus et sur l'œuvre qui se prépare; elle se plaît à l'arrivée des ténèbres qui enveloppent le monde, et à l'aspect du matin qui peu à peu illumine l'immensité. Voilà pourquoi, parmi les vieux âges de l'ère chrétienne, le quatrième et le cinquième siècle se présentent à l'imagination avec un si vif intérêt. C'est alors que, sous les

flots envahissants des barbares, le monde romain roule en débris, et qu'une force nouvelle, la force chrétienne, travaille l'univers. Autant que l'imagination, l'observation philosophique se plaît dans ces grandes luttes sociales : ces violentes commotions, où s'agite le destin des générations futures, nous aident à connaître l'homme. Quand l'ouragan passe sur les mers, il les creuse jusqu'à leur profondeur dernière, et l'abîme est mis à nu, et tous ses secrets semblent vouloir se montrer à vous; ainsi les révolutions entr'ouvrent cet autre abîme qu'on appelle le cœur de l'homme, et vous y découvrez toutes ses passions, tous ses instincts.

Les mœurs de l'Occident au quatrième et au cinquième siècle nous montrent une société qui subit une laborieuse et immense transformation. D'un côté, nous trouvons la corruption et la frivolité mêlées à la décrépitude de la civilisation romaine; de l'autre, des vertus nouvelles, des abnégations sublimes, une indomptable énergie pour le bien, pour la vérité. Ici, des nations jeunes et terribles s'avancent avec la hache et l'incendie, et emportent sur leur route les œuvres du passé; là, de nobles âmes étonnent le désert par une angélique vie et font entendre les accents de la prière dans des cavernes qui n'avaient jamais retenti que des hurlements des bêtes fauves. Ce mélange des croyances anciennes et des croyances venues de Judée donne au monde un curieux caractère qui ne se rencontre qu'une fois dans l'histoire. L'antique élément païen s'attache opiniâtrément à une civilisation vermoulue comme le lierre aux vieux murs délabrés, et le voilà peu à peu

effacé par l'élément chrétien, qui arrive muni d'une puissance irrésistible. Les statues d'or de Jupiter et de Minerve tombent en poussière à l'approche de la croix de bois; l'Olympe mythologique croule devant le Calvaire. Spectacle unique! changement rapide et merveilleux! bataille magnifique où les humbles et les faibles sont les vainqueurs, où les vaincus ne sont pas maudits, mais appelés à profiter du triomphe!

La littérature de ces époques en est la complète expression. Ne nous enfermons pas dans la Judée lorsque nous trouvons au loin des caractères, des traits qui nous aident à pénétrer dans cette vieille société romaine dont les ruines viennent aboutir à Jérusalem.

Ausone, tour à tour professeur à Bordeaux, sa patrie, précepteur de Gratien, gouverneur de l'Italie et de l'Afrique, puis consul, est un des brillants esprits du quatrième siècle; il chanta la Moselle à la cour de l'empereur Valentinien à Trèves, et son poëme, où les descriptions tiennent lieu d'idées et de sentiments, annonce une littérature en décadence. Son élève, devenu empereur, le pousse aux fonctions les plus hautes. En ce temps-là les muses menaient au pouvoir; elles s'étaient faites courtisanes, et les princes des époques de corruption et de faiblesse ne croient jamais payer assez cher les adulations. On s'est demandé si Ausone était chrétien; son adoration des muses anciennes, ses habitudes et ses goûts païens, ont empêché plus d'un auteur de reconnaître clairement sa foi; mais tous les doutes se dissipent devant les assertions positives d'Ausone lui-même. Dans le début de sa première idylle: « Voici, dit-

il, le retour du saint temps de la pâque salutaire. » Dans un autre petit poëme intitulé : *Éphémères*, il parle d'un sanctuaire, où, chaque matin, il adresse à la Trinité ses pieuses oraisons. Le rhéteur d'Aquitaine, écrivant à Paulin, son ami et son ancien élève, pour le presser de revenir de la solitude qu'il s'était faite en Espagne, invoque le *Père* et le *Fils de Dieu*. Ausone nous représente ces riches personnages du monde romain, qui, tout en ayant reçu la lumière évangélique, continuaient à vivre dans les vieilles mœurs, si difficiles à déraciner, et dans une douce frivolité d'esprit; chrétiens par le cœur, ils redevenaient polythéistes par la puissance de leurs classiques études et le commerce de leur intelligence avec Virgile et Cicéron, par les souvenirs mythologiques qui entraient comme d'inévitables couleurs dans les inspirations poétiques. Des hommes comme Ausone étaient des chrétiens encore habillés en païens. C'étaient des gens d'esprit sans génie comme sans enthousiasme, incapables de se dessiner fortement, de résister au courant des choses vulgaires et de monter à un grand destin.

L'Espagnol Prudence avait une autre trempe d'intelligence que le précepteur de Gratien. A cinquante-sept ans, il chercha dans la solitude l'oubli des bruyants intérêts d'ici-bas et le recueillement sans lequel l'homme ne peut interroger son harmonie intérieure. Il composa des hymnes pour les fidèles et des poëmes d'enseignement religieux. l'*Apothéose* de Prudence, dirigée contre les hérétiques et les Juifs, montre les oracles de Cumes muets et pleurant, les oracles d'Ammon se taisant dans

les syrtes libyennes, et le Capitole romain pleurant aussi à la vue du Christ victorieux. On connaît le discours de Symmaque pour demander au nom du sénat le rétablissement de l'autel de la Victoire et faire entendre que Rome, privée de ses dieux, est condamnée au malheur et à l'impuissance. Prudence écrivit *contre Symmaque* un poëme où l'ironie vint en aide à une vive éloquence. La conversion des plus illustres Romains lui inspirait des tableaux animés. Les pères conscrits revêtant le manteau de la piété, plus beau que la toge romaine; la curie d'Evandre, la famille des Annius, la descendance des Probus se précipitant dans les temples des nazaréens et aux fontaines apostoliques; les Gracques, amis du peuple, faisant briser les images des dieux et se vouant avec leurs licteurs au service du Crucifié tout-puissant; six cents maisons de race antique rangées sous les étendards du Christ; le peuple lui-même méprisant les autels de Jupiter, visitant au pied du mont Vatican le tombeau de saint Pierre, ou bien courant à la basilique latérane pour en revenir avec le signe royal qu'imprime l'huile sainte : tels sont les faits, les spectacles frappants que rappelle le poëte pour annoncer la domination de Jésus et les beaux destins de Rome chrétienne.

Prudence, qui avait chanté les progrès de la foi et les martyrs des bords du Tibre, s'affligeait d'être séparé du sol romain, riche en glorieux sépulcres, par de doubles Alpes, d'être retenu en deçà des neigeuses Pyrénées. Qu'il fut heureux lorsque, déjà au déclin des ans, il put porter ses pas vers cette terre de Rome, où la sainteté prenait la place de la force brutale! Revenu

de son pays d'Espagne, le pèlerin commençait une de ses plus belles hymnes par ces paroles adressées à l'évêque de Saragosse : « Nous avons vu, ô Valérianus! digne pontife du Christ, nous avons vu, dans la cité de Romulus, les innombrables tombeaux des saints. »

Nous avons prononcé plus haut le nom de Paulin, qui appartenait, comme Ausone son maître, au pays d'Aquitaine, et fut évêque de Nola. Issu d'une famille sénatoriale, homme d'esprit et d'imagination, le poëte Paulin fut appelé aux grandes charges; mais bientôt le dégoût du monde entra dans son âme chrétienne; il s'en alla, suivi de sa femme Thérasia, cacher ses jours aux environs de Barcelone, pour y prier et y méditer en paix. Nous avons parlé d'une lettre d'Ausone, pressant le retour du solitaire qui avait renoncé au culte des muses et aux joies de la vie. Le rhéteur de Bordeaux, retiré auprès de Saintes, écrivit ainsi plusieurs épîtres en vers à Paulin; mais celui-ci ne répondait point; la manière dont Ausone lui reproche à la fin son silence est marquée par une charmante inspiration : « L'ennemi même salue l'ennemi, les rochers répondent à l'homme, les cavernes et les forêts ont un écho qui nous revient, les brisants crient sur le rivage, les ruisseaux donnent leurs murmures, la haie qui nourrit les abeilles d'Hybla se remplit de bourdonnements, les roseaux de la rive ont aussi leur mélodie, et la chevelure des pins s'entretient d'une tremblante voix avec les vents : Paulin, lui seul, garde un silence obstiné. »

Mais le pieux solitaire ne reçut qu'au bout de quatre ans les épîtres de son ancien maître, et voilà pourquoi

il n'avait pas répondu. Ausone appelait impie la résolution de Paulin, et ne demandait qu'aux muses d'exaucer sa prière. L'époux de Thérasia, dans sa remarquable réponse, parle de Dieu et du Christ avec une élévation d'idées et une profondeur philosophique qui laissent Ausone aussi loin de Paulin que la terre est loin du ciel. Le solitaire déclare qu'il est devenu un homme nouveau sous le souffle du Père suprême, que son esprit n'est plus ce qu'il était. Paulin ne mène point une vie errante comme un insensé; plus d'une fois les hommes, poussés par la Divinité, ont cherché une demeure dans les lieux déserts; les plus illustres des philosophes ont fait ainsi pour les études et pour la muse; aujourd'hui cette voie est suivie par ceux qui ont voué au Christ leurs chastes âmes; ils se tournent vers les astres sublimes, regardent Dieu, et, loin des bruits du Forum, s'appliquent à considérer les profondeurs du vrai, à pénétrer dans les secrets des choses éternelles. Tout homme est de peu de durée; c'est comme un corps qui se dissout, comme un jour qui tombe; sans le Christ, c'est une poussière, une ombre, Ausone reprochait à Paulin un ingrat oubli; le saint lui promet une fidèle et ardente amitié dans ce monde et dans l'autre, et sa parole s'échappe comme un cri sublime du cœur.

« Pendant tout l'espace de temps qui est accordé et destiné aux mortels, dit Paulin à son maître, tant que je serai contenu dans ce corps qui m'emprisonne, quelle que soit la distance qui nous sépare, dans quelque monde, sous quelque soleil que je vive, je te

porterai cloué dans mes entrailles, je te verrai par le cœur, je t'embrasserai tendrement par l'âme, tu me seras partout présent, et, lorsque, affranchi de cette prison du corps, je m'envolerai de la terre, en quelque région que me place le Père commun, là encore je te porterai dans mon âme, et le dernier moment qui me détachera de mon corps ne m'ôtera pas la tendresse que j'ai pour toi; car cette âme, qui est d'origine céleste et qui survit à notre chair, il faut bien qu'elle conserve ses sentiments, ses affections, comme elle garde son existence. Elle ne peut oublier non plus que mourir; elle doit vivre et se souvenir à jamais[1]. »

Il y a quelque chose de vraiment beau dans le spectacle de ce Paulin, placé si haut par la seule force des sentiments chrétiens qui l'inspirent; il illumine pour ainsi dire des rayons de la divine éternité la face de son maître Ausone, chrétien par le cœur, mais retenu encore dans les ombres du paganisme; l'un était enlevé vers les régions célestes sur l'aile de la méditation évangélique et de l'espérance infinie; l'autre, avec quelques lueurs chrétiennes, continuait à se livrer aux félicités fugitives. A ces époques où la foi éclairait peu à peu le monde et remuait d'une façon inégale les âmes plus ou moins disposées à la recevoir, il dut y avoir fréquemment de ces exemples d'amis qui se séparaient. C'est là un côté de la vie sociale et intime des troisième, quatrième et cinquième siècles. On quittait son frère, son ami, pour se rapprocher du Père d'en haut,

[1] Lettre XXVIII.

et souvent les adieux de la ferveur chrétienne, qui fuyait loin des villes, ressemblaient aux adieux d'un mourant.

Paulin composa un panégyrique de Théodose, dont le style avait paru à saint Jérôme d'une *pureté cicéronienne.* Ravi de l'œuvre éloquente de Paulin, saint Jérôme s'écriait : « Oh! s'il m'était donné de conduire un esprit de cette trempe, non point comme chantent les poëtes, sur les monts Aoniens, sur les sommets de l'Hélicon, mais sur les montagnes de Sion, du Thabor et du Sinaï! Si je pouvais lui enseigner ce que j'ai appris, et lui donner comme de la main à la main l'intelligence des mystères contenus dans les prophètes, il naîtrait parmi nous quelque chose que la docte Grèce nous envierait! »

Nous ne dirons rien de Claudien, dont le caractère est si connu. Né à Alexandrie, au déclin des arts et de l'empire, il est le poëte de la mythologie expirante; la foi chrétienne grandit et s'étend partout, mais Claudien ne la comprend point. D'ailleurs, un infaillible moyen d'arriver à la fortune s'offrait alors, c'était de chanter les croyances et les mœurs du passé : l'ami de Stilicon fut comblé d'honneurs et de richesses. La poésie de Claudien rendait à l'Olympe ses splendeurs évanouies; Rome, en l'écoutant, pouvait croire que ses dieux planaient encore sur les hommes. Quand on songe aux efforts inouïs de la société romaine pour empêcher le ciel païen de crouler autour d'elle, on s'étonne que les imaginations reconnaissantes n'aient pas offert l'empire au poëte qui sut le mieux prolonger

les illusions de la vie auprès du grand cercueil du polythéisme mort.

L'*Itinéraire* du Gaulois Rutilius revenant dans sa patrie nous montre les derniers reflets de la poésie romaine. On a comparé l'Itinéraire de cet ancien préfet de Rome au *Child-Harold* de lord Byron ; il y a, selon nous, dans ce rapprochement, plus de fantaisie que de vérité. Les deux poëtes voyagent à travers les ruines des croyances et des empires, et l'allure de leur narration est indépendante et capricieuse, voilà leur seul point de ressemblance ; c'est une ressemblance d'époque et de forme, et pas du tout de caractère, d'âme et de génie. Byron voit des croyances, des institutions, des mœurs qui se modifient ou qui tombent, mais il ne les défend point, il ne les regrette point ; bien au contraire, le vol destructeur des révolutions n'est pas assez rapide à son gré; il espère que le monde se couvrira d'autres ruines; Byron est l'homme de tout ce qui est nouveau, de tout ce que l'avenir peut promettre; Rutilius est l'homme du passé, l'homme de ce qu'on attaque, de ce qui meurt ; il invoque les divinités anciennes pendant qu'elles s'entassent dans le sépulcre, poursuit de son vers la doctrine nouvelle qui se propose de changer l'univers, lance des sarcasmes contre les disciples de l'Évangile qui s'enfoncent au désert pour y prier ou pour échapper aux violences du paganisme désespéré. Nous le répétons, on peut reconnaître jusqu'à un certain point une ressemblance d'époque et de forme entre l'Itinéraire du poëte gaulois du cinquième siècle et le voyage du poëte anglais du

dix-neuvième, mais là doit s'arrêter tout rapprochement.

Sur cette lointaine route où l'histoire romaine finit avec Ammien Marcellin, nous rencontrons Boèce, avec qui finit la philosophie, pour ne plus reparaître que bien longtemps après. La philosophie, dans ses adieux à un monde qui va être envahi par la nuit, console un illustre martyr de la probité politique; elle parle de la vertu et de la Providence au consul prisonnier, que Théodoric n'a pas su ou n'a pas voulu défendre, et mêle les doux rayons de l'espérance à la tristesse des verrous. Près de s'enfuir devant les âges barbares, elle remplit son plus bel office ici-bas, celui de ranimer et de soutenir une victime de l'injustice des hommes. Il manque au livre de Boèce, *de la Consolation de la philosophie*, une vue plus claire de la vie à venir et des destins qui attendent les bons et les méchants; il y manque une perfection morale que pouvait seule lui donner l'idée chrétienne : Boèce éprouve une sorte de trouble et de vague effroi en face de l'éternité, et refuse d'étendre son vol par delà ces limites humaines, où l'empire appartient à l'ordre, à l'équité, à l'harmonie. Mais, toute incomplète que puisse être l'inspiration du philosophe captif, elle est féconde en consolations pour l'homme de bien qui souffre, et, après l'Évangile et l'Imitation de Jésus Christ, la *Consolation de la philosophie* est le meilleur bréviaire des persécutés.

Quelles puissantes intelligences la Providence suscitait alors pour défendre et affermir l'Église portée

sur les flots d'un temps de malheur! Quels livres que les *Institutions divines* de Lactance et la *Trinité* de saint Hilaire, surnommé le Rhône de l'éloquence latine! Qu'il est beau de voir saint Ambroise, le grand évêque de Milan, ranimer l'Église occidentale, achever la ruine du paganisme tenace, imprimer aux événements et aux hommes une énergie chrétienne! On admire sa vivacité et sa vigueur, lorsqu'il veut faire entrer dans les âmes les préceptes évangéliques, lorsqu'il poursuit les riches qui croient avoir seuls le droit de posséder la terre!

Nous pourrions parler encore de saint Eucher de Lyon, de saint Sulpice Sévère, de Vincent de Lérins, de Salvien, de Sidoine, si nous ne craignions point de sortir de notre sujet; ce qui précède doit suffire pour faire entrevoir ce monde d'Occident, dont les longs ébranlements viennent retentir en Judée, et dont l'esprit nouveau nous est représenté par des solitaires de Jérusalem et de Bethléem, partis des bords du Tibre.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

Les lettres et la parole de saint Jérôme avaient travaillé la société de Rome; l'ardeur de son prosélytisme avait été féconde. Marcella fut la première Romaine qui entra dans la vie monastique ; cette pensée de Platon : *La philosophie est la méditation de la mort*, pensée que l'enseignement chrétien développait et agrandissait, frappa vivement l'imagination de Marcella; séparée du monde, elle porta jusqu'à la fin des vêtements qui ne lui faisaient point oublier le tombeau. Saint Jérôme lui écrivit plusieurs lettres et prononça souvent son nom avec de grandes louanges. Les monuments contemporains n'ont pas gardé le nom de toutes les dames romaines qui se firent servantes du Christ. La correspondance de saint Jérôme nous révèle les noms d'Albina, de Marcellina, de Félicité, de Blesilla, une des filles de Paula, de Léa, d'Asella ; ces veuves ou ces

vierges, enfermées dans les bornes étroites d'une cellule, jouissaient à l'avance de la vaste étendue du paradis, comme parle leur illustre maître. Plusieurs d'entre elles savaient le grec et l'hébreu, et toutes mettaient leurs délices dans la lecture des livres saints. Le cilice, le lit sur la terre nue, les privations, le chant ou la prière durant la moitié de la nuit, une vie d'humilité, de pauvreté et de souffrance, avaient remplacé les costumes soyeux, les couches molles, le luxe des festins, les bains, les spectacles d'une grande cité. Heureux de ces conquêtes faites par la *folie de la croix*, Jérôme disait que Rome était devenue une autre Jérusalem. Les railleries des païens bourdonnaient autour des retraites des nobles matrones; mais avaient-ils le droit de railler, eux dont les dieux ne se trouvaient plus à Rome que dans les greniers, avec les hiboux et les chouettes? Notre attention ne doit s'arrêter ici que sur les dames romaines entraînées aux lieux saints par l'amour des choses célestes. Il en est trois qui se détachent dans cette pieuse fuite en Judée : Paula, Eustochium, Mélanie.

On connaît l'illustre origine de Paula, fille des Gracques et des Scipions. Après la mort de son mari, elle n'eut plus d'autre ambition que celle de servir Jésus-Christ; elle enrichit les pauvres, secourut les malades et se chargea des funérailles de tous ceux qui mouraient dans l'indigence. C'est ainsi qu'elle préluda à son volontaire exil à Bethléem. La pieuse amitié qui liait Paula et Jérôme fut transformée par les méchants en liaison coupable; on prêtait les plus grossières pen-

sées de la terre à ces deux âmes chrétiennes qui n'étaient plus occupées que de la terreur des jugements divins. Dans sa lettre à Asella[1], Jérôme demandait s'il n'y avait pas à Rome d'autres femmes à aimer que cette Paula, pénitente et mortifiée, négligée dans ses vêtements, presque aveuglée par les larmes, passant les nuits à fléchir la miséricorde du Seigneur, et que le soleil trouva plus d'une fois en prière; cette Paula qui avait pour toute chanson les psaumes, pour tout entretien l'Évangile, pour tout plaisir la continence, pour toute nourriture le jeûne.

Bientôt Paula quitta Rome et ses enfants, prenant seulement avec elle sa fille Eustochium. La voilà qui, à bord d'un navire, cherche déjà des yeux l'horizon lointain de la Palestine. Elle avait parmi ses compagnons de voyage Épiphane, évêque de Salamine en Chypre, et Paulin, évêque d'Antioche. Saint Jérôme, qui nous a décrit l'itinéraire de la noble Romaine, marque tour à tour Méthone, les Cyclades, l'île de Chypre, Salamine, Antioche et la Phénicie. Paula voit Bérithe, Sidon, Ptolémaïs, Lydda, Ramla.

Le proconsul de Palestine, informé de sa prochaine arrivée, envoie des appariteurs pour préparer le prétoire; Paula préfère une humble habitation dans la ville où son Dieu est mort. Prosternée devant le bois sacré de la vraie croix, elle adore le Seigneur comme si elle l'y eût vu attaché; entrée dans le divin sépulcre, elle embrasse la pierre de la résurrection écartée par

[1] Lettre XXVIII.

l ange au grand jour de la victoire sur la mort, et colle ses lèvres sur la place où avait reposé le corps de Jésus, comme si elle eût étanché une soif brûlante dans une pure fontaine. Jérusalem s'émeut et se recueille à la vue des larmes et de la douleur de la sainte voyageuse. Paula visite le mont Sion, s'agenouille devant la colonne de la flagellation qui soutenait le portique d'une église et fait sa prière dans le cénacle. Elle se dirige au sommet de la montagne de l'Ascension, où jadis, chaque année, on brûlait en holocauste au Seigneur une vache rousse dont la cendre servait à purifier le peuple d'Israël. Arrivée à la crèche de Bethléem, Paula protesta à saint Jérôme qu'elle voyait de ses yeux l'enfant enveloppé de langes, les mages prosternés à ses pieds, l'étoile brillant sur l'étable, les pasteurs venant adorer, la nuit, l'agneau de Dieu dont la pure et blanche toison était couverte de la rosée du ciel. Tous les lieux de la Judée et de la Galilée consacrés par un mystère ou par un souvenir de l'Ancien et du Nouveau Testament reçoivent successivement les hommages religieux de la fille des Scipions. Non-seulement Eustochium, mais un grand nombre de vierges accompagnaient Paula dans ses courses chrétiennes. Elle se rendit aussi en Égypte, où l'attiraient la mémoire de l'enfance de Jésus et les mœurs séraphiques des anachorètes. Son dessein était d'achever ses jours à Bethléem et d'y fonder des communautés: elle occupa trois ans une petite demeure avec sa fille, en attendant qu'elle eût fait construire des monastères et des hôtelleries pour les pèlerins.

Saint Jérôme nous a peint la vie austère de Paula. Des cilices sur la terre nue formaient son lit; elle disait comme le Psalmiste : *Toutes les nuits j'arroserai mon lit de larmes, et je baignerai ma couche de mes pleurs*[1]. Jérôme lui reprochait quelquefois de trop pleurer les fautes légères, et l'engageait à conserver ses yeux pour lire l'Évangile : « Il faut, lui répondait Paula, il faut enlaidir un visage que je couvrais si souvent de rouge, de céruse et d'antimoine; tout ce long rire, il faut le racheter par des larmes continuelles. » Le vin, le poisson, le miel et les œufs avaient été bannis de sa nourriture; excepté les jours de fête, c'est à peine si elle se permettait un peu d'huile. On ne pouvait que dans le cas de grave maladie la déterminer à prendre des bains. Depuis le commencement de son veuvage jusqu'à sa mort, elle ne s'assit jamais à table avec un homme. Elle prenait de l'argent à intérêt pour être en état de ne refuser l'aumône à aucun pauvre, et souhaitait d'être ensevelie dans un suaire emprunté. Un monastère d'hommes et trois monastères de jeunes filles de toute condition et de diverses provinces, fondés par la mère d'Eustochium, retraçaient auprès de la crèche du divin Enfant une image des communautés de la Thébaïde. Jérôme dirigeait le monastère d'hommes, comme nous l'avons déjà dit; Paula dirigeait les communautés de jeunes filles, dont elle était en même temps la providence. Séparées pour le travail et la nourriture, les religieuses de Bethléem priaient et psalmodiaient en-

[1] Psaume VI

semble. Toutes devaient savoir les psaumes, qu'elles chantaient à diverses heures du jour et de la nuit. Elles n'allaient à l'église ou à la basilique que le dimanche; on les voyait alors sortir par bandes ayant chacune à leur tête une mère. Leur costume était uniforme; elles ne se servaient de linge que pour s'essuyer les mains. Cette colonie de vierges venues de loin se montre à Bethléem comme une charmante parure : c'est une corbeille de lis posée devant la crèche entre les mages et les pasteurs.

Paula et sa fille se chargeaient elles-mêmes des soins du monastère. Ces femmes, dirons-nous avec Jérôme, ces femmes qui auparavant regardaient comme un fardeau un vêtement de soie, comme un incendie la chaleur du soleil, défigurées maintenant sous des vêtements de couleur triste, préparent les lampes, attisent le feu, balayent les appartements, apprêtent les légumes, jettent des brassées d'herbe dans des chaudières bouillantes, dressent les tables, présentent les vases, servent les mets. L'obscurité de la vie que s'était choisie notre sainte Romaine, au lieu de la faire oublier des vivants, ajouta tout à coup à l'éclat de son nom. La Judée était alors la contrée de l'univers la plus visitée; les pèlerins entendaient parler de la haute vertu de Paula, de ses macérations perpétuelles, de son inépuisable charité. Elle était devenue, dit Jérôme, l'admiration des Romains comme des barbares.

La mort de Paula, arrivée vers l'an 404, fut aussi sainte que la seconde moitié de sa vie. Des versets du Psalmiste, conformes aux espérances du chrétien qui

s en va de la terre, ne quittèrent point ses lèvres jusqu'à son dernier souffle : *Que vos tabernacles sont aimables, Dieu des vertus!* répétait-elle; *mon âme soupire après la maison du Seigneur, et ses désirs la font tomber en défaillance... J'aime mieux être la dernière dans la maison de mon Dieu que de demeurer dans la tente du pécheur.* Elle formait avec un doigt le signe de la croix sur ses lèvres. Saint Jérôme, l'évêque de Jérusalem, d'autres pontifes et beaucoup de prêtres assistèrent à son départ de ce monde. Ils virent s'achever dans l'austérité monastique une vie commencée dans les palais au milieu de l'opulence et des plaisirs humains. Il n'y eut ni cris ni gémissements au bruit de la mort de Paula; mais aussitôt on entendit des chœurs nombreux chanter les psaumes en diverses langues, comme pour escorter avec de saintes harmonies son âme montant au ciel. Bethléem n'avait jamais vu des funérailles pareilles à celles qu'on fit à Paula; les pontifes, les prêtres, les lévites, les vierges et les moines de la contrée étaient là; les habitants des cités voisines étaient accourus; quatre évêques portèrent le cercueil sur leurs épaules. Déposé d'abord dans l'église de la Nativité, le corps de Paula fut ensuite descendu dans une grotte à côté de la crèche. Quinze ans plus tard, Eustochium devait avoir dans cette même grotte son tombeau à côté de celui de sa mère, et le vieux Jérôme, destiné à survivre à toutes les deux, devait y dormir aussi son sommeil.

Nous n'avons point montré Eustochium veillant au chevet de sa mère, rafraîchissant avec un éventail son

visage brûlé par la fièvre, lui frottant doucement les pieds, lui réchauffant l'estomac avec sa main. devançant les servantes dans tous les soins, courant du lit maternel à la crèche du Sauveur pour demander une prolongation de jours, ou la grâce de mourir en même temps. Lorsque la vierge ne vit plus devant elle qu'une froide dépouille, elle baisait les yeux de Paula, se collait à son visage, embrassait son corps et suppliait qu'on l'ensevelît avec sa mère. Séparation cruelle, surtout à mille lieues de la patrie! Pour nous peindre l'étroite union de la mère et de la fille, le panégyriste de Paula nous dit qu'Eustochium ne se coucha jamais, ne fit jamais un pas, ne prit jamais la moindre nourriture sans sa mère.

Saint Jérôme nous apprend qu'Eustochium demeura chargée de dettes après la mort de Paula; et que, pour les payer, *elle mettait sa confiance dans la miséricorde du Christ*. L'abondance des aumônes et l'entretien de tant de fondations avaient anéanti une fortune considérable. Obligée de pourvoir aux besoins des communautés fondées par sa mère, Eustochium paraît avoir éprouvé des difficultés et des soucis.

Cette noble femme, que Jérôme appelle tour à tour sa sœur, sa fille, sa souveraine, le premier joyau de l'Église, et pour laquelle son imagination divinisait la virginité, avait, comme sa mère, une rare vertu et une haute intelligence. La mère et la fille lisaient et parlaient l'hébreu, et pouvaient chanter ainsi les psaumes dans la langue même de David. Avec un maître tel que Jérôme, Eustochium, tout en cueillant les fleurs de la

virginité, Paula, tout en menant sa laborieuse vie de veuve [1], avaient approfondi la science des Écritures, et savaient par cœur les psaumes, les Évangiles, les écrits de tous les prophètes.

Il nous reste de la mère et de la fille une lettre intéressante et colorée qu'on dirait écrite par saint Jérôme lui-même; elles s'adressent à Marcella, leur première institutrice dans la vie monastique, lui reprochent de les laisser seules, exposées à la rapacité de l'épervier et de tous les oiseaux de proie, et lui demandent pourquoi elle ne vient pas les joindre en Judée. Paula et Eustochium lui peignent cette région montueuse qui offre tant de délices spirituelles, et vers laquelle Marie se dirigea, après avoir entendu les promesses de l'ange; elles parlent de Jérusalem, *vision de paix*, qui a produit tant de glorieux personnages: autant la Judée est au-dessus des autres provinces, autant cette ville est au-dessus de toute la Judée. Si Marcella disait que Jérusalem est devenue moins sainte et moins digne d'amour depuis que ses portes ont été brisées, depuis qu'elle a versé le sang d'un Dieu, depuis que le ministère des apôtres a transporté aux nations l'*antique familiarité de Dieu avec la Judée*, nos deux Romaines répondaient que le Sauveur aimait Jérusalem puisqu'il a pleuré sa ruine, que les habitants étaient les coupables et non point la terre, et qu'après tout, même à considérer l'état présent de Jérusalem, le sépulcre du Seigneur surpasse en sainteté et en gloire

[1] Saint Jérôme, lettre XXVIII.

les chérubins, le propitiatoire, l'arcne du Testament, la manne, la verge d'Aaron et l'autel d'or. Si la Judée est une terre maudite parce qu'elle a bu le sang du Christ, pourquoi appelle-t-on lieux de bénédiction les lieux où Pierre et Paul, les chefs de l'armée chrétienne, ont répandu leur sang pour le Sauveur? « Quoi! s'écrient les deux amies de Marcella, nous vénérons partout les tombeaux des martyrs, nous nous mettons sur les yeux leur cendre sacrée, nous la portons à nos lèvres autant que cela peut se faire, et il y a des gens qui pensent qu'il faut négliger le tombeau dans lequel a été enfermé le Seigneur! Si on ne nous croit pas nous-mêmes, qu'on en croie du moins le démon et ses anges; toutes les fois qu'on les chasse des corps des possédés en présence de ce tombeau, pareils à des criminels cités devant le tribunal du Christ, ils tremblent, rugissent, et s'affligent d'avoir crucifié celui qu'ils redoutent. »

Paula et Eustochium ne veulent pas entreprendre de compter les évêques, les martyrs, les doctes hommes qui sont venus à Jérusalem depuis l'ascension du Sauveur; ces hommes auraient cru ne pas avoir reçu la haute main des vertus, comme on dit, s'ils n'avaient adoré le Christ au lieu même où l'Évangile rayonna d'abord sur la croix. Jadis un orateur illustre reprochait à un personnage d'avoir étudié les lettres grecques, non point à Athènes, mais à Lilybée, et les lettres romaines, non point à Rome, mais en Sicile; on peut en dire autant de ceux qui négligent Jérusalem, car Jérusalem est l'Athènes de la foi et du savoir chré-

tien. Nos deux Romaines nous montrent le chœur le plus brillant des moines et des vierges des Gaules accourant aux lieux saints, le Breton, *séparé de notre globe*, quittant son soleil occidental pour chercher un lieu qui ne lui est connu que par les Écritures; les Arméniens, les Perses, les peuples de l'Inde et de l'Éthiopie, ceux d'Égypte, du Pont, de la Cappadoce, de la Célésyrie, de la Mésopotamie et de tout l'Orient, venant chanter, dans leurs langues diverses, les louanges du Seigneur à Jérusalem. Les différences de costume n'attirent pas les regards; chacun peut marcher comme il lui plaît, sans éveiller la moindre parole; l'humilité et la charité règnent parmi tous ces étrangers religieux. Comment parler de l'étable où le Créateur des cieux consentit à enfermer sa gloire, lieu *plus saint que la roche Tarpéienne* tant de fois frappée de la foudre? Tout est simple et champêtre à Bethléem, le bourg du Christ, est-il dit dans la lettre que nous avons sous les yeux. « Il y règne un silence qui n'est interrompu que par le chant des psaumes; vers quelque point qu'on se tourne, on entend le laboureur, qui, menant sa charrue, chante alléluia; le moissonneur, baigné de sueur, se distrait par le chant des psaumes, et le vigneron, taillant sa vigne avec son fer recourbé, répète quelque hymne de David. Voilà quels sont les airs de la province, voilà quelles sont, comme on dit, les chansons amoureuses; c'est là le sifflement des bergers, ce sont là les armes des laboureurs. »

Paula et Eustochium terminent leurs lettres en demandant s'il se lèvera jamais, ce jour où elles pourront

pleurer au sépulcre du Christ avec Marcella, monter avec elle au mont des Olives, voir ressusciter Lazare enveloppé du suaire, contempler les eaux du Jourdain purifiées par le baptême du Sauveur, prier au tombeau de David, visiter le champ du berger, entendre le prophète Amos sonner encore de la trompette pastorale sur le haut de son rocher de Thecua... « Après cela, disent-elles, quand nous serons revenues dans notre grotte, nous chanterons toujours, nous pleurerons souvent, nous prierons sans cesse, et, blessées du trait du Sauveur, nous répéterons ensemble : *J'ai trouvé celui que mon âme cherchait, je le tiendrai et ne le quitterai point*[1]. »

Marcella ne put se rendre à cet appel religieux parti de Bethléem, et c'est à Rome que s'achevèrent ses jours voués à l'austérité chrétienne.

La lettre de Paula et d'Eustochium, dont nous avons donné l'esprit et la fleur, est un précieux monument pour l'histoire des lieux saints; elle nous retrace l'état et les mœurs religieuses de Jérusalem et de Bethléem, et nous exprime l'opinion la plus universelle des peuples chrétiens de cette époque. Elle forme la contrepartie des lettres de saint Grégoire de Nysse et de saint Jérôme, qui, se dérobant à l'entraînement général, invitaient les fidèles à chercher Dieu dans l'accomplissement des bonnes œuvres plutôt que dans la Judée.

La fureur des pélagiens troubla, en 414, la douce

[1] Cant. III.

solitude de Bethléem; il y eut des vierges et des moines égorgés, et c'est difficilement qu'Eustochium et Jérôme purent sauver leurs jours. Les hérétiques, qui voulaient venger leurs défaites religieuses, pillèrent et brûlèrent les monastères de Bethléem, que les barbares eux-mêmes avaient épargnés. Les querelles de religion commençaient ainsi à emprunter au cœur humain tout ce qu'il a de plus violent. Il n'y a pas d'atrocités qu'on ne rencontre dans l'histoire des schismes d'Orient. Ce fut probablement à Jérusalem que la vierge et le saint vieillard cherchèrent un refuge. Une lettre du pape Innocent vint les consoler; ils purent revenir dans leur asile de Bethléem, où Eustochium mourut en 419; elle y avait passé trente-quatre ans : Eustochium précédait d'une année dans la tombe l'illustre solitaire, qui l'aimait d'une céleste amitié, et sa mort hâta peut-être la fin de Jérôme, resté seul sur la colline du berceau divin comme un vieux tronc dépouillé de son dernier et de son plus cher rameau. Paula, Eustochium, Jérôme, sont trois noms qui, unis dans la vie et puis dans les cieux, ne sauraient plus se séparer dans la mémoire humaine.

Une autre noble dame de Rome, petite-fille du consul Marcellin, Mélanie, amie de Paula, avait embrassé la pauvreté de Jésus-Christ, et passa vingt-sept ans à Jérusalem. Elle était devenue la fable de Rome, parce que, veuve à vingt-deux ans, elle avait méprisé les richesses et les joies de la vie pour arborer la croix du Seigneur comme un étendard de piété[1]; pendant que

[1] Saint Jérôme, lettre XXVIII

les heureux du siècle savouraient les vins mêlés de miel, elle aimait mieux boire de l'eau[1]; elle s'était attachée aux biens futurs pendant que d'autres s'acharnaient à posséder et à dévorer les biens d'ici-bas. Si Mélanie était allée chercher les parfums et les voluptés de Baïa, les Romains l'auraient entourée de respects et d'hommages[2].

Avant de se rendre à Jérusalem, Mélanie, en 368, chercha au pays d'Égypte les traces du divin Enfant, et visita les anachorètes du désert de Nitrie. Elle vendit à Alexandrie des meubles apportés de Rome, afin de secourir les amis de Dieu dans le besoin. Durant trois jours, dit Paulin, elle nourrit en Egypte cinq mille solitaires cachés pour échapper aux coups des ariens. Après dix ans de séjour en Égypte, Mélanie prit le chemin de la Palestine avec des évêques, des prêtres, des moines, que les hérétiques persécutaient, et dont elle était la providence. Emprisonnée par ordre du gouverneur de la Palestine, elle le fit trembler en lui déclarant son nom et son origine. « Il faut, disait-elle, se servir de l'éclat de son rang ou de sa renommée comme d'un chien vigilant ou d'un oiseau de proie qu'on lâche sur un ennemi. » Après le retour en Egypte de tous ces confesseurs de la foi, elle fonda à Jérusalem un monastère où cinquante religieuses trouvèrent place. Rufin d'Aquilée, connu par ses querelles avec saint Jérôme, passait alors ses jours avec

[1] Saint Jérôme, lettre XXVIII.
[2] *Ibid.*

Mélanie. Paulin l'appelle le compagnon de son chemin et de sa vie spirituelle.

Ses longues années passées dans la ville sainte furent consacrées aux pauvres, aux malades et aux pèlerins. Saint Jérôme disait que Mélanie était une *véritable noblesse chrétienne*, et plus d'une fois dans ses lettres il prononça son nom avec une vénération profonde.

Saint Paulin admirait la force d'en haut dans cette colombe du Seigneur. Mélanie avait pour délices l'oraison, pour banquet la parole de Dieu, pour habit une étoffe grossière, pour lit un cilice étendu à terre. Sa charité était prodigieuse; ses panégyristes parlaient de la robe d'immortalité qu'elle s'était ainsi tissée pour son âme, et de l'incorruptible couronne qu'elle s'était faite avec son or et ses largesses. Elle rendit la santé à Évagre, diacre de Constantinople, à condition qu'il embrasserait la vie monastique; le diacre guéri s'en alla au désert de Nitrie avec la robe de solitaire, dont Mélanie elle-même voulut le revêtir. En 385, voyageant en Égypte pour des intérêts religieux, elle arrive à Nitrie auprès du solitaire Pambon, qu'elle avait déjà vu à son premier passage; elle s'arrête à la cellule du saint vieillard au moment où il achevait une corbeille : « Recevez cette corbeille, lui dit Pambon, afin que vous vous souveniez de moi; je n'ai rien autre à vous laisser. » Peu de temps après, le vieillard mourut; Mélanie l'ensevelit, et quitta le désert en emportant la corbeille.

A l'âge de soixante ans, Mélanie, ayant appris que

sa famille avait des projets de vie religieuse, partit de Jérusalem et s'en alla à Rome pour raffermir des desseins dont elle redoutait la fragilité. Sa famille était venue à sa rencontre dans la voie Appienne. Des chars étincelants, de riches costumes, escortaient Mélanie, vêtue d'une tunique d'estamine, et n'ayant voulu accepter qu'une humble monture. Elle visita à Nola saint Paulin, à qui elle remit un morceau du bois de la vraie croix de la part de Jean de Jérusalem. Elle tira de Rome sa petite-fille Mélanie, Pinien son mari, fils de Sévère, qui fut préfet d'Afrique et d'Italie, et Albine, mère de la jeune Mélanie : on eût dit que la sainte femme pressentait l'approche d'Alaric, qui, la même année, saccagea la ville éternelle. En revenant de Rome à Jérusalem, elle apprit à Hippone, auprès de saint Augustin, la mort de Publicola, le seul fils qui lui fût resté, et se montra forte sous la main de Dieu. Son passage de ce monde à l'autre suivit de très-près son retour dans la ville sainte (411 ou 412).

La jeune Mélanie, son mari et sa mère, vendent leurs domaines, affranchissent huit mille esclaves, tant à Rome qu'en Afrique, et vont chercher dans les lieux saints la paix et les choses du ciel (417). L'épouse de Pinien continuait à Jérusalem la pieuse vie de son aïeule; elle travaillait de ses mains, passait les nuits en prières dans le saint tombeau et distribuait aux pauvres le prix de ses derniers biens vendus à Rome. Saint Jérôme, écrivant à saint Augustin, le saluait de la part de la jeune Mélanie, de Pinien et d'Albine. Le

grand évêque d'Hippone leur adressa deux livres contre Pélage.

Au retour d'un voyage en Égypte, où probablement l'exemple des solitaires de Nitrie avait redoublé son amour de la pénitence, Mélanie s'enferma dans une cellule du mont des Olives, et se sépara tout à fait de la ville de Jérusalem et des bruits humains. A peine voulut-elle se permettre de recevoir son mari et sa mère une fois tous les cinq jours. Elle vécut ainsi quatorze ans; elle ne sortit de sa cellule que pour rendre les derniers devoirs à sa mère Albine (432).

Enfermée de nouveau dans les ténèbres d'une autre cellule, elle en sortit pour fonder un monastère de femmes, où elle ne consentit à demeurer qu'en qualité de servante. Veuve en 435, elle fit le voyage de Constantinople pour convertir Volusien, son oncle; rentrée dans les lieux saints, elle y reçut en 438 l'impératrice Eudoxie (Athénaïs), qui ne trouva point à Jérusalem le repos qu'elle était venue y chercher. La fille d'Albine mourut en 439, au milieu des larmes et des prières du peuple et des solitaires.

Ainsi de nobles dames, telles que Paula, Eustochium, les deux Mélanie, Albine, firent bénir en Judée ce nom romain, qui, longtemps, n'y avait excité que la haine ou l'effroi. Durant plusieurs siècles, Jérusalem n'avait reçu de Rome que la menace, l'oppression, la ruine; maintenant tout ce qui venait des bords du Tibre était doux et bon comme le génie chrétien.

Les souvenirs du cinquième siècle nous remettent à l'esprit l'histoire de sainte Pélagie, une des plus char-

mantes légendes que le pèlerin puisse recueillir autour des grottes et des rochers de Jérusalem. Pélagie était une jeune, belle et célèbre comédienne d'Antioche; on l'avait surnommée Marguerite, parce qu'elle était la perle du pays. Elle menait une vie déréglée et ne sortait jamais sans être escortée d'une troupe de jeunes gens. Un jour, un saint prélat, Nonus, évêque de Balbek, discourant des choses religieuses à la porte de l'église de Saint-Julien, à Antioche, entouré du patriarche de cette ville et de huit évêques arrivés aux bords de l'Oronte pour un concile, vit passer la jeune Pélagie avec le bruyant éclat de sa marche accoutumée. Nonus, qui, d'ordinaire, détournait la vue de tout objet profane, arrêta longtemps ses regards sur la belle et jeune femme, dont la parure était éblouissante de pierreries; puis il éclata en sanglots en songeant à Pélagie, qui faisait plus de choses pour plaire aux hommes qu'il n'en faisait lui-même pour plaire à Dieu. La nuit suivante, le prélat vit en songe une colombe noire et souillée qui voltigeait autour de lui à l'autel; il avait beau la chasser, elle revenait sans cesse, et ne disparut qu'au moment où le diacre dit aux catéchumènes de se retirer. Après la messe, saint Nonus avait trouvé la même colombe sur le seuil de sa porte; il avait fini par la prendre et l'avait plongée dans un bassin plein d'eau; la colombe en était sortie toute blanche et s'était envolée vers les cieux. Tel avait été le prophétique rêve du saint évêque.

Le lendemain, Nonus prêcha au milieu d'une immense multitude attirée par la renommée de l'orateur;

la curiosité entraîna Pélagie dans la foule; elle fut touchée et pleura. En sortant de l'église, elle écrivit à l'évêque de Balbek, invoquant le Dieu qui n'avait pas craint de converser sur la terre avec les pécheurs et les publicains; elle réclamait la faveur d'un pieux entretien et le baptême. Nonus, redoutant quelque piége, refusa la conférence que lui demandait cette nouvelle Madeleine; il répondit à Pélagie qu'elle pourrait lui parler, mais en présence de tous les évêques. Celle-ci courut se jeter aux pieds du saint prélat dans l'église de Saint-Julien. Les principaux articles de la foi lui furent enseignés, et l'eau de la régénération coula sur le front de la jeune pécheresse. Le démon, dit la légende, eut grande colère de cette mémorable conversion; il remplit de cris et de hurlements la demeure du prélat. « N'était-ce pas assez, lui disait l'esprit de l'abîme avec une voix lamentable, d'avoir baptisé et converti trente mille Sarrasins et toute la ville d'Héliopolis (Balbek)? Non content de toutes ces conquêtes que tu as faites à ton Dieu à mes dépens, tu viens encore m'enlever cette courtisane, qui seule me dédommageait de toutes mes pertes! Maudit vieillard! puisses-tu mourir bientôt! »

Huit jours après, Pélagie, qui avait distribué tous ses biens aux pauvres et affranchi tous ses esclaves, portant un dur cilice et vêtue d'un petit manteau d'homme, partit secrètement d'Antioche, s'en alla à Jérusalem et s'enferma dans une grotte du mont des Olives, sous le nom de *Pélage*. Le jeune solitaire ne vivait que de racines et ne conversait qu'avec Dieu; on

le citait comme l'ange de la montagne des Oliviers; on admirait sa pénitence, sa sainteté. Il y avait quatre ans que la perle d'Antioche s'était ensevelie vivante dans cette espèce de sépulcre, lorsqu'un diacre de l'église de Balbek, venu à Jérusalem en pèlerinage, demanda des nouvelles du solitaire Pélage. On le conduisit à la grotte pratiquée dans le roc et ne recevant le jour que par une ouverture presque toujours fermée; le diacre trouva l'anachorète; il avait vu à Antioche Pélagie dans sa beauté et dans toute sa gloire mondaine; les traces profondes des larmes et des macérations, jointes à l'idée qu'il parlait à un homme, l'empêchèrent de reconnaître la brillante courtisane des bords de l'Oronte. Le diacre lui dit qu'il venait de la part de l'évêque Nonus; le jeune solitaire se contenta de lui dire que Nonus était un saint, et qu'il se recommandait à ses prières; puis il ferma sa petite fenêtre, et le diacre, dit la légende, l'entendit commencer tierce.

Laissons parler le Père Croiset : « Après avoir visité les saints lieux et plusieurs monastères où il n'entendait parler que de la sainteté du solitaire Pélage, le diacre voulut aller le revoir avant de s'en retourner en Syrie; étant arrivé à sa cellule, il fit du bruit pour se faire entendre, et, voyant qu'il ne paraissait point, il revint le lendemain, et, n'entendant point bouger, il regarda par la petite fenêtre qui était entr'ouverte, et il fut bien surpris de voir qu'il était mort. Il courut avertir les solitaires voisins, qui vinrent aussitôt lui rendre les derniers devoirs. Ayant enfoncé la porte, on mit le saint corps dehors pour l'embaumer; mais on

fut admirablement surpris quand on reconnut que c'était une femme. Alors on s'écria de tous côtés : Soyez éternellement béni, ô mon Dieu! d'avoir tant de trésors cachés sur la terre, non-seulement parmi les hommes, mais encore parmi le sexe le plus faible et le plus délicat. — Le bruit de cette merveille s'étant répandu, il vint de Jérusalem et des monastères de filles qui étaient dans la plaine de Jéricho et le long du Jourdain un nombre prodigieux de saintes vierges, qui, toutes, le flambeau à la main et chantant des hymnes, assistèrent à ses obsèques. Elles se firent avec beaucoup de solennité, et depuis ce temps le nom de Pélagie fut célèbre dans toute l'Église. Cette mort, si précieuse aux yeux de Dieu, arriva au mois d'octobre, vers l'an de Notre-Seigneur 468. Son corps, plusieurs siècles après sa mort, fut transporté en France et déposé dans l'abbaye de Jouarre, en Brie, dans le diocèse de Meaux, où l'on célèbre sa translation le douzième de juin[1]. »

Nous avons vu sur le mont des Olives la grotte de Pélagie. Quatorze siècles ont passé depuis que le peuple de Jérusalem et les solitaires des bords du Cédron parlaient de sa sainteté, et sa mémoire, que les traditions chrétiennes de Judée conservent encore, a pris possession de tous les royaumes de la catholicité. Ce nom de France, ce pays de Brie, qui arrive à la fin de cette histoire après les noms d'Antioche, de Jérusalem et du mont des Olives, ajoute pour nous au charme du récit.

[1] Année chrétienne.

fut admirablement surpris quand on reconnut que c'était une femme. Alors on s'écria de tous côtés : Soyez éternellement béni, ô mon Dieu! d'avoir tant de trésors cachés sur la terre, non-seulement parmi les hommes, mais encore parmi le sexe le plus faible et le plus délicat. — Le bruit de cette merveille s'étant répandu, il sortit de Jérusalem et des monastères de filles qui étaient dans la plaine de Jéricho et le long du Jourdain un nombre prodigieux de saintes vierges, qui, toutes, le flambeau à la main et chantant des hymnes, assistèrent à ses obsèques. Elles se firent avec beaucoup de solennité, et depuis ce temps le nom de Pélagie fut célèbre dans toute l'Église. Cette mort, si précieuse aux yeux de Dieu, arriva au mois d'octobre, vers l'an de Notre-Seigneur 408. Son corps, plusieurs siècles après sa mort, fut transporté en France et déposé dans l'abbaye de Jouarre, en Brie, dans le diocèse de Meaux, où l'on célèbre sa translation le deuxième de juin¹. »

Nous avons vu, sur le mont des Olives, la grotte de Pélagie. Quatorze siècles ont passé depuis que le peuple de Jérusalem et les solitaires des bords du Cédron parlaient de sa sainteté, et sa mémoire, que les traditions chrétiennes de Judée conservent encore, a pris possession de tous les royaumes de la catholicité. Ce nom de France, ce pays de Brie, qui arrive à la fin de cette histoire après les noms d'Antioche, de Jérusalem et du mont des Olives, ajoute pour nous un charme du récit.

¹ *Année chrétienne.*

CHAPITRE XXVII

Jean et Prayle de Jérusalem. — Juvénal, premier patriarche de Jérusalem. — Hésyque. Pallade. — Euthyme.

En revenant aux évêques de Jérusalem, qui bientôt porteront le titre de patriarche comme ceux d'Antioche et de Césarée, nous trouvons, vers la fin du quatrième siècle et au commencement du cinquième, sur le siége de saint Jacques et de saint Cyrille, un prélat soupçonné d'hérésie. L'évêque Jean montra trop peu d'éloignement pour les erreurs d'Origène ; à l'apparition de Pélage, il le soutint avec une amitié qui ressemblait à de la complicité. Saint Jérôme, sentinelle de la foi dans sa cellule de Bethléem, après trois ans de patience silencieuse, écrivit en forme de lettre [1] un traité qui éclata comme la foudre sur la tête de l'évêque de Jérusalem

Jean, que ses partisans déclaraient plus éloquent que

[1] Lettre XXXVIII à Pammachius.

Démosthènes, plus subtil que Chrysippe, plus sage que Platon, dédaignait de répondre à ceux qui le priaient de s'expliquer; ou bien, selon l'expression de saint Jérôme, quand la Palestine l'interrogeait, il répondait à l'Égypte. Il voyait des ennemis publics dans cette multitude de frères de Judée qui refusaient de communiquer avec lui; il oubliait que le fils de Dieu laissa dans la montagne quatre-vingt-dix-neuf brebis pour en chercher une qui était malade, qu'il endura pour elle les soufflets, les fouets, la croix; qu'il la porta jusqu'au ciel sur ses épaules triomphantes, et qu'il *souffrit les langueurs de cette pauvre pécheresse.* Lui, Jean, *très-heureux pape, dédaigneux prélat*, seul riche, seul sage, seul disert, il regarde de travers et avec un superbe mépris ses frères, rachetés comme lui du sang de son Seigneur. Épiphane, évêque de Salamine ou Constance en Chypre, appelé pape[1] par saint Jérôme, avait, dans une lettre, accusé Jean d'hérésie; inclinant devant lui une sainte vieillesse, il l'avait supplié de songer à son salut; Jean s'était tu. Un seul discours lui avait suffi pour approfondir tous les dogmes de l'Église. Où sont, dit Jérôme, les anciens docteurs qui pouvaient à peine développer une seule question dans plusieurs volumes? Où est saint Paul, qui admirait plutôt qu'il n'expliquait un mystère, et n'osait pas sonder la profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu? Où est Isaïe, qui nous annonce la Vierge, et qui, succombant sous le poids d'une seule question, s'écrie : *Qui donc*

[1] On donnait souvent alors le titre de *pape* à des évêques

racontera sa génération[1]? Il s'est rencontré de nos jours, poursuit Jérôme, un petit homme qui a expliqué en un seul tour de langue, et d'une manière plus claire que le soleil, tous les dogmes de l'Église!

Épiphane, parlant contre Origène, dans l'église du Saint-Sépulcre, avait reçu de Jean l'ordre de se taire. Un jour qu'il se rendait avec Jean, du lieu de la résurrection au Calvaire, les flots de la multitude l'accablaient; on lui présentait des enfants, on lui baisait les pieds, on touchait ses vêtements; Jean, furieux de jalousie, ne craignait pas de dire en face au saint vieillard, environné de la foule empressée, qu'il prenait plaisir à s'arrêter et qu'il s'arrêtait tout exprès. Saint Jérôme rappelle d'autres traits qui nous donneraient une pauvre idée de Jean de Jérusalem. L'illustre anachorète parcourt les erreurs d'Origène, qu'il suppose infester Jérusalem, et les démolit pièce à pièce. « Vous, Jérosolymites, dit-il, vous riez des anges eux-mêmes; vos mystères cependant sont dévoilés; vos dogmes, tissus de fables païennes, on les fait connaître aux chrétiens. Ce que vous admirez aujourd'hui, nous le méprisâmes jadis dans Platon; nous le méprisâmes parce que nous avons reçu la folie du Christ; nous avons reçu la folie du Christ, parce que la folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes. »

Jérôme accuse Jean de regorger de richesses, de faire son profit de la piété de tout l'univers. Celui-ci défendait à ses prêtres de Bethléem de baptiser les catéchumènes

[1] Isaïe, v. III, vers. 8

présentés par saint Jérôme et les compagnons de sa solitude; il interdisait l'entrée de l'église à ceux qui reconnaissaient comme légitime l'ordination du frère de saint Jérôme, Paulianus, faite par Épiphane, dans un monastère du territoire d'Éleuthéropolis. Les solitaires de Bethléem ne pouvaient plus voir que de loin la crèche du Seigneur; ils en étaient chassés, tandis qu'on y admettait les hérétiques. Jérôme reproche à Jean de refuser aux vivants une habitation, aux morts un sépulcre, de solliciter l'exil de ses frères, d'abandonner aux injures du temps les *cendres innocentes* et les ossements des saints.

Dans une autre lettre, adressée à Théophile[1], saint Jérôme se plaint que l'Apologie de Jean, publiée en 396, l'ait injurié : « Souvent mon nom y revient, dit-il, sans aucune de ces politesses dont les hommes ont coutume d'user les uns envers les autres : il me déchire, il me bafoue, comme si j'étais effacé du livre des vivants; ou bien comme si j'avais cherché à me faire connaître par ses réponses, comme si j'avais couru après de telles frivolités, moi qui, dès ma jeunesse, enfermé dans l'obscurité d'un monastère, me suis efforcé d'être plutôt que de paraître quelque chose. » Jean avait traité d'imposteur le frère de saint Jérôme, et blâmé celui-ci d'avoir traduit Origène en latin. Saint Jérôme désire que Jean revienne sincèrement à des pensées de concorde; volontiers alors il lui tendra les bras, lui et ses compagnons de Bethléem; s'ils ont quitté

[1] Lettre XXXIX.

leur patrie, c'est pour vivre en paix dans les champs et la solitude.

Nous avons parlé de la dévastation des monastères de Bethléem en 414; Jean fut soupçonné d'avoir lui-même dirigé secrètement la rage des hérétiques et reçut, à cette occasion, du pape Innocent Ier, des avertissements sévères. Il avait auprès de lui, à Jérusalem, Pélage, dont il avait fait son ami, et qu'il favorisait dans ses doctrines nouvelles. Paul Orose, prêtre d'Espagne, se trouvant alors à Bethléem auprès de saint Jérôme, avait été appelé à la ville sainte pour y assister à une conférence sur Pélage, et cette conférence semblait n'avoir pour but que la justification de l'hérésiarque breton. Un concile de quatorze évêques, tenu la même année (415) à Diospolis (Lydda), crut pouvoir absoudre Pélage, qui eut l'air de condamner ses erreurs sur la chute originelle et la grâce. Jérusalem n'était pas en ce moment la gardienne fidèle de la vérité catholique: son inspiration dans la personne de son évêque portait des atteintes à la foi; mais le génie et la sainteté d'Augustin veillaient sur les doctrines de l'Église[1]. Les deux conciles de Carthage condamnèrent Pélage, dont les astucieux discours avaient trompé le pape Zozime : la chrétienté tout entière adopta leurs décrets. Jean mourut en 417, après trente ou trente et un ans d'épiscopat, dont le seul événement glorieux fut la découverte des reliques de saint Etienne (415), au village de Gamaliel, à vingt milles de Jérusalem. Le pape Anastase,

[1] Voir notre *Histoire de saint Augustin*.

saint Jean Chrysostome, Théodoret, Basile de Séleucie ont loué Jean de Jérusalem; ces louanges sont de nature à atténuer les accusations de saint Jérôme, parfois enclin à la violence vis-à-vis d'un adversaire; mais le nom de Jean n'a pas été maintenu sur la liste des saints de l'Église catholique, ce qui prouverait au moins des doutes sur la pureté de sa foi. Le cardinal Noris l'appelle un évêque illustre par la sainteté de sa vie et l'excellence de sa doctrine; ses partisans ont prétendu qu'il défendit la personne de Pélage et non point ses erreurs. Pourtant, nous le répétons, les faits accumulés dans les deux lettres de saint Jérôme et la lettre du pape Innocent Ier ne recommandent point la mémoire de Jean de Jérusalem.

Prayle, doux comme la signification grecque de son nom, selon Théodoret, avait commencé par imiter, à l'égard de Pélage, la conduite de son prédécesseur Jean; mais, l'année même de son avénement à l'épiscopat de Jérusalem (417), dès qu'il fut convaincu de la mauvaise foi et des erreurs de Pélage, il le chassa des lieux saints. En 419, d'effroyables convulsions ébranlèrent le pays de Jérusalem et toute la Palestine ; des cités et des bourgades furent renversées. La terre s'entr'ouvrit à Jérusalem ; des tourbillons de flammes s'en échappèrent. Cet incendie, sorti de l'abîme, menaçait de tout dévorer ; le souffle divin, disent les vieux auteurs, poussa les torrents de feu du côté de la mer, qui seule put les éteindre. L'histoire ajoute que Jésus-Christ se manifesta alors dans une nuée sur le mont des Olives. Beaucoup de Juifs et de païens, saisis de crainte, de-

mandèrent le baptême, et la croix brilla sur les vêtements de ceux qui venaient de recevoir l'eau de la régénération. Prayle, l'évêque de Jérusalem, écrivit à ce sujet une lettre adressée à toutes les églises de la terre. Un historien ecclésiastique contemporain, Philostorge, rapporte ces tremblements de terre et ces prodiges ; saint Augustin parle de sept mille personnes baptisées à la suite des effrayantes merveilles qui rappelaient celles par lesquelles l'œuvre impie de Julien avait été condamnée.

On place la mort de Prayle en 421 ou 424. Il eut pour successeur Juvénal, qui, le premier, prit le titre de patriarche de Jérusalem. Juvénal fut un de ceux qui, au trop fameux concile d'Éphèse, en 449, suivirent le parti de Dioscore d'Alexandrie, pour la réhabilitation des doctrines d'Eutichès; le saint pape Léon voulut retrancher le prélat de Jérusalem de la communion catholique, ce qui donne à penser que Juvénal avait souscrit à l'excommunication prononcée dans le *brigandage d'Éphèse* contre le souverain pontife de Rome. Juvénal, ayant renoncé au parti de Dioscore, rentra dans le giron de l'Eglise, et obtint que le concile de Chalcédoine reconnût son patriarcat. Césarée avait reçu le titre de métropole de la Palestine ; on avait craint que Jérusalem, mère de toutes les Églises, trône apostolique, une fois mise au premier rang dans la hiérarchie ecclésiastique du pays, n'eût envie de monter à l'empire et d'effacer Rome même. Mais l'ambition qui porta Juvénal à élever le siége de Jérusalem à la dignité de patriarcat fut une ambition légitime : la mon-

tagne de Sion méritait cet honneur. Juvénal, pendant ses quarante ans d'épiscopat, ne cessa d'étendre l'influence de son Église aux dépens des Églises voisines; il ne se soumettait ni à Césarée ni à Antioche, et semblait dire que le siége où s'était assis le frère du Seigneur ne devait s'incliner devant aucune suprématie. Un faux évêque eutichéen, Théodose, usurpa sa place pendant quelque temps. Juvénal, que les annalistes ecclésiastiques[1] nous montrent comme un lion dans la paix, un cerf dans les combats, se vit contraint de s'éloigner; il revint en 453, époque où Théodose fut chassé de Jérusalem. Il mourut trois ans après. Anastase, son successeur, martyr, Élie, Salluste, occupent tour à tour le trône patriarcal de Jérusalem durant la dernière moitié du cinquième siècle.

Quelques saintes renommées du pays de Jérusalem doivent ici trouver place. Hésyque, né à Jérusalem, ordonné prêtre par l'évêque Jean, qui l'avait tiré du désert où il étudiait et priait, instruisait les fidèles de la ville sainte, et, diligente abeille dans le champ des Écritures, rapportait à son église le suc des fleurs bibliques Il écrivit en grec un commentaire sur le Lévitique divisé en sept livres; on le traduisit en latin. C'est un travail où parfois vous croiriez rencontrer la pénétration et le savoir de saint Jérôme. Il composa un commentaire sur Ézéchiel qui ne nous est pas parvenu, et n'eut pas le temps d'écrire un commentaire sur l'Exode, qu'il avait promis. Hésyque, principalement connu sous le

[1] Baronius.

titre de prêtre de Jérusalem, était aussi désigné sous le titre de garde des chartes (ou archives) de la sainte Résurrection. Ses contemporains l'appelaient le Théologien, le Maître de l'Église; plus d'un passage des vieux auteurs nous fait croire que le prêtre Hésyque eut un grand éclat de son vivant. Il mourut en 438.

Les environs de Jérusalem étaient une pépinière de saints. Pallade, né en Galatie, dont nous avons déjà prononcé le nom, vécut dans la dernière moitié du quatrième siècle et la première moitié du cinquième : il s'était condamné à la pénitence aux bords du Jourdain, mangeait des dattes et des herbes, et s'ouvrait dans les larmes le chemin du ciel. Il fut plus tard évêque d'Hélénopolis en Bithynie. Son *Histoire Lausiaque*, ainsi appelée du nom de Lausus, préfet ou chambellan sous Théodose le Jeune, à qui l'ouvrage avait été adressé, est un intéressant récit de la vie des anachorètes dont il fut le compagnon ou dont la sainteté lui avait été connue. Ce livre nous peint une société qui ne tenait plus au monde et qui s'efforçait de gagner l'éternité par le mépris le plus complet des choses du temps.

Euthyme, né à Mélitène, aujourd'hui *Malathia* [1], en 377, était venu à Jérusalem à l'âge de vingt-neuf ans; il s'enferma dans une cellule à la *laure* de Pharan, à six milles de la ville sainte, sur le chemin de Jéricho. On appelait *laure* un espace couvert de cellules séparées l'une de l'autre, mais à de faibles distances. La

[1] Voyez la description de Malathia, dans le premier volume du *Voyage de l'Asie Mineure*, de M. Baptistin Poujoulat, faisant suite à notre *Correspondance d'Orient*.

laure de Pharan avait été fondée par l'évêque Macaire, que nous avons vu présider à la construction de l'église du Saint-Sépulcre. Cette région montagneuse, à l'est de Jérusalem, terrains arides, avec ses rocs grisâtres, rouges ou calcinés, offrait de sévères images, de sombres inspirations aux solitaires qui l'habitaient. La laure de Pharan ne put suffire que pendant cinq ans à la piété d'Euthyme. En 410, il prit pour demeure une caverne du voisinage, à droite du chemin de Jéricho. L'anachorète de Mélitène, auquel se joignirent ensuite plusieurs disciples, éleva auprès de sa caverne une église et un monastère. Changeant une seconde fois d'asile, il forma au désert de Ziph une laure dont le patriarche Juvénal bénit l'église. Sa parole, et surtout ses exemples, multipliaient les chrétiens et les moines. Des Sarrasins, qu'il avait convertis, embrassèrent la vie monastique.

Saint Euthyme mourut sous le patriarcat d'Anastase (474), qui voulut aller lui-même l'ensevelir; il avait quatre-vingt-seize ans. Tous ces anachorètes vivaient de longs jours : il y avait bien plus de vieillards dans les cellules que dans les palais.

La contrée qui s'étendait entre Jérusalem, le Jourdain et la mer Morte, était couverte alors d'habitants silencieux, voués aux macérations et à la contemplation mystique, ne possédant rien eux-mêmes, pas même leur tunique grossière, pas même leur cellule; ils montraient bien que la terre n'était pas leur pays. A les voir pâles, muets, décharnés, vous les auriez pris pour des morts qui attendaient la sépulture. On distinguait

plusieurs genres de vie parmi les solitaires de Judée; les uns étaient réunis dans un monastère, d'autres menaient la vie cellulaire, d'autres enfin s'enfermaient dans des cavernes, des trous profonds, et disputaient aux animaux leurs tanières; quelques-uns, s'enfonçant dans le désert, n'avaient point d'asile fixe et vivaient de l'herbe des solitudes; avec leur longue barbe, leur épaisse chevelure négligée et poudreuse, leur corps demi-nu, sale et noir, leur ceinture de peau de chameau ou de mouton et leur humeur sauvage, ils étaient semblables à des bêtes; à l'approche des hommes, ils s'enfuyaient à pas rapides.

Les moines de chaque diocèse d'Orient étaient placés sous la vigilance d'un exarque. Le premier qui exerça cette fonction en Judée fut Passarion, coadjuteur de l'évêque de Jérusalem.

---

plusieurs genres de vie parmi les solitaires de Judée; les uns étaient réunis dans un monastère, d'autres menaient la vie cellulaire; d'autres enfin s'enfermaient dans des cavernes, des trous profonds, et disputaient aux animaux leurs tanières; quelques-uns, confinés dans le désert, n'avaient point d'asile fixe et vivaient de l'herbe des solitudes, avec leur longue barbe, leur épaisse chevelure négligée et poudreuse, leur corps demi-nu, sale et noir, leur ceinture de peau de chameau ou de mouton, et leur humeur sauvage, ils étaient semblables à des bêtes; à l'approche des hommes, ils s'enfuyaient à pas rapides.

Les moines de chaque diocèse d'Orient étaient placés sous la vigilance d'un exarque. Le premier qui exerça cette fonction en Judée fut Passarion, coadjuteur de l'évêque de Jérusalem.

CHAPITRE XXVIII

Le patriarche Hélie, saint Sabas, saint Théodose, saint Jean le Silencieux. — Le pèlerinage d'Antonin. — Prise de Jérusalem par les Perses. — Mahomet, le Coran. — Prise de Jérusalem par les musulmans. — Pèlerinage d'Arculphe, de Willibald. — Charlemagne. — Le moine Bernard. — Divers pèlerinages. — Lettres du patriarche Hélie.

(VIe, VIIe, VIIIe et IXe siècles.)

Le sixième siècle offre peu d'hommes et de faits à l'histoire de Jérusalem. Au milieu du chaos religieux de l'Église d'Orient troublée, corrompue par les doctrines d'Eutichès, nous trouvons Hélie de Jérusalem soutenant la foi catholique avec les patriarches d'Antioche et de Constantinople. Proscrit pour sa fidélité religieuse, il mourut en 518, la même année que l'empereur Anastase, persécuteur des orthodoxes, le premier souverain qu'un pape ait excommunié. Malgré quelques faiblesses à l'égard des décisions catholiques du concile de Chalcédoine, Hélie eut la gloire de soutenir les intérêts de la foi, lorsque autour de lui les

croyances chrétiennes flottaient dans la plus triste anarchie.

La vie monastique commençait à se ressentir de la confusion de l'Église d'Orient; elle perdait de son calme et de sa pureté. Sabas, né à Césarée en Cappadoce, ramena l'ordre et la sainteté dans les cellules. Disciple d'Euthyme, aux environs de Jérusalem, il étonnait tous les solitaires par sa gravité et sa vertu surhumaine; il avait trente ans, et Euthyme l'appelait le Jeune Vieillard. On le contraignit de recevoir le sacerdoce, dont la sublimité épouvantait sa conscience. Les monastères qu'il fonda en Judée retraçaient une image de la société des anges. Hélie l'envoya à Constantinople plaider auprès de l'empereur Anastase la cause de ceux qui demeuraient attachés au concile de Chalcédoine. A l'âge de quatre-vingt-treize ans, Sabas fit un nouveau voyage à Constantinople pour y remplir une mission de charité. L'empereur Justinien vint à sa rencontre, se jeta à ses pieds et voulut être béni par le saint envoyé. Le cénobite quitta la terre en 531. Nous avons vu, à quatre lieues de Jérusalem, dans un lugubre désert, un monastère portant le nom de Saint-Sabas[1], et dont les hôtes vivent d'olives salées, de figues et de pain noir.

Saint Sabas fut exarque des moines répandus autour de la ville sainte; il partageait ses fonctions avec saint Théodose, né comme lui en Cappadoce, et comme lui disciple de saint Euthyme. Théodose vécut trente

[1] *Correspondance d'Orient*, t. V.

ans sous la tunique d'anachorète et bâtit un monastère. Parmi les disciples les plus célèbres de saint Sabas, les annales ecclésiastiques ont mentionné Jean le *Silencieux*. On le pressait de se laisser conférer la prêtrise; conduit auprès du patriarche Hélie, il lui confia sous le secret qu'il avait été ordonné évêque, et que son *indignité* l'avait toujours détourné des faveurs de l'épiscopat. Jean le Silencieux vécut au pays de Jérusalem jusqu'à l'âge de cent quatre ans.

Pour trouver quelque chose d'intéressant dans notre sujet, il nous faut toucher aux dernières années du sixième siècle et suivre saint Antonin et ses deux compagnons sur le chemin de Jérusalem. Le récit du pèlerinage de ces trois Italiens[1] est un curieux monument historique, qui nous fait connaître l'état de la Palestine à cette époque. Partis de Plaisance, ils vont à Constantinople, s'arrêtent en Chypre, à Salamine ou Constance, jolie cité ornée de palmiers, et arrivent aux côtes de Syrie. Ils remarquent les femmes juives de Nazareth, qui passaient pour les plus belles de la Palestine; ces femmes doivent leur beauté à Marie, dit naïvement le pieux narrateur; elles étaient bienveillantes et charitables envers les chrétiens. Nos voyageurs appellent la Galilée un paradis, et la comparent à l'Égypte pour l'abondance des fruits et la richesse des moissons. Ils trouvent sur la montagne de la Transfiguration trois églises en mémoire des trois tentes de l'Évangile; à Scythopolis l'aversion des Juifs contre les chrétiens

[1] Petit in-4°, 1645, Angers.

frappe leur attention; dans leurs rapports de commerce, les Israélites ne voulaient pas recevoir l'argent de la main des chrétiens; ils exigeaient que les pièces de monnaie fussent mises dans l'eau avant de les prendre eux-mêmes. D'après notre itinéraire, à la première heure du lever du soleil, une rosée s'étendait de l'Hermon à Jérusalem au-dessus de l'église de Sainte-Marie; les médecins chrétiens de la ville sainte la recueillaient et s'en servaient pour préparer d'infaillibles remèdes à tous les maux. C'était la rosée dont parle le prophète et qui descendait sur la montagne de Sion.

La vallée du Jourdain était peuplée d'ermites. Aux mois de juillet et d'août, les bords de la mer Morte, dans le voisinage de l'embouchure du Jourdain, se couvraient de lépreux; après s'être toute la journée couchés sur la rive, ils se plongeaient le soir dans le lac Asphaltite, et *Dieu guérissait ceux qu'il voulait guérir*, selon l'expression du pèlerin. Ségor était encore debout; sept monastères d'hommes et huit monastères de femmes se montraient aux environs. Une croix de bois, plantée dans l'eau, marquait l'endroit du Jourdain où le Sauveur avait reçu le baptême. La veille de l'Epiphanie, on y accourait tous les ans : le célébrant entrait dans le fleuve, le bénissait, et soudain, dit le narrateur, le Jourdain rebroussait à grand bruit et les flots demeuraient immobiles. Des fidèles d'Alexandrie arrivaient à la solennité avec des vases renfermant des baumes et des aromates qu'ils remplissaient de l'eau du fleuve sacré; on répandait de cette eau sur les navires, à chaque nouveau voyage en mer qu'on en-

treprenait ; les chrétiens ne quittaient point le Jourdain sans avoir plongé dans l'eau sainte, revêtus du suaire qui devait les suivre au sépulcre. Après la cérémonie, les flots du Jourdain reprenaient leur cours vers la mer Morte.

Les singularités trouvent place à côté des merveilles dans l'Itinéraire d'Antonin et de son compagnon. Non loin de Jéricho, dont les murs avaient été renversés par un tremblement de terre, peut-être par la secousse qui eut lieu du temps de Prayle, évêque de Jérusalem, on voyait une caverne où sept vierges vivaient dans la prière; ces vierges, amenées là dès leur plus tendre enfance, avaient chacune leur cellule séparée au fond de la caverne; lorsqu'une d'elles mourait, sa cellule lui servait de tombeau; on creusait alors une autre cellule pour une autre vierge qui arrivait. Il y avait toujours sept vierges dans la caverne. On y possédait le linge qu'on croyait avoir enveloppé la tête de Jésus mort. Les pèlerins d'Italie pénétrèrent avec effroi dans la funèbre grotte pour y prier, et n'aperçurent rien de vivant. L'imagination ascétique n'a rien inventé de plus étrange et de plus saisissant que la vie de ces sept vierges dans une caverne, se renouvelant toujours à un nombre égal, tandis qu'autour d'elles les cellules se multiplient en devenant des sépulcres.

Il y avait aux rives du Jourdain des serpents dont la chair servait à faire la thériaque. En allant de Jéricho à Béthanie, on trouvait une cité appelée *Baolide*, qui n'existe plus. Béthanie avait de grands monastères. Un village du nom de Gethsémani occupait la place où

nous ne rencontrons aujourd'hui que le térébinthe et l'olivier.

L'Itinéraire d'Antonin nous apprend que le saint tombeau resplendissait de riches ornements et de pierres précieuses On embrassait et on touchait le bois de noyer qui portait l'inscription : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. On conservait dans l'église de Saint-Jacques, sur le mont Sion , une pierre qui, remuée et soulevée , retentissait à l'oreille comme le bruit d'une grande foule. A Rama, sur le chemin de Jérusalem à Bethléem, on trouvait, dans une église, une eau délicieuse à boire qui ne diminuait jamais ; cette source, d'après la tradition, avait jadis jailli pour désaltérer la Mère de Dieu. Les moines étaient nombreux à Bethléem. L'Itinéraire parle du sépulcre que se creusa, dit-il, le prêtre Jérôme, *habile à parler et surpassant tous les docteurs dans l'interprétation de l'Écriture*. Le tombeau actuel de saint Jérôme, dans le voisinage de la crèche du Sauveur, est-il le même que ce tombeau dont parle ici l'Itinéraire d'Antonin ? c'est ce que nous n'osons point décider. On montrait les sépulcres de David et de Salomon à un demi-mille de Bethléem; mais nous savons que ces deux rois furent ensevelis dans la ville de Jérusalem, sur le mont Sion. Nos pèlerins trouvèrent à Bethléem une *église de Saint-David*, dont il ne reste aujourd'hui aucune trace. En allant de Jérusalem à Gelboé, ils portèrent leurs trois pierres au tumulus de Goliath, selon l'usage religieux du pays.

Nous ne suivrons point les pieux Italiens à la riche cité de Gaza, dont les habitants étaient bons et hospi-

taliers, au mont Oreb et au mont Sinaï, à la mer Rouge, qui, aux heures du flux, laissait voir, disait-on, les débris de l'armée de Pharaon changés en marbre, au désert de Paul, à la ville d'Alexandrie, amie des pèlerins. Avant de reprendre le chemin de leur patrie, ils visitèrent la haute Syrie et la Mésopotamie, et leur intrépidité de voyageur fut aussi admirable que leur piété de pèlerin. Cet Itinéraire méritait une analyse étendue; le souvenir des trois pèlerins d'Italie ferme pour nous le sixième siècle.

Pendant le septième siècle, nous rencontrons à peine quelques pèlerins sur la route du divin tombeau; les désastres de la Palestine empêchaient les saints voyages. Le remords pouvait seul de temps en temps braver les calamités de la guerre; c'est ainsi que, vers le milieu du septième siècle, un prêtre, du diocèse d'Amiens, qui fut depuis saint Wilphlage[1], s'étant marié, excita la réprobation du peuple, et, saisi par le repentir, alla chercher son pardon au pied du Calvaire. A son retour, se jugeant encore indigne du saint ministère, il ensevelit ses jours dans les profondeurs d'une forêt. La guerre de Khosrou ou Khosroës II contre l'empire romain, commencée pour venger la mort de Maurice son bienfaiteur, était devenue une immense dévastation. En 615, Schaharbarz, gendre du monarque persan, marchant à la tête d'une armée considérable, s'empara de Jérusalem, livra à la mort des milliers de moines, de vierges et de prêtres, brûla les églises et même la ba-

[1] *Recueil des Bollandistes*, t. II.

silique élevée par Constantin, emporta les vases sacrés et les ornements, dont plusieurs avaient appartenu au temple de Salomon, et que Bélisaire, vainqueur de l'Afrique, avait rendus à la ville sainte. Il emmena les solitaires en captivité. Les Juifs de la Palestine furent assez riches pour racheter quatre-vingt-dix mille prisonniers chrétiens qu'ils avaient d'avance destinés à la mort. Zacharie, patriarche de Jérusalem, partagea l'exil de son troupeau. Le bois de la vraie croix fit partie du butin de Schaharbarz; il fut déposé dans la ville de Kandsag ou Tauriz. Les proscrits de Jérusalem demeurèrent treize ans au pouvoir des Persans; pendant ce temps, Mcdeste gouvernait l'Église en l'absence de Zacharie; les pieuses libéralités de saint Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, l'aidaient à réparer les maux que la guerre avait faits.

L'empereur Héraclius, après plusieurs années de combats victorieux, conclut une glorieuse paix avec Siroës, le fils et le successeur de Khosrou; la population captive, le patriarche et le bois sacré de la Rédemption lui furent rendus. En 629, il acheva les fêtes de son triomphe par une cérémonie religieuse à Jérusalem; au milieu de la multitude accourue à la solennité, l'empereur chargea ses épaules de la croix et la porta au Calvaire. L'Exaltation de la croix, le 14 septembre, est un souvenir de ce grand jour. Les vieux auteurs nous disent que le bois sacré était resté dans son étui avec les sceaux non rompus, les Perses n'y avaient point touché; le patriarche Zacharie ouvrit l'étui avec sa clef pour la cérémonie. Héraclius chassa les Juifs de

Jérusalem et remit aux catholiques le sanctuaire que les Perses avaient donné aux nestoriens. Modeste avait relevé la basilique du Saint-Sépulcre, grâce aux secours d'Héraclius.

Le temps approche où Jérusalem chrétienne rencontrera ses plus redoutables et ses plus constants ennemis. En frappant Jérusalem, cette haute image de la foi de Jésus, l'islamisme attaquera les plus belles, les plus salutaires et les plus fécondes idées que Dieu ait placées au cœur de l'homme.

En 609, un homme de la Mecque, marchand de chameaux, Mahomet, fils d'Abdallah et d'Amina, de la noble tribu des Koreischites, âgé de quarante ans, annonce à ses proches et à ses amis que l'ange Gabriel, le visitant dans une apparition nocturne, l'a salué du nom d'Apôtre de Dieu. Il y avait déjà longtemps que, chaque année, au mois de ramadam, il avait coutume de méditer et de prier dans une caverne du mont Hara, auprès de la Mecque; il rêvait à l'espoir de fonder une nationalité au milieu des tribus d'Arabie séparées entre elles par des haines profondes, et de ranger à l'unité religieuse ces tribus partagées entre les doctrines de Zoroastre et celles du sabéisme, se subdivisant en sectes nombreuses. Lorsque Mahomet se donna pour prophète, on ne le crut point; on lui demanda des miracles comme en avaient fait Moïse et Jésus-Christ; ses compatriotes étaient prêts à proclamer sa mission surnaturelle, si, à sa parole, le sable du désert se changeait en jardins embaumés, si son pouvoir les transportait en un clin d'œil, eux et leurs marchandises, aux foires de Syrie.

L'imposteur dédaignait les miracles comme un moyen trop peu efficace pour appuyer l'autorité d'un envoyé de Dieu; il se borna à tirer de son imagination un conte merveilleux, son rapide voyage nocturne de la Mecque à Jérusalem, monté sur une bête blanche, plus petite qu'une mule, plus grande qu'un âne, et son ascension jusqu'au septième ciel; en franchissant les hautes demeures, il avait salué à mesure les patriarches, les prophètes et les anges; par delà les dernières limites, Dieu lui ayant touché l'épaule, un frisson glacé était entré dans son cœur. Puis il était redescendu à Jérusalem sur sa blanche monture, et avait repris le chemin de la Mecque. En moins d'une heure, le prophète avait traversé tous ces espaces infinis. Chassé de la Mecque par sa propre tribu (622), il fit une entrée triomphale à Médine, assis sur un chameau, avec un parasol de palmier déployé en guise de tabernacle, et un turban déroulé qui flottait en manière de drapeau. L'énergie, la dignité et le charme de ses paroles, les prodiges qu'il racontait au nom du ciel, les peintures de son imagination, les richesses qu'il promettait en ce monde et le paradis voluptueux qn'il promettait dans l'autre, multiplièrent en peu d'années le nombre de ses disciples; monté à la puissance, Mahomet garda la simplicité du marchand de chameaux; maître de l'Hedjaz, de l'Yémen, de toute la péninsule arabique, on le voyait raccommoder sa chaussure, son manteau de laine, traire les brebis, allumer son feu; les dattes et l'eau pure étaient sa nourriture ordinaire; le luxe de ses repas n'allait point au delà du lait et du miel; mais

il avouait qu'il aimait beaucoup les femmes et les parfums.

Les traditions arabes[1] nous ont laissé un fort curieux portrait du prophète de la Mecque : il avait le teint coloré, presque blanc; la tête grosse et développée, les sourcils bien tracés et fins, l'œil grand, vif et noir, les cils saillants, la main potelée et bien faite, le pied bien dessiné, la démarche facile et aisée comme celle d'un homme qui descend une pente légère, l'allure imposante et ferme. S'il regardait à ses côtés, il se tournait gravement et de tout le mouvement de son corps. Ses cheveux n'étaient ni plats, ni crépus, ni serrés; ils tombaient en boucles jusqu'au bas de l'oreille. Sa taille n'était ni courte ni élevée. Il portait entre les deux épaules le sceau des prophètes : une marque grosse à peu près comme un œuf de pigeon. Il ne riait jamais qu'au degré du sourire. Il avait sous la lèvre inférieure un léger pinceau de barbe blanche qui paraissait à peine. Du reste, ajoute Anak, fils de Malek, le prophète n'eut pas plus de vingt poils ou cheveux blancs. Mahomet mangeait à terre, se promenait dans les marchés, visitait les pauvres. Il s'asseyait en s'accroupissant, les genoux relevés devant lui et les mains posées devant les jambes. Pour dormir il se faisait un oreiller de sa main qu'il tenait avec les doigts étendus. Quand il mangeait, il ne s'appuyait jamais sur le coude.

Voici comment Mahomet parlait de lui-même : « Dieu

[1] Lettre xxx de M. Perron, dans le *Voyage de l'Asie Mineure*, de M. Baptistin Poujoulat.

a créé tous les hommes, et m'a fait le meilleur des hommes; il a partagé les hommes en nations et m'a placé dans la meilleure des nations; il a partagé chaque nation en tribus et m'a placé dans la meilleure des tribus; il a divisé les tribus en familles et m'a fait naître dans la meilleure des familles; oui, ma famille est meilleure que les vôtres, et mes aïeux sont meilleurs que vos aïeux. Je suis le chef et le modèle des hommes et je n'en tire pas vanité; je suis le plus éloquent des Arabes; c'est moi qui frapperai le premier à la porte du paradis, car c'est moi le premier dont le tombeau s'ouvrira au grand jour. Abraham m'a demandé à Dieu, Jésus m'a annoncé au monde; et ma mère, quand elle m'a enfanté, a vu une grande lumière de l'Orient à l'Occident. »

Tel est l'homme dont l'enthousiasme fanatique entreprit de changer l'Asie et l'univers, en excitant tous les sentiments violents; il mit le feu aux passions pour accomplir ses vastes desseins. La guerre était, pour les tribus d'Arabie, un jeu, un instinct, un ardent besoin: il fallait des luttes aux brûlantes énergies du désert : Mahomet leur donna le monde à conquérir. Il n'eût pas été compris en parlant de charité et de miséricorde; le signe de sa doctrine fut l'épée, qu'il appelait la clef du ciel et de l'enfer. Missionnaire barbare, il ne s'emparait point des âmes, mais des corps; bourreau des consciences, on devait s'incliner devant ses révélations fabuleuses, ou choisir entre la mort et la servitude. Ses disciples ne songeaient jamais aux périls; il leur avait dit qu'une goutte de sang pour sa cause, qu'il appelait

celle de Dieu, une nuit passée sous les armes, valaient mieux que deux mois de jeûne et de prière; il leur avait annoncé qu'au jour du jugement les blessures qu'ils auraient reçues rayonneraient d'un céleste éclat, exhaleraient des parfums, et que des ailes d'anges remplaceraient les membres perdus dans les batailles. Quand Mahomet mourut empoisonné à Médine, en 632, il avait pu faire un pèlerinage à la Mecque, à la tête de cent quatorze mille prosélytes. On s'est trop étonné, selon nous, de la rapidité de l'établissement du mahométisme; la prédication du dogme de l'unité de Dieu, emprunté aux doctrines judaïques et chrétiennes, arriva au milieu du chaos des croyances d'Arabie comme la lumière dans la nuit; le ralliement des belliqueuses tribus de l'Hedjaz et de l'Yémen autour d'un même intérêt politique, sous un drapeau à qui l'empire de l'univers était promis, avait tout à coup constitué une force terrible; et, enfin, les royaumes d'Orient, affaiblis, divisés, livrés à la corruption et aux langueurs, étaient une proie facile pour des armées s'avançant comme un seul homme, intrépides, sobres, accoutumées à tout braver, embrasées du feu du fanatisme, courant à la victoire ou au paradis, et imposant leur foi à coups d'épée.

Nous n'avons point encore prononcé le nom du Coran, que Mahomet feignit de recevoir du ciel, sourate par sourate, durant un espace de vingt-trois ans. Dans ce recueil de préceptes de morale et de religion, écrit avec toute la richesse, tout le charme et l'éclat de la langue arabe, il n'y a guère de neuf pour un chrétien

que les bizarres et souvent ridicules inventions de Mahomet. On rencontre aujourd'hui des penseurs qui se sont pris de passion pour l'islamisme; ils nous diraient volontiers que le livre sacré des musulmans peut suffire à la gloire et au bonheur du genre humain. Définissons donc en deux mots l'œuvre de Mahomet.

Le Coran, imitation plus ou moins confuse de nos saintes Écritures, offre, dans son caractère général, quelque chose de local, de mesquin, de puéril; il n'est pas comme l'Évangile, qui embrasse les intérêts universels de l'humanité et peut recevoir une application magnifique chez tous les peuples et dans tous les temps. L'unité de Dieu domine dans le Coran, mais le spiritualisme en est absent; le Coran ne fait rien pour l'homme, il le laisse comme il le prend et ne l'invite point à s'élever à la recherche de la vérité; il frappe d'immobilité la pensée, il en fait une esclave à la manière des esclaves d'Orient. L'Évangile, au contraire, nous dit : *Cherchez et vous trouverez;* il nous invite à étudier, à méditer, à travailler pour rendre les sociétés plus parfaites, pour rendre l'homme plus digne de Dieu, qui l'a créé. Le Coran, quand il cesse de pousser au glaive, ne laisse plus rien à faire ici-bas, et nous montre au delà de la tombe un paradis pour les sens ; il matérialise ainsi l'homme dans le temps et dans l'éternité. L'Evangile fait de la vie un laborieux voyage vers un avenir meilleur; dans sa compréhension profonde de notre noble nature, tourmentée du besoin d'aimer et du besoin de comprendre, il promet aux amis de Dieu la double réalisation de

tous leurs rêves d'amour et de science. Il y a dans l'homme le côté animal et le côté divin : le Coran va au-devant de la bête, l'Évangile au-devant du Dieu!

Voilà pourquoi nous avons toujours regardé l'islamisme comme une grossière et tyrannique loi, s'opposant au développement de l'esprit humain et à la perfection des sociétés. De nos jours, des publicistes, voulant prouver que le Coran n'empêche point le progrès intellectuel et social, ont cité en témoignage la civilisation arabe et les monuments musulmans encore debout à Cordoue, à Grenade, à Séville.

Établissons d'abord un fait, c'est la supériorité de la race arabe sur la race des Osmanlis : l'Arabe est plus vif, plus intelligent que le Turc ; il a plus de curiosité, plus de mouvement dans l'esprit, plus d'imagination ; il est plus capable d'imiter et d'emprunter.

Ainsi donc, malgré le despotisme du Coran, l'intelligence arabe devait marcher et prendre son élan; c'est ce qu'elle a fait. Elle a paru avec éclat dans la carrière des sciences et de la littérature; elle a cultivé la médecine, les mathématiques, l'astronomie, la poésie et les arts; d'un seul bond elle a atteint un certain progrès, une splendeur véritable, et puis tout à coup elle s'est arrêtée.

La civilisation arabe a rapidement pris place parmi les civilisations historiques, pour retomber ensuite dans la barbarie primitive du désert. Le génie oriental, dans les siècles de l'islamisme, a passé comme un brillant météore, suivi de ténèbres profondes. Une telle destinée serait un mystère si le Coran n'était pas là pour

nous l'expliquer. Le Coran isole les nations musulmanes au milieu de la grande famille humaine; il ne leur permet aucun échange dans l'ordre intellectuel et moral, et leur interdit tout ce qu'il n'a pas lui-même établi ou prévu. Il y a dans la science et les arts beaucoup de choses auxquelles il faut renoncer, sous peine de transgresser la loi de Mahomet. Le livre du prophète arabe met la violence à la place de la liberté de l'esprit; il fait de la civilisation musulmane une sorte de cage étroite où le génie expire faute d'air et d'horizon.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

Les sectateurs de la religion nouvelle s'étaient élancés vers les riches contrées de Syrie. La bataille de l'Yermouk avait brisé les forces impériales dans ce pays. En 636, Abou-Obeidah, Amrou et Serdjyl, généraux du calife Omar, qui avait succédé à Abou-Beker, beau-père de Mahomet, se présentèrent devant Jérusalem (El-Kouds, la Sainteté), dont la possession tentait beaucoup la piété belliqueuse des moslems. Ils invitèrent les habitants à reconnaître qu'il n'y avait qu'un Dieu et que Mahomet était son prophète ; à cette condition, ils ne verseraient point le sang et respecteraient leurs enfants et leurs biens ; « en cas de refus, leur disaient-ils, payez le tribut et soumettez-vous aussitôt; sinon nous lâcherons contre vous des soldats qui aiment mieux la mort que vous n'aimez la vie et la chair de porc, et nous ne partirons d'ici qu'après avoir fait périr ceux qui vous dé-

fendent, et rendu vos enfants esclaves. » L'espoir d'être secourus par Héraclius soutint le courage des habitants de la ville sainte; leur résistance dura quatre mois. Sophronius, successeur du patriarche Modeste, fut l'âme de cette héroïque résistance. Lorsque le désespoir eut amené les assiégés à la pensée d'une capitulation, Sophronius annonça que la ville ne serait livrée qu'au calife; le caractère d'Omar était doux et compatissant; sa présence pouvait épargner des désastres à Jérusalem. La déclaration de Sophronius fut le sujet d'une conférence dans la mosquée de Médine. Le calife se rendit à Jérusalem dans le plus humble appareil : il était monté sur un chameau rouge, chargé de deux sacs de provisions, d'un sac de cuir pour contenir l'eau à boire et d'un grand plat de bois. « Allah! achbar! s'écria-t-il à l'aspect de Jérusalem, que Dieu nous donne une conquête facile! » Il s'assit par terre sous une tente de cuir qu'il avait apportée.

Le traité de capitulation respecta la vie des habitants, mais non point leur liberté. Il fut défendu aux chrétiens de porter des armes, de mettre des selles sur leurs chevaux, de placer des croix sur leurs églises, de carillonner, de prendre des serviteurs ayant appartenu aux musulmans, et d'employer la langue arabe; cette dernière interdiction ne subsista pas longtemps, car toutes les communions chrétiennes d'Orient finirent par traduire en arabe leurs livres saints. On imposa aux vaincus un costume de teinte brune et une ceinture de cuir. Ainsi périssait l'œuvre de Constantin; l'oppression musulmane remplaçait la protection impériale. La ser-

vitude commençait pour Jérusalem et les chrétiens d'Orient; cette servitude a duré jusqu'à présent, si on excepte les quatre-vingt-dix ans de domination latine, fondée par les armes des croisés. Les auteurs ecclésiastiques disent que la violente atteinte portée à la liberté des chrétiens de la ville sainte ne s'accomplit qu'après la mort d'Omar. Quelques historiens assurent que le calife ne voulut point faire sa prière dans l'église du Saint-Sépulcre, de peur que les Croyants, pour honorer ce souvenir, ne changeassent la basilique en mosquée. Il se contenta de faire déblayer l'emplacement du temple de Salomon, et d'y marquer l'espace où devait s'élever une mosquée que le voyageur retrouve encore[1], et qui fit mourir de douleur le patriarche Sophronius.

Les traditions arabes qui nous ont laissé le portrait du fondateur de l'islamisme nous peignent aussi les quatre grands continuateurs de Mahomet. Elles nous apprennent qu'Omar était vigoureux et d'une haute taille, qu'il avait le teint bronzé, les yeux louches, rouges et ardents, le devant et les côtés de la tête chauves, la barbe et les moustaches légères; une touffe de cheveux couvrait ses tempes; il allait souvent dans les rues et sur les places publiques, revêtu d'un manteau qui avait plusieurs morceaux recousus sur le dos; il portait alors un bâton ou un fouet pour châtier ceux qu'il trouvait en faute. Les musulmans ont vanté l'immensité des connaissances d'Omar; ils disent qu'il pos-

[1] *Correspondance d'Orient*, t. V.

sédait à lui seul les neuf dixièmes de la science humaine.

Dans les premières années du huitième siècle (705), la relation du pèlerinage d'Arculphe, évêque des Gaules, relation rédigée par Adamnanus, abbé du monastère d'Hii, en Écosse[1], nous parle de l'état de Jérusalem et des lieux saints. La ville sacrée avait quatre-vingt-quatre tours et six portes; il s'y tenait tous les ans, au 15 septembre, une foire où accouraient les populations des contrées voisines, et qui laissait de vastes ordures accumulées par les chameaux, les chevaux et les bœufs; une grande pluie, au dire des pèlerins, ne manquait jamais de balayer ces amas d'immondices, et les eaux s'écoulaient vers les vallées de Josaphat et tombaient dans le torrent de Cédron. Saint Arculphe ne vit qu'une construction grossière et vile dans la mosquée d'Omar, assez étendue pour contenir trois mille hommes. L'église du Saint-Sépulcre, qui n'était dejà plus la même qu'au temps de Constantin, avait une forme ronde, un grand dôme, huit portes, trois autels, l'un au midi, l'autre au nord, le troisième à l'occident; douze grandes colonnes la soutenaient.

Au milieu de la rotonde s'élevait le saint tombeau; c'était un monument où six hommes pouvaient prier debout; il s'en fallait d'un pied et demi pour que l'homme de la plus haute taille touchât le plafond du sanctuaire sépulcral. L'entrée du divin tombeau faisait face à l'orient; un beau marbre le recouvrait à l'exté-

[1] *Acta Bened., pars secunda.*

rieur; à son sommet brillait une grande croix d'or. La même sépulture, taillée dans le roc où le Sauveur avait passé ses trois jours, se trouvait au côté septentrional du monument; elle avait sept pieds de longueur, on avait voulu y reconnaître une double tombe; Arculphe, après l'avoir attentivement considérée, ne put y voir qu'un seul lit funèbre, dont il prit la mesure de la tête aux pieds. Douze lampes veillaient nuit et jour dans le monument; quatre étaient suspendues dans le réduit du divin sépulcre; ce réduit avait trois fois la longueur du lit. Nous avons reproduit ces précieux détails, donnés par les pèlerins du huitième siècle, parce qu'ils sont conformes à la disposition actuelle du saint monument après mille ans de révolution et de guerres. Les grandes traditions des lieux saints sont une merveille de fidélité historique.

Une croix d'argent sur la roche du Calvaire occupait la place même où l'instrument de la Rédemption avait été planté. Arculphe vit la lance, le suaire, l'éponge de la Passion, la coupe qui servit à la cène; cette coupe était en argent, avait deux anses, et *sa mesure était celle d'un setier de France*. Sur la cime du mont des Olives, une église sans toit enfermait l'espace où le pied du Sauveur s'était posé pour la dernière fois avant de remonter au ciel; l'église avait huit fenêtres vitrées, laissant voir chacune une lampe allumée; et, quand la nuit arrivait, ces huit lampes inondaient de lumière le mont sacré. Il y avait, comme à l'époque de saint Antonin, une grande croix à l'endroit du Jourdain où Jésus reçut le baptême; de plus, un pont de pierre

unissait les deux rives; un sanctuaire marquait le lieu où avaient été posés les vêtements du Christ pendant que Jean le baptisait. Un monastère et une église de Saint-Jean s'élevaient dans le voisinage. Nous avons soigneusement recueilli tous ces détails de l'antiquité chrétienne de la terre sainte, parce qu'ils sont peu connus.

Les relations des pèlerins sont pour nous les histoires de cette époque. Celle de Willibald ou Guillebaut, évêque saxon, fut rédigée par une religieuse de sa famille, *faible femme, qui, privée de sagesse et n'étant pas douée du génie des grands hommes, mais d'une volonté soudaine, voulut cueillir quelques fleurs et quelques fruits dans un champ fécond*[1].

Willibald, suivi de douze compagnons, quitta les régions septentrionales en 736. Le récit de son pieux voyage ne nous apprend rien d'important. Une corde, destinée à aider les fidèles qui renouvelaient leur baptême dans le Jourdain, avait remplacé le pont dont nous parle Arculphe. Quinze lampes, au lieu de douze, veillaient dans le divin tombeau. L'évêque saxon emporta dans son pays une calebasse pleine de baume. On peut conclure des narrations des pèlerinages d'Arculphe et de Willibald que la domination musulmane n'était pas trop dure pour les lieux saints.

Les Ommiades, califes de Syrie, n'étaient plus. La famille d'Abbas, oncle de Mahomet, avait saisi l'empire. Haroun al Rechyd (le Juste), le grand calife de

[1] *Acta Bened., pars secunda.*

la dynastie abbasside, brillante renommée dont les contes arabes se sont emparés, comme si l'histoire orientale eût été trop étroite pour la contenir; Haroun, guerrier et poëte, fut tolérant et doux envers les chrétiens. Le maître magnifique de l'Asie se tourna vers le puissant génie qui tenait l'Europe dans sa main. Il voulait gagner l'amitié de Charlemagne pour aller au-devant des pensées chrétiennes que Constantinople aurait pu appeler à son secours, et qui déjà commençaient à s'émouvoir au seul nom de Jérusalem, esclave des musulmans. Avant l'ambassade du calife (807), des députés du patriarche de la ville sainte étaient venus implorer l'assistance de l'empereur des Francs; il avait répandu sur les saints lieux de pieuses largesses de la même main qui tirait l'Occident de l'anarchie et de la nuit. Les clefs du Saint-Sépulcre, présentées au grand empereur au nom du calife de Bagdad, proclamaient le droit de la chrétienté sur la ville des prophètes et du Sauveur. La France, dans la personne de Charlemagne, prenait ainsi possession de Jérusalem où plus tard devaient l'appeler sa foi et son génie.

Quarante-six ans après la mort de l'empereur d'Occident, un Français, le moine Bernard, retrouvait la bibliothèque et l'hospice des pèlerins, fondés dans la ville sainte par ce grand homme; cette bibliothèque et un hospice touchaient à l'église de Sainte-Marie. Lorsqu'un chrétien arrivait d'Europe, on venait le recevoir avec la croix à la porte du couvent, et puis on le conduisait dans une chambre. La nourriture était frugale et les repas peu fréquents. L'hôtellerie, composée

de douze pièces, avait des champs, des vignes, un jardin, dans la vallée de Siloé. Près de là blanchissaient les tombes sous lesquelles reposaient les pieux étrangers morts à Jérusalem. Un marché se tenait devant la demeure des pèlerins; le droit de s'établir dans ce marché coûtait par an deux écus d'or, qu'on payait au monastère latin. Les commerçants des côtes d'Italie et surtout les Amalfitains y trafiquaient. Le moine Bernard vit le saint tombeau orné de neuf colonnes, dont Arculphe n'avait point parlé. A l'époque de son passage, déjà se pratiquait la cérémonie du feu sacré le samedi saint. Bernard rencontra à Nazareth un solitaire bourguignon nommé Pierre; il ne nous dit point comment ce Bourguignon fut amené à embrasser la vie d'anachorète dans le pays où le fils de Marie avait passé sa jeunesse. Le seigneur Frotmond de Bretagne et ses frères, coupables du meurtre d'un oncle et d'un jeune frère, s'en allaient à la même époque expier leur crime sur le chemin de Jérusalem[1], car on imposait alors le pèlerinage comme une pénitence; deux voyages en terre sainte, accompagnés de mille et mille tortures, peuvent à peine suffire pour réconcilier avec le ciel les meurtriers bretons. Les fatigues et les périls du saint voyage furent aussi imposés à Censius, préfet de Rome, coupable d'avoir chargé de fers le successeur de Pierre. On allait à Jérusalem pour échapper aux tribulations de la vie. Hélène, noble dame de Suède, faussement accusée d'avoir fait mourir son gendre, n'est point

[1] *Acta Bened.*, *pars secunda*

effrayée de la vaste étendue des terres et des mers, et porte au Calvaire ses chagrins et ses immortelles espérances. Revenue dans sa patrie, elle expia par la mort le courage d'avoir bâti un sanctuaire chrétien sur les débris d'un temple consacré aux croyances païennes du Nord[1].

Une lettre d'un important intérêt historique traverse comme un rayon l'épaisse obscurité de ces temps. En 881, Hélie, patriarche de Jérusalem, expose la situation de l'Église de Jérusalem à Charles le Jeune, *à tous les princes très-magnifiques, très-pieux et très-glorieux de l'illustre race du grand empereur Charles, aux rois de tous les pays des Gaules, aux comtes, aux très-saints archevêques, métropolitains, évêques, abbés, prêtres, diacres, sous-diacres et ministres de la sainte Église, aux saintes sœurs, à tous les adorateurs de Jésus-Christ, aux femmes illustres, aux princes, aux ducs, à tous les catholiques et orthodoxes de tout l'univers chrétien*[2]. Cette lettre, portée en Occident par deux moines, nous fait entendre la voix de Jérusalem chrétienne et pauvre, implorant la pitié de l'Europe, rappelant les devoirs de la fraternité religieuse, et commençant ces plaintes solennelles qui doivent un jour armer des millions d'hommes pour sa délivrance. Le gouverneur de la ville sainte s'était fait chrétien; les fidèles avaient obtenu la restitution des sanctuaires enlevés et le droit de rebâtir les sanctuaires détruits. N'ayant

[1] Bollandistes, t. VII.

[2] *Bibliothèque des croisades*, de M. Michaud, part. I, p. 443 et 444.

pas d'argent, ils avaient emprunté aux musulmans en leur livrant en gage leurs oliviers, leurs vignes et leurs vases sacrés; les ressources leur manquaient pour retirer ces garanties; ils en étaient arrivés à manquer d'huile pour les lampes des autels, à voir les pauvres et les moines menacés de mourir de faim. Les supplications du patriarche ne furent sans doute point vaines; Hélie avertissait qu'on pouvait remettre en toute sûreté les offrandes à ses deux messagers : « On peut, disait le patriarche, confier sans crainte tout ce qu'on voudra à ceux à qui le Sauveur n'a pas craint de confier ses sacrements et son tombeau. »

CHAPITRE XXIX

Pèlerinages et situation de la terre sainte dans le dixième et le onzième siècle, jusqu'à Pierre l'Ermite.

La religion répandait sur les mœurs une touchante poésie dans ces vieux temps, où le désir d'aller prier à Jérusalem saisissait tout à coup un homme qui, souvent, n'était jamais sorti de son lieu natal; il recevait de son pasteur, à la messe paroissiale, le bourdon, la panetière et la bénédiction; une lettre de son évêque ou de son prince le recommandait à toutes les autorités religieuses, à tous les fidèles qu'il pouvait rencontrer sur son chemin; ses proches et ses amis l'accompagnaient à une certaine distance, l'embrassaient en pleurant, lui redisaient leurs pieux souhaits de bon voyage, et demandaient à Dieu de faire marcher devant lui ses anges; puis on se séparait, et les amis continuaient à suivre des yeux le pèlerin jusqu'à ce que l'es-

pace ou la montagne l'eût dérobé à leurs tristes regards. L'évêque et le prêtre, le chapelain, l'abbé et le prieur, lui accordaient en route une fraternelle hospitalité. Il était affranchi des péages, et tout homme portant les armes n'aurait pas pu sans félonie refuser son secours au pauvre pèlerin menacé. Lorsqu'il s'embarquait pour se rendre aux côtes de Syrie, on réduisait le prix de son passage; à Marseille, il trouvait mieux encore : les navires de cette cité, toujours hospitalière et catholique, le portaient gratuitement en terre sainte. Après avoir visité Jérusalem et tous les lieux révérés, le pèlerin s'embarquait souvent sur un bâtiment de Gênes, de Pise ou d'Amalfi, se dirigeait vers Rome, et regagnait par les Alpes la ville ou le hameau d'où il était parti. Plus d'une fois, on allait à sa rencontre en procession, on le conduisait à l'église au bruit des chants sacrés; la palme cueillie dans la vallée de Jéricho était déposée sur l'autel de la paroisse. Quelle fête que ce retour! avec quel respect on s'approchait de celui qui avait touché de sa main le saint tombeau et le Calvaire, qui était entré dans l'étable de Bethléem et s'était baigné dans les saintes eaux du Jourdain! Que de questions on lui adressait! Avec quelle curiosité pieuse on lui redemandait les mêmes détails sur des lieux si chers à la foi! En le voyant, en l'écoutant, en le touchant, les fidèles croyaient respirer l'air de la Judée, entendre les bruits bibliques du mont Sion et du mont des Olives, et embrasser le sol foulé par Jésus-Christ!

Il y avait tout un avenir nouveau dans ces voyages

d'hommes simples qui franchissaient une distance de mille lieues; ces déplacements inspirés par la foi, et dont on ne pouvait comprendre alors que le sens apparent, cachaient des révolutions profondes qui devaient se développer dans les âges suivants et se poursuivre dans les temps futurs; ces premiers hommes allant à Jérusalem avec le bourdon et la panetière nous représentent les premiers mouvements de l'Europe vers l'Asie, l'instinct naissant des populations du nord vers les riches contrées du soleil, le commencement de cet élan providentiel destiné à rapprocher les nations et à pousser lentement l'humanité tout entière dans les voies d'une civilisation uniforme sous la bannière de l'Évangile.

Rien de plus curieux que la manière dont les sages de l'époque expliquaient les nombreux pèlerinages en Orient : « C'était, disaient-ils, pour aller au-devant de l'Antechrist que les nations s'ouvraient un passage vers ces régions lointaines. » Un chroniqueur contemporain[1], en rapportant cette explication, ne prétend pas cependant, ajoute-t-il, que les fidèles ne doivent point recevoir du souverain Juge la récompense de ce pieux pèlerinage. L'approche de l'an 1000, où Satan devait être déchaîné, d'après une interprétation des Écritures, avait rempli de terreur les contemporains. On croyait à une fin prochaine des temps; les phénomènes et les calamités ne manquaient pas pour appuyer l'annonce prophétique du dernier jour. La terre avait perdu tout

[1] Glaber, liv. IV.

son charme pour des imaginations préoccupées du suprême jugement ; on convertissait toutes ses richesses en bonnes œuvres; mais aucune voie de salut ne paraissait plus sûre que le chemin de Jérusalem. Quel spectacle que celui de ces populations s'arrachant à leurs habitudes, à leur patrie, à leurs intérêts, pour s'en aller attendre en Palestine le dernier avénement du Fils de l'homme ! Ne croirait-on pas que les trompettes du ciel ont sonné, et que ces troupes de pèlerins sont de pâles phalanges de la tombe accourant au tribunal divin? La conversion du roi de Hongrie, qui prit le nom d'Étienne, facilita cette ardeur des pèlerinages dans les dernières années du dixième siècle; Étienne offrait une route par ses États avec protection et sécurité.

La situation de Jérusalem était de nature à émouvoir la piété de l'Europe; les victoires de Nicéphore Phocas en Syrie, à la suite de la chute des Abbassides, n'avaient amené aux saints lieux que des misères nouvelles : le patriarche de la ville sainte avait été brûlé vif parce qu'on l'avait accusé d'avoir favorisé de ses vœux les armes des Grecs. La mort de Zimiscès interrompit d'utiles triomphes contre l'islamisme. Jérusalem ne trouvait pas trop lourd le joug des fatimites, lorsque le troisième calife de cette dynastie, Hakem (Biamz-Allah), le despote extravagant, persécuta les adorateurs de Jésus-Christ. En 986, un pèlerin illustre, Gerbert, archevêque de Ravennes, faisait parler, dans une lettre éloquente, l'Église de Jérusalem : elle s'adressait à l'*Église universelle, commandant aux scep-*

tres des rois[1], et sollicitait des secours pour les saints lieux ravagés. « Toute renversée que je sois maintenant, disait Jérusalem, l'univers me doit beaucoup ; j'ai possédé les oracles des prophètes et des patriarches; les apôtres, ces lumières du monde, sont sortis de mon sein. L'univers retrouve ici la foi du Christ ; son Rédempteur est venu de moi ; quoique sa divinité soit partout, cependant, par son humanité, il est né, a souffert, a été enseveli dans ces lieux, et c'est d'ici qu'il s'est élevé au ciel. Parce que le prophète a dit : *Son sépulcre sera glorieux*, le démon a tenté de lui ravir sa gloire en faisant ravager les lieux saints par les infidèles. Soldats du Christ, faites des efforts, levez l'étendard, combattez, » etc. C'est un appel aux armes au nom du Christ. Gerbert, qui fut ensuite pape sous le nom de Sylvestre II, est donc le premier prédicateur des croisades. Les Génois, les Pisans, le roi d'Arles, Boson, entendirent sa voix, ils menacèrent les rivages de la Palestine ; mais la pensée des croisades n'était point arrivée à sa maturité.

Hakem, ce farouche insensé, qui s'était fait proclamer dieu et dont les Druses du Liban invoquent encore la mémoire comme celle d'un grand prophète, ordonna la destruction de la basilique du Saint-Sépulcre, en 1009 ou 1010. A défaut de respect religieux, une considération humaine aurait pu l'arrêter : le patriarche de la ville sainte était un frère de sa mère Marie. Le calife Aziz, en épousant Marie, avait placé ses deux frères,

[1] *Bibliothèque des croisades*, part. II, p. 468.

l'un sur le siége de Jérusalem, l'autre sur le siége d'Alexandrie. Il paraîtrait, d'après les vieilles chroniques, que la démolition de l'église de la Résurrection fut inspirée au calife d'Égypte par les Sarrasins d'Espagne, et surtout par les Juifs de France, qui l'informèrent de l'état des opinions en Europe et des projets chrétiens. On lui conseilla d'effacer jusqu'à la dernière trace du saint tombeau, pour que le désir de le délivrer ne précipitât point l'Europe contre l'Asie musulmane. « Si vous ne détruisez pas le saint sépulcre, lui écrivait-on, votre propre royaume sera bientôt détruit. »

Deux chroniqueurs contemporains, le moine Glaber et le moine Adhémar de Chabannes, parlent de cette intervention des Juifs : « Ils accusèrent les chrétiens, dit Adhémar, d'avoir une armée toute prête à marcher contre les Sarrasins d'Orient[1]. » Glaber nous apprend[2] que le démon, n'ayant pu voir sans envie la prodigieuse foule des pèlerins de Jérusalem, *résolut d'employer encore les Juifs, sa nation favorite, à souffler le poison de sa méchanceté sur les serviteurs de la vraie religion*. Les Juifs d'Orléans gagnèrent à prix d'argent un vagabond nommé Robert, clerc fugitif de l'église de Sainte-Marie, à Moutiers, et qui se travestissait sous un faux costume; ils l'envoyèrent au calife du Caire avec un message écrit en caractères hébraïques et qu'on eut soin de cacher, à l'aide de petites pointes de fer, dans un bâton de pèlerin. A la lecture du message, que

[1] *Bibliothèque des croisades*, part. I, p. 205.
[2] *Chronique* de Glaber, liv. III.

Glaber appelle *un chef-d'œuvre de perfidie et de scélératesse*, Hakem, furieux, expédia à Jérusalem des soldats chargés de renverser la basilique. Les exécuteurs des ordres du calife essayèrent en vain de détruire le divin sépulcre placé dans la rotonde de la basilique. Adhémar nous dit que les musulmans ne purent parvenir à brûler les pierres de l'église, et qu'elles résistèrent à l'action du feu comme le diamant. Le bruit de l'accusation portée contre les Juifs ne tarda pas à les livrer aux horreurs d'une persécution universelle; beaucoup d'entre eux échappèrent aux supplices par le baptême; revenu à Orléans, Robert fut battu de verges, avoua son crime, ce qui ne l'empêcha pas d'être brûlé.

Lorsqu'en 1021 le poignard d'un musulman du Saïd eut débarrassé l'Orient de Hakem, le Caligula des Orientaux, on travailla à relever la basilique de Jérusalem. La veuve du calife Aziz s'intéressait à sa reconstruction. L'empereur de Constantinople, Romain Argyre, entretenait des rapports d'amitié avec Daher, fils et successeur de Hakem. Les ressources ayant manqué à l'œuvre de reconstruction, un religieux d'une noble famille de Constantinople, Jean Carianite, qui vivait pauvre à Jérusalem, fut chargé d'accompagner une députation de la ville sainte vers Constantin Monomaque[1]; l'empereur accorda les fonds que les députés lui demandaient; en 1048, la basilique de la Résurrection reparut dans sa magnificence. Combien de fois la flamme ou le fer l'avait renversée depuis sa fondation

[1] Guillaume de Tyr, liv. I.

impériale! sa destinée s'était mêlée étroitement à celle des fidèles de la terre sainte. Quand les maîtres musulmans, se jouant de la fortune des chrétiens, voulaient leur arracher jusqu'à leurs dernières ressources, ils les menaçaient d'abattre l'église du Saint-Sépulcre. Elle était entre leurs mains comme un moyen de gouvernement, et son renversement était toujours l'expression de la dernière misère de Jérusalem. L'Europe avait considéré comme une grande calamité la démolition de la sainte basilique; des tremblements de terre, le Bosphore glacé, l'incendie de beaucoup d'églises d'Occident, une pluie de pierres sérieusement racontée par le moine Glaber, avaient annoncé une sorte d'ébranlement et de deuil universel. A la nouvelle de la reconstruction du temple, l'Occident se montra joyeux, et, comme pour obéir au signal de cette résurrection matérielle partie de Jérusalem, de tous côtés on se mit à bâtir ou à réparer des églises. « On eût dit (ce sont les expressions du chroniqueur Glaber) que le monde entier avait secoué les haillons de son antiquité pour revêtir la robe blanche des temples du Seigneur. » Des reliques de bienheureux furent alors trouvées; les saints eux-mêmes, dit le chroniqueur déjà cité, étaient venus réclamer les honneurs d'une résurrection sur la terre. Ainsi l'Europe s'associait à toutes les joies comme à toutes les douleurs de Jérusalem; on sent venir l'heure où les épées de l'Occident ne connaîtront rien de plus beau à défendre que les intérêts de la terre sainte.

Le onzième siècle eut un nombre infini de pèlerins,

« On n'aurait jamais cru, dit Glaber[1], que le saint sépulcre du Sauveur pût attirer une affluence si prodigieuse. Ce fut d'abord la basse classe du peuple, puis la classe moyenne, puis les rois les plus puissants, les comtes, les marquis, les prélats ; enfin, ce qui ne s'était jamais vu, beaucoup de femmes nobles ou pauvres entreprirent ce pèlerinage. »

Parmi ces pieux voyageurs, il en est dont l'histoire a retenu les noms. Saint Macaire, évêque d'Antioche, saisi d'un ardent amour pour la conquête des âmes, quitte les bords de l'Oronte, entreprend l'œuvre difficile de la conversion des Juifs et des Sarrasins, donne à sa foi une énergie nouvelle en adorant sur le Calvaire les traces de la Passion, puis vient prêcher en Germanie et mourir à Gand, dans le monastère de Bavon. Foulques d'Anjou, surnommé le Noir (1020), appelé tour à tour *grand édificateur*, parce qu'il bâtit beaucoup d'églises, et *palmier*, parce qu'il rapporta trois fois de la terre sainte la palme du pèlerinage, expia ses meurtres à Jérusalem ; il parcourut la ville sainte la corde au cou, battu de verges par ses serviteurs, et nous ne répéterons point le moyen naïf dont il se servit pour tromper la vigilance des gardiens musulmans, qui ne voulaient lui permettre d'adorer le divin tombeau qu'après l'avoir souillé. Foulques éleva près du château de Loches une église sur le plan de celle de la Résurrection.

Lethbald, du territoire d'Autun, fut un des premiers

[1] Liv. IV, chap. VI.

pèlerins après l'horrible famine décrite par Glaber, famine inouïe, où l'on recourut aux meurtres pour s'approvisionner de chair humaine. Lethbald, debout sur le sommet du mont des Olives, étendait ses mains vers le ciel, comme pour s'élancer vers les demeures éternelles, et demandait à Dieu, en cas d'une mort prochaine, la grâce de mourir dans les lieux saints. Le vœu du pèlerin bourguignon fut rempli. « Certes, dit le chroniqueur Glaber, celui-là n'avait pas fait le voyage de Jérusalem par vanité comme tant d'autres, qui ne l'entreprenaient que pour s'en faire honneur à leur retour[1]. » Glaber avait recueilli, dans le monastère de Bèze, de la bouche même des compagnons de Lethbald, les détails qu'il donne sur cette mort merveilleuse.

A la même époque, Odolric, évêque d'Orléans, fut témoin du miracle du feu sacré, le jour du samedi saint. Pendant que la foule des fidèles, réunie dans la basilique de la Résurrection, attendait le miracle, un plaisant Sarrasin se mit à crier : *Agios*, *Kyrie*, *eleison*. C'était le chant des chrétiens au moment où le feu paraissait. Le Sarrasin, que Glaber appelle un *impudent bouffon*, riait aux éclats ; il s'échappa avec un cierge qu'il avait arraché des mains d'un chrétien. Celui-ci le poursuivit et reprit son cierge. Si nous en croyons le chroniqueur, le Sarrasin expira bientôt dans des tortures inouïes. Le feu sortit, comme de coutume, d'une des sept lampes suspendues dans le saint tombeau et

[1] Liv. IV, chap. VI.

courut allumer toutes les autres. L'évêque Odolric acheta de Jordanus, patriarche de Jérusalem, au prix d'une livre d'or, la lampe sur laquelle était descendue la céleste flamme ; il l'apporta à son église d'Orléans, avec l'huile qu'elle contenait, et qui, selon Glaber[1], guérit beaucoup de malades.

Bononius, abbé du monastère de Lucques, voulait oublier des malheurs domestiques. Après avoir prêché la foi en Égypte et avoir vécu de la vie des solitaires dans les environs du Caire, il va à Jérusalem et s'établit sur le mont Sion. En 1026, en mourant à Lucques à la tête de son monastère, le souvenir des services que Bononius avait rendus aux chrétiens d'Orient lui donnait de la confiance pour paraître devant Dieu.

Plaisance était un lieu de passage pour les pèlerins. Un jeune homme de cette ville, Raymond, regardait avec envie les étrangers s'en allant visiter au loin les vestiges sacrés de la rédemption, et une douce mélancolie l'avait saisi. A la fin, il avoue à sa mère, qui était veuve, son secret désir. Sa mère approuve son dessein et part avec lui. L'évêque de Plaisance les bénit, et, chose curieuse, attache sur leur poitrine une *croix rouge;* il leur recommande de se ressouvenir de leur patrie. Lorsqu'ils eurent satisfait leur dévotion dans les lieux saints, Raymond et sa mère s'embarquèrent pour revenir à Plaisance; Raymond étant tombé malade, l'équipage voulait le jeter à la mer, par suite de l'idée superstitieuse qu'un malade à bord d'un navire amène

[1] Liv. IV, chap. VI.

inévitablement un naufrage. La santé de Raymond revint, mais sa mère mourut en route. Il arriva seul à Plaisance, où la population et le clergé le reçurent en procession. Conduit à l'église métropolitaine, Raymond déposa sa palme sur le maître-autel.

En 1043 ou 1044, Richard, abbé de Saint-Victor, prend le chemin de Jérusalem à la tête de sept cents pèlerins[1]. Richard II, duc de Normandie, se chargea des dépenses du voyage. D'après le chroniqueur Glaber, ce duc Richard fournissait aux besoins de tous ceux qui voulaient se rendre en Palestine; il envoya une fois cent livres d'or pour le sépulcre du Sauveur[2].

La troupe des pèlerins normands fit son entrée à Jérusalem en chantant l'antienne du jour des Rameaux : *Ingrediente Domino in sanctam civitatem*. L'abbé de Saint-Victor reçut d'un Sarrasin un coup de pierre à l'épaule au moment où il se baignait dans le Jourdain. Il officia sur le mont Sion en présence du patriarche et du clergé de Jérusalem, lava les pieds aux pauvres et leur distribua de la nourriture et des vêtements.

Une troupe encore plus nombreuse que celle de l'abbé de Saint-Victor se mit en route en 1054 sous la conduite de Lietbert, évêque de Cambrai : trois mille pèlerins s'étaient rangés autour de lui comme autour d'un chef militaire, et leur bonne contenance les fit appeler l'*armée du Seigneur*. Arrivés à Laodicée, en Syrie, ils apprirent que le calife du Caire avait fermé aux

[1] Bolland., t. II.

[2] *Chronique de Glaber*, liv. I.

chrétiens l'entrée du saint tombeau et furent contraints de s'en revenir dans leur pays sans avoir vu Jérusalem. Dix ans plus tard, sept mille pèlerins marchaient encore sous le commandement de Sigefroy, archevêque de Mayence, de Guillaume, évêque d'Utrecht, de Gunther, évêque de Ramberg, d'Othon, évêque de Ratisbonne. Des guerriers normands faisaient partie de la pieuse phalange. A une lieue de Ramla, cette troupe chrétienne se défendit vaillamment contre douze mille Arabes, tentés par l'éclat des costumes des prélats et des chevaliers. Elle entra à Jérusalem au bruit des timbales, à la lueur des flambeaux. La ville sainte recevait ces pèlerins comme les précurseurs des grandes armées qui devaient la délivrer. On a dit que les pieux étrangers donnèrent au patriarche Sophronime des sommes pour relever la basilique du Saint-Sépulcre, couchée dans les ruines. Or la basilique avait déjà reparu dans sa gloire depuis dix-huit ans. Il est possible que les pèlerins aient laissé des souvenirs de leur charité et de leur foi dans l'église du Saint-Sépulcre, mais leurs offrandes ne pouvaient avoir pour but la reconstruction du monument. Il y avait parmi eux des commerçants; on attendit qu'ils eussent vendu toutes leurs marchandises pour reprendre le chemin de la patrie. Une flotte génoise ramena en Europe les pèlerins allemands; les fatigues ou les périls leur avaient ravi trois mille de leurs compagnons[1].

Nous ne dirons rien des pèlerinages de Frédéric,

[1] Baronius *Annal.*, 106

comte de Verdun, de Robert le Frison, comte de Flandres, de Béranger II, comte de Barcelone, qui n'offrent aucun caractère particulier.

Avant de poursuivre ce récit, il est bon de montrer en peu de mots quel était alors l'état de l'Orient.

Une domination nouvelle, dont l'origine historique échappe aux investigations, s'était précipitée sur le monde; les Turcs, sortis de l'Altaï (Altountagh), et répandus d'abord dans les fécondes contrées de la haute Asie, aujourd'hui le Turkestan, avaient eu, pour premier chef organisateur, Oghouz-Khan, père des six souverains appelés par la tradition *khans du Jour, de la Lune, de l'Étoile, de la Montagne, de la Mer.* Trois cent cinquante ans après la mort de Mahomet, Salour, descendant du khan de la Montagne, embrassa la doctrine du Coran à la tête de deux mille familles, et donna à son peuple le nom de *Turcoman*[1], pour le distinguer des Turcs encore païens. L'Arménie occidentale et les rives orientales de la mer Caspienne reçurent les Turcomans dans leurs migrations, divisés en *occidentaux* et en *orientaux.* Les Seldjoukides, issus des fils d'Oghouz, khan de la Mer, vivaient dans le voisinage de Boukhara, à la fin du dixième siècle, et furent conduits ensuite par le puissant Mahmoud, au delà de l'Oxus, dans le Khorassan. Ce Mahmoud est le premier qui ait échangé le titre de roi contre celui de sultan. Les Seldjoukides enlevèrent l'autorité à la famille du prince

[1] D'après Neschri, le mot turcoman est une contraction de *turc* et *iman* (foi). *Histoire de l'empire ottoman*, par Hammer, t. I

qui les avait imprudemment appelés et s'établirent dans toute l'étendue du pays compris entre la mer Caspienne et la Méditerranée; ils s'étaient partagés en cinq dynasties : celle de Fars, de Kerman, d'Alep, de Damas et de Roum (Asie Mineure). La porte des conquêtes se trouva tout à fait ouverte aux Seldjoukides, lorsque Toghrul-Bey, petit-fils de Seldjouk, vengeur du calife de Bagdad, Kaïmbiemrillah, qui avait imploré l'appui de son épée, eut reçu, en récompense, dans une cérémonie solennelle, le titre d'*Émiroloumera, prince des princes, chef suprême du vaste empire des califes*[1]. La Cappadoce, l'Arménie, la Géorgie et la Phrygie furent rapidement conquises par Alp-Arslan (lion vigoureux), successeur de Toghrul; il mit son pied sur la tête de Romanus Diogène, cet empereur de Byzance qui avait tenté d'arrêter sa course. Le Lion Vigoureux tomba sous le poignard; l'épitaphe de son tombeau à Mereu, dans le Khorassan, dit encore au voyageur : « O vous qui avez vu la grandeur d'Alp-Arslan élevée jusqu'au ciel! regardez, le voici maintenant en poussière! » Sous le règne de Malek-Schah, son fils et son successeur, la Syrie, depuis Antioche jusqu'à Gaza, passa au pouvoir des Turcs, et le drapeau des Seldjoukides flotta aux murs de Jérusalem, à la place du drapeau des califes du Caire. Les chrétiens et les Égyptiens de la ville sainte furent enveloppés dans une calamité commune.

Telle était la puissance des Turcs trente ans avant

[1] Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, t. I.

l'ardente explosion des croisades; le monde oriental leur appartenait; ils menaçaient les débris de l'empire arabe de Mahomet, réduit à l'Égypte, à l'Afrique, à une partie de l'Espagne; ils menaçaient Constantinople, d'où parfois sortaient des empereurs avec le ferme dessein d'arrêter des invasions venues de la Tartarie, mais qui n'avaient plus pour nation qu'un amas de peuple parmi lequel tout était tombé ou corrompu : honneur, patriotisme, courage, religion. Les lions de la haute Asie ne rencontraient partout devant eux que des troupeaux d'hommes sans énergie. Assez de défaites avaient prouvé que Byzance ne pouvait pas servir de barrière à l'Europe. Les armées turques, mer bouillonnante, battaient les rivages de l'Occident et le menaçaient de leurs vagues immenses; il fallait, pour son salut, que la chrétienté continuât sur de nouveaux champs de bataille les triomphes qui l'avaient délivrée de l'islamisme dans le pays de Tours. En s'armant pour la délivrance des lieux saints profanés et des chrétiens esclaves, les nations européennes s'armeront pour leur propre sûreté, pour leur propre indépendance; la cause de Jérusalem est devenue la cause du genre humain dans ce qu'il y a de plus noble et de plus haut; elle se lie à la liberté, à la vie, à l'avenir des sociétés modernes : l'intérêt de la religion représente ici tout l'intérêt du monde.

Les sinistres bruits partis d'au delà les mers tiennent l'Occident en haleine; la pitié publique s'exalte au récit des malheurs de la Palestine; les peuples n'ont plus de larmes que pour Jérusalem captive. On échange

des vœux, des sentiments de compassion, on interroge avec une anxiété de plus en plus vive tous ceux qui arrivent de la Judée, et de jeunes courages se mettraient volontiers au service de la croix outragée en Orient. Mais quelle influence, quelle autorité, quelle occasion allumera cette flamme religieuse et guerrière qui couve au fond des âmes? Quelle voix fera retentir tout haut ce qui se murmure autour du foyer et deviendra l'ardente expression des sentiments universels?

On a dit que Grégoire VII conçut le premier l'idée des croisades, comme si les grandes révolutions pouvaient être l'ouvrage d'un homme, quel qu'il soit! Cinq lettres de ce Pape[1], l'une adressée à Guillaume de Bourgogne, l'autre à tous les fidèles, la troisième à l'empereur d'Allemagne, une quatrième à tous les fidèles et surtout à ceux d'au delà les Alpes, la cinquième enfin au comte de Poitiers, nous donnent la mesure des pensées de Grégoire VII sur ce point. Michel Ducas lui avait demandé des secours contre les musulmans prêts à s'élancer sur Byzance, et lui avait promis la réunion de l'Église grecque avec l'Église latine. Le souverain pontife s'occupa d'appeler les chrétiens aux armes pour sauver l'empire grec, mais il ne prononçait point le nom de Jérusalem, ce grand nom qui résume toute la pensée des croisades. Dans sa lettre à l'empereur Henri, lorsqu'il parle des cinquante mille chrétiens prêts à marcher si le pontife se met à leur tête, Grégoire ajoute avec une sorte de surprise que

[1] *Bibliothèque des croisades*, part. II, p. 488.

ces chrétiens veulent aller jusqu'au sépulcre de Jésus-Christ. L'espoir de la réunion des deux Églises avait souri au génie de Grégoire VII; mais, nous le répétons, pas un seul mot dans sa correspondance n'indique le dessein de délivrer le divin tombeau. La voix de ce grand pape n'émeut personne en France, ni en Allemagne, ni en Angleterre, ce qui prouve que le mouvement des guerres saintes ne dépendait pas de la volonté d'un homme. L'expédition méditée par Grégoire, et dont le projet s'évanouit à sa mort, se présente à nous avec le même caractère que les expéditions contre les Sarrasins sous ses prédécesseurs, et celle de son successeur, Victor III, contre les musulmans d'Afrique. Si on pouvait appeler les croisades une idée, et non pas le mouvement de toute une époque, l'idée appartiendrait à Gerbert, archevêque de Ravennes, comme nous l'avons déjà dit.

C'est dix ans après Grégoire VII que toutes les populations de l'Occident s'ébranlent. Le signal des pèlerinages, en Europe, était parti des derniers rangs de la société; c'est aussi d'en bas que part le signal des croisades, développement et dernière expression de la pensée des pèlerinages à Jérusalem. Un pauvre ermite du diocèse d'Amiens, qui avait vu les misères de la terre sainte et mêlé ses larmes à celles du patriarche Siméon, était revenu en Europe, l'imagination vivement frappée, l'âme remplie de douleur et tourmentée d'un immense besoin de secourir la ville de Jésus-Christ. La désolation des lieux saints avait passé dans son cœur, l'enthousiasme de la foi l'enivrait d'espé-

rance; sa douleur et sa piété passionnée débordèrent en flots d'éloquence, et, comme il exprimait en ce moment l'opinion de tout le monde, tout le monde le comprit et se leva à sa voix.

---

rance; sa douleur et sa pitié passionnée débordèrent en flots d'éloquence, et, comme il exprimait en ce moment l'opinion de tout le monde, tout le monde le comprit et se leva à sa voix.

CHAPITRE XXX

La croisade. — 1095 - 1103.

A mesure que mon récit m'a rapproché de ces saintes guerres de nos pères, j'ai entendu retentir dans mon cœur, avec l'amertume d'un souvenir toujours récent, le nom de celui qui s'en est fait l'historien et dont la paternelle amitié protégea ma jeunesse. Arrivé maintenant en pleines croisades, je m'arrête comme involontairement devant ce nom désormais inséparable de la magnifique épopée des combats d'outre-mer. Les croisades furent le sujet de mes premiers rapports littéraires avec M. Michaud; au mois de septembre 1839, peu de jours avant sa mort, nous nous entretenions encore ensemble de l'immense révolution qui ouvrit à l'Europe les portes de l'Asie, et dont les effets, traversant lentement les âges, semblent vouloir atteindre, de nos jours, leur suprême accomplissement.

J'ai parlé ailleurs[1] de l'*Histoire des croisades*, où M. Michaud a mis un si pur langage et une si belle clarté, les trésors d'un esprit si pénétrant et d'une érudition si exquise. Il est le premier en France qui ait compris et fait connaître les causes, le sens, la portée de ces événements; il a laissé comme monument de sa conscience historique la *Bibliothèque des croisades*, qui témoigne de la vaste étendue de ses recherches, et la postérité sera favorable à l'écrivain qui, à l'âge de soixante-trois ans, ne craignit pas de faire deux mille lieues pour améliorer son œuvre : l'historien des croisades, se faisant croisé à son tour afin d'entrer plus avant dans son sujet, a offert à notre génération une belle et poétique image des vieux temps dont il a retracé la mémoire.

Les croisades seraient pour l'historien de Jérusalem une inépuisable richesse de souvenirs; après avoir lu et relu, apprécié, comparé entre elles plus de trois cents chroniques relatives aux expéditions sacrées, que de longs récits nous aurions à faire, si nous voulions présenter les événements dans tous leurs détails ! Une tâche semblable ne pourrait se remplir qu'en copiant M. Michaud : or à quoi bon multiplier inutilement les pages? Mais ce qui importe ici, c'est de caractériser les faits, pour que le lecteur saisisse leur ensemble et se pénètre de leur esprit. De plus, il y a dans les croisades deux parts bien distinctes : ce qui se passe en Europe,

[1] Vie de M. Michaud, en tête de la sixième édition de l'*Histoire des croisades* : c'est l'édition que j'ai publiée d'après les derniers travaux et les dernières intentions de M. Michaud.

et, durant les expéditions, ce qui se passe à Jérusalem et en Syrie. Les faits que nous raconterons appartiendront surtout à cette dernière part.

A l'époque où nous sommes parvenu dans notre travail, le grand nom de Jérusalem occupe et remue le monde plus que nulle chose humaine ne le fit jamais. L'élan religieux et guerrier parti de France s'est communiqué aux divers royaumes de l'Occident ; tous les sentiments, tous les courages, toutes les ambitions, ne connaissent plus que Jérusalem; les guerres de province à province, de château à château, les querelles des rois et des grands, ont fait place à un intérêt unique, l'intérêt de Jérusalem, qui est l'intérêt du christianisme, contre lequel se sont armées les terribles forces musulmanes; l'anarchie féodale, le désordre politique de l'Europe s'est changé en une magnifique unité dont l'inspiration est la foi ; Jérusalem brûle les âmes d'un feu divin, rallie les intelligences, offre à la vengeance des nations la cause du Fils de l'Éternel ; le dégoût de l'Europe et de ce qu'elle donne saisit les peuples ; le foyer domestique n'a plus d'attraits, les vallées natales plus de charme, les castels et les palais plus de joies, les combats plus de gloire, c'est du côté de Jérusalem que la félicité et la gloire habitent ; Jérusalem est devenue un espoir prodigieux, un mobile immense, elle apparaît aux imaginations plus belle que la céleste image révélée à l'exilé de Patmos : pour les uns, aller à Jérusalem, c'est aller à Dieu; pour les autres, c'est marcher vers des merveilles inconnues ; pour d'autres enfin, c'est courir aux trésors et aux empires de l'Asie

promis à la bravoure; pour tous, c'est obéir à la volonté divine et travailler à la délivrance des frères persécutés. L'Occident, ayant à sa tête la France, se lève tout à coup comme pour donner la liberté à l'univers; les rois ne sont pas aperçus dans ce vaste mouvement d'enthousiasme énergique ; il n'y a plus d'autre roi que Jésus-Christ, d'autre drapeau dominateur que la croix : la croisade est l'œuvre de la république chrétienne.

Le concile convoqué à Plaisance par Urbain II n'avait rien décidé pour la guerre sacrée, malgré la présence des ambassadeurs d'Alexis Comnène, qui implorait les secours des Latins ; mais les deux cents prélats, les quatre mille ecclésiastiques et les trente mille laïques accourus à l'appel du souverain pontife annonçaient à quel point le prédicateur de la croisade, l'ermite Pierre, avait trouvé les esprits préparés. L'Italie, trop préoccupée d'intérêts commerciaux pour s'ouvrir à l'enthousiasme religieux, trop peu considérable pour entraîner les nations à sa suite, n'était pas destinée à donner le signal de ce belliqueux mouvement. Cet honneur était réservé à la France. L'assemblée de Clermont, au mois de novembre 1095, encore plus nombreuse que celle de Plaisance, présenta dans sa dixième séance un spectacle de foi ardente et de dévouement passionné, qui ne s'est plus renouvelé et ne se renouvellera jamais sans doute avec la même énergie. L'ermite Pierre, vêtu d'un manteau de laine et d'une robe serrée d'une grosse corde, fit retentir l'air du nom de Jérusalem, de ses malheurs, de l'oppression des chrétiens d'Orient, et tous les yeux versèrent d'abondantes

larmes; Urbain, à son tour, retraça les incursions désastreuses des musulmans, les profanations et les ravages des lieux saints, déplora les crimes d'une époque qui avait mérité de voir s'accomplir des maux pareils, et appela la guerre pour arrêter la marche des ennemis de l'Évangile : les opulents royaumes de l'Orient attendent les vainqueurs, le royaume du ciel attend ceux qui succomberont. La grande place de Clermont et les montagnes environnantes redisent mille fois les cris : *Dieu le veut ! Dieu le veut !* et tous les assistants, évêques, chevaliers, simples fidèles, attachent sur leurs vêtements une croix rouge de drap ou de soie. Le pape accordait à tous les croisés la rémission de leurs fautes, mettait leurs personnes, leurs familles et leurs biens sous la protection de l'Église, les exemptait des impôts, et défendait à leurs créanciers de les poursuivre pendant la durée de la croisade. De tels priviléges étaient de nature à multiplier le nombre des soldats de Jésus-Christ. Le pape avait lancé l'anathème contre ceux qui ne rempliraient point leur serment d'aller délivrer le saint tombeau. Des conciles particuliers, présidés par Urbain à Nîmes, à Angers, à Tours, à Rouen, continuèrent à répandre le feu de la guerre sacrée; les pasteurs de tous les points de la France n'étaient occupés qu'à bénir des croix. Bientôt l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, embrasées par l'enthousiasme français, s'ébranlèrent au nom de Jérusalem. La Trêve de Dieu, que le pape avait proclamée à Clermont, suspendait en Europe toute guerre politique; il n'était permis d'aiguiser les épées que pour combattre les musulmans.

Trois cent mille hommes, qui formaient des bandes, les unes conduites par Pierre l'Ermite et Gautier *sans avoir*, les autres, par Gotschalk, prêtre du Palatinat; d'autres, par le prêtre Volkmar et le comte Émicon, n'avaient pas voulu attendre le départ des princes; aux premiers jours du printemps de l'année 1096, ils s'élancèrent sur les routes de l'Orient; ils périrent ou furent dispersés dans la Bulgarie, la Hongrie et la Bithynie. C'étaient des multitudes confuses, ne connaissant ni discipline ni soumission, ayant à leur tête des chefs incapables, et marquant leur passage par d'horribles excès : l'Europe bouillonnante venait de jeter ainsi son écume.

L'ermite Pierre avait toutes les qualités pour prêcher la croisade avec succès, mais ne s'entendait pas à conduire des troupes; il s'engagea imprudemment au milieu de maux infinis, trouva quelques consolations dans l'accueil de l'empereur de Byzance, et puis son nom fut à peine prononcé dans le cours de la guerre qui aboutit à la délivrance du saint tombeau. Gautier *sans avoir* était un brave guerrier qui eût servi utilement la cause chrétienne, à côté de Godefroi; en tombant percé de sept flèches, à six lieues à l'ouest de Nicée, il mêla un rayon de gloire à la déroute des Français désordonnés qu'il commandait.

Hâtons-nous de passer aux peintures héroïques. C'est avec Godefroi que commence la croisade; ce qui précède n'a été qu'un débordement populaire. Huit mois après le concile de Clermont, le duc de Lorraine part avec quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers de

la France et des bords du Rhin; il a pour principaux compagnons ses deux frères Eustache de Boulogne et Baudouin, et son cousin Baudouin du Bourg, Baudouin de Hainaut, Garnier de Grai, Conon de Montaigu, Dudon de Coutz, les deux frères Henri et Godefroi de Hache, Gérard de Chérisi, Renaud et Pierre de Toul, Hugues de Saint-Paul et son fils Engelran. Le comte Hugues, frère de Philippe Ier, se met à la tête des pèlerins du Vermandois. Robert de Normandie, fils aîné de Guillaume le Conquérant, Robert de Flandre, Étienne de Blois, dont les châteaux étaient aussi nombreux que les jours de l'année, prennent la croix à la tête de leurs vassaux, et beaucoup de riches et illustres seigneurs marchent avec eux. Les croisés et toute la noblesse de la Gascogne, du Languedoc, de la Provence, du Limousin et de l'Auvergne se mettent en route sous les bannières d'Adhémar de Monteil, pontife et guerrier, et de Raymond, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, qui avait combattu les Maures en Espagne. Bohémond, prince de Tarente, fils de Robert Guiscard, s'embarque avec dix mille cavaliers, vingt mille fantassins et toute la fleur guerrière de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile; Tancrède, que l'Homère de Ferrare devait célébrer cinq siècles plus tard, et sur lequel l'histoire a parlé comme la poésie, surpassait en éclat tous les chevaliers de la suite de Bohémond.

Tels sont les princes qui forment la première expédition sacrée. Godefroi s'est avancé vers Constantinople, en passant par la Hongrie et la Bulgarie, et la tenue de son armée relève l'honneur de la croisade parmi les

populations, qui n'avaient pu voir que des mendiants et des bandits dans les soldats de Jésus-Christ. Hugues, Étienne de Blois et les deux Robert ont franchi les Alpes, et se sont embarqués pour Constantinople dans les ports de l'Italie. Les cent mille croisés du Midi ont traversé les Alpes, la Lombardie, le Frioul et l'Esclavonie, obligés plus d'une fois de lutter contre la férocité des peuples slaves. Les lettres et les ambassadeurs d'Alexis Comnène avaient sollicité les armes de l'Occident; la vue de tant de belliqueuses phalanges réunies autour de sa capitale épouvanta l'empereur; il ne fut tranquille qu'après avoir obtenu, à force de présents et de bassesse, l'hommage passager des princes latins. La piété de Godefroi, qui ne s'était armé que pour combattre les musulmans, sauva Byzance; sans l'intervention pacifique du duc de Lorraine, les Latins se seraient emparés de la capitale de l'empire grec; cette funeste barrière entre l'Europe et l'Asie eût été renversée; la prise de Constantinople par les premiers croisés eût assuré le succès des expéditions chrétiennes, et dès lors les destinées de l'Orient auraient changé.

Ce fut sous les murs de Nicée que les diverses troupes composant l'armée de la croisade se montrèrent pour la première fois dans tout leur magnifique et formidable appareil. Le printemps (1097) déployait tous ses trésors au milieu des montagnes et des vallons de la Bithynie; du haut d'un ciel bleu, le soleil versait la vie et la joie sur cette belle nature revêtue de son manteau de fête. Des ruisseaux entrecoupaient la verdoyante plaine de Nicée. L'imagination contemple avec ravissement le

spectacle de ces cent mille cavaliers et de ces cinq ou six cent mille fantassins campés autour de la capitale de l'empire de *Roum* (Asie Mineure). Dix-neuf nations[1], ayant chacune leur quartier, se trouvent réunies dans une commune espérance. Les milles bannières aux couleurs variées, marquées d'images, d'oiseaux ou d'animaux, d'étoiles ou de fleurs, les écharpes des écuyers, flottent au vent qui souffle des sommets d'Arganthon, ou qui passe sur les eaux du lac Ascanius. Le regard est ébloui des rayons du soleil frappant les casques d'argent, d'acier ou de fer, les boucliers longs, ronds ou carrés, le haubert, la lance et l'épée. Parmi ces tentes groupées dans la vallée et formant comme des cités voyageuses, il en est qui servent d'églises; les hymnes et les prières en langue latine montent dans les airs; chaque jour, ces légions et ce peuple venus de loin se prosternent devant le Dieu qui donne ou retire la victoire. Tout ce que la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie avaient de plus grand en génie, en bravoure, en sainteté, en richesse, était rassemblé dans cette vallée de Bithynie. Que de foi, d'élan, d'enthousiasme! Oh! comme nous nous inclinons devant ces fortes et grandes âmes, nous qui appartenons à une génération si étrangère aux sentiments sublimes! Le nom de Jérusalem, qui voulait dire religion et gloire, avait amené là tous les nobles cœurs de l'Occident! La France resplendissait dans ce camp plus que les autres nations. « O France! s'écrie un chroniqueur[2], pays qui dois être placé au-

[1] *Chronique de Foucher* de Chartres.

[2] Baudin, archevêque de Dol.

dessus de tous les pays, combien étaient belles les tentes de tes guerriers dans la Romanie! » Une intrépide population musulmane résistait à l'armée chrétienne dans cette enceinte de Nicée, où croissent maintenant le mûrier et l'olivier, où des cyprès et des platanes conduisent le voyageur au pauvre village d'Isnik.

Les croisés, vainqueurs du sultan Kilig-Arslan (épée du lion), vainqueurs de Nicée au profit du perfide Alexis Comnène, se remirent en route le 25 juin. Nous ne les suivrons point aux bords du Gallus et du Sangare, dans la vallée de Gorgoni (aujourd'hui Yneu-Nu, les *cavernes*), où ils triomphent[1] pour la seconde fois des forces de Kilig-Arslan, évaluées ce jour-là à trois cent mille hommes; la victoire les avait enrichis, mais ils allaient rencontrer sur leur route la faim, la soif et la dévastation. Leur marche, depuis la vallée de Gorgoni jusqu'à Antiochette, capitale de la Pisidie (quarante lieues du nord au sud), ne fut qu'une suite de souffrances; les fertiles campagnes d'Antiochette (*Ak-Cheer*) leur firent oublier leur misère. Avant d'arriver dans la Cilicie, le trajet de *Cocson* ou *Çosor* (l'ancienne Cucusus) à Marésie offrit d'impraticables passages à l'armée de la croix; elle éprouva, dans cette partie du Taurus, des maux dont nos vieux chroniqueurs n'ont parlé qu'avec des gémissements.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des querelles de Baudouin et de Tancrède sous les murs de Tarse; celui-ci ne tarda pas à soumettre toutes les places de la

[1] *Histoire des croisades*, liv. I, p. 169 et suiv., sixième édition.

Cilicie. Le frère de Godefroi, pressé d'échapper aux reproches que lui auraient attirés ses torts envers Tancrède, impatient aussi d'avoir sa part des trésors de l'Asie, s'aventura du côté de l'Euphrate avec mille guerriers, entraînés par ses promesses, et fonda la principauté d'Édesse, dans le riche pays de Mésopotamie.

Les annales des nations n'ont jamais eu à raconter un siége d'un intérêt aussi dramatique, d'un caractère aussi frappant que le siége d'Antioche[1] par les six cent mille chrétiens enrôlés sous les drapeaux de la croisade. En 1831, lorsque nous cherchions à nous rendre compte[2], les chroniques à la main, des travaux de nos guerriers francs autour de l'ancienne capitale de la Syrie, l'aspect des lieux ajoutait à la vivacité de tant d'héroïques et tristes souvenirs. Les murs de Nicée n'avaient connu que l'éclat et la gloire de nos croisés; les murs d'Antioche virent se développer toutes les grandeurs, toutes les passions, toutes les misères de la croisade, durant un campement de près de huit mois. Antioche, avec ses remparts de trois lieues de circuit, ses cent trente tours, son fleuve au nord et ses montagnes au midi, redoutait peu les attaques. Les deux victoires remportées sur le sultan Kilig-Arslan avaient rempli l'Orient de la terreur des armes latines; les croisés espéraient que l'effroi leur ouvrirait les portes d'Antioche; dès qu'il leur fut prouvé que les musulmans avaient résolu de se défendre, le manque de

[1] *Histoire des croisades*, liv. III.

[2] *Correspondance d'Orient*, lettre CLXXI Cette lettre est une étude faite sur place du siége et de la prise d'Antioche par les croisés.

machines de guerre révéla aux esprits prévoyants une sombre perspective. L'abondance et les plaisirs de l'automne sur les bords de l'Oronte écartèrent d'abord l'image des malheurs futurs ; mais, quand les jours de l'hiver eurent amené la disette et les pluies, quand cette multitude d'hommes se trouva placée entre la famine et les hautes murailles immobiles et les portes qui ne s'ouvraient point, le vallon d'Antioche fut témoin d'effroyables misères et d'un immense désespoir. L'espace manqua aux sépultures que la faim et les maladies creusaient sans cesse. Soixante-huit mille chevaux de bataille périrent faute de nourriture. Un grand deuil, une silencieuse désolation, s'étendaient sur le camp ; les contrastes vinrent accroître l'horreur de ce spectacle : la débauche coudoyait la mort dans les tentes pourries par les pluies de l'hiver.

Des ambassadeurs du calife du Caire se présentèrent au camp des chrétiens, qui, voulant cacher aux ennemis leur misère, les reçurent avec des airs de magnificence et de joie. Les députés égyptiens promettaient l'appui de leur maître, si l'armée des Francs consentait à se borner à un simple pèlerinage à la ville sainte. Les chefs d'Occident avaient gardé toute leur fierté : ils répondirent qu'ils n'avaient point passé d'Europe en Asie pour recevoir des conditions, et que leur but était la délivrance de Jérusalem. Au moment où les ambassadeurs du calife, retournant en Égypte, s'embarquaient au port Saint-Siméon, aujourd'hui *Souedié*, à l'embouchure de l'Oronte, ils virent arriver quatre chameaux chargés de deux cents têtes de guerriers mu-

sulmans ; nos princes leur envoyaient ce message pour leur donner des nouvelles du courage des chrétiens.

L'Arménien Phirous, fils d'un fabricant de cuirasses, renégat ambitieux qui s'était emparé de la confiance d'Accien, gouverneur d'Antioche, livra la ville à Bohémond. Nous avons reconnu sur la rive gauche de l'Oronte, à l'occident de la cité, la tour des Trois-Sœurs, où les croisés s'élancèrent la nuit par une échelle de cuir, et d'où ils se précipitèrent dans Antioche, qu'ils remplirent de carnage. Nous avons vu sur le troisième mamelon de la montagne d'Antioche, à l'orient, la citadelle dans laquelle la garnison musulmane put se maintenir après la prise de la ville. Les croisés avaient été à leur tour assiégés par l'armée de Kerbogâ, prince de Mossoul (l'ancienne Ninive), et de nouveau réduits à toutes les extrémités de la famine. Les triomphateurs de la capitale de la Syrie formaient une pâle légion de spectres. La découverte de la sainte lance, dans l'église de Saint-Pierre, embrasa soudain d'une ardeur puissante toutes ces âmes abattues. Des hommes, auparavant exténués, moribonds, portent la main à leurs armes et demandent à combattre un ennemi dix fois supérieur en nombre. Sortis par la porte du Pont, précédés de la sainte lance et partagés en douze corps, ils attaquent les bataillons de Mossoul, et cent mille cadavres de musulmans couvrent les deux rives de l'Oronte et le vallon d'Antioche. Jamais l'enthousiasme religieux n'avait enfanté un pareil miracle. Un immense butin fut le prix de cette victoire inouïe.

Bohémond, génie entreprenant, rusé, fécond en ressources, était allé en Orient bien moins pour servir la cause de Jésus-Christ que pour agrandir sa propre fortune politique. En traitant secrètement avec Phirous, il s'était réservé la possession d'Antioche, et l'Arménien avait attaché cette condition à ses importants services. Tous les princes, excepté Raymond de Toulouse, fatigués de travaux inutiles et de longues misères, y avaient consenti. La nuit de l'entrée des chrétiens à Antioche faisait à peine place à l'aube naissante, et déjà le drapeau rouge du fils de Robert Guiscard flottait sur la plus haute tour de la ville. Après la défaite de Kerbogâ, la bannière de Raymond avait été plantée sur la citadelle. De violents débats éclatèrent; la prise de Marrah, située entre Hama et Alep, donna lieu à des discordes nouvelles. Les profanes ambitions occupaient les cœurs des princes. Godefroi et la multitude des pèlerins songeaient seuls à Jérusalem. La foule demandait qu'on la conduisît à la ville sainte; il fallut laisser passer les ardeurs de l'été ; lorsque arriva l'automne, il parut bon de ne pas entrer en campagne à l'approche des pluies de l'hiver. La mort de cinquante mille pèlerins, enlevés dans un mois par une maladie épidémique, fut le premier fruit de la prolongation du séjour à Antioche. Enfin on fixa le départ au mois de mars de l'année suivante (1099). A cette époque, l'armée chrétienne, à l'exception de Bohémond, resté dans sa nouvelle principauté, se trouva réunie sous les murs d'Archas, à quelques lieues de Tripoli. Sur six cent mille croisés, on en comptait trois cent mille en état

de combattre a leur arrivée à Antioche; la mort et la désertion avaient réduit ce nombre à cinquante mille. Ce fut à Archas que le pauvre prêtre Barthélemy de Marseille se vit dans la nécessité d'attester par l'épreuve du feu la vérité de ses visions sur la sainte lance. Ce fut là aussi que les croisés reçurent une seconde ambassade du calife d'Égypte, qui venait d'enlever Jérusalem aux Turcs divisés.

Les cinquante mille pèlerins, rangés comme un seul homme sous les lois de la discipline, formaient encore une armée imposante. Tortose et Gibelet avaient ouvert leurs portes à Godefroi et à Robert de Flandre. L'émir de Tripoli, battu par les croisés, se soumet au tribut; Beryte, Sidon et Tyr leur donnent des vivres; Ptolémaïs promet de reconnaître leur domination après qu'ils auront conquis Jérusalem; Caïfa, Césarée, Antipatride, Ramla, Lydda, ne tentent aucune résistance. Cette marche de l'armée de la croix depuis Tripoli jusqu'à Ramla fut comme une brillante et pieuse fête. Les pays dont les noms appartiennent aux souvenirs bibliques se montraient aux pèlerins francs dans tout l'éclat d'une parure printanière. Ils contemplaient le Liban avec son manteau de cèdres, et cherchaient sur les cimes azurées les grands aigles de l'Écriture; les nombreux ruisseaux ou rivières produits par les sources de la montagne et les fontes des neiges les faisaient songer aux tourments de la soif qu'ils avaient éprouvés dans les arides solitudes de la Phrygie. Les jardins d'orangers, de jujubiers et de grenadiers qui environnent les cités de la côte de Phénicie, les cannes à miel, la ma-

gnificence de la végétation et le parfum des fleurs annonçaient la terre de promission à ce nouvel Israël sorti du désert d'un long et difficile pèlerinage. L'armée de la croix salua le Carmel, à qui Dieu a donné la beauté comme il a donné au Liban la gloire : chaque pas la mettait en possession des saintes merveilles de la Judée; elle s'avançait dans une sorte de monde ineffable qui redoublait son enthousiasme et sa foi.

En lisant les chroniques de la première croisade, nous avons toujours été surpris de l'hésitation qui saisit tout à coup l'armée chrétienne à dix lieues de Jérusalem. On tint conseil à Ramla pour savoir si on irait attaquer Damas ou le Caire. La croisade avait été comme une longue Passion pour la délivrance de la ville de Jésus-Christ; à l'approche de l'accomplissement du dernier acte de cette Passion douloureuse, sous les pâles oliviers de ce Gethsémani où devait passer le courage, l'armée chrétienne détourna un moment la tête; mais la pensée de tant de travaux glorieux et les inspirations du Calvaire et du saint tombeau l'aidèrent à remplir jusqu'au bout son œuvre.

Depuis l'entrée des montagnes de la Judée, à deux lieues de Ramla, jusqu'à Jérusalem, il n'y a d'autres chemins que les lits des torrents, les sentiers pierreux, les pentes escarpées; des amas de sable, des rocs détachés par les pluies orageuses, arrêtent les pas du voyageur; on marche péniblement dans une suite de défilés entourés d'horizons étroits. Les figuiers, les caroubiers et les oliviers croissent au penchant des monts; des arbustes et de longues herbes couvrent les bords des sen-

tiers et des précipices. Une armée ne pouvait franchir ces rudes collines qu'avec une extrême lenteur, surtout au milieu des dévorantes ardeurs d'un soleil d'été en Judée. Aussi les croisés, partis de Ramla au lever du jour, purent à peine arriver avant la nuit dans la vallée d'Anathot, à trois lieues de la ville sainte. Le lendemain, dans la matinée (7 juin 1099), l'armée, qui avait trouvé si lente la nuit passée à Anathot, tressaillait d'enthousiasme et tombait à genoux à la vue de Jérusalem. Un frémissement religieux pénétrait dans tous les rangs; des pleurs ruisselaient sur les visages; les cris de: *Jérusalem! Dieu le veut!* retentissaient au loin à travers les montagnes. Voilà la ville dont le nom avait arraché de leurs contrées natales les nations de l'Occident! Voilà ce lieu pour lequel on avait tant souffert, tant combattu! Depuis plus de quatre siècles, Jérusalem captive attendait des libérateurs; chaque pèlerin d'Europe qui était allé la visiter avait été pour elle comme une espérance, et maintenant cette espérance s'accomplissait! Rois et prophètes des jours antiques, sortez de vos sépulcres pour y recevoir les sauveurs venus des lointaines rives du couchant; David, prenez votre harpe pour redire que le *Seigneur aime les portes de Sion plus que toutes les tentes de Jacob*[1], et vous, fils d'Amos, annoncez à Jérusalem que l'heure est venue où elle doit sortir de la poussière et rompre les chaînes de son cou[2].

[1] Psaume LXXXVI.
[2] Isaïe, ch. LI.

SUITE DU CHAPITRE PRECÉDENT

Nos lecteurs connaissent Jérusalem, que Guillaume de Tyr[1] appelle la Cité servante de Dieu, et Jacques de Vitry[2] la Cité des cités, la Sainte des saintes, la Nourrice des prophètes, l'Institutrice des apôtres, la Patrie du Seigneur, la Mère de la foi comme Rome est la Mère des fidèles. A l'époque de l'arrivée des croisés, elle avait gardé l'étendue que lui donna l'empereur Adrien en la rebâtissant; cette étendue, formant un carré long, est restée la même aujourd'hui, sauf un léger agrandissement du côté du nord-est, qui date de Soliman. On peut faire le tour des murailles dans une heure. L'archevêque de Tyr a dit avec vérité que Jérusalem est plus petite que les grandes villes et plus grande que les villes ordinaires. Les croisés trouvèrent

[1] Liv. VIII.
[2] Liv. I.

les fortifications en bon état; les luttes des Turcs et des Égyptiens pour sa possession n'avaient fait qu'accroître ses moyens de défense. Tous les musulmans des environs s'étaient réfugiés à Jérusalem; la ville renfermait quarante mille guerriers égyptiens, commandés par un chef nommé Iftikhar-Eddaulé (la *gloire de l'empire*). Le nombre des croisés en état de combattre, diminué depuis le départ d'Archas, n'était plus que de vingt mille; le reste des pèlerins se composait d'hommes ma lades ou sans armes.

Le patriarche Siméon, le même dont les gémissements avaient remué l'âme de Pierre l'Ermite, était allé demander des secours d'argent aux chrétiens de l'île de Chypre; on ignorait aux pays de Famagouste, d'Amathonte et de Paphos, ce qui se passait alors aux portes de la ville sainte; en l'absence de Siméon, les outrages et les menaces ne laissaient aucun repos aux fidèles de Jérusalem, et beaucoup d'entre eux avaient cherché un asile dans les rangs des guerriers francs. Il y avait alors à Jérusalem un homme admirable que les siècles ont trop oublié, et dont les pèlerins et les chrétiens de terre sainte connaissaient et bénissaient le nom; Gérard Tenque, fondateur de l'ordre des Hospitaliers, originaire de Martigues, en Provence, appartenant à une famille de pêcheurs, et pêcheur lui-même, dirigeait en 1099 l'hôpital de Saint-Jean-l'Aumônier, bâti par de pieux Amalfitains en face de l'église du Saint-Sépulcre; son active et féconde charité, trompant la vigilance des musulmans, s'était appliquée à pourvoir aux besoins de l'armée chrétienne dans les premiers jours de

son arrivée sous les murs de Jérusalem; surpris par les ennemis de la croix en flagrant délit de dévouement secourable envers ses frères les assiégeants, il fut chargé de fers, qui tombèrent ensuite devant les libérateurs du saint tombeau[1].

La précision et l'exactitude locales manquent fréquemment aux vieilles chroniques : il y a presque toujours des ténèbres dans leurs récits. On a souvent parlé de l'histoire comme d'un flambeau; la vue des lieux est elle-même un brillant flambeau pour éclairer les récits du passé. Vingt-deux ans d'étude n'avaient pu expliquer à M. Michaud par quel point et comment Godefroi et ses compagnons avaient pénétré dans Jérusalem. Je n'oublierai jamais les heures où nous cherchions ensemble, sous les murs de la ville sainte, la solution des problèmes historiques qui l'avaient si longtemps occupé. Au premier aspect du profond ravin de Josaphat, entre la ville et le mont des Olives, et des escarpements du vallon de Gehennon ou de Gion, au midi et au sud-est, nous avions compris l'impossibilité d'établir un camp ailleurs que sur l'esplanade qui s'étend

[1] Ce fut après la conquête de Jérusalem par les croisés que Gérard Tenque fonda son ordre religieux, d'abord uniquement occupé d'œuvres de charité envers les pèlerins et les chrétiens de Palestine, et, bientôt après, armé de l'épée pour le service de Jésus-Christ. Quoique l'obligation de combattre les musulmans ait été ajoutée aux statuts par Raymond Dupuy, successeur de Gérard Tenque, celui-ci aurait dû en toute justice être appelé le premier grand maître de l'ordre de Malte : la gloire de l'Ordre n'en eût pas souffert. Martigues garde une population de pêcheurs dont nous connaissons les sentiments chrétiens et français; il serait digne de ces braves gens de donner à la mémoire de Gérard Tenque un témoignage public de pieuse admiration.

au nord de Jérusalem. Nous marquions de ce côté-là, entre la grotte de Jérémie et les Sépulcres des Rois, les positions de Godefroi, de Robert de Normandie et de Robert de Flandre, en face de la porte actuelle de Damas et de la petite porte d'Hérode, aujourd'hui murée; sur leur droite nous apparaissaient les tentes de Tancrède, à l'angle nord-ouest des murailles, surmonté à cette époque d'une tour, appelée tour Angulaire, et qui plus tard prit le nom de l'illustre chevalier. Le comte de Toulouse, entouré de ses pèlerins du Midi, couvrait les hauteurs, appelées maintenant colline de Saint-George; il avait devant lui la porte du Couchant et la citadelle de David; un enfoncement de terrain et une vaste piscine le séparaient des murs de Jérusalem; cet éloignement l'obligea de transporter une partie de ses forces au midi sur le mont Sion, dont une moitié, comme on sait, est restée en dehors de la ville depuis la reconstruction de l'empereur Adrien; ce dernier poste était devenu le plus périlleux par l'extrême voisinage des remparts. L'attaque ne portait donc que sur les lignes du nord, du nord-ouest et de l'ouest. L'autre côté de la ville, depuis le nord-ouest jusqu'au sud-est, était forcément demeuré à découvert. Le siége est admirablement raconté dans l'*Histoire des croisades*[1], et nous n'avons rien à y ajouter.

Aujourd'hui, comme il y a sept siècles, les murailles du côté du nord-est sont la partie la plus faible de l'enceinte de Jérusalem; c'est par ce point que les

[1] Sixième édition.

croisés entrèrent dans la ville. La porte de Saint-Étienne fut la première qu'on enfonça. Les guerriers francs étaient restés trente-huit jours sous les murs de Jérusalem. Le fléau de la soif, au milieu de ces montagnes sans eau, et dans la plus brûlante saison de l'année, fut aussi effroyable dans l'armée chrétienne que l'avait été la famine au siége d'Antioche. Nous ne répéterons point les horribles scènes de carnage qui suivirent la prise de Jérusalem, et firent de la ville sainte une vaste boucherie. Un plateau, formé de quatre portes, flanquées chacune d'une tour servant de minaret, environnait la haute enceinte au milieu de laquelle s'élevait la mosquée d'Omar; le temple s'était offert aux musulmans éperdus comme un refuge; mais les vainqueurs n'eurent pas de peine à forcer cet asile, qui n'avait plus les formidables moyens de défense de l'ancien temple de Salomon. Leur furieuse vengeance changea en mer de sang et en montagne de cadavres la mosquée d'Omar et son double parvis. Dans ce lieu où le sang des animaux coula si longtemps sous le couteau des prêtres de Jéhovah, l'épée chrétienne, emportée par une affreuse ivresse de la victoire, voulut faire expier à l'islamisme la longue oppression dont il avait frappé les adorateurs du fils de Marie. Ces hommes, qu'on venait de voir cruels et terribles comme les bêtes des forêts, devinrent tout à coup comme autant de moines doux et fervents, fondant en larmes et se frappant la poitrine dans la basilique du Saint-Sépulcre. Des étrangers se mettant à la place d'un peuple anéanti, un roi donné à l'empire chrétien né de la conquête, un pa-

triarche latin placé à la tête de l'Église de Jérusalem et des pasteurs choisis pour le gouvernement des diverses cités soumises aux armes chrétiennes, toute cette révolution qui changeait la face politique et religieuse de Jérusalem fut l'œuvre de peu de jours. La bataille d'Ascalon[1], remportée sur trois cent mille ennemis, fut un dernier coup qui épouvanta l'Asie musulmane, et la poésie arabe, interprète des sentiments des disciples de Mahomet, put s'écrier alors avec une funèbre vérité :

« Nous avons mêlé le sang à l'abondance de nos larmes. Il ne nous reste pas d'abri contre les malheurs qui nous menacent..... O enfants de l'islamisme! bien des combats vous restent à soutenir, dans lesquels vos têtes rouleront à vos pieds!..... Vos frères dans la Syrie n'ont pour se reposer que le dos de leurs chameaux et les entrailles des vautours[2]. »

Après la prise d'Antioche, les princes chrétiens avaient annoncé à l'Europe les victoires de l'armée de la croix; après la conquête de Jérusalem et la bataille d'Ascalon, ils écrivirent encore, et une immense joie religieuse remplit l'Occident lorsqu'on apprit que le divin sépulcre était libre! Tandis que le plus grand nombre des croisés, après l'accomplissement de leur vœu, reprenaient le chemin de leur patrie, le retentissement de la prise de Jérusalem ébranlait une seconde

[1] *Histoire des croisades*, liv, IV. *Correspondance d'Orient*, t. V, lettre cxxx.

[2] *Bibliothèque des croisades*, t. IV, renfermant les chroniques arabes traduites par M. Reinaud

fois l'Europe, et arrachait à leurs foyers plus de cinq cent mille pèlerins de France, d'Italie et d'Allemagne. Trois grandes armées, conduites, l'une, par Albert, comte de Blandrat, et Anselme, évêque de Milan; l'autre, par Guillaume de Nevers; la troisième, par Guillaume de Poitiers, Hugues de Vermandois, Guelfe, duc de Bavière et la comtesse Ida, margrave d'Autriche, marchant sans prévoyance et sans discipline, allèrent s'abîmer dans l'Asie Mineure comme dans la nuit d'un vaste tombeau (1101). A peine dix mille pèlerins, débris de cette immense multitude, parvinrent à Jérusalem dans le printemps de l'année 1103. Ainsi, dans l'espace de sept ans, un million d'hommes, partis d'Europe, avaient disparu sur les chemins de l'Orient : grand et douloureux sacrifice par lequel il fallait acheter les bienfaits d'une révolution qui devait être féconde dans l'avenir!

Parler ici de la *Jérusalem délivrée*, c'est rester dans notre sujet : le nom du Tasse demeure attaché à l'immortalité du souvenir de nos héroïques et saintes guerres d'outre-mer; ce nom a passé plus d'une fois devant nous comme un astre de gloire pendant que nous rappelions dans ces pages les lointaines aventures de nos pères. Une longue étude des croisades et de leur caractère et la connaissance de la Judée nous donnent peut-être quelque droit de faire entendre des observations critiques sur le poëme de Torquato.

Les hommes de génie gardent en eux-mêmes la meilleure part de leur œuvre, ils emportent dans la tombe ce qu'ils auraient pu faire de plus complet. Un grand

homme qui se juge lui-même ne prend pas la mesure qui peut servir à plusieurs, il prend la sienne; en revoyant son ouvrage achevé, il remarque des imperfections, des fautes, que nul autre que lui ne saurait reconnaître. Debout sur les hauteurs de la pensée, il voit mieux et plus loin. Le Tasse a été mal jugé par ses contemporains, il a été mis trop haut ou trop bas : lui seul s'est bien jugé, il ne s'est pas laissé dérouter par les exagérations d'un frénétique enthousiasme ni par les sauvages attaques de l'ignorance ou de l'envie. Pendant que la *Jérusalem délivrée*, courant à travers l'Europe, était saluée comme le poëme le plus divin, le Tasse mécontent s'occupait de refaire son œuvre et méditait la *Jérusalem conquise*, qu'il appelait son Poëme Réformé. Sur son lit de mort, au couvent de Saint-Onuphre, en face même du triomphe que Rome lui préparait, Torquato, aussi peu satisfait du poëme réformé que de son poëme primitif, demandait pour dernière faveur la destruction de ses ouvrages. Sainte frayeur du génie, combien nous devons vous aimer et vous admirer!

Le Tasse, dans les derniers temps de sa vie, s'était livré à une dévotion sévère; mais on a été inexact quand on a prétendu que ce fut un remords religieux et non pas un remords littéraire qui le porta à remanier son poëme. Pour se convaincre sur ce point, il n'est besoin que d'entendre le poëte nous parler de son œuvre : son *Guidizio sovra la Gerusalemme da lui reformata*, allait au-devant des reproches que devait lui adresser la postérité; il s'est montré aussi grand cri-

tique qu'il était grand poëte ; il a devancé le jugement des temps, et, quant à nous, nous admirerions un peu moins le Tasse si nous ne savions pas que cet homme supérieur eut lui-même le sentiment de ce qui manque à son œuvre.

Au milieu des merveilleuses beautés de la *Jérusalem délivrée*, trois choses manquent à ce poëme : la vérité de l'histoire, la vérité des mœurs, la vérité des lieux. Le Tasse comprit cela, et voilà pourquoi il entreprit de refondre son poëme sous le titre de la *Jérusalem conquise;* il voulait aussi donner à son ouvrage plus de vraisemblance, de netteté et de rapidité. La *Jérusalem conquise* est composée sur un plan meilleur et avec un plus grand caractère de vérité. La suppression du brillant personnage de Renaud était un important sacrifice fait à l'histoire. La scène du vieillard du Jourdain accueillant Herminie est dans la mémoire de tout le monde; ce morceau est ravissant comme sentiment et comme expression poétique; mais il eût été mieux placé dans un paisible vallon des Alpes, au milieu des bons montagnards, que sur les bords du Jourdain, retentissant alors du bruit de la guerre, et au milieu de peuplades musulmanes enflammées par le fanatisme. Le Tasse avait eu le courage de renoncer à ces treize stances : ceux qui aiment la vérité dans l'art doivent lui en savoir gré. A l'époque où parut la *Jérusalem délivrée*, quelques censeurs blâmèrent, comme un hors-d'œuvre, l'épisode d'Olinde et de Sophronie; le poëte refusait d'en faire le sacrifice ; pourtant on ne retrouve point cet intéressant épisode dans la *Jérusalem con-*

quise, et le lecteur en éprouve d'autant plus de regret que le sujet est un fait historique. De toutes les suppressions que le Tasse avait jugées convenables, nous croyons que celle-ci fut la seule inspirée par des scrupules religieux. L'amant de Léonore s'était peint sous les traits de l'amant de Sophronie : comme Olinde, il avait beaucoup désiré, espéré peu, et n'avait rien demandé : *Brama assai, poco spera, e nulla chiede.* Dans cette saison de la vie où le cœur plus tranquille revient froidement sur le passé, le poëte chrétien pensa qu'il ne fallait pas laisser les traces de profanes affections personnelles dans une épopée consacrée au triomphe des idées évangéliques; Léonore n'était plus, et la disparition d'Olinde dans la *Jérusalem* n'avait pas l'inconvénient de pouvoir faire accuser le Tasse d'infidélité à Ferrare. Comme on a cru que Torquato avait remis la main à son poëme par un remords religieux, on regarde généralement la *Jérusalem conquise* comme une œuvre austère. C'est là une erreur : malgré le retranchement de l'épisode d'Olinde et de Sophronie, malgré les changements que le poëte a fait subir aux épisodes d'Armide et d'Herminie, les peintures passionnées abondent dans la *Jérusalem conquise.* Un savant, qui a patiemment comparé, octave par octave, les deux *Jérusalem*, nous dit que pas un seul des détails voluptueux n'a été supprimé et que quelques-uns même ont été ajoutés par le poëte.

Notre projet n'est point de mettre en regard les deux poëmes, et de les soumettre à un examen détaillé. Nous avons parlé de la *Jérusalem conquise* pour prouver que

le Tasse n'ignorait pas les défauts de son premier ouvrage. Dans son poëme refondu, il a donné plus de place aux localités, plus de place à l'histoire; les mœurs musulmanes et les mœurs chrétiennes du onzième siècle s'y trouvent reproduites avec moins d'imperfection. En plaçant le séjour d'Armide sur les hauteurs du Liban, au lieu de le placer sur une montagne du nouveau monde, le Tasse sentait le besoin de ne pas perdre de vue le théâtre des événements qu'il racontait, le besoin de rester dans la Palestine, dans son sujet; il se réservait de célébrer la découverte de l'Amérique dans un poëme particulier. Le magnifique morceau de la navigation à travers l'Océan n'était point perdu dans ses plans poétiques. La *Jérusalem conquise* est restée dans l'oubli, parce qu'on n'y a point trouvé divers morceaux qu'on avait vivement admirés dans le premier poëme, et aussi parce qu'on n'était pas assez instruit pour apprécier les améliorations du second ouvrage, sous les rapports de l'histoire, des lieux et des mœurs. Une remarque qu'il est bon de faire, c'est que le public est toujours fort médiocrement disposé à revenir d'un premier jugement; lorsqu'il a une fois admiré ou blâmé, il passe son chemin, et vous avez beau crier après lui, il ne reviendra point sur ses pas pour recommencer son examen. Nous croyons cependant que la *Jérusalem conquise* est destinée à se relever dans les temps futurs, à mesure que le public connaîtra mieux le moyen âge et l'Orient.

Chacun sait qu'un des plus grands défauts de la *Jérusalem délivrée*, c'est l'abus de la magie; dans la *Jérusa-*

lem conquise, la magie s'y montre un peu moins, mais elle y joue encore un rôle beaucoup trop grand. En parcourant les trois cents chroniques chrétiennes ou musulmanes du temps des croisades, on n'y trouve que de très-rares exemples d'enchantements. Le démon n'a presque pas figuré dans les guerres de la croix; la Vierge, les anges, les belliqueuses phalanges du ciel, tel est le merveilleux de nos guerres sacrées, et ce merveilleux est bien autrement épique que la sorcellerie. Le Tasse, quoiqu'il fût un homme d'une vaste science, avait peu connu nos chroniqueurs; il n'avait guère étudié que Guillaume de Tyr, et, du reste, les récits du prélat de Syrie auraient bien pu suffire à Torquato pour lui montrer le caractère du merveilleux de nos croisades. L'épopée était toute trouvée dans nos chroniques; mais il est toujours plus difficile qu'on ne pense d'arriver à la chose du monde la plus simple. De plus, on ne s'affranchit pas aisément du goût et des sentiments des contemporains; le démon occupait beaucoup l'imagination populaire dans l'Italie du seizième siècle; il a remplacé, dans l'œuvre du Tasse, les célestes visions de nos croisés.

Parmi les personnages des croisades mis en scène par le poëte de Sorrente, Godefroi est celui qui nous apparaît le plus conforme à l'histoire. Ce caractère est admirablement tracé depuis le commencement jusqu'à la fin. C'est bien là ce duc de Lorraine qui représente à lui seul la fortune des Francs, et qui gouverne tout par le seul ascendant de sa vertu; quand il prie pour son armée, l'Éternel l'écoute; sa ferveur arrêterait le cours

des fleuves et déplacerait les montagnes. Dans la *Jérusalem conquise*, le songe de Godefroi ravi au ciel, où il trouve les guerriers morts pour le Christ, achève de peindre d'une façon sublime cette grande figure des vieux siècles chrétiens. En nous montrant Godefroi, le Tasse pense à Agamemnon; mais les souvenirs de l'*Iliade*, par une heureuse exception dans le poëme, ne nuisent point ici à l'exactitude. Ces souvenirs-là ont trop préoccupé le poëte italien dans la peinture des autres personnages de la guerre sainte et dans la description des batailles; les combats du Tasse ne sont autre chose que les combats d'Homère avec des drapeaux marqués de la croix; c'est beau comme description, mais c'est peu supportable comme vérité historique.

Le Tasse, d'ailleurs, n'a pas fait mystère de ce penchant qui l'entraînait vers les imitations homériques. Chose étrange! le chantre de Godefroi n'a pas voulu nous laisser ignorer ses efforts pour se rapprocher du chantre d'Achille dans la peinture des caractères!

La procession des croisés dans la vallée de Josaphat et sur le mont des Olives, la veille du jour où ils devaient livrer le dernier assaut contre Jérusalem, fut un spectacle tout épique. En lisant ce tableau dans le onzième chant de la *Jérusalem délivrée*, on voit combien Torquato est admirable lorsqu'il rencontre la vérité.

Le Tasse, vaste intelligence, âme de feu, poëte d'un style noble, harmonieux et pur, aurait fait une œuvre égale aux monuments les plus magnifiques des littératures humaines, si, avant de composer la *Jérusalem dé-*

livrée, il eût visité la Palestine, et s'il se fût pénétré de l'esprit de nos croisades par une sérieuse lecture des vieux chroniqueurs. L'auteur avait emprunté à Guillaume de Tyr le peu de détails qu'il donne sur la position de la ville sainte, et ces détails sont exacts; mais là se borne la fidélité de ses descriptions; la couleur des lieux manque à ses chants; la Judée est absente de son poëme. M. de Chateaubriand, dans son *Itinéraire*, a beaucoup parlé de l'exactitude géographique du chantre de Godefroi : il s'est trouvé heureux, dit-il, d'avoir pu rendre le premier à un poëte immortel le même honneur que d'autres avant lui ont rendu à Homère et à Virgile. Notre déférence pour les jugements littéraires de M. de Chateaubriand est bien grande; nous oserions croire toutefois que la fraternelle admiration de l'illustre écrivain pour un illustre poëte a pu voiler, à ses yeux, le côté imparfait de son œuvre. M. de Chateaubriand se félicite d'avoir fait, pour la *Jérusalem délivrée*, ce que d'autres voyageurs ont fait pour l'*Iliade*. Quelle différence entre Homère et le Tasse dans la peinture des lieux qu'ils ont célébrés! l'aspect de la Palestine est pour le poëme italien une épreuve dont il ne triomphe pas; quant au poëme hellénique, si complétement empreint des couleurs de la Troade, il est surtout intéressant et divin lorsqu'on le lit aux portes Scées, sur l'Acropolis d'Ilion, en face de l'Ida!

CHAPITRE XXXI

Le royaume français fondé en terre sainte.

(1099-1187.)

Dans le titre que nous venons d'écrire, nous appelons *français* le royaume fondé au pays de Jérusalem par les armées chrétiennes. Que les autres nations de l'Europe qui ont pris part à l'immense mouvement de la croisade nous pardonnent ce patriotique orgueil. Le royaume établi à la fin du onzième siècle dans l'ancienne contrée de David et de Salomon fut un royaume français, parce que la France eut la gloire d'entraîner sur la route du saint tombeau le reste du monde européen, parce que c'est la France qui fournit le plus d'hommes et de guerriers illustres à la cause de la croix, et surtout parce que tous les rois de Jérusalem redevenue chrétienne appartinrent à notre nation. Le nom de *Franc* qui, dans les langues de l'Orient, désigne les peuples de l'Europe, est un souvenir glorieux de

ces époques où, pour les nations asiatiques, l'Occident, c'était la France. Notre pays, en se plaçant, il y a sept siècles, à la tête de la révolution des croisades, s'était constitué le défenseur de la civilisation moderne et avait saisi cet empire intellectuel qu'il n'a point perdu.

Le règne de Godefroi, qui avait refusé de porter une couronne d'or en face du Calvaire et s'était contenté du titre de baron du Saint-Sépulcre, dura un an à peine; mais combien il fut rempli! Eustache de Boulogne, les deux Robert et les chevaliers de leur suite étaient retournés à la contrée natale; Raymond de Toulouse occupait la principauté de Laodicée, dont l'empereur Alexis lui avait fait présent; Godefroi n'avait, pour l'aider à défendre son royaume, que Tancrède et trois cents chevaliers. Mais ce qui protégeait ce faible royaume, c'était l'épouvante qu'avaient jetée au loin les exploits des guerriers chrétiens. Ascalon, Césarée, Ptolémaïs, étaient mieux fortifiées que Jérusalem, et les émirs de ces trois villes envoyaient des députés supplier le *duc très-glorieux et magnifique de laisser sortir les habitants pour leurs affaires en paix et sécurité;* les députés des trois émirs lui offraient de *bons chevaux* et de *bons mulets*, et annonçaient qu'un tribut mensuel de cinq mille besants lui serait payé. La conquête de la Galilée par Tancrède, érigée à son profit en principauté, avait reculé les limites du royaume; les Arabes des rives du Jourdain avaient admiré la bravoure de Godefroi et la force de son bras, qui abattait d'un coup d'épée la tête des plus grands chameaux.

L'établissement et la dotation des chanoines dans la basilique du Saint-Sépulcre et dans la mosquée d'Omar convertie en église, la fondation dans la vallée de Josaphat en faveur des moines qui avaient célébré les offices au milieu des travaux et des périls de la croisade, furent les premiers actes du pieux Godefroi ; et cependant des prétentions ecclésiastiques tracassèrent le roi de Jérusalem, déjà suffisamment préoccupé au milieu d'un pays ennemi. Un chapelain du duc de Normandie, Arnoul de Rohes, homme lettré, fort habile, fort rusé, et chansonné durant le pèlerinage pour ses mœurs équivoques [1], était parvenu à monter sur le siége de Jérusalem sans qu'on eût attendu la mort du patriarche grec ; le nouveau pasteur avait commencé par vouloir exiger de Tancrède les trésors enlevés à la mosquée d'Omar. L'illustre chevalier, faisant valoir son droit et la coutume des croisés de laisser les biens au premier occupant, consentit à peine à l'abandon de sept cents marcs d'argent pour l'église de la Résurrection. Lorsque Arnoul, dont l'élection était regardée comme frauduleuse, eut fait place à Daimbert, archevêque de Pise, celui-ci, disciple de Grégoire VII, persuada à Godefroi et à Bohémond, qui se trouvaient alors à Jérusalem, de recevoir de lui, l'un l'investiture de son royaume, l'autre l'investiture de sa principauté. Daimbert, non content du vaste patrimoine libéralement assigné à son patriarcat, réclama, comme sa propriété, Jérusalem et la forteresse de David, la forte-

[1] Guillaume de Tyr, liv. IX

resse de Jaffa et son territoire. Godefroi, humble et doux, détestant les querelles, fatigué de perpétuelles obsessions, finit par résigner au patriarche un quart de la ville de Joppé, la citadelle de David, la ville de Jérusalem et son territoire. Il ne mit d'autre condition que celle d'user et jouir de ces deux cités jusqu'à ce qu'il se fût emparé d'une ou de deux autres places de la Palestine ; après la mort de Godefroi, Jérusalem et Joppé devaient revenir au patriarche, si le prince mourait sans héritiers légitimes.

Guillaume de Tyr, étonné des prétentions de Daimbert, a fait beaucoup de recherches pour découvrir ce qui a pu les motiver. Tout ce qu'il sait, c'est que, bien avant l'arrivée des Latins, un quart de la cité (le quartier du Saint-Sépulcre) appartenait au patriarche. Après de longues investigations, l'archevêque historien a trouvé l'origine de cette possession. Chaque fois qu'on réparait les murailles de Jérusalem, on obligeait les chrétiens d'y concourir à leurs frais. Au temps de Constantin, surnommé Monomaque, en 1063, les fidèles de la ville sainte, vivement pressés par le calife d'Égypte, qui voulait relever les remparts de la métropole de la Judée, eurent recours à la pieuse libéralité de l'empereur de Byzance; celui-ci répondit qu'il fournirait l'argent, à condition que le souverain d'Egypte donnerait aux chrétiens pour demeure particulière et exclusive la portion de l'enceinte dont le rétablissement serait leur ouvrage. Cette condition fut acceptée, et, depuis lors, le quartier du Saint-Sépulcre, entouré des murailles rebâties par les chrétiens, n'eut que des

chrétiens pour habitants, et ne reconnut d'autre juridiction que celle du patriarche.

Le prélat des bords de l'Arno, qui imposa à la piété de Godefroi des droits un peu étranges dans un royaume ne relevant que de la puissance de l'épée, n'était point arrivé au patriarcat de Jérusalem par des voies parfaitement pures, si nous en croyons Albert d'Aix[1]. Envoyé en Espagne, en qualité de légat d'Urbain, il avait reçu du roi Alphonse et des grands de la Péninsule de riches présents en or et en argent, entre autres un magnifique bélier d'or, que le roi offrait au souverain pontife; Daimbert avait tout gardé pour lui. Le chroniqueur nous dit que l'archevêque de Pise emporta en terre sainte tous ces trésors, et qu'il s'en servit pour acheter les suffrages des princes. Nous ne répéterons point les reproches que Guillaume de Tyr adresse au clergé de la croisade, dont les mœurs et les sentiments n'étaient pas irréprochables depuis la mort du pontife Adhémar.

La reconstruction de Jaffa avait créé une nouvelle place de défense pour ce petit royaume, et ouvert un port à tous les marchands chrétiens et aux pèlerins; les places voisines, encore musulmanes, et les princes de l'Arabie, payaient des tributs lorsque Godefroi tomba malade en revenant du pays de Damas à Jérusalem; ses souffrances l'obligèrent de s'arrêter à Jaffa, dans une demeure qu'il avait fait récemment construire pour son usage. « Quatre de ses parents l'assistaient, nous

[1] Liv. VII.

dit Albert d'Aix; les uns lui pansaient les pieds et les réchauffaient sur leur sein; les autres lui faisaient appuyer la tête sur leur poitrine; d'autres pleuraient et s'affligeaient en le voyant souffrir, craignant de perdre ce prince illustre dans un exil aussi lointain. » Tous les chrétiens qui se trouvaient dans la ville, apprenant la maladie du roi, s'empressaient autour de sa demeure pour recueillir les nouvelles; de hauts pèlerins vénitiens, introduits auprès du prince, lui offraient des vases d'or et d'argent, de la pourpre et de précieuses étoffes. Godefroi leur promit de se montrer le lendemain dans la ville, pour peu que son mal lui en laissât la force; mais, les douleurs augmentant toujours, il se fit transporter la nuit suivante en litière à Jérusalem. Godefroi, sentant sa fin prochaine, « confessa ses péchés, dit Albert d'Aix, avec une véritable componction de cœur et en versant des larmes; il reçut la communion du corps et du sang du Seigneur, et, couvert du bouclier spirituel, il fut enlevé à la lumière de ce monde. Après la mort de cet illustre duc, et très-noble athlète du Christ, tous les chrétiens, Français, Italiens, Syriens, Arméniens, Grecs, la plupart des gentils eux-mêmes, Arabes, Sarrasins et Turcs, se livrèrent aux larmes pendant cinq jours, et firent entendre de douloureuses lamentations. »

Le libérateur de Jérusalem eut la gloire d'être enseveli sous le Calvaire, à trente pas du tombeau de son Dieu. D'après Guillaume de Tyr[1], avant l'arrivée des

[1] Liv. VIII.

Latins, le Golgotha était en dehors de l'église du Saint-Sépulcre, et n'avait que d'humbles oratoires; les nouveaux maîtres de Jérusalem, agrandissant la basilique, avaient enfermé dans l'enceinte la portion de la montagne sacrée où se dressa la croix du Sauveur. A la mort de Godefroi, on acquitta ses dettes, et on fit des aumônes[1] avec le peu qu'il avait laissé : sa courte royauté n'avait été qu'une laborieuse lutte et une immolation. Godefroi, l'Agamemnon des croisades, mais Agamemnon chrétien, est toujours admirable sur le champ de bataille comme dans les conseils, à la tête des princes du pèlerinage comme en oraison dans la poussière de l'humilité; lorsque, dans les bois d'Antiochette de Pisidie, il expose sa vie pour triompher d'un ours qui allait dévorer un pauvre pèlerin, ou lorsqu'au siége d'Arsur il reçoit, assis sur un sac de paille, une députation des émirs de Samarie, il ennoblit l'héroïsme par une charité inconnue au monde païen, et complète sa gloire par une simplicité digne des jours primitifs de l'Orient. Nos mains ont touché sa forte épée, conservée aujourd'hui encore dans l'église du Saint-Sépulcre, et ce souvenir nous charme pendant que nous cherchons ses illustres traces dans les vieux récits de ses contemporains.

Des œuvres de législation achèvent de placer Godefroi au premier rang parmi les grands hommes du moyen âge. Ce nouveau royaume de Jérusalem, où se rencontraient mille ambitions, mille passions diverses,

[1] Albert d'Aix, liv. VII.

des aventuriers de tous les pays, avait besoin d'un code qui traçât à chacun son devoir et maintînt la justice. Baudouin, prince d'Édesse, et Bohémond, prince d'Antioche, étant venus à Jérusalem accomplir leur vœu, Godefroi profita de leur passage pour travailler à établir le droit féodal, civil et criminel. De doctes hommes qu'il réunit dans son palais, sur le mont Sion, furent chargés de rédiger une grande partie des lois et usages connus sous le nom d'*Assises du royaume de Jérusalem*. Les successeurs de Godefroi ajoutèrent à ce code à mesure que l'expérience et la réflexion leur inspiraient des améliorations législatives; mais ce fut Godefroi qui jeta les grandes bases de ce monument; la colonie latine lui dut l'institution de la *haute cour* et de la *cour des bourgeois*. Les droits du roi, qui ne *tenoit son royal fief d'aucuns barons*, de personne *for Dieu*, les rapports de dépendance que lui devaient les barons et tous les seigneurs, l'organisation judiciaire pour les nobles et les bourgeois et pour les chrétiens indigènes, les principes de propriété, les règles pour le service militaire, le nombre de chevaliers que chaque baronnie et chaque seigneurie étaient tenues de fournir pour la défense du royaume; enfin, tout ce qui alors était de nature à maintenir l'ordre politique et l'équité, se trouve prévu et arrêté dans cette œuvre de législation et de jurisprudence française. On ne s'y occupa point du pauvre peuple; c'est l'Eglise qui en prenait soin. Godefroi, ceux qui l'assistèrent dans son œuvre et ceux qui la continuèrent, firent des lois comme devaient en faire des hommes de guerre et de

conquête : les *Assises du royaume de Jérusalem* ont été écrites en quelque sorte avec la pointe d'une épée. On y voit une image de l'Europe féodale, mais cette image porte souvent l'empreinte de modifications bienveillantes et salutaires, inspirées par l'esprit de la croisade. Le douzième siècle et les siècles précédents n'avaient rien à mettre en comparaison avec la législation de Godefroi et de ses successeurs; après avoir régi le pays de Jérusalem, les diverses principautés chrétiennes fondées en Syrie, elle régit encore l'empire latin de Byzance, la Morée, le royaume latin de Chypre, plusieurs points de l'Archipel appartenant aux Vénitiens, jusqu'à la conquête des Ottomans. Ainsi le code des libérateurs de Jérusalem, qui s'appela quelquefois *Lettres du Saint-Sépulcre*, subsista en Orient tant qu'il y resta des traces des possessions chrétiennes. Malgré ses imperfections, il favorisa la civilisation européenne en servant de modèle ou de point de départ à d'autres législations [1].

Le règne de Baudouin, qui dura dix-huit ans, est un des spectacles les plus curieux que puisse nous offrir l'histoire. On entendit chaque année la grosse cloche de Jérusalem qui annonçait l'approche des Sarrasins ; le bois de la vraie croix, porté en tête des troupes chrétiennes, ne resta point en repos dans la basilique de la Résurrection. La royauté latine de Jérusalem de-

[1] L'Académie des inscriptions et belles-lettres a publié, dans sa collection des ouvrages relatifs à l'histoire des croisades les *Assises du royaume de Jérusalem*, d'après le manuscrit offert à Louis XVI, en 1791, par la république de Venise.

vait être un combat continuel. Le butin formait les principales ressources du roi Baudouin ; quand la paix durait quelques mois, ou quand la guerre était malheureuse, les revenus de l'État se trouvaient réduits à rien. Avec de faibles moyens, Baudouin fit constamment de grandes choses. Quelle activité dans ce belliqueux génie ! Le roi de Jérusalem fit oublier les torts du rival de Tancrède en Cilicie ; il se montra dévoué, généreux ; les États latins n'eurent pas un gardien plus vigilant, un défenseur plus intrépide. L'épée de Baudouin, seul sceptre qu'il ait jamais porté, ne rentra dans son fourreau que le jour où le roi latin descendit dans la tombe.

L'autorité patriarcale, qui voulait se mettre à la place de l'autorité de l'épée, ne tint pas longtemps contre la fougueuse énergie de Baudouin ; les tentatives de Daimbert pour élever sur le trône de Jérusalem un autre que le frère de Godefroi contribuèrent sans doute à le faire rentrer rapidement dans les limites de son pouvoir. Dans cette église de Bethléem, au-dessus de laquelle Tancrède avait planté son drapeau la veille de l'arrivée des croisés à la ville sainte, le patriarche couronna celui qu'il eût mieux aimé voir confiné à Édesse. Arnoul, dépossédé au profit de Daimbert, n'était pas homme à laisser son rival en repos : le *premier-né de Satan*, *enfant de perdition*, comme l'appelle Guillaume de Tyr[1] dans sa sainte colère, avait acquis de l'influence sur l'esprit de Baudouin et sur

[1] Livre X.

le clergé latin ; il réussit à faire partir Daimbert, qui demeura deux ans à Antioche auprès de Bohémond et s'en alla ensuite à Rome demander justice ; le prélat fugitif mourut en Sicile en revenant de Rome à Jérusalem. Un prêtre simple et pieux, mais de peu de savoir, appelé Ébremar, occupa le siége patriarcal, du vivant même de Daimbert. Gibelin, archevêque d'Arles, envoyé comme légat de la cour de Rome pour arranger les affaires ecclésiastiques de Jérusalem, déposa Ébremar et fut lui-même nommé patriarche : il était d'un âge avancé. Arnoul, resté archidiacre de l'église du Saint-Sépulcre, favorisa son élection dans l'espoir de recueillir promptement son héritage. En effet, quatre ans après (1111), cet Arnoul, que le vulgaire appelait *mauvaise couronne*[1] (ce qui veut probablement dire mauvaise tête), remplaça Gibelin. Il maria sa nièce à Eustache Grenier, seigneur de Sidon et de Césarée, en lui donnant pour dot les meilleures portions du patrimoine de l'Église : Jéricho et toutes ses dépendances, dont le revenu annuel s'élevait à cinq mille pièces d'or. Déposé en 1115 par l'évêque d'Orange, légat du pape Pascal, Arnoul s'en alla à Rome, rétablit son crédit dans l'esprit du souverain pontife et revint occuper son siége de Jérusalem.

Les courses guerrières du roi Baudouin sont marquées d'un grand caractère de poésie. L'inconnu sourit à son génie, il lui faut d'héroïques aventures et des terres nouvelles ; il aime à tenter le destin, et le péril

[1] Guillaume de Tyr, liv. XI.

a, pour son âme, une irrésistible séduction. *Si tu as peur, va-t'en à Bourges*, dit-il à Harpin, comte de Bourges, qui lui donne des conseils de prudence au moment de livrer bataille avec des forces inégales contre une armée égyptienne sortie d'Ascalon. Dans un précédent combat, aux environs de Ramla, Baudouin, monté sur une jument que sa légèreté à la course avait fait appeler la *Gazelle*, s'était élancé à travers les rangs ennemis avec sa bannière blanche attachée à sa lance. Pour exciter ses compagnons à la victoire, il leur disait que l'Orient n'offrait aucun asile aux vaincus, et que la France était bien loin. Les expéditions du roi au delà de la mer Morte, au port d'Hellis, l'Helath des Hébreux (aujourd'hui Aden), et sur les rivages de la mer Rouge, avaient charmé la curiosité de son esprit ; la construction du château de Montréal (Chaubek), dans cette portion de l'Arabie que nos chroniques[1] nomment *Syrie de Sobal*, avait établi la menaçante domination de Baudouin au milieu de peuplades étonnées de sa puissance. Arsur, Césarée, Saint-Jean d'Acre, Tripoli, Biblos, Sarepta, Sidon, se rendirent à ses armes. Nous avons parlé, dans la *Correspondance d'Orient*, de toutes ces places et de leur occupation par les croisés. Baudouin soumettait ainsi des cités de Syrie que n'avaient jamais possédées les Hébreux, et sa courageuse activité agrandissait son royaume.

Pendant le siége de Tripoli, il vit mourir le vieux Raymond, que l'Orient n'avait point consolé de tout

[1] Guillaume de Tyr, liv. XI.

ce qu'il avait quitté en France ; le comté de Tripoli, devenu un héritage pour sa famille, paya les sacrifices et les exploits du prince de Toulouse. La nouvelle de la mort de Tancrède (1112) retentit comme une calamité au milieu des joies de la conquête de l'ancien pays phénicien. Tancrède, durant la captivité de Bohémond, laissant à Hugues de Saint-Omer la principauté de Tibériade, s'était établi prince aux bords de l'Oronte, d'après le vœu des chrétiens. Le jeune Pons, fils du seigneur Bertrand, comte de Tripoli, servait sous son drapeau ; à sa dernière heure, Tancrède fit appeler sa femme Cécile, fille de Philippe, roi des Français, et le jeune Pons; il leur conseilla de s'unir, après sa mort, par les liens du mariage : on le lui promit, et on tint parole. Quelque temps auparavant, Bohémond avait fini ses jours dans la Pouille, au milieu de ses ardents efforts pour frapper l'empire grec.

L'argent manquait au roi Baudouin : il avait à peine de quoi suffire à ses besoins de tous les jours et à la solde de ses frères d'armes ; il songea à faire un mariage qui lui donnât des trésors. La femme qu'il avait épousée à Édesse était soupçonnée de légèreté dans ses mœurs ; il l'enferma dans le monastère de Sainte-Anne, situé près de la Porte de Josaphat, à peu de distance de la piscine Probatique ; puis, comme s'il eût été veuf, il fit demander en mariage la comtesse de Sicile, veuve de Roger, frère de Robert Guiscard. Les aspirations irréligieuses d'Arnoul poussaient Baudouin. Dans l'année 1113, la puissante et riche comtesse de Sicile, ne se doutant point qu'il y avait une

reine de Jérusalem encore vivante, débarqua à Saint-Jean d'Acre avec de grandes sommes d'argent et des navires chargés de provisions et d'armes. Trois ans plus tard, Baudouin, saisi de remords dans une grave maladie, renvoya sa seconde femme; Roger, fils de la princesse sicilienne, ne pardonna point cet affront au royaume de Jérusalem.

La ville sainte manquait d'habitants : il n'était point permis aux musulmans d'y établir leur demeure; les Latins étaient en si petit nombre, qu'ils occupaient à peine une rue de la ville[1]; les Syriens, décimés par les longues persécutions, n'offraient que de misérables restes; le manque de peuple, cette cause par laquelle devaient périr un jour les colonies chrétiennes, préoccupait déjà Baudouin. Il y avait au delà du Jourdain une multitude de chrétiens qui payaient encore tribut aux anciens oppresseurs de la terre sainte; Baudouin leur fit proposer de venir habiter Jérusalem; bientôt ils arrivèrent avec leurs femmes et leurs enfants, leur gros et leur menu bétail ; un quartier leur fut assigné; des campagnes abandonnées leur échurent en partage, et la cité sacrée eut de nouveaux défenseurs.

Le génie de Baudouin était trop à l'étroit en Syrie : il méditait d'ajouter à son royaume ce pays d'Égypte d'où, tant de fois, lui étaient arrivés des ennemis, et dont la conquête eût été un si grand bien pour les États latins. Le mal qui conduisit Baudouin à la mort surprit vers les bords du Nil ses pas victorieux ; un cippe

[1] Liv. XI.

de pierres à El-Arich marqua la place où les entrailles du roi furent ensevelies, et longtemps on donna le nom de *Sables de Baudouin*[1] aux solitudes sablonneuses qui mènent de Syrie en Égypte.

Baudouin du Bourg, qui avait remplacé le frère de Godefroi dans le comté d'Édesse, le remplaça aussi sur le trône de Jérusalem; durant ses douze ans de règne, il fut fait deux fois prisonnier et demeura sept ans dans les fers des musulmans. Tandis que Baudouin II gémissait de voir sa bravoure enchaînée dans la forteresse de Charan en Mésopotamie, la prise de Tyr vint ajouter à l'éclat et à la force de l'empire des Francs; Eustache Grenier, nommé régent du royaume en l'absence du prince captif, avait tenu tête aux attaques des Égyptiens. Baudouin II paya le prix de sa rançon avec le butin d'une victoire qu'il remporta dans le territoire de Damas; lorsqu'en 1131, il acquitta sa *dette envers la mort*, comme parlent nos chroniques, quelques bruits de gloire s'étaient mêlés au souvenir de ses malheurs. Ce prince, dont les genoux et les mains s'étaient endurcis par les pratiques de la piété, s'occupa utilement de l'administration intérieure du royaume; voulant assurer l'approvisionnement de Jérusalem, il avait permis, par une charte, aux Arméniens, aux Syriens, aux Grecs, et même aux Sarrasins, de porter à la ville sainte, en franchise de tous droits, le vin, le blé et toute espèce de grains.

Le patriarche Arnoul, dont les jours s'étaient ache-

[1] Aboulféda, quatrième volume de la *Bibliothèque des Croisades*.

vés en 1118, avait eu pour successeur Gormond, né à Péquigny, dans le diocèse d'Amiens; celui-ci mourut à Sidon, pendant qu'il dirigeait le siége d'un château du voisinage; à sa place avait été nommé Étienne, d'abord chevalier, puis abbé de Saint-Jean de la Vallée, monastère aux environs de Chartres. Ressuscitant les prétentions de Daimbert, peut-être parce qu'il savait manier l'épée, Étienne voulait qu'on lui cédât Jérusalem et Joppé après la prise d'Ascalon; mais son patriarcat ne dura pas deux ans. On rapporte que Baudouin II étant allé lui demander comment il se trouvait, Étienne mourant lui répondit : « Nous sommes, seigneur roi, dans l'état que vous avez voulu. » Le soupçon d'empoisonnement ne put s'appuyer sur aucun témoignage positif et sérieux. Guillaume, prieur de l'église du Saint-Sépulcre, homme de vie pieuse, beau de sa personne, mais peu lettré, succéda au patriarche Étienne, et ce fut lui qui couronna, dans la basilique de la Résurrection, Foulque d'Anjou, choisi pour recueillir le royal héritage de Baudouin II, son beau-père. Quoique l'église de Bethléem eût été érigée en église épiscopale depuis Baudouin Ier, on n'y sacrait plus les rois de Jérusalem; le voisinage du Calvaire avait cessé d'être un scrupule pour les princes latins appelés à la couronne d'or.

Foulque d'Anjou, parvenu au trône dans un âge avancé, n'avait plus assez d'énergie pour entretenir l'activité militaire des chrétiens; la soumission de Panéas, aux sources du Jourdain, fut le seul événement de son règne. Pains, son grand échanson, bâtit la

forteresse de Carac, dans le pays d'Arabie, non loin de Rabbath, où l'époux de Bethsabée était tombé victime de la passion de David. Nos chroniqueurs ont confondu Carac avec l'ancienne Petra, aujourd'hui *Ouadi-Mousa*, dont les voyageurs modernes ont admiré les tombeaux, le grand temple et le théâtre. Sous le faible Foulque d'Anjou, l'oisiveté de l'épée avait enfanté la discorde des esprits. Mais, avant de suivre les colonies dans leur décadence, arrêtons-nous devant le spectacle de la conquête latine, contemplons dans toute son étendue cette œuvre où sont entrés tant de sacrifices et tant de gloire.

---

forteresse de Carac, dans le pays d'Arabie, non loin de Rabbath, où l'époux de Bethsabée était tombé victime de la passion de David. Nos chroniqueurs confondent Carac avec l'ancienne Petra, aujourd'hui Oued-Mousa, dont les voyageurs modernes ont admiré les tombeaux, le grand temple et le théâtre. Sous le faible Foulque d'Anjou, l'énergie de l'épée a détourné le désordre des esprits. Mais, avant de suivre les colonies dans leur décadence, arrêtons-nous devant le spectacle de la conquête latine, contemplons dans toute son étendue cette œuvre où sont entrés tant de sacrifices et tant de gloire.

SUITE DU CHAPITRE PRECEDENT

Les Etats chrétiens s'étendaient depuis le Taurus et les rivages de l'Euphrate jusqu'aux terres égyptiennes de Thanis et de Péluse; ils se composaient de trois principautés indépendantes[1] et du royaume de Jérusalem. La principauté d'Édesse, maintenant Orfa, comprenait une partie de la Cilicie et de la Mésopotamie, des régions fécondes, des forêts, des pâturages, de nombreuses rivières, les deux rives de l'Euphrate, qui est pour la Mésopotamie ce que le Nil est pour l'Égypte, et dont la possession représente à elle seule une immense richesse; cette principauté avait trois archevêques qui relevaient du patriarche d'Antioche : ceux d'Edesse, d'Hiérapolis et de Corycus. La principauté d'Antioche avait pour limite septentrionale la ville de

[1] Les pays qui formaient ces trois principautés sont décrits dans la *Correspondance d'Orient.*

Tarse, et pour limite méridionale la petite rivière qui coule entre Valénia et Méraclée. La juridiction du patriarche d'Antioche s'étendait sur vingt cantons, dont quatorze avaient chacun un métropolitain avec des évêques suffragants; les six autres cantons étaient placés sous l'autorité des primats de Bagdad et de Perse, appelés *catholiques*. Quoique ces deux principautés fussent indépendantes de Jérusalem, les rois latins allèrent souvent y rétablir l'ordre ou leur porter secours aux jours de péril; c'est en combattant pour les États d'Antioche et d'Édesse que Baudouin II rencontra la captivité. Le comté de Tripoli, que Jacques de Vitry appelle une principauté, commençait à la limite de celle d'Antioche et s'arrêtait à la rivière entre Biblos (Gibelet) et Béryte; une portion du Liban lui appartenait. Le comte ou le prince de Tripoli était homme lige du roi. L'ancienne Émesse, appelée au temps des croisades *Camela* ou *Chamelé*, aujourd'hui Homs, l'ancienne Épiphania, qui maintenant porte le nom de Hama, et Balbek, ne furent point soumises aux croisés, mais leur payaient tribut.

Enfin le royaume de Jérusalem formait la première colonie latine par sa priorité religieuse et politique, par son étendue et le nombre des places qui lui étaient soumises. Il commençait à l'antique frontière des Hébreux, à Dan, appelée tour à tour Césarée de Philippe, Panéade et Bélinas; sans aller du côté du midi jusqu'à El-Arich, Pharamia, Péluse, où les possessions latines n'étaient point fixes, nous verrons flotter le vieux drapeau de notre patrie à Bersabée, appelée alors Gibe-

lin, à dix milles d'Ascalon, et sur les murs de Daroum, à quatre stades au delà de Gaza. La forteresse de Daroum, de forme circulaire et flanquée de quatre tours, était ainsi nommée d'un monastère grec dont elle avait pris la place (da-Roum, couvent des Grecs). Sidon, Tyr, Saint-Jean d'Acre, Césarée, Jaffa, les cinq villes des Philistins, toutes les cités de la Judée et de la Galilée, changées en baronnies ou en seigneuries, et, au delà du Jourdain et de la mer Morte, les pays de Carac et de Montréal, obéissaient aux successeurs de Godefroi. Une France féodale s'était établie dans ces contrées où avaient passé les dominations israélite, macédonienne, romaine, grecque et musulmane ; les fortes traces de notre génie, de notre bravoure et de nos vertus, s'imprimaient sur le sol le plus vénérable et le plus historique de l'univers. Les Latins avaient semé des citadelles à travers la Palestine ; Thoron, à dix milles de Tyr, entre la mer et le Liban ; Scandalion, aujourd'hui Scandroun, à cinq milles au midi de Tyr ; Néphin, du côté de Tripoli ; Belvoir, près du Thabor ; Ibelin, bâti avec des ruines de l'ancienne Geth ; Blanche-Vue ou Blanche-Garde, destinée à réprimer les Ascalonites ; Saint-Abraham, dans le voisinage d'Engaddi ; les châteaux des Plans, de Maé, de Mirabel, aux abords de Jérusalem ; toutes ces forteresses et une foule d'autres dont nous avons marqué l'emplacement dans nos récits de voyageur, étaient comme une vaste organisation de défense au milieu de cette terre où nos aïeux ne subsistaient que par la victoire.

Le patriarche de Jérusalem, de qui relevaient immé-

diatement les évêques de Bethléem, d'Hébron[1] et de Lydda, avait de plus sous son autorité quatre métropolitains : ceux de Tyr, de Césarée, de Nazareth, de Carac. Le métropolitain de Tyr avait pour suffragants les évêques d'Acre, de Sidon, de Béryte et de Panéade L'Église de Césarée, qui, avant les croisades, était l'égale de celle de Jérusalem et quelquefois la première de Palestine, n'avait qu'un seul suffragant, l'évêque de Sébaste ou Samarie. Le suffragant de Nazareth était le pasteur de Tibériade. L'évêque grec du mont Sinaï, gardien de l'Église de Sainte-Catherine, dépendait du métropolitain de Carac. L'Église de Jaffa était soumise au prieur et aux chanoines du Saint-Sépulcre. Des abbés et des prieurs assistaient à l'autel le patriarche de Jérusalem; ils portaient les insignes de l'épiscopat : la crosse, la mitre, l'anneau et les sandales.

Jacques de Vitry, évêque de Ptolémaïs, qui a tracé une curieuse peinture de l'état religieux de la Palestine sous la domination des Francs, nous montre l'Église d'Orient *commençant à reverdir et à fleurir*, et la vigne du Seigneur *poussant des bourgeons nouveaux*. De tous côtés, les plus beaux sites étaient choisis pour la construction de sanctuaires et de couvents : les libéralités des princes et les aumônes des fidèles multipliaient les maisons de Dieu. Le mont de la Quarantaine, à peu de distance de Jéricho, et le Carmel, avaient leurs hôtes austères, qui, retirés dans de pe-

[1] L'église d'Hébron ne fut érigée en évêché que sous Amaury, en 1167; mais nous parlons ici du royaume de Jérusalem tel qu'il se présenta dans tout son développement.

tites cellules, *composaient, abeilles du Seigneur, un miel d'une douceur toute spirituelle*[1]. « Un grand nombre d'autres, dit le chroniqueur, morts au monde afin de vivre en Dieu, se choisirent des sépulcres tranquilles dans le désert du Jourdain, où le bienheureux Jean-Baptiste, fuyant les hommes pour s'occuper de Dieu avec plus de liberté, se cacha dès les années de son enfance. »

L'évêque d'Acre nous rapporte ici une observation que nous ne passerons point sous silence. Il ne lui avait jamais semblé que le Précurseur se fût nourri de la chair des sauterelles, lui qui refusait de manger du pain. Jacques de Vitry interrogea donc sur ce point un moine syrien des rives du Jourdain; le moine lui répondit qu'on trouvait autour de son monastère une herbe dont les cénobites mangeaient, et qui se nommait *langusta;* il ajouta que ce mot était la même chose que *locusta* (sauterelle), et que la ressemblance des deux mots avait produit l'erreur sur la nourriture de saint Jean. Le cénobite des solitudes du Jourdain affirmait que le Précurseur avait mangé de l'herbe appelée *langusta*, et non point de ces grasses sauterelles recherchées par beaucoup d'habitants du pays, qui les prennent à l'époque de leur apparition et les mettent en réserve. L'opinion du moine syrien pourrait bien ne pas rester tout à fait sans réponse, mais elle est, à coup sûr, d'une grande autorité dans la question.

Les chanoines réguliers du Saint-Sépulcre, institués

[1] Jacques de Vitry, liv.

par Godefroi, suivaient la règle des augustins. Les Églises des chevaliers du Temple, du mont Sion et du mont des Olives, avaient des abbés et des chanoines de l'ordre de Saint-Benoît. Les religieuses de Saint-Lazare, à Béthanie, celles de Sainte-Anne et celles de Sainte-Marie de Jérusalem, appartenaient à la même règle. Il y avait sur le Thabor une abbaye de moines noirs qui dépendait du métropolitain de Nazareth. Il s'était élevé aussi des monastères de l'ordre de Cîteaux et de l'ordre des Prémontrés. La Palestine offrait une image de la France religieuse.

Les trois ordres militaires nés de la charité à l'ombre du saint tombeau avaient montré à l'Orient une sorte de sacerdoce armé du glaive. Les hospitaliers, les templiers, les teutons, mâles figures, hommes de fer, caractères ardents et généreux, formaient comme des murailles vivantes toujours debout pour arrêter l'ennemi. Ils avaient passé du service des pauvres au service des colonies chrétiennes. Dans leurs continuelles courses du Jourdain à la mer, du Liban au désert méridional de Syrie, ils étaient l'effroi des musulmans et la sécurité des pèlerins. Quand de pauvres chrétiens d'Europe, débarqués à Jaffa, se rendaient à Jérusalem, n'ayant d'autres armes que le signe de la croix, ils n'avançaient pas sans frayeur dans le chemin solitaire de Ramla, et surtout dans les montagnes de la Judée, où chaque détour de sentier, chaque revers de rocher, pouvaient cacher des Arabes cruels. Alors, si des manteaux blancs marqués de la croix blanche, de la croix rouge ou de la croix noire, leur apparaissaient tout à

coup à travers les vergers de la plaine, au penchant de la colline ou dans les tortueuses profondeurs d'un étroit vallon, cette vue rassurait et charmait les pieux voyageurs; au moindre soupçon de danger, les chevaliers de l'Hôpital, du Temple ou de Sainte-Marie des Teutons les accompagnaient jusqu'à la ville sainte.

Guillaume de Tyr, que l'amour des priviléges de l'Église anime quelquefois jusqu'à la partialité, voit avec peine les frères de l'Hôpital s'affranchir d'abord de la juridiction de l'abbé de Sainte-Marie latine, puis, devenus riches, se dérober à l'autorité du patriarche de Jérusalem et entraîner dans leur indépendance divers établissements de charité. Celui-ci, accompagné de plusieurs prélats de Syrie, était allé à Rome demander justice pour ses droits chaque jour méconnus, et n'avait rien pu obtenir du pape, ami des hospitaliers. Plus tard, de scandaleuses rivalités éclatèrent entre les hospitaliers et le patriarche; des flèches, ramassées dans l'église du Saint-Sépulcre, furent suspendues en face du Calvaire, en mémoire d'une attaque impie. Les frères de l'Hôpital, possesseurs de casals et de villes en Orient et en Occident, n'étaient plus au temps où les pauvres et les infirmes étaient leurs *seigneurs*, où, donnant aux malades le pain de pure fleur de farine, ils se réservaient pour eux la portion la plus grossière de la mouture[1]. Mais que d'exploits et que de gloire leur faisaient pardonner de s'être éloignés de leur primitive et humble simplicité! Depuis Gérard Tenque

[1] Jacques de Vitry, liv. I.

jusqu'à Fabrice Carrette, le quarante et unième et dernier grand maître de l'ordre, durant un espace de plus de quatre siècles, quelle série de traits éclatants, de dévouements sublimes, et quel puissant intérêt s'attache à la destinée de ces courageux défenseurs de la civilisation chrétienne! Oh! comme nous étions ému à Rhodes, dans cette rue des Chevaliers où nous touchions de la main leurs graves et belliqueux souvenirs!

Les chevaliers du Temple, qui avaient reçu du concile de Troyes (1128) le vêtement blanc comme un symbole de la pureté de leur vie, reçurent du pape Eugène la croix rouge comme symbole du sang qu'ils faisaient profession de verser pour la défense de la terre sainte. Jacques de Vitry, parlant de ces *nouveaux Machabées*, comme il les appelle, nous les montre marchant à la bataille avec discipline, sagesse et prudence, les premiers à combattre et les derniers à se retirer, n'ayant jamais la permission de tourner le dos ou de revenir sur leurs pas sans un ordre exprès; toutes les fois qu'on crie aux armes, dit le même chroniqueur, ils demandent où sont les ennemis et jamais leur nombre; lions à la guerre, ils sont de doux agneaux dans leurs demeures; pareils à des ermites ou à des moines, quand ils prient à l'église, ils deviennent durs et terribles en face des ennemis de la croix; ils marchent précédés d'une bannière blanche et noire qu'ils appellent Beauséant, et ces deux couleurs indiquent, l'une, leur candeur envers les amis du Christ, l'autre, leur sombre fureur contre ses ennemis. Les templiers punissaient avec une extrême sévérité les vio-

lateurs de la discipline et de la règle. C'est ainsi qu'ils se firent un nom honorable, ajoute le chroniqueur déjà cité. « La renommée de leur sainteté, répandant de suaves odeurs comme une cellule parfumée, s'étendit dans le monde entier; la maison de la sainte Église fut remplie d'odeurs embaumées. En rappelant le souvenir de ces hommes, les fidèles avaient la bouche comme remplie d'un doux miel. Aussi toute l'Église des saints racontera leurs vertus et leurs combats, et leurs glorieux triomphes sur les ennemis du Christ. »

Ce témoignage rendu aux templiers par un prélat de Syrie, de la première moitié du treizième siècle, est l'expression indépendante de l'admiration des contemporains. Quand Jacques de Vitry parlait ainsi, il y avait déjà plus d'un siècle que les chevaliers du Temple étaient sur la scène du monde. Cent ans plus tard, aux yeux de Philippe le Bel, le roi *faux monnayeur*, ils furent surtout coupables d'être riches; les désordres de quelques membres ne pouvaient pas justifier l'immolation d'un grand et illustre corps qui avait servi de boulevard contre la barbarie musulmane. L'équitable postérité a cassé l'arrêt qu'une cupidité sauvage osa porter. L'ordre du Temple, établi pour la croisade, devait perdre quelque chose de sa grandeur morale à mesure que l'esprit de la guerre sainte s'affaiblissait : voilà ce qui amena son malheur. Des possessions, des richesses égales à celles des souverains, étaient devenues une tentation terrible pour un roi à qui il fallait de l'argent à tout prix; on résolut de livrer aux flammes les templiers comme on se décide

à tuer un homme pour lui prendre son trésor. Jacques de Vitry semble avoir ressenti les calamités cachées dans ces terrestres biens, lorsque, parlant des chevaliers teutons, il fait des vœux *pour que le Seigneur éloigne d'eux les richesses orgueilleuses, avides, querelleuses, qui n'engendrent que des sollicitudes et sont ennemies de la religion*[1].

Ainsi le royaume de Jérusalem, composé d'hommes de toutes les nations de l'Occident, avait fait de la Palestine une terre toute nouvelle; la culture fécondait de vastes solitudes. On appelait *Poulains* ceux qui étaient nés en terre sainte depuis la délivrance de Jérusalem; ce nom vient-il de *pullus*, parce que la génération née dans les derniers temps était comme un *petit poulet* à côté de l'ancienneté des Syriens? vient-il du nom de la *Pouille*, parce qu'on avait appelé de cette contrée beaucoup de femmes pour être les épouses des Européens? Les chroniques demeurent incertaines entre ces deux étymologies et n'affirment rien. Les Poulains désignaient les Européens sous le nom d'Enfants d'*hernaude*, ce qui, d'après Jacques de Vitry, équivalait à imbécile, idiot; mais l'origine du mot *hernaude* nous est inconnue. Les sobriquets entre ces nations indiquent des jalousies. A côté des Occidentaux vivaient, dans le royaume de Jérusalem, les chrétiens d'Orient, les Syriens, les Grecs, les Jacobites, les Maronites, les Nestoriens, les Arméniens, les Grégoriens. Ces peuples, appartenant à des communions diverses, se consolaient,

à l'ombre des bannières latines, de la longue oppression musulmane; livrés à l'agriculture et au commerce, ils contribuaient à répandre la vie dans le royaume franc, et parfois aussi ils combattaient à côté de nos guerriers. Les Maronites surpassaient en vigueur belliqueuse tous les chrétiens du pays; ils avaient servi de guides à l'armée de Godefroi dans la Phénicie. Ils embrassèrent la foi catholique en 1167. Nous avons longuement parlé ailleurs[1] de ces montagnards, restés les amis de la France jusqu'au moment où nous écrivons; ils avaient pour voisins, dans le Liban, les Baténiens ou Assassins[2], qui, esclaves fanatiques des volontés du Vieux de la Montagne, tenaient au bout de leurs poignards la vie des princes et des rois.

La piété, la bravoure, le commerce, la curiosité, se donnaient rendez-vous dans le royaume de Jérusalem. Les peuples arrivaient à la ville sacrée, non plus seulement de Saba, mais de tous les points du monde; un navire attirait un autre navire, et les nations, se donnant la main, se disaient entre elles : *Montons à la montagne du Seigneur*[3]. On voyait s'accomplir ces paroles de Tobie, adressées à Jérusalem : *Tu brilleras d'une lumière éclatante, et tu seras révérée jusqu'aux extrémités de la terre*[4]. Mais ce royaume que les chroniques nous montrent comme un paradis d'où s'exhalent des parfums pareils à ceux des roses, des lis et des

[1] *Correspondance d'Orient*, lettre CLXXX.
[2] *Idem*, t. VI.
[3] Isaïe, ch. II, vers. 3.
[4] Chap. XIII, vers. 13 et 14.

violettes, ne tarda pas à être livré à l'*antique serpent, ennemi du genre humain*. La corruption envahit la terre sainte; Jacques de Vitry nous en fait une peinture. Lorsqu'il ne voit dans les prélats que des *vaches engraissées sur les montagnes de Samarie*, des pasteurs *engraissés du patrimoine du crucifié*, et *tondant les brebis* au lieu de les *paître*, des *conducteurs aveugles*, des *chiens muets ne sachant pas aboyer*, l'évêque d'Acre pousse l'observation morale jusqu'à la satire. Les poulains, issus de leurs pères, *comme la lie provient du vin, la rouille de l'argent, l'ivraie du froment*, étaient parés comme des temples, et plus accoutumés aux bains qu'aux batailles. Les musulmans, qui tremblaient devant les pères, ne voyaient dans les fils que de faibles femmes. On comparait ces Francs dégénérés aux saules, qui ne produisent aucun fruit. Leur occupation était de garder leurs femmes, à qui leur jalousie permettait à peine de sortir une fois par mois pour aller à l'église; les plus riches avaient trouvé le moyen de ne plus laisser sortir leurs épouses, en leur faisant dire la messe sur des autels dressés dans leur chambre. Nous ne répéterons point tous les crimes et les horreurs que Jacques de Vitry impute aux habitants de la terre sainte; les censeurs nous font l'humanité trop laide, et l'histoire n'accueille point la violence de leurs discours. Toutefois il est certain que, dans le royaume franc, les mœurs perdirent de leur pureté, les caractères de leur énergie : cette dégénération favorisait les entreprises des ennemis.

Nous avons laissé la couronne de Jérusalem passant

de la tête d'un vieillard à la tête d'un enfant (1144). Le courageux dévouement du jeune Baudouin III éclate dans l'inutile expédition de Bosra. L'année suivante, un ennemi formidable, Zengui, prince de Mossoul, fondateur de la dynastie des Atabeks, s'empare d'Édesse, dont il méditait la conquête depuis longtemps; un effroyable carnage fait ruisseler dans cette ville le sang chrétien la perte de cette grande cité, suivie de l'immolation des fidèles, retentit bientôt en Europe. La foudre tombée sur les églises du Saint-Sépulcre et du mont Sion et l'apparition d'une comète annonçaient aux imaginations chrétiennes des maux contre lesquels il fallait s'armer. L'esprit des guerres saintes vivait encore dans sa force en Occident; l'éloquence de saint Bernard renouvela les scènes d'enthousiasme qu'on avait vues cinquante ans auparavant. Cent mille croisés français, ayant à leur tête le roi Louis VII, une nombreuse armée conduite par l'empereur Conrad III, une foule de guerriers d'Italie et d'Angleterre, s'avancèrent contre l'Orient.

L'Asie Mineure dévora les trois quarts de ces grandes troupes; Louis VII, qui gagna de la gloire aux rives du Méandre et au milieu des précipices du mont Cadmus, Conrad, qui n'avait montré aucune capacité dans cette expédition, se trouvèrent réunis à Jérusalem au commencement de l'année 1148. On ne s'occupa point d'Édesse, dont les malheurs avaient armé l'Occident. Les Latins désiraient la possession de Damas comme une barrière de défense pour le royaume de Jérusalem. Dans une assemblée, tenue à Saint-Jean d'Acre et pro-

voquée par le jeune Baudouin III, on décida d'aller assiéger Damas. Cette riche cité était près de céder aux victorieuses attaques des chrétiens, lorsque la discorde et la perfidie firent échouer misérablement l'entreprise. La croisade de Louis VII et de Conrad s'acheva sans profit pour la Palestine.

En 1149, Baudouin III, fatigué de la régence de sa mère Mélisende, lui fait d'abord des concessions pour conquérir son indépendance, et puis l'oblige de se contenter de Naplouse. Ces débats avaient troublé le royaume; la tranquillité se rétablit, dit Guillaume de Tyr, *comme l'étoile du matin qui brille au milieu de la nue*. Le jeune roi de Jérusalem, que l'agrandissement de son royaume préoccupait sans cesse, parvint à conquérir, après un siége opiniâtre, cette place d'Ascalon qui, depuis si longtemps, résistait aux Latins, et dont la possession fermait la Palestine aux Égyptiens. On convertit en église et on dédia à saint Paul la grande mosquée d'Ascalon. Le mariage de Baudouin avec une nièce de l'empereur Manuel, conclu en 1155, apporta des trésors au royaume de Jérusalem, qui manquait toujours d'argent; cette alliance eût été bien utile aux États chrétiens, si les Latins et les Grecs avaient voulu sincèrement réunir leurs forces contre l'ennemi commun[1].

De temps en temps la succession des patriarches de Jérusalem amenait des querelles parmi le clergé de la ville sainte. Foucher, qui avait succédé à Guillaume

[1] Michaud, *Histoire des croisades*, liv. V.

en 1145, était mort en 1159. Amaury, prieur de l'église du Saint-Sépulcre, né à Nesle, au diocèse de Noyon, le remplaça irrégulièrement : c'était un homme incapable, porté par des intrigues. Il crut légitimer son élection en envoyant acheter à Rome le manteau de patriarche au prix d'abondantes largesses[1].

Mélisende, que Guillaume de Tyr juge *digne d'être transportée au milieu du chœur des anges*, mourut en 1161. Baudouin III la suivit dans la *voie de toute chair*, l'année suivante à Béryte, âgé de trente-trois ans. Il avait l'habitude de prendre chaque année une médecine avant le commencement de l'hiver; il reçut à Antioche du médecin du comte de Tripoli des pilules empoisonnées qui le menèrent lentement à la tombe; une portion de pilules destinées au roi furent mêlées dans du pain et données à une petite chienne, qui en mourut. Cette expérience ne permit plus de douter du poison. L'archevêque de Tyr nous apprend à ce sujet que les princes chrétiens, dédaignant la science des médecins latins, n'accordaient leur confiance qu'aux Juifs, aux Samaritains, aux Syriens ou même aux Sarrasins, fort ignorants dans l'art de guérir. Baudouin III remplit noblement sa mission de gardien du royaume de Jérusalem; il porta un grand coup aux Égyptiens en leur enlevant Ascalon, et tint tête à Nourreddin, fils de Zengui, qui, maître de Damas, attaquait vigoureusement la Palestine.

Amaury, auparavant comte de Joppé et d'Ascalon,

[1] Guillaume de Tyr, liv. XVIII.

successeur de son frère Baudouin III, voulait à tout prix établir la domination chrétienne en Égypte; la guerre civile, produite par l'ambition rivale de deux vizirs, désolait ce pays ; le sultan de Damas convoitait l'Égypte comme le roi de Jérusalem; le calife de Bagdad, ennemi de celui du Caire, donnait son appui religieux au projet de Nourreddin. Les Latins, unis aux Égyptiens qui avaient imploré leur secours, assiégèrent durant plusieurs mois les Turcs entrés dans Alexandrie; ceux-ci capitulèrent enfin. L'Égypte s'engagea à payer au roi de Jérusalem un tribut de cent mille écus d'or, et tous les seigneurs, les chevaliers et les soldats chrétiens revinrent en Palestine, chargés de trésors; une garnison chrétienne avait été placée au Caire. Amaury ne s'était éloigné qu'à regret des bords du Nil; sans s'inquiéter de la violation des traités et sans tenir compte des prudents avis d'une partie des chefs chrétiens, il reprend le chemin de l'Égypte avec une armée; s'empare de Bilbéis sur la rive droite du Nil; mais, au lieu d'aller droit au Caire, qui ne pouvait lui résister, il commit la faute politique d'écouter les supplications des ambassadeurs du calife et d'accepter leurs offres d'argent. Les richesses promises se firent attendre, la flotte impériale de Byzance que son beau-père Manuel lui avait annoncée ne parut point. Pendant ce temps-là, les Égyptiens relevèrent leurs murailles, le général de Nourreddin, appelé par le calife du Caire, arriva tout à coup, et c'est ainsi que le riche royaume de Pharaon fut perdu pour les guerriers francs. Amaury, ne pouvant lutter contre les Turcs et les Égyp

tiens réunis, revint honteusement à Jérusalem. L'arrivée de la flotte de Byzance le décida à recommencer son entreprise. Amaury attaqua Damiette; mais, après cinquante jours d'un siége désastreux, il fallut y renoncer. L'armée de Damas avait amené au Caire un jeune émir jusque-là sans gloire, mais dont le nom devait remplir le monde. Ce jeune émir, élevé au vizirat à la place de Chircou son oncle, c'était Saladin.

Guillaume de Tyr avait beaucoup connu Amaury; c'est d'après ses instances qu'il entreprit son œuvre historique : il a tracé de ce roi un portrait détaillé qui abonde en traits curieux. D'après ce portrait, le cinquième roi latin avait une grande expérience des affaires du monde et une prudente conduite. Il avait la langue un peu embarrassée, ce qui l'empêchait de s'exprimer avec grâce et élégance. Nul ne connaissait mieux que lui le droit coutumier du royaume. Il était moins lettré que son frère, mais il avait l'esprit vif, pénétrant, et une solide mémoire. Amaury interrogeait souvent, aimait la lecture et se plaisait beaucoup aux récits de l'histoire. Les baladins et les jeux de hasard ne l'amusaient pas; la chasse au faucon et au héron était son principal divertissement. On vantait sa patience, sa sobriété, sa facilité à oublier les injures. Amaury était souvent taciturne et sombre et manquait d'urbanité; on remarquait d'autant plus ce défaut, qu'on se ressouvenait de la bienveillante affabilité de son frère. Il était avide d'argent plus qu'il ne convient à un roi, et sa justice ne résistait pas souvent à la séduction des présents. Amaury avait de l'embonpoint,

une taille au-dessus de la moyenne, une belle figure, un air de dignité, des yeux pleins d'éclat, le nez aquilin, les cheveux blonds, un peu rejetés en arrière, et une barbe bien fournie. Pendant qu'une petite fièvre lente retenait le roi dans la citadelle de Tyr, il faisait souvent appeler Guillaume pour lui soumettre les questions qui lui passaient par l'esprit, « et ces conférences avec moi, dit l'historien[1], lui plaisaient infiniment. » Le roi lui demanda un jour s'il y avait en dehors de la révélation chrétienne des moyens de prouver la vérité de la future résurrection. Cette question causa une émotion vive à l'archevêque de Tyr. Il satisfit la curiosité philosophique d'Amaury en lui disant que les misères de l'homme vertueux et le triomphe des méchants dans ce monde rendaient nécessaire une autre vie où Dieu traitât chacun selon ses œuvres.

Nous touchons aux mauvais jours du royaume de Jérusalem. Amaury, à son lit de mort (1173), n'aurait pu imaginer que les dernières catastrophes fussent si prochaines. Que de malheurs accomplis durant le court espace de quatorze ans ! Baudouin III avait dit, en parlant du fils d'Amaury, qu'il tint sur les fonts baptismaux : « Je lui donnerai le royaume de Jérusalem. » Combien elle fut triste, la royauté de Baudouin IV, pauvre jeune lépreux d'un doux et noble caractère, s'épuisant en douloureux efforts pour cacher son mal et supporter le poids des affaires ! Milon de Planci, chargé d'abord de l'administration du royaume, avait

[1] Liv. XIX.

été poignardé à Saint-Jean d'Acre par des rivalités ennemies, et la régence avait été confiée à Raymond, comte de Tripoli, quatrième descendant du fameux Raymond de Saint-Gilles. Dans la cinquième année de son règne, Baudouin répara les murs de Jérusalem tombant de vétusté, et décida tous les princes, laïques et ecclésiastiques, à s'imposer une somme annuelle pour payer les travaux. Un triomphe remporté sur Saladin, aux environs d'Ascalon, l'avait aidé à obtenir des sultans de Damas et du Caire une trêve de deux ans, fort utile au royaume, et que rompirent les imprudentes violences de Renaud de Châtillon. Celui-ci, devenu seigneur de Carac et de Montréal, par son mariage en secondes noces avec la veuve de Honfroi de Thoron, s'était jeté, au mépris des traités, vers la mer Rouge, et n'avait pas craint de porter ses armes contre la Mecque et Médine, les saintes cités musulmanes. Renaud de Châtillon, homme d'humeur aventureuse et d'impétueux caractère, type romanesque de cette chevalerie errante que les croisades amenaient en Orient, irrita Saladin par son infraction au droit des gens; il précipita les Francs de la Palestine dans une guerre où s'abîma le royaume de Godefroi. Toutes les pensées se dirigèrent alors dans un but de résistance aux armes de Saladin.

Baudouin venait de perdre la vue et ne pouvait plus remplir sa tâche de roi. Il fallait un homme fort à la tête du royaume; le pauvre Baudouin donna la régence à son beau-frère Guy de Lusignan, qui, dans cette grave et décisive situation, commit presque un crime contre

l'État en acceptant un fardeau si au-dessus de ses forces. Baudouin le dépouilla de sa dignité, après son inepte conduite en Galilée, où le régent aurait pu mettre en déroute les troupes de Saladin campées entre le mont Gelboé et Scythopolis ; mais Guy de Lusignan était destiné à enterrer le royaume fondé et soutenu par tant de prodiges de bravoure. Un enfant de cinq ans, né du premier mariage de Sibylle avec le marquis de Montferrat, est couronné roi sous le nom de Baudouin V, avec la régence de Raymond de Tripoli, homme de courage et d'expérience. La mort de Baudouin IV, vivante ruine que réclamait la tombe, et, bientôt après, la mort de Baudouin V, fragile espérance au milieu d'un vaste naufrage, laissèrent la place à Guy de Lusignan et à sa femme Sibylle, couronnés dans l'église du Saint-Sépulcre, malgré l'opposition des barons du royaume. Quand Dieu veut châtier les peuples, il leur donne quelquefois des chefs sans intelligence, et l'incapacité du pouvoir s'offre alors comme une malédiction d'en haut.

Il était impossible qu'une grande image de gloire ne vînt pas se mêler aux funérailles de l'héroïque royaume latin. Le premier jour du mois de mai (1187), cent trente guerriers, parmi lesquels on remarquait des chevaliers de l'Hôpital et du Temple, attaquent dans le voisinage de Nazareth sept mille cavaliers musulmans, commandés par Aphdal, fils de Saladin ; après d'incroyables merveilles d'armes, la petite troupe chrétienne succombe; le grand maître du Temple et deux de ses chevaliers reviennent seuls du combat. Le lieu où

se voit maintenant le village d'*El-Mahed*, à une heure à l'est-nord-est de Nazareth, fut le théâtre de cette admirable lutte. Le sang de ces illustres défenseurs de la croix ruissela sur les fleurs que le printemps avait semées autour de la cité d'Anne et de Marie.

Deux mois après, ce pays de Galilée, marqué pour servir de tombeau à la royauté française de Jérusalem, est le rendez-vous de cinquante mille combattants chrétiens, et de quatre-vingt mille guerriers sous les ordres de Saladin. Les forces latines étaient réunies à Séphorie; Saladin occupait Tibériade; un espace de pays rocheux, désert et brûlé, séparait les deux armées. On avait de l'eau et des vivres à Séphorie; Raymond de Tripoli demandait que les chrétiens gardassent cette position au lieu d'aller chercher Saladin à travers un pays où la multitude souffrirait de la soif, sous un soleil dévorant, et serait accablée par la souffrance, avant d'atteindre l'ennemi; quoique Tibériade appartînt à Raymond, du chef de sa femme, le comte était d'avis qu'il fallait sacrifier cette place plutôt que de sacrifier le royaume. Les chrétiens avaient peu à gagner dans une victoire, et tout à perdre dans une défaite. Il valait mieux attendre l'ennemi, et, s'il voulait la bataille, l'obliger auparavant à livrer son armée aux calamités de la soif, aux horribles fatigues d'une marche au milieu des ardeurs de l'été. L'avis de Raymond de Tripoli était sage, et déjouait le plan de Saladin; il eût sauvé le royaume de Jérusalem. Mais, dans les époques de division, les chefs se défient les uns des autres; le seul sentiment de rivalité suffit pour

inspirer des opinions contraires. La plupart des chefs de l'armée approuvaient le conseil de Raymond; le grand maître du Temple parla de trahison, pensa qu'il fallait lever le camp et marcher vers Tibériade, et imposa son avis au faible Guy de Lusignan. En donnant l'ordre de partir, le roi creusait pour son armée une immense tombe. La bataille livrée le 4 juillet est connue sous le nom de bataille d'Hitin; elle eut pour théâtre un vaste plateau situé entre trois vallées : celle d'Hitin au nord, celle de Batouf à l'ouest, celle de Hama au sud-est. La colline d'Hitin, où se passèrent les dernières scènes du désastreux combat, est appelée dans l'Évangile montagne des *Béatitudes*. Le bois de la vraie croix, qui tant de fois avait ouvert aux guerriers francs le chemin de la victoire, tomba au pouvoir des Turcs, au lieu où fut prononcé le sermon sur la montagne. Le comte Raymond, qui s'était enfui à Tripoli, le jeune Renaud de Sidon, comte de Tibériade, et quelques guerriers de leur suite, furent les seuls qui se dérobèrent au glaive et à la captivité. Après cette effroyable défaite, d'où s'exhalait, pour les enfants de l'islamisme, un *parfum suave*[1], des débris sanglants couvraient les hauteurs d'Hitin, et, les cordes des tentes musulmanes ne suffisant point à lier les prisonniers, trente ou quarante cavaliers étaient attachés à la même corde. Un guerrier fut vendu pour une chaussure. Saladin, en faisant trancher la tête aux chevaliers du Temple et de l'Hôpital, souilla sa victoire, comme les

[1] Expression d'Emmad-Eddin, *Bibliothèque des croisades*, t. IV.

premiers croisés avaient souillé leur conquête de Jérusalem.

C'en est fait de ce royaume sans roi et sans armée. Ptolémaïs, Naplouse, Jéricho, Ramla, Césarée, Arsur, Jaffa, Béryte, se soumettent au sultan. Ascalon, après une héroïque résistance, capitule à des conditions qui rachetaient le roi Guy de Lusignan, peu digne d'un tel sacrifice. Les pensées de Saladin se tournent du côté de Jérusalem; au rapport de l'auteur arabe, Mogir-Eddin, le sultan hésitait; ses craintes furent dissipées par un message en trois vers que lui adressa un des musulmans prisonniers dans la ville sainte. Le captif, qui plus tard fut payé de son message par son élévation à la dignité d'iman, faisait parler Jérusalem, qui disait : « O prince qui renverses les drapeaux de la croix! c'est la ville sainte elle-même qui vient se plaindre à toi de son malheureux sort. Toutes les mosquées ont été purifiées; moi seule, au milieu de ma gloire, je suis encore chargée de souillures. » Un astrologue annonça au fils d'Ayoub qu'il prendrait Jérusalem, mais qu'il lui en coûterait un œil : « Dussé-je devenir aveugle, répondit le sultan, je veux prendre cette ville[1]! » Saladin, campé sous les murs de Jérusalem, rassembla un jour ses émirs, et leur parla de la ville sacrée dans des termes qu'il est intéressant de recueillir ici : « Si Dieu nous fait la grâce de chasser l'ennemi de la maison sainte, de quelle félicité n'allons-nous pas jouir! Comme nous lui témoignerons alors

[1] Emmad-Eddin.

notre reconnaissance! Voilà plus de quatre-vingts ans que la ville sainte est au pouvoir des infidèles, et que Dieu n'y reçoit que des hommages impies. Depuis longtemps les princes musulmans désiraient la délivrer; mais ils ont tous échoué dans leur dessein; Dieu réservait une telle gloire aux Ayoubites, pour gagner à eux tous les cœurs musulmans. La mosquée Alacsa qui s'y trouve est l'ouvrage de la foi; c'est le séjour des prophètes, le lieu où reposent les saints, le lieu du pèlerinage des anges du ciel; c'est là qu'auront lieu la résurrection générale et le jugement dernier; c'est là que se rendront les élus du Seigneur. Là est la pierre dont la beauté est intacte, et d'où Mahomet est monté au ciel; c'est là que la foudre a brillé, que la nuit du mystère a resplendi, et qu'ont éclaté les lumières qui ont éclairé toutes les parties du monde. Au nombre des portes de la ville sainte est la porte de *miséricorde;* quiconque entre par cette porte est digne du paradis. C'est là qu'est le trône de Salomon, la chapelle de David, la fontaine de Siloé, comparable au fleuve du paradis[1]. »

Le sultan, après avoir dressé ses tentes à l'occident de Jérusalem sur les hauteurs où avait campé Raymond de Saint-Gilles, alla s'établir au nord-est de la ville dans l'endroit où s'était placé Godefroi pour manœuvrer avec ses grandes machines de guerre. Le siége de la sainte cité, commencé le 20 septembre, dura treize jours. Jérusalem, devenue le refuge de beaucoup de chrétiens

[1] Emmad-Eddin.

poursuivis par la guerre, renfermait en ce moment plus de cent mille habitants. « Ils ne pouvoient estre dedans les maisons, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, ains (mais) les convenoit estre parmi les rues[1]. » Les guerriers chrétiens étaient en petit nombre; ils avaient pris pour chef Baléan d'Ibelin. Le patriarche et le clergé excitaient les fidèles à la défense. Cinq mille prisonniers musulmans se trouvaient dans la ville. Saladin avait d'abord proposé qu'on lui remît la ville sans combat; il promettait d'être généreux envers la population chrétienne. Cette offre ayant été rejetée, le sultan avait juré de tout immoler.

Nul ne demeurait en repos dans la ville assiégée. Un chroniqueur, témoin oculaire[2], nous dit qu'on ne pouvait voir, sans éclater en sanglots, les armes briller entre les mains des moines, des chanoines, des prêtres, des lévites, des anachorètes courbés sous le poids des ans. Les flèches pleuvaient sur la ville; on ne pouvait *montrer le doigt au-dessus des remparts sans être atteint*. Tel était le nombre des blessés, que les médecins de Jérusalem ne suffisaient point pour arracher les traits de leurs corps. Le chroniqueur à qui nous empruntons ce détail eut le milieu du nez percé d'une flèche. L'air retentissait de gémissements et de ces paroles : *Sainte Marie, sainte Marie, aidez-nous!*

Quand les Latins s'aperçurent qu'au nord-est de la ville la mine allait renverser les murailles, quand ils

[1] *Bibliothèque des croisades*, part. I

[2] Raoul de Coggeshale.

furent informés du complot des chrétiens grecs pour livrer Jérusalem, ils demandèrent à capituler; il fallut que Baléan d'Ibelin menaçât Saladin de tout le désespoir des assiégés pour que le sultan acceptât les conditions des chrétiens. Chaque homme, riche ou pauvre, eut à payer dix pièces d'or pour sa rançon, chaque femme, cinq pièces d'or; chaque enfant, deux. On accorda aux Latins un délai de quarante jours. Ceux qui ne pourraient pas payer ce tribut seraient esclaves.

Sur cent mille chrétiens, seize mille seulement, parmi lesquels on comptait un tiers d'enfants, demeurèrent dans la servitude. Le patriarche emporta des ornements sacrés et des vases qu'Emmad-Eddin estime à plus de deux cent mille pièces d'or. L'historien arabe nous parle d'une princesse grecque qui avait embrassé la vie monastique à Jérusalem, et dont la douleur était grande en quittant la ville sainte; les larmes coulaient de ses yeux *comme les pluies descendent des nuages*. Les chrétiens de Jérusalem purent se rendre à Antioche, à Tyr ou à Tripoli; cinq cents prirent le chemin de l'Égypte et s'embarquèrent à Alexandrie pour l'Europe. Les chrétiens restés à Jérusalem, et surtout ceux de la religion grecque, conservèrent leurs biens, moyennant un tribut annuel. Dans la *Correspondance d'Orient*[1], en parlant des mosquées *El-Aksa* et *El-Sakhra* (la Roche), nous avons rapporté, d'après les auteurs arabes, avec quel soin pieux Saladin et sa famille ren-

[1] Lettre CXVIII.

dirent ces deux monuments au culte de Mahomet. Le sultan distribua à ses serviteurs les trésors de sa conquête ; comme on lui conseillait de garder une partie de ces richesses pour les besoins de l'avenir, Saladin fit cette réponse : « J'espère en Dieu, qui ne trompe jamais. »

Telle fut la fin réelle du royaume de Godefroi ; on avait compté durant quatre-vingt-huit ans neuf rois et neuf patriarches latins. Il y aura encore dans la suite des rois et des patriarches latins de Jérusalem, mais ils ne porteront qu'un vain titre. Pour soutenir la domination chrétienne en Palestine, il fallait des chefs capables, ou du moins une forte unité guerrière et l'appui de l'Europe. Saladin, cet ennemi terrible, avait renforcé la puissance musulmane en proclamant un seul calife, celui de Bagdad, en établissant l'unité dans l'islamisme. Il grandit de toute la faiblesse des princes latins de Jérusalem et d'un État livré à la violence des rivalités politiques. Le relâchement des mœurs avait fait perdre aux Francs leur indomptable énergie. L'Occident divisé ne put secourir à propos le royaume chrétien menacé par Saladin, et c'est ainsi qu'on perdit l'héritage acheté au prix d'un immense et douloureux dévouement des nations. Le 3 octobre 1187 fut un grand jour de désastre pour la civilisation chrétienne, la barbarie musulmane nous reprit cette sainte ville de Jérusalem, vers laquelle étaient allés tous les soupirs, tous les sentiments héroïques du moyen âge européen, et, depuis, elle l'a toujours gardée !

dirent ces deux monuments au culte de Mahomet. Le sultan distribua à ses serviteurs les trésors de sa conquête; comme on lui conseillait de garder une partie de ces richesses pour les besoins de l'avenir, Saladin fit cette réponse : « J'espère en Dieu, qui ne trompe jamais. »

Telle fut la fin réelle du royaume de Godefroi, qui avait compté, durant quatre-vingt-huit ans neuf rois et neuf patriarches latins. Il y aura encore dans la suite des rois et des patriarches latins de Jérusalem, mais ils ne porteront qu'un vain titre. Pour soutenir la domination chrétienne en Palestine, il fallait des chefs capables, ou du moins une lutte constamment secourue et appuyée de l'Europe. Saladin, cet ennemi terrible, avait rentrée la puissance musulmane, en ne laissant qu'un seul califat, celui de Bagdad, en établissant l'unité dans l'islamisme; il grandit de toute la faiblesse des princes latins de Jérusalem et d'un État livré à la violence des rivalités politiques. Le relâchement des mœurs avait fait perdre aux Francs leur indomptable énergie. L'Occident divisé ne put secourir à propos le royaume chrétien menacé par Saladin, et c'est ainsi qu'on perdit l'héritage acheté au prix d'un immense et douloureux dévouement des nations. Le 3 octobre 1187 fut un grand jour de désastre pour la civilisation chrétienne; la barbarie musulmane nous reprit cette sainte ville de Jérusalem, vers laquelle étaient allés tous les soupirs, tous les sentiments héroïques du moyen âge européen, et, depuis, elle l'a toujours gardée.

CHAPITRE XXXII

Efforts de l'Europe pour relever le royaume de Jérusalem et détruire l'islamisme en Orient. Jérusalem dans les derniers temps.

(1188 jusqu'à nos jours.)

Cette ville de Jérusalem, à laquelle les chrétiens vaincus viennent de dire un triste adieu, a gardé dans les âmes assez d'empire pour que son nom seul en Europe rassemble des armées. On va voir passer encore d'Occident en Orient d'innombrables masses d'hommes, les guerriers les plus intrépides et les plus illustres, les princes et les rois; mais le malheur des événements et la direction des chefs empêcheront les armes chrétiennes de rendre au divin sépulcre sa liberté.

La perte de Jérusalem avait frappé l'Europe comme une immense calamité. Un long gémissement était parti de tous les points des divers royaumes. Urbain III en mourut de douleur. Son successeur, Grégoire VIII, appelle les peuples à la guerre sacrée; il meurt au

lieu de son œuvre inachevée, et Clément III la poursuit. Guillame de Tyr, l'historien que nous avons plusieurs fois cité, s'était chargé de raconter les désastres de Jérusalem aux rois et aux nations, et d'exciter leur courage à de religieux exploits. Trois armées se lèvent ; commençons par celle qui fut la plus malheureuse.

Cent mille Allemands, partis sous les ordres d'un grand empereur, traversent la Hongrie et la Bulgarie, soumettent Andrinople, Didymotique, Sélyvrée, Gallipoli, menacent la perfide Byzance, passent l'Hellespont, et s'avancent dans l'Asie Mineure, triomphant des ennemis, de la soif et de leur ignorance des chemins ! Il ne restait plus aux Teutons que de sortir victorieux des difficultés du passage à travers le Taurus, lorsque leur empereur trouva la mort dans la petite rivière de Selef (Guieuk-Sou), où il n'avait pas d'eau jusqu'à la ceinture ! Le sort de Frédéric Barberousse est un mystère dont la piété des chroniqueurs est épouvantée ; ils n'osent pas regarder le ciel en présence d'une catastrophe qui renverse tout à coup l'espoir d'une expédition sainte pour laquelle le génie de la prévoyance avait tout fait. Les restes de Frédéric furent ensevelis à Antioche, dans la basilique de Saint-Pierre. A peine cinq mille croisés allemands arrivèrent en Palestine ; il n'y avait pas, dans la Cilicie, dit Emmad-Eddin, une famille qui n'eût trois ou quatre Allemands pour esclaves. Les débris des Teutons furent mal accueillis en Judée. « Leur renommée nous aidait, disaient les chrétiens du pays, leur présence a coupé les ailes à nos victoires. »

Deux autres armées, l'une conduite par Philippe-Auguste, l'autre par Richard Cœur-de-Lion, débarquent à Ptolémaïs; les Français étaient partis de Gênes, les Anglais, de Marseille. Guy de Lusignan, à la tête de neuf mille chrétiens, avait commencé le siége d'Acre; le comte Henri de Champagne, accompagné d'une foule de guerriers de France, d'Angleterre et d'Italie, s'était joint au roi de Jérusalem. Ce vain titre de roi de Jérusalem éveillait encore des ambitions; le brave Conrad, marquis de Tyr, fils du marquis de Montferrat, voulait régner sur la Palestine; il épousa Isabelle, dont on cassa le mariage avec Honfroi de Thoron; Isabelle était la deuxième fille du roi Amaury et sœur de la reine Sibylle, morte avec ses deux enfants. Il y eut donc un parti pour Conrad et un parti pour Guy de Lusignan; Philippe-Auguste soutint le premier, Richard, le second : une ardente rivalité poussait les deux rois à des voies contraires. Le siége de Ptolémaïs, commencé à la fin d'août 1189, dura deux ans; il fut un grand spectacle. M. Michaud[1] l'a retracé dans tout son dramatique intérêt. Le génie de Saladin se trouva en présence de forces terribles. L'Orient et l'Occident apprenaient à se connaître mieux que dans les précédentes époques; comme on s'était plus rapproché, on se montra moins barbare. Combien elle coûta cher, la conquête de Ptolémaïs! Le glaive ou les maladies moissonnèrent plus de cent mille chrétiens autour de la colline de Turon et sur le sable du Bélus; chaque jour,

[1] *Histoire des croisades*, liv. XVIII.

des navires amenaient des légions chrétiennes qui périssaient misérablement dans les plaines de Saint-Jean d'Acre. On aurait pu croire que la terre et la mer s'entendaient entre elles, et que l'une avait été chargée de dévorer ce que l'autre lui apportait. Des royaumes se précipitent à grand bruit pour délivrer Jérusalem, et toute cette tempête vient gronder et mourir sur une cité des côtes de la Palestine ! Les chrétiens auraient pu sans peine soumettre l'Orient à l'empire de la croix avec les forces qui s'engloutirent sous les murs de Ptolémaïs. Après la prise de la ville, Philippe-Auguste, prévoyant que la croisade lui laissait peu de chose à faire pour sa gloire, reprit le chemin de la France, laissant dix mille guerriers commandés par le duc de Bourgogne.

Ce fut pendant ce siége que des soins généreux, prodigués aux pauvres soldats du Nord, devinrent l'origine de l'association hospitalière des chevaliers teutoniques. Alors aussi s'établit l'institution de la Trinité, dans le but de racheter les chrétiens captifs chez les musulmans.

Joachim, le solitaire des montagnes de la Calabre, avait annoncé à Richard qu'il délivrerait Jérusalem l'année qui serait la septième depuis la conquête de la sainte cité par Saladin, et lui avait promis une grande renommée; cette prophétie n'eut de vrai que le destin glorieux promis à Richard. L'histoire n'a jamais raconté de plus beaux faits d'armes que ceux du roi d'Angleterre en Palestine. La bataille connue sous le nom d'Arsur, où la fleur guerrière de l'Europe triompha des

plus braves défenseurs de l'islamisme, aurait pu ravir à Saladin la Syrie et l'Égypte, si les vainqueurs en eussent profité. Les bords du *Leddar*, qui ne connaissent aujourd'hui que les tentes noires des Bédouins et n'entendent que les pas timides du pèlerin s'acheminant vers la cité sainte, furent alors témoins de plus d'héroïsme que n'en virent jamais le Simoïs et le Granique. Le parti du duc de Bourgogne voulait qu'on s'emparât de Jérusalem; le parti de Richard, beaucoup plus fort, voulut qu'on se bornât à rebâtir les places voisines. Rien n'était plus facile, au milieu de la terreur des âmes chrétiennes, que de reprendre Jérusalem. La discorde des Français et des Anglais éleva une infranchissable barrière entre la ville de Jésus-Christ et les troupes chrétiennes victorieuses. Dans ses prodigieux combats à Jaffa, à Ramla, tout le long de la plage depuis Saint-Jean d'Acre jusqu'à Ascalon, Richard redisait pour cri de guerre : *Dieu! secourez le saint sépulcre!* et, par une étrange fatalité, sa puissante épée laissait le saint sépulcre captif! Un jour, dans ses excursions au milieu des montagnes de la Judée, il aperçut Jérusalem des hauteurs de Modin; le héros versa des larmes (larmes sublimes!) à la vue de la cité qu'une triste et mystérieuse loi l'empêchait de délivrer; il ne se trouva pas digne de la contempler et se couvrit aussitôt la face avec son bouclier.

Les Allemands, commandés par Léopold, duc d'Autriche, étaient partis; le duc de Bourgogne, mécontent et découragé, s'était enfermé dans la ville de Tyr. Jean, frère de Richard, troublait l'Angleterre; Philippe-Au-

guste menaçait la Normandie; chrétiens et musulmans étaient fatigués de la guerre; Richard se décide à retourner en Europe. On conclut une trêve de trois ans et huit mois; les portes de Jérusalem se rouvrirent à la piété des pèlerins chrétiens, et, de Jaffa à Tyr, la côte leur fut rendue. La démolition d'Ascalon fut une des clauses du traité. Le roi d'Angleterre avait proposé un mariage entre Jeanne, veuve de Guillaume de Sicile, et Malek-Adel, frère de Saladin; tous les deux auraient régné sur Jérusalem; Saladin acceptait cet arrangement; mais la réprobation des évêques obligea le roi d'Angleterre à renoncer à ce projet, et la réprobation des docteurs de l'islamisme arrêta le sultan. Henri, comte de Champagne, neveu des rois de France et d'Angleterre, reçoit le titre de roi de Jérusalem à la place de Conrad, poignardé par deux jeunes ismaélites. En dédommagement d'une royauté imaginaire, Richard donna à Guy de Lusignan l'île de Chypre, qu'il avait conquise avant d'arriver en Palestine; toutefois, il fallut que Guy la rachetât des templiers, à qui le roi d'Angleterre l'avait vendue.

Les compagnons du duc de Bourgogne aimèrent mieux rester à Tyr que d'aller visiter Jérusalem par le chemin que leur ouvrait Richard. Les autres troupes de croisés s'y rendirent pieusement; ils étaient partagés en trois caravanes; la première avait pour chef André de Chavigni; la seconde, Ravel de Deissum; la troisième, Hubert, évêque de Salisbury. Saladin ordonna que les pèlerins fussent protégés dans leur marche; il offrit à l'évêque de Salisbury de le loger dans son pa-

lais; le prélat refusa en disant : *Nous sommes des pèlerins.* Le sultan lui montra le bois de la vraie croix tombé en son pouvoir à la bataille de Tibériade. Dans les conversations qu'il eut avec l'évêque, Saladin prononça sur Richard un jugement que l'histoire pourrait ratifier : « Il est reconnu, dit le sultan à l'évêque anglais, que votre roi a reçu en partage un cœur généreux, une âme intrépide, mais il n'est pas assez prudent. Il se montre trop prodigue de sa vie. Pour être grand prince, j'aimerais mieux avoir de la sagesse et de la modestie que de l'audace et de la vanité[1]. » Saladin ayant désiré que le prélat lui adressât une demande, Hubert obtint que deux prêtres et deux diacres latins fussent admis à célébrer l'office divin au Saint-Sépulcre, à Bethléem et à Nazareth, concurremment avec les prêtres syriens, et que les ecclésiastiques latins pussent recevoir, comme les autres, les offrandes des pèlerins.

Lorsque la flotte du roi d'Angleterre s'éloigna du port de Saint-Jean d'Acre, on entendit partout sur la rive des cris et des sanglots; les larmes coulaient de tous les yeux. « O terre de Jérusalem! répétait-on en gémissant, quel défenseur tu viens de perdre! S'il arrivait que l'ennemi rompît la trêve, qui aurais-tu pour te secourir, puisque le roi Richard s'en va! » Le navire du roi vogua toute la nuit à la clarté des étoiles Au lever du jour, nous dit Gauthier Vinisauf, l'historien si abondant et si curieux de cette époque; au lever

[1] Chronique de Gauthier Vinisauf.

du jour, le prince, tournant vers le rivage des yeux mouillés de pleurs, prononça ces mots d'un air triste et rêveur : « O terre sainte ! je te recommande à Dieu : si le ciel m'accorde de longs jours, si c'est la volonté du Seigneur que je revienne te secourir, j'espère que tu me reverras encore. »

Peu de temps après, un étroit cachot d'Allemagne renfermait le héros dont la renommée remplissait le monde.

Ainsi que nous l'avons dit ailleurs[1], Richard et Saladin, différents de caractère et de génie, sont les deux héros de la grande épopée qui, dans les dernières années du douzième siècle, occupa l'attention de l'Occident et de l'Orient. Le premier avait plus d'audace et de bravoure, le second, plus de gravité, de prudence, d'esprit de conduite; Richard avait plus d'imagination, Saladin plus de raison. Pressé par une inconstante humeur, ne résistant jamais à la fougue de ses impressions diverses, le roi d'Angleterre ne connut jamais la modération ; il aurait été incapable de gouverner, car il ne sut jamais se gouverner lui-même; ce qu'on éprouve en contemplant sa destinée tient plus de la surprise que de l'admiration. De tous les guerriers des temps modernes, Richard est celui qui a le plus de ressemblance avec les héros d'Homère; on retrouve en lui ce courage que rien n'arrête, cette présomption qui ne doute jamais de la victoire, ce désir d'élever jusqu'aux cieux la renommée de ses armes, et aussi ces faiblesses

[1] *Abrégé de l'histoire des croisades*, t. I.

de l'âme, ces tristesses qui font pleurer Achille comme une femme. Saladin, placé à la tête d'un empire que sa naissance ne lui avait pas donné et que lui imposa pour ainsi dire la fortune des armes, effaça le crime de l'usurpation par son habileté dans la guerre, par de hautes vertus et un constant amour du bien. « Du sein des camps, il couvrait les peuples des ailes de sa justice, dit une chronique orientale, et faisait descendre sur les villes les nuées de sa libéralité. » Les chrétiens ont célébré la bonté généreuse de Saladin, les infidèles ont loué l'invincible valeur du roi des Francs; le nom du monarque anglais fut pendant un siècle la terreur de l'Orient; lorsque, sur le chemin, l'ombre d'un buisson ou d'un arbre effrayait la monture d'un cavalier sarrasin, « *As-tu vu l'ombre de Richard?* » disait le musulman à son coursier.

L'empereur Henri VI couvrit du nom de Jérusalem ses projets d'invasion; il resta en Europe avec les ressources que lui avait données la croisade et s'empara du pays de Naples et de Sicile. Après sa double conquête, d'où plus tard devaient sortir de désastreuses révolutions, il promit trente marcs d'or à chaque guerrier qui s'en irait combattre en Syrie et qui demeurerait sous les drapeaux jusqu'à la fin de l'expédition. L'armée ainsi levée fut conduite par Conrad, évêque de Hidelscheim; elle avait été précédée par deux autres armées d'Allemagne, ayant pour chefs, l'une, les ducs de Saxe et de Brabant, l'autre, l'évêque de Mayence et Valeran, comte du Limbourg. Toutes les forces germaniques allèrent se fondre autour de la citadelle de

Thoron, entre la mer et le Liban; le Champenois Henri, qui n'avait rien trouvé dans sa pauvre royauté de Jérusalem, était mort en tombant d'une fenêtre de son palais; son titre de roi de Jérusalem revint à Amaury, successeur de Guy de Lusignan dans le royaume latin de Chypre.

Un grand pape venait d'être donné à l'Église. Innocent III, élevé sur le trône de saint Pierre dans toute la vigueur de la jeunesse, cet audacieux génie qui poursuivit de si beaux destins pour l'empire catholique, ne pouvait manquer de s'allumer au feu de la guerre sacrée. La servitude de Jérusalem remplissait son âme d'amertume et lui paraissait comme un signe d'opprobre au front de la chrétienté. A sa voix et aussi à la voix d'un curé de Neuilly-sur-Marne, des armées se levèrent. Mais, dans cette croisade magnifique, on ne fit rien pour Jérusalem; on prit Constantinople, cette métropole si cruelle envers les Latins, et que leurs armes avaient tant de fois menacée. Un prince français, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, s'assit sur le trône des césars. Le Vénitien Thomas Morosini occupa le trône patriarcal de Constantinople soumis à l'Église romaine. La Bithynie, la Thrace, la Grèce, depuis les Thermopyles jusqu'au cap Sunium, les cités les plus importantes de l'Archipel, devinrent un empire français; les Vénitiens, qui avaient si vaillamment aidé nos pères dans cette conquête, eurent pour leur part les Sporades et les Cyclades, les îles et la côte orientale du golfe Adriatique, les ports de l'Hellespont, de la Propontide et de l'Euxin, les pays

maritimes de la Thessalie, etc. Les vainqueurs de Byzance tirèrent au sort ou jouèrent aux dés les royaumes, les provinces, les villes, dont les noms avaient le plus retenti dans l'antiquité poétique; les pèlerins vendaient entre eux les plus illustres contrées chantées par Homère. « Constantinople, dit M. Michaud, fut pendant quelques jours un marché où l'on trafiquait de la mer et de ses îles, des peuples et de leurs richessse; où l'univers romain était mis à l'enchère, et trouvait des acheteurs dans la foule obscure des croisés[1]. » Cette tardive conquête de l'empire grec, dont on demanda pardon au pape, ne servait point les intérêts de Jérusalem : il fallut songer à soutenir les nouvelles possessions latines : l'empire français de Byzance et les débris du royaume de Jérusalem imploraient en même temps les secours de l'Europe.

Après la mort d'Amaury et d'Isabelle, il ne restait plus au royaume de Jérusalem, pour héritier naturel, qu'une jeune princesse née d'Isabelle et de Conrad. Aymar, seigneur de Césarée, et l'évêque d'Acre vont demander un prince à Philippe-Auguste; le roi de France donne à la jeune Isabelle un époux qui eût relevé les États de Godefroi et de Baudouin, si le courage, une infatigable activité et un dévouement sans bornes avaient pu suffire. Jean de Brienne arrive en Palestine avec trois cents chevaliers : faible secours pour servir à la défense d'un reste de royaume menacé de toutes parts! Tandis que les courages chré-

[1] *Histoire des croisades*, liv. XI.

tiens étaient appelés à combattre les Albigeois et les Maures, l'intérêt de Jérusalem, qui auparavant armait les géants de la guerre, parut en quelque sorte remplacer les jeux et les passe-temps du jeune âge ; cinquante mille enfants des pays de France et d'Allemagne se levèrent pour aller délivrer le Saint-Sépulcre; toutes ces jeunes et vagabondes ardeurs rencontrèrent une fin déplorable, et Rachel pleura de nouveau ses fils qui n'étaient plus !

Innocent III était mort en travaillant à susciter des libérateurs à Jérusalem captive. Honorius III avait continué ses énergiques efforts. André II, roi de Hongrie, durant ses trois mois de séjour en Palestine, fit peu pour sa gloire et pour Jérusalem, mais il rendit service à la cause de la croix en laissant à Jean de Brienne la moitié de son armée. Le siége de Damiette (1218), où accoururent des multitudes de pèlerins partis des ports de la France, de la Hollande, de l'Allemagne, de Pise et de Gênes, fut une succession solennelle de tableaux frappants ; trois mille habitants sur soixante-dix mille survécurent seuls à ces longs assauts qui avaient changé Damiette en sépulcre. On consacra à la Vierge la grande mosquée de Damiette, ornée de six galeries et de cent cinquante colonnes de marbre.

L'Égypte était dans l'effroi : l'empire de l'islamisme avait reçu une rude secousse. Le sultan du Caire, pour arrêter les Latins, leur offrit plusieurs fois de les mettre en possession de Jérusalem et de toutes les villes conquises par Saladin, excepté Carac et Montréal. Après la prise de Damiette, il proposa même de payer trois

cent mille pièces d'or pour relever les tours et les remparts de Jérusalem, qu'avaient récemment démolis les princes musulmans. Jean de Brienne, le principal chef de l'armée chrétienne, et tous les barons voulaient accepter ces conditions; le cardinal Pélage, légat du saint-siége, venu à Damiette avec des croisés romains, s'était violemment emparé de la haute autorité au nom de Jésus-Christ et de son représentant sur la terre; cet homme, ardent, dominateur, inflexible, refusa les offres du sultan du Caire; il croyait pouvoir en finir rapidement avec l'islamisme et ajournait la paix après le triomphe absolu de la croix. Pélage exigea qu'on marchât sur le Caire; les débordements du Nil, la famine et l'ennemi finirent par changer en désastres les fruits heureux de cette croisade. Le clergé, mal inspiré en matière de guerre, ambitionnant en Orient de trop belles victoires, empêcha les chrétiens de ressaisir alors le royaume de Jérusalem.

L'apparition de Frédéric II sur la scène des guerres sacrées donna aux événements d'outre-mer un caractère qui ne s'était point encore montré jusque-là. Le pape lui avait fait épouser à Rome Yolande, fille et héritière de Jean de Brienne, roi de Jérusalem; craignant pour son empire et pour la Sicile, il avait tardé à remplir son vœu de pèlerin, et l'excommunication était tombée sur lui. Le sultan du Caire, Malek-Kamel, avait enlevé Jérusalem et la Judée à son frère Malek-Moadam, prince de Damas, il demanda à l'empereur d'Allemagne, résidant alors en Sicile, son alliance: la ville sacrée et la Palestine devaient être le prix de

cette amitié. Arrivé en terre sainte, Frédéric ne rencontra parmi les chrétiens que des visages ennemis, et ses jours furent en péril. Frédéric, sous le poids des foudres de Grégoire IX, s'avançant en Judée comme une créature maudite, comme une bête immonde, n'ayant d'autre distraction que celle de causer philosophie avec l'émir Fakreddin, ambassadeur du sultan du Caire, espérait sortir, par la délivrance de Jérusalem, de l'abîme où le plongeaient les anathèmes de Rome.

« Je suis ton ami, écrivait-il à Malek-Kamel. Tu n'ignores pas combien je suis au-dessus de tous les princes de l'Occident; c'est toi qui m'as engagé à venir ici; les rois et le pape sont instruits de mon voyage : si je m'en retournais sans avoir rien obtenu, je perdrais toute considération à leurs yeux. Après tout, cette Jérusalem n'a-t-elle pas donné naissance à la religion chrétienne? N'est-ce pas vous qui l'avez détruite? Elle est maintenant réduite à la dernière misère. De grâce, rends-la-moi dans l'état où elle est, afin qu'à mon retour je puisse lever la tête parmi les rois. Je renonce d'avance à tous les avantages que je pourrais en retirer[1]. »

Le 24 février 1229, on jura la paix pour dix ans cinq mois et quelques jours; Jérusalem et les villages depuis Jaffa jusqu'à Ptolémaïs, et quelques autres places, furent rendus aux chrétiens; mais il leur était interdit de rebâtir les remparts de la ville sainte. La

[1] Déhébi, IV[e] vol. de la *Bibliothèque des croisades*.

mosquée d'Omar et la chapelle de la Sakra restaient au culte de l'islamisme.

C'est au bruit du tonnerre de l'excommunication qu'un prince chrétien délivre Jérusalem et fait son entrée dans les lieux saints. Au temps de la grande ferveur des croisades, rien de pareil n'eût été prévu. Frédéric, roi de Jérusalem, veut être couronné dans l'église de la Résurrection, et la basilique est tendue de noir, et c'est l'empereur qui prend la couronne sur l'autel et la met lui-même sur sa tête! Gérold, le patriarche latin, avait frappé d'interdit les sanctuaires de Jérusalem redevenus libres, et fermé aux pèlerins les chemins de Sion. Tandis que l'empereur écrivait au roi d'Angleterre pour se réjouir de ce qu'il avait fait en Palestine, le patriarche adressait à tous les fidèles une lettre pleine d'accusations violentes contre ce Frédéric, qui, *de la plante des pieds au sommet de la tête, n'avait pas un grain de bon sens*[1]. Que de peine eut Frédéric pour se faire pardonner cette passagère délivrance du saint tombeau! Que de supplications adressées au pape! Jusque-là il n'y avait pas de crimes que le pèlerinage ou la croisade n'eût effacés, et maintenant l'anathème continuait à gronder sur celui qui venait de replacer le drapeau chrétien sur les murs de Jérusalem! Frédéric, qui pourtant savait bien ce qu'on pouvait lui reprocher, disait plaisamment, dans une lettre, que la cour romaine *ne voulait donc pas aue le Jourdain coulât pour tout le monde.*

[1] Matthieu Pâris.

Pendant les deux jours que Frédéric passa à Jérusalem, il fut logé chez le cadi de Naplouse, l'émir Schems-Eddin; celui-ci avait reçu du sultan l'ordre d'accompagner l'empereur d'Allemagne et de veiller à ce que rien ne provoquât son mécontentement. Le premier jour, le cadi oublia d'interdire aux muezzins leurs chants du haut des minarets, et l'un d'eux, comme pour venger sa mosquée du voisinage d'un prince chrétien, éleva la voix plus que de coutume afin que ce passage de l'Alcoran pût retentir aux oreilles de Frédéric : *Comment serait-il possible que Dieu eût pour fils Jésus, fils de Marie?* Le cadi, appelant aussitôt le muezzin, lui reprocha son audace et lui défendit de monter au minaret la nuit suivante. Frédéric, qui savait la langue arabe, n'ayant plus entendu le crieur de la mosquée, en demanda le lendemain la cause au cadi, qui parla de sa crainte de lui déplaire : « Vous avez eu tort, lui répondit l'empereur; pourquoi manquer ainsi, à cause de moi, à votre devoir, à votre loi, à votre religion? » Il ajouta d'autres paroles mutilées dans le texte arabe[1], qui, probablement, voulaient dire que, si le cadi allait visiter les États de Frédéric, on ne suspendrait point, par égard pour lui, les cérémonies et les usages chrétiens.

Quand vint le jour où les musulmans durent évacuer la ville, ils éclatèrent en sanglots. On composa des élégies sur la perte de la cité. « Il en coûte, disait un poëte musulman, de voir Jérusalem tomber en ruines,

[1] Chronique d'Yaféi.

et le soleil de ses monuments disparaître et se coucher. Les larmes nous manquent pour pleurer; car, à un tel spectacle, les larmes coulent et se répandent[1]. » Les croyants de Damas déplorèrent avec amertume la cession de Jérusalem aux chrétiens. L'iman de la grande mosquée de cette ville, qui était l'historien Ibn-Giousi, prononça, en présence du prince et du peuple de Damas, un discours dont chaque phrase fit couler les pleurs des assistants.

Les Latins avaient très-peu gagné à cette convention du 24 février 1229; le seul bénéfice du passage de Frédéric en Palestine était une trêve accordée aux chrétiens du pays. Quant à Jérusalem, sa possession était chimérique, puisque les Francs n'avaient pas le droit de la tirer de ses ruines. Ce ne fut point dans l'intérêt de la terre sainte, mais dans son propre intérêt politique, que Frédéric fit rendre Jérusalem aux chrétiens; il voulait se présenter dans sa lutte contre le pape avec une auréole religieuse, et ne regardait la restitution de la ville sainte que comme un utile argument en sa faveur. Si le salut des colonies chrétiennes avait occupé sa pensée, il n'aurait pas quitté Jérusalem sans la mettre en état de se défendre. Nous n'adoptons pas toutes les préventions, tous les griefs qui s'amassèrent alors sur la tête de Frédéric; mais il est impossible de ne pas convenir que l'allure philosophique de l'empereur d'Allemagne, et son indifférence pour la cause de Jésus-Christ, n'étaient pas de nature à édifier la Palestine.

[1] Ya-ëa.

Frédéric, ce prince roux et chauve, qui, selon les auteurs orientaux, n'aurait pas valu deux cents drachmes s'il avait été vendu au bazar des esclaves, eut le malheur de rester étranger aux croyances dans un siècle tout religieux, et se condamna ainsi à ne rien produire de bon ni de grand.

L'expédition de Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, qui amena dans les contrées syriennes une belliqueuse noblesse du pays de France (1239), ne fut d'aucun profit pour les saints lieux. Les chrétiens, rompant la trêve, avaient relevé les fortifications de Jérusalem; mais le prince de Carac ne tarda pas à raser les tours et les murailles, et jusqu'à la forteresse de David, restée encore debout; le sang des fidèles de Jérusalem ruissela sur les débris. Les compagnons du roi de Navarre, du comte de Bar et du duc de Bourgogne furent vaincus, après d'inutiles exploits, au milieu de ces sables des environs de Gaza amoncelés par la mer et les vents.

Depuis trente ans, il n'y avait aucun esprit de suite dans la conduite des affaires d'outre-mer; en même temps qu'on prêchait la croisade contre les musulmans, on la prêchait aussi contre les Albigeois, contre les idolâtres de Prusse, contre Frédéric II; un peu plus tard, elle devait être prêchée en Angleterre contre Henri III, et les soldats du duc d'Anjou devaient marcher à la conquête du royaume de Naples, comme ils auraient marché à la délivrance du divin tombeau; l'abus des guerres sacrées leur faisait perdre de leurs prestiges; on donnait à d'autres intérêts qu'à ceux de

Jérusalem les forces chrétiennes, qui, réunies sous un même drapeau, auraient écrasé l'islamisme, surtout en mettant à profit les discordes de la famille de Saladin et de Malek-Adel.

Jean de Brienne, qui, ne pouvant ressusciter le royaume de Jérusalem, avait été appelé à arrêter la décadence de l'empire latin de Byzance, mourut à quatre-vingt-neuf ans, sous la robe d'un cordelier. Il y a des hommes dont l'étrange destinée est de défendre des ruines, et dont la vie est un vigoureux mais inutile effort pour reconstruire ce qui périt.

Les Karismiens, venus des bords de la mer Caspienne, d'où les avait chassés Gengis-Kan, le terrible chef tartare, renouvelèrent à Jérusalem avec plus d'horreur les scènes du prince de Carac. Ils égorgèrent tous les chrétiens de Jérusalem, réduisirent en servitude les femmes et les enfants, dépouillèrent l'église de la Résurrection, brisèrent le Saint-Sépulcre, ouvrirent les tombeaux des rois français couchés sous le Calvaire, et livrèrent aux flammes une partie de leurs ossements; ils profanèrent d'autres tombeaux où reposaient des guerriers latins. Ces hordes mettaient leurs félicités dans les dévastations; emportant le souvenir des maux que leur avaient faits les Tartares, elles cherchaient des peuples et des cités pour assouvir un effroyable désir de vengeance. La victoire qu'ils remportèrent à Gaza (1245), sur les Latins et les musulmans réunis contre l'ennemi commun, fut un coup terrible porté à la puissance chrétienne en Palestine; cette victoire, qui remit les Égyptiens en possession de Jérusalem, enleva à la

terre sainte ses plus braves défenseurs. Les Karismiens, dont l'Égypte s'était servie comme d'un instrument de destruction, ne tardèrent pas eux-mêmes à disparaître sous les coups d'une vaste coalition musulmane ; mais la situation des chrétiens de Judée n'en devint pas meilleure : l'invasion les menaçait du côté du Nil, du côté de Damas et du nord de la Syrie. Jérusalem implore encore une fois l'appui des rois de l'Occident.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

Comme on l'a déjà vu, il ne s'agissait plus seulement, dans les expéditions d'outre-mer, de délivrer le Saint-Sépulcre, mais de refouler au loin l'islamisme, et d'établir l'empire de l'Évangile dans les beaux pays d'Orient. Plusieurs fois les chrétiens avaient essayé de prendre l'Égypte; ils avaient reconnu que la possession tranquille de la Syrie n'était pas possible sans la possession de l'Égypte, et, dans l'histoire des guerres de l'Orient, on voit que ces deux régions, se complétant l'une par l'autre, n'ont jamais pu demeurer en repos sous des maîtres différents. Voilà pourquoi saint Louis, à la tête d'une belle armée, porta d'abord ses drapeaux vers le Nil (1250); il emmenait avec lui une foule d'artisans et de laboureurs, et se promettait de faire fleurir la civilisation chrétienne dans la vieille patrie du poly-

théisme. Le temps n'était point encore venu, où devaient se réaliser ces fécondes pensées de propagande européenne ; l'expédition de Louis IX dans ce pays d'Egypte, que Leibnitz appelait la *Hollande de l'Orient*, indiquait la large voie où, tôt ou tard, entreront les générations de l'avenir; elle ne servit alors qu'à faire admirer la bravoure française à Damiette, et à montrer, dans la céleste attitude d'un roi chrétien captif, toute la grandeur morale que les vertus de l'Évangile peuvent donner à l'adversité. Un simple calcul de cupidité sauva les jours de saint Louis. *Les morts ne payent pas de rançon*, dit un émir. Quatre cent mille besants d'or rachetèrent le roi et ses barons.

Arrivé en Syrie (1251), le monarque releva les murs de Saint-Jean d'Acre, de Caïpha, de Jaffa et de Césarée; il visita le Thabor, Cana, Nazareth, mais ne vit point Jérusalem; il imposa ce dernier sacrifice à sa piété, parce qu'un roi chrétien ne devait entrer dans Jérusalem qu'après l'avoir délivrée. De sa vaillante armée, il ne restait plus à Louis IX que sept cents chevaliers; les musulmans n'avaient point cessé de le regarder comme une puissance considérable, en pensant aux nombreux renforts d'Europe que sa présence pourrait attirer en Palestine. Durant sa captivité à Mansourah, le roi de France avait vu les mameluks Baharites se mettre violemment à la place des Ayoubites; les nouveaux maîtres de l'Égypte, craignant pour leur autorité mal affermie, recherchèrent son alliance; on conclut un traité qui donnait aux chrétiens la ville sainte et toute la Palestine, excepté Gaza et Daroum; mais ce traité, dont

saint Louis attendit en vain l'exécution pendant un an, ne fut qu'un leurre; les mameluks finirent par attacher une moindre importance à leur union avec un souverain qui continuait à demeurer seul avec une poignée de guerriers. La terre sainte eut tout à coup pour ennemis le sultan du Caire et le sultan de Damas, qui, auparavant, avaient plus d'une fois importuné de leurs pacifiques négociations le roi de France. A de tels périls, Louis IX n'opposa que des vœux impuissants. La France, séparée de son monarque depuis cinq ans, avait besoin de son retour; la mort de la reine Blanche en fit une nécessité. En partant de Ptolémaïs, le 25 avril 1254, au milieu des regrets et des bénédictions d'une multitude de chrétiens, saint Louis laissait en Judée cent chevaliers commandés par Geoffroy de Sargines, qui, pour prix de trente ans de combats contre l'islamisme, porta, dans la suite, le titre de vice-roi de Jérusalem.

Louis IX reprendra dans seize ans le chemin de cet Orient où sa vertu vient de laisser comme un long parfum du ciel. Avant ce temps, de quels coups seront frappés les États chrétiens de Syrie! à quels maux seront livrés les tristes débris de tant de travaux et de tant de gloire! Bibars, cet esclave des bords de la mer Noire, vendu à Damas pour huit cents pièces d'argent, et revendu par son premier acheteur à cause d'une tache blanche qu'il avait dans l'œil[1], ce formidable chef des mameluks Baharites, surnommé le *roi*

[1] Ibn-Férat.

triomphateur, la *colonne de la religion*, le *père des conquêtes*, prit et saccagea Nazareth, Césarée et Arsouf, immola les templiers à Séphet malgré la capitulation, s'empara de Jaffa, ravit aux chrétiens cette ville d'Antioche qui leur avait tant coûté, et dont les murs et les tours[1] offrent encore au voyageur des croix latines, monuments glorieux de notre vieille domination. Pendant que les dernières places chrétiennes en Syrie croulaient sous les efforts de Bondocdar, les Grecs étaient rentrés dans Byzance comme des voleurs de nuit, pénétrant par un égout au sein de la capitale de l'empire (25 juillet 1261). C'est au milieu des vastes ruines de l'Orient chrétien que Louis IX (1270) traverse une seconde fois les mers, et va mourir à Tunis de cette mort dont le souvenir attendrit encore la postérité; la Providence voulait que les funérailles d'un saint roi de France fussent mêlées aux funérailles des empires latins d'Asie. « Le pieux génie, ou plutôt l'ange des croisades, dit M. Michaud, se couvrit alors d'un crêpe funèbre, et remonta au ciel avec le roi. »

Le gouvernement de Charles X avait eu le projet d'élever un monument à la mémoire de saint Louis aussitôt que le drapeau de la France aurait flotté sur les murs d'Alger; la révolution ne lui laissa pas le temps d'honorer le souvenir du saint roi au lieu où il mourut. Le gouvernement de 1830 a accompli ce projet. Une élégante chapelle, dédiée à saint Louis, dont la première pierre a été posée le 25 août 1840,

[1] *Correspondance d'Orient*, t. VII

s'élève sur le monticule de l'ancienne Birza, à six lieues de Tunis, à deux lieues de la Goulette, entre Sidi-Bousala (l'ancienne Carthage) et les trois ports de l'antique citadelle de Birza. Le 25 août 1841, une statue de saint Louis en beau marbre de France[1], faite d'après celle qu'on voit à Saint-Denis sur son tombeau, fut placée au-dessus de l'autel de la chapelle, au milieu d'une pompe solennelle et au bruit des salves d'artillerie des vaisseaux de guerre français en rade et des salves de l'artillerie musulmane. En dedans et en dehors de la porte de la chapelle Saint-Louis, on a gravé deux inscriptions en français répétées en caractères arabes sur les trois faces extérieures autour du dôme. Voici la traduction littérale de la seconde inscription arabe, composée par notre savant ami M. Reinaud, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres :

ICI EST MORT
LE SULTAN MAGNIFIQUE ET JUSTE
LOUIS, FILS DE LOUIS, ROI DE FRANCE.
DIEU AIT PITIÉ DE LUI.
CE LIEU A ÉTÉ DONNÉ POUR TOUJOURS,
PAR L'ÉMIR ILLUSTRE AHMED-BEY,
AU SULTAN DE FRANCE.
QUICONQUE RESPECTERA CE MONUMENT, DIEU LE BÉNIRA.
IL N'Y A PAS D'AUTRE DIEU QUE DIEU.

La belle et pieuse ambition de Louis IX était de planter la croix sur la terre africaine; le signe glorieux

[1] Cette statue est l'ouvrage de M. Seurre aîné.

et sacré brille aujourd'hui sur le dôme de sa chapelle, à peu de distance des ruines de Carthage ; l'Arabe de la plaine de Tunis l'aperçoit au loin, et le navigateur le salue : les descendants de saint Louis ont continué sa croisade, et la croix a triomphé en Afrique.

Le traité conclu entre le fils de saint Louis Philippe le Hardi, Charles d'Anjou, roi de Sicile, Thibaut, roi de Navarre, et le roi de Tunis Abouabd-Allah-Mohammed, traité dont l'original en arabe se conserve aux archives royales, établissait pour la durée de quinze ans de bons et pacifiques rapports entre les plages africaines et les rivages de la chrétienté.

Peu de temps après, le prince Édouard, fils d'Henri III, suivi du comte de Bretagne et de trois cents chevaliers, fut le dernier prince qui passa la mer pour la délivrance de Jérusalem. Cinq cents croisés frisons s'étaient réunis à la petite troupe anglaise; parmi eux se montrait Thibaut, archidiacre de Liége, que son élévation à la papauté surprit en terre sainte, et qui, dans ses adieux à la Palestine, disait : « Si je t'oublie, ô Jérusalem! que ma main droite tombe desséchée; si ton souvenir s'efface de mon cœur, que ma langue s'attache à mon palais! » Grégoire X ne tarda pas à faire retentir le nom de Jérusalem dans un concile à Lyon en présence des patriarches de la ville sainte et de Constantinople, des envoyés des princes d'Orient et d'Occident; vingt-cinq ans auparavant, une assemblée pareille, tenue dans la même ville par Innocent IV, avait pu ranimer encore un reste de la vieille ardeur des guerres sacrées; maintenant l'Eu-

rope est lasse de tant de sacrifices inutiles. Il y avait alors trois rois pour cette couronne de Jérusalem qui n'était plus qu'un vain nom, et l'islamisme demeurait victorieux sur les saintes montagnes. Les imaginations chrétiennes semblaient s'être résignées à la destruction des États latins comme à une sorte d'irrévocable destinée; on entend le bruit de Margat, de Laodicée, de Tripoli, succombant sous les attaques de Kelaoun, successeur de Bibars; on contemple avec un mélange de pitié et d'effroi Ptolémaïs, si malheureuse et si héroïque à son dernier jour; Tyr échappe au désastre par la soumission; la résistance de Beyrouth et de Sidon attire la dévastation sur leurs têtes; la chrétienté laisse s'accomplir tous ces malheurs. Elle se présente à nous comme un homme qui, debout sur le rivage, attacherait ses regards sur un naufrage qu'il ne serait pas en son pouvoir d'empêcher. Un jour il arriva que l'empereur tartare Casan, vainqueur des mameluks à Émesse, prit Jérusalem, l'offrit aux princes de l'Europe avec une proposition d'alliance, et nul ne répondit! L'Occident délaissait Jérusalem, qui l'avait embrasé pendant plusieurs siècles.

Un fait important à noter ici, c'est que les Tartares penchaient vers le christianisme. On trouve des monnaies qui, d'un côté, offrent une inscription en caractères ouigours ou mogols, et, de l'autre, une croix avec cette inscription en caractères arabes : *Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, le Dieu unique*[1].

[1] Chronique de Reggio, *Bibliothèque des croisades*, t. II.

Non-seulement les Tartares avaient placé le signe de la rédemption sur leurs monnaies, mais aussi sur leurs armes et leurs étendards. S'ils étaient arrivés en Orient un siècle plus tôt, alors que l'ardeur des croisades poussait les nations chrétiennes, leurs forces, réunies à celles des Francs, auraient rapidement et irrévocablement soumis l'Asie à l'Évangile, et les guerres saintes auraient, dès cette époque, atteint pleinement leur but. Voyez à quoi tient parfois la civilisation du genre humain ! l'Orient sera resté musulman quelques siècles de plus, parce que des barbares y auront passé trop tard !

La croisade était une œuvre faite ; il n'appartenait à aucune puissance humaine de la recommencer. Pétrarque, Raymond Tulle, et surtout Sanuti, s'épuisèrent en efforts inutiles. Dans la première moitié du quatorzième siècle, Philippe de Valois songea à Jérusalem, mais cette pensée s'évanouit par la mort de Jean XXII.

Il nous revient à l'esprit un récit de voyageur qui a, pour cette époque, l'importance d'un document historique. Jean de Mandeville, ce voyageur anglais qu'il ne faut pas toujours prendre au sérieux, mais qui, dans cette circonstance, paraît être vrai, visita alors la cité sainte. Les chrétiens payaient un tribut pour entrer dans l'église du Saint-Sépulcre. L'hôpital de Saint-Jean était un beau monument soutenu par cent vingt-quatre colonnes de marbre et cinquante-quatre piliers. Jean de Mandeville vit, près de là, l'église de *Notre-Grande-Dame* et l'église de Notre-Dame des Latins. La mosquée d'Omar, entourée d'un espace pavé en marbre,

avait quatre portes en bois de cyprès ; dans le voisinage de la grande mosquée s'élevait un sanctuaire chrétien qu'on nommait l'*École de Salomon*. Mais ce qu'il y a de plus curieux dans le récit de Jean de Mandeville, c'est une conversation qu'il prétend avoir eue avec le prince musulman de Jérusalem. Le soudan (c'est ainsi qu'il l'appelle) demanda un jour au voyageur comment tout se passait dans son pays : *Bien*, répondit le vieux touriste. *Cela n'est pas vrai*, répliqua le soudan ; et celui-ci se mit à déclamer contre les prêtres et le peuple de l'Europe, passant en revue les vices et la vanité des chrétiens. « Nous savons, ajoutait le soudan, que c'est leurs péchés qui leur ont fait perdre cette belle terre que nous possédons, et que nous ne craignons pas de perdre, aussi longtemps qu'ils vivront comme ils font ; mais nous ne doutons pas aussi qu'enfin, en se gouvernant mieux, ils ne la ravissent de nos mains. » Le voyageur nous parle de sa confusion en entendant de telles paroles ; il respectait la vérité, dit-il, quoiqu'elle sortît d'une bouche infidèle. Lorsque, *baissant les yeux*, Jean de Mandeville demanda au prince d'où il savait toutes ces choses, le soudan lui apprit qu'il envoyait de temps en temps, dans le pays chrétien, de ses sujets déguisés en marchands : ils vendaient des baumes, des pierres précieuses, des herbes odoriférantes ; au retour, ils l'informaient de ce que faisaient les empereurs, les princes, les prélats, et lui décrivaient aussi les mers, les fleuves, les provinces. Le voyageur fut également surpris d'entendre les serviteurs du soudan lui parler

français. Lors même que cette conversation avec le soudan serait de pure invention, elle offrirait encore de l'intérêt, parce qu'elle est l'expression des idées contemporaines.

A la fin de ce siècle, la dynastie des mameluks tscherkesses remplace les Baharites, et, sauf la domination passagère de Timour, la ville sainte et la Syrie restent au pouvoir de cette dernière dynastie des mameluks jusqu'aux victoires de Sélim Ier (1517). La race des *esclaves achetés* fut ainsi maîtresse de Jérusalem pendant deux cent cinquante ans. La Syrie et l'Égypte étaient alors le passage de presque tout le commerce entre l'Europe et l'Asie; c'est par là qu'arrivaient les produits et les trésors de l'Inde, et Jérusalem formait un centre de commerce. Les Vénitiens, les Pisans et tous les peuples trafiquants avaient dans la ville sainte un quartier séparé. Les marchands de Naples et de Sicile jouirent, pendant quelque temps, de priviléges particuliers que leur avait obtenus l'empereur Frédéric II. La chute de Jérusalem au pouvoir des Ottomans faillit soulever l'Europe; mais ce mouvement ne fut qu'une impression rapide : l'autorité ottomane, victorieuse à Constantinople, s'établit tranquillement à Jérusalem, dont elle releva les murs.

Le départ des hospitaliers de Saint-Jean et de Saint-Lazare[1] après les désastres de Ptolémaïs avait laissé Jérusalem sans asile ouvert aux pèlerins catholiques;

[1] L'ordre de Saint-Lazare posséda auprès de Beaugenci un domaine qu'on avait appelé la *Petite Jérusalem*.

un roi de Naples, Robert d'Anjou, portant le titre de roi de Jérusalem, fit admettre à leur place (1313) les disciples de saint François d'Assise, à qui furent confiés la garde des lieux saints et le soin de recevoir les voyageurs chrétiens. Il leur bâtit un monastère sur le mont Sion, au lieu où fut le saint cénacle.

Akmed-Châh en 1212, Omar en 1213, Akmed-Achcref en 1277, Akmed-Barcout en 1310, avaient déclaré les Latins possesseurs légitimes des sanctuaires qu'ils occupaient à Jérusalem et dans le reste de la Palestine. Il prit fantaisie à un sultan, en 1342, de contester aux Francs la propriété des lieux révérés. Robert d'Anjou, c'était un an avant sa mort, racheta pour de l'argent les lieux saints, dans un contrat passé avec le prince musulman. Le pape Clément VI l'en glorifia dans une bulle. Jl est fait mention de ce contrat dans les brevets des chevaliers du Saint-Sépulcre. Les franciscains, chassés de leur demeure du mont Sion par les musulmans, dans la première moitié du seizième siècle, s'établirent sur le mont Gion dans le couvent de Saint-Sauveur. Ce fut la ruse qui leur enleva leur vieille église latine du Saint-Cénacle. Tout lieu où un santon a prié se transforme en sanctuaire musulman; un santon ayant fait son oraison dans le monastère du mont Sion, ce monastère se changea en mosquée; les Latins se virent forcés de l'abandonner.

L'alliance de François Ier avec Soliman Ier, consacrée par des traités connus sous le nom de capitulations, fut un coup de génie, à la fois pour résister aux formidables envahissements de Charles-Quint et pour

reprendre vivement en Orient les traditions de l'influence française. Ces capitulations, renouvelées ensuite et augmentées par Henri IV, Louis XIV et Louis XV, établissaient la liberté du culte chrétien et la liberté du commerce au sein de l'empire ottoman. Henri II, ce roi d'un esprit rare, qui poursuivit l'œuvre de François Ier avec sa grande et profonde diplomatie, chargea son ambassadeur de la Vigne d'obtenir de Soliman plus de respect pour les pèlerins de la ville sainte ; le roi le demandait non-seulement pour *ses sujets*, mais encore pour les sujets de ses *amis et confédérés*, ce qui est digne de remarque et ce qui donne le caractère le plus élevé à l'ancien protectorat exercé par la France en Orient. Un firman, daté de Scutari de l'année 1559, accorda tout ce qu'avait désiré le *très-puissant et grand prince des princes des chrétiens*. Sous le règne de Louis XIII, les Arméniens schismatiques ayant expulsé nos Latins de plusieurs de leurs sanctuaires à Jérusalem et à Bethléem, les catholiques spoliés ne se firent pas inutilement entendre du roi de France : en 1621, une mission réparatrice fut confiée à Deshayes : il obtint du sultan Osman pleine et entière satisfaction. L'envoyé de Louis XIII pouvait s'inspirer du souvenir de François de Brives, ambassadeur de Henri IV, négociateur habile et lettré, versé dans la connaissance des langues d'Orient, qui soutint noblement, auprès du sultan, la cause catholique et visita la terre sainte pour faire sentir de plus près aux religieux latins la protection de la France. Deshayes se rappelait aussi les exemples d'un autre ambassadeur de notre pays, envoyé à Con-

stantinople sous la régence de Marie de Médicis, Achille de Harlay, qui ne voulut pas fléchir le genou devant le sultan comme les autres représentants des puissances européennes, et dont la mission fut célèbre par un magnifique éclat, par les services rendus aux chrétiens et le rachat d'un nombre considérable d'esclaves. Le grand vizir ayant fait entendre qu'un ambassadeur du roi n'avait à donner ses soins qu'aux affaires de commerce, Achille de Harlay lui répondit ces belles paroles : « Le roi n'estime pas autant les soins que je puis prendre en cette cour pour son service royal et temporel, ni les plus précieux avantages de ses sujets dans le commerce de ce pays, que la grande attention avec laquelle je dois m'appliquer à ce que les religieux francs conservent la garde des saints lieux de notre vénération. »

La possession des lieux saints devait être un sujet de perpétuelles luttes : à la place des armées qu'ils avaient eu à combattre, les Latins rencontraient les jalousies d'une communion rivale et les calculs de la cupidité ottomane. En 1636, sous le règne de Mourad IV, les Grecs enlevèrent aux franciscains l'église du Saint-Sépulcre, l'étable de Bethléem, le cloître de Nazareth et le jardin de Gethsémani. Deux ans plus tard, un bérat et un firman remirent les religieux latins en possession de leurs droits; ce firman s'appuyait sur les lettres d'Osman Ier, datées des années 1563 et 1564, et sur les documents judiciaires des années 1631 et 1632, mentionnant les firmans par lesquels les sultans d'Égypte garantissaient aux Francs la possession des lieux

saints[1]. En 1639, l'intrigue des Grecs, soutenue par des monceaux d'or, usurpa de nouveau les sanctuaires de Jérusalem. Mourad IV avait tracé de sa main sur le firman de possession ces terribles paroles : « Tu dois agir d'après mes nobles commandements; si tu fais le contraire, je te coupe la tête; tu l'auras pour entendu. » Nointel, dont la mission en Orient est un des brillants souvenirs du dix-septième siècle, s'en alla parler de Louis XIV devant les tombeaux des vieux rois français ensevelis au pied du Golgotha, comme Deshayes y était allé parler d'Henri IV. L'ambassadeur de Louis XIV, par des conventions signées en 1673, fit rendre aux franciscains tout ce qu'on leur avait ravi et réclama dans sa plénitude énergique le droit de protection que le roi de France exerçait sur les lieux saints. Les Grecs ne tardèrent pas à recommencer leurs manœuvres; en 1675, un bérat mit en leur pouvoir le Saint-Sépulcre, Bethléem, les clefs et les candélabres, à la seule condition de payer une rente annuelle de mille piastres à la mosquée du sultan Ahmed; les Latins, encore une fois dépouillés, s'adressèrent à Louis XIV. M. de Châteauneuf, ambassadeur du roi à Constantinople, conduisit énergiquement les négociations; il rencontra une bonne et loyale volonté dans le vizir Moustapha-Keprilu, un des plus grands ministres de l'empire ottoman; un hatti-chérif de Soliman II réintégra, en 1690, les religieux francs dans les lieux vénérés, qui étaient leur héritage.

[1] Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, notes du neuvième volume.

En 1698, tandis que les ambassadeurs de la Porte, de l'Autriche, de Venise, de la Pologne et de la Russie préludaient au traité de Carlowicz, ce monument de la supériorité des États européens et de la décadence des Turcs, les franciscains eurent la pensée de placer leurs droits sous la garantie solennelle de ce traité; ils adressèrent à l'empereur d'Autriche une supplique en latin, dans laquelle ils énuméraient leurs anciens priviléges, tous les lieux de terre sainte qui leur avaient appartenu et leurs principaux griefs contre les Turcs; leur supplique arriva en même temps que les réclamations des trinitaires et des jésuites de Chio. Mais le représentant de la Porte voulut se borner à des articles de protection générale en faveur de la religion chrétienne. Dans les conférences qui précédèrent le traité de Passarowicz, si glorieux et si important pour l'Autriche (1718), il fut de nouveau question du privilége exclusif que sollicitaient les franciscains; les plénipotentiaires ottomans jugèrent à propos de passer outre. C'est de la France que les anciens gardiens de la terre sainte devaient recevoir l'accomplissement de leurs vœux. En 1720, une ambassade du sultan Ahmed III, à la tête de laquelle se montrait Mohammed-Éfendi, signataire du traité de paix de Passarowicz, porta à Louis XV un firman qui autorisait la réparation de la basilique du Saint-Sépulcre et donnait au roi de France la possession du tombeau du Messie; la France, en reconnaissance de ce firman, rendit la liberté à quatre-vingts prisonniers, qui furent conduits à Constantinople par l'ambassadeur, le marquis de Bonnac.

L'histoire des lieux saints devient celle de notre diplomatie à Constantinople. La France, sur les rives du Bosphore, fait triompher son droit à Jérusalem, parce que son droit au Saint-Sépulcre résume sa force morale et politique en Orient. Depuis la chute du royaume latin, fondé en Syrie par la vaillance des premiers croisés, jamais le nom français ne fut autant respecté en terre sainte que dans la première moitié du règne de Louis XV; notre influence à Constantinople était alors souveraine; l'empire ottoman se défendait par le génie de notre diplomatie autant et plus que par ses armes. La paix de Belgrade, en 1739, après trois ans de luttes contre les Autrichiens et les Russes, avait fait aux Turcs une bonne situation : ce traité était surtout l'ouvrage d'un ambassadeur de Louis XV, du très-habile marquis de Villeneuve. Constantinople, devenue le centre des grandes affaires du monde, le foyer de l'activité politique de l'univers, voyait à l'œuvre les représentants de l'Europe, les représentants même des petits États; le mouvement, la pensée, les intérêts de l'Occident et de l'Orient, s'y remuaient, et c'est le poids des conseils ou des volontés de la France qui déterminait les importantes résolutions; la France marchait la première; aussi obtint-elle sans peine, en 1740, le renouvellement des anciennes capitulations. La Porte concéda à notre nation des avantages nouveaux et considérables; nos religieux latins, qu'il fallait toujours défendre contre les usurpations, furent replacés à ce haut rang d'où la haine jalouse s'obstinait à vouloir les faire descendre. Les anciennes capitula-

tions devinrent un traité d'amitié et de commerce en vingt-quatre articles, le même qui régit encore aujourd'hui les relations de la France avec la Porte. Quelques années plus tard, M. de Vergennes, successeur du comte Desalleurs à Constantinople, ajoutait un firman de plus à cette série d'actes solennels qui ont établi nos droits. Depuis lors, grâce à nos révolutions, rien d'important n'a été accompli par la France au profit de ces traditions et de ces souvenirs. Mais un autre temps viendra.

Les églises de Jérusalem et de Bethléem sont parées des trésors offerts par les monarques catholiques; ce ne sont plus des légions que les rois envoient à la ville sainte, mais des aumônes, des lampes d'or ou d'argent, des calices et des encensoirs, des ornements pour la célébration des mystères chrétiens. Les franciscains, qui se sont maintenus jusqu'à présent autour du saint tombeau, au milieu de persécutions sans nombre, prononcent avec reconnaissance les noms de France et d'Autriche, de Naples, d'Espagne et de Portugal. La piété des sultans s'étend avec magnificence sur la mosquée d'Omar comme la piété des rois catholiques sur l'église du Saint-Sépulcre; les chroniques impériales de Stamboul ne manquent jamais d'exalter les sultans qui renouvellent le voile d'or recouvrant le rocher de Moriah, d'où partit Mahomet sur son coursier tout de lumière. Nous avons donné, dans la *Correspondance d'Orient*, un travail étendu sur la situation actuelle de Jérusalem et de la terre sainte. Nous avons parlé de l'embrasement de l'église de la Résurrection en 1807,

de sa réédification en 1808, et de la dévastation des tombeaux des rois latins.

Pour constater l'état nouveau des esprits en Europe, il suffit de se rappeler qu'une armée française, marchant sous les ordres d'un grand capitaine, à la fin du siècle dernier, traversa la Palestine sans penser à Jérusalem! Comme on invitait Bonaparte à s'avancer jusqu'à la cité sainte, il se contenta de répondre que *Jérusalem n'entrait pas dans sa ligne d'opération*. Ces mots disaient tout; c'est le dix-huitième siècle conquérant qui parlait, et pourtant Napoléon, rêvant l'empire de l'Orient, continuait, à son insu et par un autre mobile que la religion, l'œuvre de Godefroi, de Baudouin et d'Amauri, de Louis VII, de Frédéric Barberousse, de Philippe-Auguste, de Richard et de saint Louis!

Les révolutions mûrissent l'esprit des peuples, et cette maturité fait songer à Dieu. Après de sombres tempêtes politiques sillonnées par de larges éclairs de gloire, les sentiments religieux entrèrent dans les âmes; l'amour du christianisme et le goût des vieux siècles de foi saisirent les intelligences. La poésie, la philosophie et l'histoire, représentées par M. de Chateaubriand, M. de Bonald et M. Michaud, renouvelaient leur génie aux sources chrétiennes. Quand les phalanges des croisés cessèrent de se montrer au delà des mers, il y eut de simples pèlerinages, et les croisades finissaient comme elles avaient commencé. Depuis trois siècles, chaque génération a eu d'illustres pèlerins; nous avons vu beaucoup de nos contemporains prendre le bâton

du saint voyage; à la tête de la caravane française se présente le chantre des *Martyrs*, qui porte, avec le laurier d'Homère au front, la loyale épée des vieux libérateurs du Saint-Sépulcre; belle figure littéraire et politique qui rayonne sous l'éclat de toutes nos gloires et s'assombrit sous le deuil de tous nos malheurs! Puis vient l'historien des grandes guerres de la croix, poëte aux jours de sa jeunesse proscrite, contemplant enfin cette Jérusalem dont l'image avait fait partie de sa vie pendant trente ans; nature d'homme infatigable, invincible dans un frêle corps, d'un esprit ravissant, d'une simplicité à la fois antique et enfantine, noble esclave de l'honneur et de la vérité que saint Louis aurait aimé comme il aimait Joinville! Vingt-sept ans après M. de Chateaubriand, deux ans après M. Michaud, un grand poëte, M. de Lamartine, dont la France redisait les chants échappés d'une lyre religieuse, s'en allait au pays de David, d'Isaïe et d'Ézéchiel, remontait à la première page du monde, aux premières splendeurs de la poésie, au premier berceau des sublimes inspirations; il voulait voir le soleil se lever sur les monts d'Arabie, l'aigle s'envoler des hauteurs du Liban, le cyprès de Sion balancer sa couronne, les fleurs du Carmel s'ouvrir aux rayons de l'aube, les eaux de Siloé couler sans bruit, le Jourdain rouler ses flots bourbeux vers le lac de la mort; il voulait toucher la terre que la divinité et le génie ont marquée de traces si profondes, et aussi chercher l'avenir des sociétés d'Orient.

Nous qui sommes déjà ancien pèlerin, nous devons

quelques mots aux voyageurs de Jérusalem, dans l'intérêt de leur intelligence et de leur foi.

L'œuvre humaine voile souvent l'œuvre divine à Jérusalem : des ténèbres amassées par une piété ignorante vous dérobent tout d'abord la face de Dieu; mais allez plus avant, et vous laisserez bien loin derrière vous les vaines ombres. Qu'importe à ma foi si les chrétiens de Jérusalem n'ont pas su se défendre contre les superstitions grossières; je n'allais pas à Jérusalem pour savoir comment on interprétait l'Évangile, comment on y entendait les saintes croyances; mais j'y allais pour contempler la terre où se sont accomplies d'aussi étonnantes choses. Je distingue dans cet étroit espace une Jérusalem humaine et une Jérusalem divine; gardez-vous de ne voir que la première. Si votre passage dans ce lieu n'est pas trop rapide, si vous pouvez y vivre quelques semaines et entrer dans l'étude profonde des ruines et surtout de la nature, vous trouverez le Dieu. Jérusalem ne se comprend pas tout de suite; comme on arrive là l'esprit plein de la grandeur divine, on s'attend à je ne sais quel spectacle miraculeux pour répondre aux merveilles qu'on apporte dans sa pensée; on rêve malgré soi quelque chose qui n'a point les proportions terrestres pour en faire le théâtre de l'immensité divine; tout à coup vous découvrez une ville comme toutes les villes, vous voyez des murs et des maisons de pierre, d'humbles collines, une pauvre région, le mouvement ordinaire de la vie. *Ce n'est que cela!* se dit-on, et la surprise du voyageur ressemble à un mécompte. Si vous ne restez pas à Jérusalem assez

longtemps pour tout sentir et tout comprendre, votre départ sera à la fois amer et sec comme la perte d'une illusion; s'il vous a été donné d'y vivre au moins quelques semaines, vous pleurerez en disant adieu à la colline de Sion, à la montagne des Oliviers. Nous écrivons ces lignes pour les voyageurs et non point pour les pèlerins, car les pèlerins arrivent à Jérusalem avec une foi vive, qui ne fait que s'accroître à la vue des lieux saints.

La terre de Jérusalem a de secrètes voix, des enseignements qu'elle réserve au voyageur qui écoute longtemps. Les oliviers de Gethsémani, la feuille du caroubier, du figuier ou du térébinthe qui frissonne sous la brise de Judée; le Cédron desséché et le murmure des eaux de Siloé: ces grottes, ces tombeaux, ces pâles collines et ces rochers maudits; tous ces faibles bruits et ces mornes silences avertissent l'homme qu'un grand mystère plane sur ce pays. Là, chaque bruit est une plainte, chaque murmure un soupir, chaque image un signe de tristesse : on dirait que la nature de Jérusalem ne s'est pas consolée, depuis dix-huit siècles, d'avoir été témoin de l'immolation d'un Dieu.

Un recueillement involontaire saisit l'intelligence au milieu de ces graves et indéfinissables solennités, au milieu des souvenirs du monde antique et du monde nouveau. L'homme y découvre mieux sa destinée, y comprend mieux la vie ou la mort. Le cœur mûrit bien vite à Jérusalem; les vanités et les intérêts d'ici-bas y tombent en poussière; on s'élève plus fa-

cilement à la vérité; on voit les anges monter et descendre comme Jacob les voyait dans son rêve, et nous trouvons là pour échelle la croix du Golgotha.

CHAPITRE XXXIII

Influence de Jérusalem sur l'Europe. — Destinées futures de l'Orient et de Jérusalem.

Jérusalem, centre du mosaısme, proclama, défendit sans relâche l'unité de Dieu au sein de l'univers enveloppé des langes grossiers du polythéisme. La ville de David nous apparaît dans la lointaine antiquité comme un point lumineux au milieu d'immenses ténèbres ; ce point lumineux était l'aube d'un grand jour qui devait se lever sur le monde.

Jérusalem, berceau du christianisme, exerça sur les sociétes humaines la plus profonde, la plus puissante, la plus vaste influence que la terre ait jamais sentie. Vouloir suivre cette influence, ce serait entreprendre d'apprécier tout ce que le christianisme a fait pour les hommes ; nous en avons déjà parlé dans cet ouvrage, et d'ailleurs, aujourd'hui, personne ne nie et personne n'ignore la prodigieuse portée et les adorables bien-

faits de l'enseignement évangélique. En commençant ce livre, nous avons dit ce qu'était le monde au moment où Jérusalem entre dans l'histoire avec David pour roi ; nous avons dit ce qu'étaient les nations au moment où se montre la métropole de la monarchie hébraïque ; maintenant que Jérusalem a fait son œuvre, regardez l'univers, et jugez.

Jérusalem, tombeau de Jésus-Christ, a merveilleusement avancé la civilisation de l'Europe, et sauvé nos beaux pays d'Occident de la barbarie musulmane. La grande question de l'influence des guerres saintes a été parfaitement traitée dans le sixième volume de l'*Histoire des croisades*. Quelques aperçus suffiront ici. Il n'est besoin que de jeter un coup d'œil au fond des choses et de conclure.

L'Europe écoute ; Jérusalem a parlé ; elle se plaint que les lieux consacrés par les traces divines soient au pouvoir de l'islamisme et livrés aux souillures, aux outrages. Cette voix de Jérusalem, après avoir retenti plus d'une fois, finit par armer la chrétienté. L'Occident et l'Orient se rapprochent ; ces deux mondes, qui ne se sont reconnus d'abord que pour se déchirer, ne se perdront plus de vue. Deux cents ans de guerre pour la délivrance de la ville sainte arrêtèrent les innombrables peuplades musulmanes, affaiblirent le colosse de l'islamisme, dont les bras d'airain s'étaient déjà étendus sur nos rivages. Chaque coup porté contre l'ennemi coûtait cher aux chrétiens ; mais l'Europe, par ses croyances, ses institutions et ses mœurs, était destinée à réparer rapidement ses pertes, à marcher sans

cesse, et l'Asie musulmane, ne devant vivre qu'un temps, régie par des lois barbares éternellement inféconde, voyait à chaque désastre abréger sa durée. L'Europe chrétienne, si riche d'avenir, pouvait faire des sacrifices; l'Asie musulmane, fatiguée, décimée au milieu de ses brillants exploits, devait, à une époque marquée, baisser la tête pour ne plus la relever.

La route du saint tombeau fut pour les nations de l'Occident, au moyen âge, comme une laborieuse et grande épreuve d'où elles sortirent avec plus de force et d'expérience morales. Il y eut d'immenses souffrances dans les armées de la croix, et les nations comme les individus se purifient au creuset de la douleur. Les croisades furent pour l'Europe un Calvaire et un Thabor; il y eut immolation sanglante, et ensuite transfiguration glorieuse. L'Europe offrait ainsi, dans sa destinée, quelque chose de celui qu'elle avait voulu venger et défendre comme son véritable roi.

Pour prix de son magnifique élan pour la défense de la croix, ce radieux symbole de la civilisation moderne, la France fonda son unité. La féodalité étouffait en quelque sorte la monarchie; elle était comme une agrégation de mille petites tyrannies armées contre le pouvoir protecteur. Sans les croisades, qui amenèrent le renversement de la féodalité, la France, pays morcelé, privé d'un lien commun, d'un centre régulateur où tout vînt aboutir, n'aurait peut-être jamais pris rang parmi les grandes nations. La royauté dégagée de ses entraves, puissante sur les débris de tant de dominations oppressives, fit la liberté jusque-là inconnue à

nos pères; son action féconde développa les germes de gloire et de prospérité que la Providence avait déposés dans nos contrées. La royauté fut à la France ce que le souffle de Dieu fut au chaos.

L'Angleterre et l'Allemagne ne recueillirent des croisades que ce bienfait général d'une révolution qui ouvre de tous côtés des horizons nouveaux.

Le royaume de Prusse naquit des guerres de la croix, qui poursuivaient l'idolâtrie en Europe, comme l'islamisme en Orient.

Des épées destinées à secourir Jérusalem fondèrent le royaume de Portugal.

On peut affirmer que, sans les croisades, les musulmans de Syrie et d'Égypte auraient réuni leurs forces à celles des musulmans d'Espagne, et que la Péninsule ne se serait jamais délivrée de ses envahisseurs. C'est ainsi que Jérusalem sauva la nationalité chrétienne et l'avenir de l'Espagne. Voilà pourquoi le pays du Cid garda une reconnaissante mémoire des expéditions d'outre-mer; jusqu'au siècle dernier, on y a publié partout, chaque année, la bulle de la *croisade*, accordée aux Espagnols par Urbain VIII; une brillante cavalcade accompagnait la bulle portée solennellement dans les rues des cités[1].

Les républiques de l'Italie durent surtout aux expéditions saintes leurs richesses et leur éclat. Elles se précipitèrent sur les mers d'Orient, que leur ouvrait la croix victorieuse; poussées par des calculs avides

[1] *Voyages d'Espagne et d'Italie*, par le P. Labat, tome Ier

plus que par l'enthousiasme religieux, elles cher chaient leur pâture à la suite des lions des guerres sacrées; tandis que les palmes des martyrs consolaient de la mort les combattants chrétiens, les Vénitiens, les Génois et les Pisans établissaient d'opulents comptoirs dans la Syrie, l'Archipel et l'empire grec.

A quel inexprimable mouvement de passions et d'intelligence se trouva mêlé le nom de Jérusalem! En prononçant ce nom, dont nul autre n'égala la puissance, les nations dévoraient l'espace devant elles, prenaient possession de pays dont elles n'avaient pas l'idée auparavant, brûlaient de soumettre tous les empires inconnus et d'accomplir un renouvellement universel. La navigation, jusque-là timide, s'aventurait sous les auspices de Jésus-Christ, et peu à peu on s'accoutumait à ne redouter aucune plage. Comme il fallait transporter de nombreuses armées, l'architecture navale eut besoin d'agrandir les vaisseaux, et la Méditerranée s'étonna des masses flottantes confiées à ses vagues. L'Orient et l'Occident échangèrent leurs produits, leurs lumières; les Latins, les Grecs, les musulmans, s'observant les uns les autres, comparaient leur législation, leurs coutumes, leurs idées, et la pénétration des Francs mettait à profit ces variétés humaines. C'est une grande chose que la gloire pour un peuple. La gloire doit être le pain immatériel des nations. Or la défense des intérêts de Jérusalem, qui était la défense des intérêts religieux et politiques de l'univers, couvrit l'Europe et surtout la France d'un immense honneur. Nous eûmes des rois et puis des vicomtes de Jérusalem, des

comtes de Jaffa et d'Ascalon, des barons de Tibériade, de Sidon et de Césarée, des seigneurs d'Arsur et de Béryte, des comtes de Tripoli et des princes d'Édesse, et plus tard des empereurs de Byzance, des ducs d'Athènes, des seigneurs d'Argos, de Corinthe et de Thèbes! Oh! comme notre patriotisme s'enorgueillit à la vue de cette noble France d'Orient!

La voix de Jérusalem réunit tout à coup, sous la bannière de la croix, les peuples d'Occident, divisés d'intérêts, de mœurs et d'espérances; ce rapprochement hâta les progrès de la civilisation européenne, car la civilisation s'accomplit par la communication des nations entre elles. La réunion des peuples occidentaux autour d'une même pensée forma à la fin cette république chrétienne qui arrêta victorieusement les invasions ottomanes. Et c'est ici que la reconnaissance de la postérité doit offrir un pieux hommage à la mémoire des pontifes de Rome. Les papes ne firent pas les croisades; cette prodigieuse révolution emporta les papes comme les peuples; seulement, en leur qualité de puissances spirituelles, les souverains pontifes se trouvèrent naturellement placés à la tête de ce vaste mouvement religieux; mais, répétons-le, ils ne firent pas les croisades, résultat d'un long travail moral qui mit trois siècles à éclater. Il y a eu une guerre sainte qu'ils ont faite, et celle-là, ils l'ont entreprise quand l'enthousiasme n'existait plus; cette guerre sainte est la gloire des papes des quatorzième, quinzième et seizième siècles; elle eut pour but de sauver l'Europe menacée, envahie par les Turcs. Que d'énergiques

efforts! que d'ardentes prédications! Les troupes de Bajazet, de Mahomet II, de Sélim ou de Soliman, pouvaient faire subir à l'Allemagne, à la France, à l'Italie, à l'Angleterre, le destin qui a couvert de ruines et changé en solitudes les plus belles contrées de l'Asie. Urbain V, Eugène IV, Calixte III, Pie II, si grand dans ses intrépides et persistants efforts, Paul II, Sixte IV, Innocent VIII, Léon X, Pie V, le plus admirable de tous, qui prépara et gagna, pour ainsi dire, la bataille de Lépante, furent les sauveurs de la civilisation chrétienne. On ne s'arrête point à ces souvenirs sans penser à l'héroïque pays de Hongrie, qui mérita d'être appelé les Thermopyles de la chrétienté.

Maintenant, autour de nous, le monde s'agite encore; des mouvements providentiels poussent le genre humain à l'accomplissement de ses destinées. La révolution des croisades, dont l'espérance sublime était la réunion de l'Occident à l'Orient, s'est lentement continuée à travers les siècles sous des formes diverses, et voyez-la se produire vivement de nos jours. Les lois éternelles de la vérité et notre pente naturelle nous entraînent vers les lointains pays du soleil; les croisades recommencent, non point avec la croix placée à la tête de nos armées et sur les mâts de nos vaisseaux, mais avec la civilisation née du christianisme. Au moyen âge, c'étaient les armes; aujourd'hui, ce sont les idées; nos pères s'en allaient de combats en combats jusqu'à la sainte cité; nos neveux et nous-mêmes, nous irons, colons pacifiques, dans cette Asie où la moisson sera belle. Les peuples de l'Europe s'avanceront comme des

fleuves tranquilles pour refouler peu à peu le désert et fertiliser le sol que l'islamisme avait rendu stérile.

L'expédition de Bonaparte en Égypte avait renouvelé la gloire du nom français au delà des mers. Des semences nouvelles, tombées des plis de nos drapeaux, s'étaient mêlées aux semences des vieux âges, et les idées françaises prenaient racine en Orient. Un heureux pacha du pays d'Alexandre, voulant assurer sa domination aux bords du Nil, se posa comme le continuateur de Bonaparte sur cette terre où son génie avait passé. L'Égypte se couvrit de créations nouvelles, et ces créations furent l'œuvre d'hommes de notre pays. Que n'a-t-on pas dit de la civilisation nouvelle et de la régénération des peuples du côté des Pyramides! Combien grande a été sur ce point l'erreur du public d'Europe et même de nos hommes d'État!

On ne trouvait point en Égypte les trésors de la civilisation répandus à travers les peuples, mais un grand appareil de défense emprunté au génie de notre civilisation. Le mérite supérieur de Méhémet-Ali, c'est d'avoir compris le magnifique et puissant avantage des moyens européens; le peuple n'a été compté pour rien dans l'œuvre du pacha; il a été considéré comme une matière dont on pouvait se servir pour fortifier une résistance et installer une domination. Nous avons donc admiré Méhémet-Ali pour avoir, de sa forte main, pétri l'Égypte à sa guise, établi l'unité du pouvoir sur les ruines de divers partis et créé rapidement tout ce qui a coutume de soutenir un empire; nous avons admiré l'aigle qui sait se bâtir un nid bien haut,

afin de le dérober aux attaques de la plaine; mais nous avons reconnu avec effroi les ossements des colombes et des passereaux, le reste des victimes avec lesquelles le tyran des airs construisait sa demeure au-dessus des monts.

La politique contemporaine a commis de bien graves fautes dans cette question d'Orient, dont on a tant parlé et que si peu de gens ont comprise! Trop souvent, pour le malheur des peuples, la diplomatie a consommé ses œuvres sans prendre d'autre règle que ses entraînements ou ses propres opinions; l'intérêt des nations l'occupe peu, et, lorsqu'un protocole est rédigé, tant pis pour l'humanité si ses droits sont mis hors de cause; mais la vérité démolit tôt ou tard ce qui a été élevé sans elle et contre elle. Tout le système des gouvernements, dans la politique orientale, a longtemps roulé sur la conservation d'un vieillard! C'est ainsi que leurs yeux plongeaient dans l'horizon des temps futurs. Le projet d'accorder à Méhémet-Ali et à sa race la possession perpétuelle de l'Égypte et de la Syrie était bien loin de renfermer l'intelligence de l'avenir. La fondation d'un empire musulman n'est point dans les possibilités sociales des temps nouveaux où nous sommes entrés; on ne saurait plus rien élever avec l'islamisme. Ce sont des États chrétiens qui, à une époque plus ou moins prochaine, doivent jeter leurs racines sur les débris de l'antique Orient et de l'Orient musulman.

Ce n'est ni aux juifs ni aux musulmans qu'est réservé le pays de la Palestine, berceau et tombeau de

celui qui a des autels partout où il y a des hommes; la Syrie appartient au christianisme; les intérêts de la politique européenne et de la civilisation orientale nous commandent d'y établir un royaume chrétien. Par la seule force des idées vraies, par la seule puissance de la logique et de la raison éternelle, Jérusalem et la Palestine sortiront de leurs ténèbres et de leur servitude; les lieux qui parlent si vivement au cœur de toutes les nations de l'Europe seront remis en honneur; un large foyer de civilisation se rallumera sur cette terre d'où sont partis des rayons qui ont éclairé tout l'univers; un royaume en Palestine, placé sous la garde de toutes les puissances de l'Occident, destiné à rester neutre dans les questions politiques qui peuvent agiter le monde, mais destiné à porter toujours bien haut la croix, drapeau supérieur à tous les drapeaux de la terre, serait un facile et merveilleux moyen de civilisation au milieu de cet Orient dont la face doit se renouveler. L'accomplissement de ce vœu demanderait moins d'efforts et de sacrifices qu'il n'en a fallu pour la fondation du nouveau royaume de la Grèce; la génération qui aurait eu l'honneur de participer à cet œuvre serait réputée grande parmi les générations des âges modernes.

Il ne faut pas que la France, le vieux pays des croisades, qui, pendant six siècles, a exercé en Orient la plus haute influence européenne, se laisse ravir la gloire de l'initiative pour une telle entreprise; cette gloire devient pour elle un droit et un devoir. La France, par le seul souvenir des rois qu'elle donna

jadis à Jérusalem, tiendrait le premier rang dans Jérusalem chrétienne, mais chaque nation d'Europe y aurait son représentant. Les cent cinquante mille maronites du Liban seraient une magnifique ressource pour ce nouveau royaume franc, et depuis Gaza jusqu'à Antioche, depuis les rives de la Méditerranée jusqu'au Jourdain, la terre, habitée par des populations accourues de notre Europe trop pleine d'hommes, reviendrait à la prospérité des anciens jours. Nous n'entrerons point ici dans l'examen des moyens d'établissement d'un royaume chrétien en Palestine; il nous suffit d'indiquer la pensée; les détails sont pour l'heure de l'exécution.

Tout ce que nous avons vu dans les diverses contrées d'Orient nous a révélé la déroute de l'islamisme; les réformes tentées par les sultans ne font que précipiter la dissolution de leur empire. L'heure des funérailles du vieux colosse n'est pas éloignée; les musulmans la pressentent, leurs traditions l'ont prophétisée. Toutefois, avant que la domination du Coran soit effacée de l'Europe et que la messe soit chantée à Sainte-Sophie, le sort de l'islamisme sera mêlé à des complications immenses, les rivalités des nations de l'Occident donneront de grands spectacles. Puis la haine fanatique des musulmans tentera un suprême effort contre les invasions chrétiennes; mais, quand ils verront s'avancer le Destin contre eux, ils plieront leurs tentes et s'enfuiront bien loin, laissant la place au génie de la victoire, qui est pour eux la manifestation de la volonté de Dieu.

Il n'est pas d'unité politique applicable aux diverses sociétés de notre globe, et à laquelle l'empire de l'univers soit dévolu; mais il est une loi plus belle, plus irrésistible, la loi chrétienne, qui doit conquérir le monde. Le progrès social, c'est la marche perpétuelle vers l'unité; l'unité morale étant seule possible, c'est elle qui sera le dernier mot du genre humain. La civilisation évangélique, depuis dix-huit siècles, a poursuivi son chemin à travers les révolutions et la chute des États; elle a marché tantôt avec le bâton de l'apôtre et tantôt avec l'épée du guerrier. Dieu se sert parfois des passions des hommes et des malheurs des peuples pour l'établissement de la vérité. Le travail du monde sur lui-même est un travail de destruction, et souvent la Providence permet que les ruines soient fécondes. Oui, l'unité morale est l'avenir suprême de l'univers. La France, qui fit les guerres de la croix, ce mouvement magnifique vers l'unité chrétienne, la France, qui se montra toujours à la tête des sociétés européennes, a sa place marquée dans ce beau renouvellement de l'humanité. Son génie est un génie conquérant; donnez-lui une idée ou un glaive; il faut qu'elle aille en avant, qu'elle s'élance au loin par ses armées, par ses écrivains ou par ses missionnaires. Les destins de l'Orient ne se décideront pas sans nous; il serait aussi difficile d'étouffer le génie d'une grande nation que d'arrêter un soleil dans sa course. Notre France, quoi qu'on fasse, saura bien garder cette trinité des grands peuples : la religion, l'honneur, le patriotisme. Déjà nous sommes campés en Afrique, et les portes de l'Asie, qui

jadis s'ouvrirent devant nos pères, ne resteront pas fermées pour nous.

Une belle part est réservée au sacerdoce français dans ce mouvement de rénovation qui doit planter la croix sur toutes les capitales de l'Asie, comme nous plantions, il y a trente ans, notre drapeau sur toutes les capitales de l'Europe. L'Orient quittera le pâle linceul de l'erreur pour revêtir la radieuse robe de la vérité; il échappera à la nuit de l'islamisme comme le ressuscité de Béthanie avait échappé à la nuit du cercueil, et c'est surtout le sacerdoce français qui, debout en face du cercueil moral de l'Asie, appellera le divin Maître à la délivrance de cet autre Lazare.

Les diverses nations se réuniront donc un jour sous une même loi morale, et ce n'est pas en vain que la puissance de la vapeur, ce prodigieux moyen de rapprocher les distances, a été donnée à notre âge. On ne verra plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. Quand s'accompliront ces temps, Jérusalem sera pour l'Asie une seconde Rome catholique. C'est alors que le genre humain, parvenu à l'unité chrétienne, sa fin dernière, sera trouvé assez beau pour être appelé dans les royaumes de la gloire incréée; c'est alors que Dieu enlèvera de la terre la grande famille comme on cueille un fruit mûr.

FIN.

[illegible] s'écarteront devant ses pas [illegible] pour nous.

Une belle part est réservée aux [illegible] dans ce mouvement de [illegible] qui doit planter la croix sur toutes les [illegible] de l'Asie, comme nous [illegible]. [illegible] les capitales de l'Europe [illegible] de l'[illegible] pour assurer la [illegible] de la [illegible] à la nuit de l'Islamisme comme le [illegible] de Bethléem [illegible] à la nuit du [illegible] et [illegible] qui, debout en face du [illegible] apportera la délivrance [illegible].

Les [illegible] se [illegible] tous les [illegible] du monde, ce n'est pas en vain que la puissance de la vapeur, ce prodigieux moyen de rapprocher les distances, a été donnée à notre [illegible]. On ne verra plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur. Quand s'accompliront ces temps, Jérusalem sera pour l'Asie une seconde Rome catholique. C'est alors que le genre humain, parvenu à l'unité chrétienne, [illegible] sera trouvé assez beau pour être appelé dans les [illegible] de la gloire [illegible]; c'est alors que [illegible] la grande famille comme on [illegible] un [illegible].

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME